
DISCOURS *
SUR LA
POÉSIE ÉPIQUE,
ET SUR
L'EXCELLENCE DU POÈME
DE TÉLÉMAQUE.

ORIGINE ET FIN DE LA POÉSIE.

SI l'on pouvoit goûter la vérité toute nue, elle n'auroit pas besoin, pour se faire aimer, des ornemens que lui prête l'imagination; mais sa lumière pure et délicate ne flatta pas assez ce qu'il y a de sensible en l'homme: elle demande une attention qui gêne trop son inconstance naturelle. Pour l'instruire, il faut lui donner non-seulement des idées pures qui l'éclairent, mais encore des images sensibles qui le frappent, et qui l'arrêtent dans une vue fixe de la vérité. Voilà la source de l'Eloquence, de la Poésie, et de toutes les Sciences qui sont du ressort de l'Imagination. C'est la faiblesse de l'homme qui rend ces Sciences nécessaires. La beauté simple et immuable de la vertu ne le touche pas toujours; il ne suffit point de lui montrer la vérité; il faut la peindre aimable**.

* Ce Discours a été revu, changé et enrichi en plusieurs endroits, sur des corrections envoyées par M. de Ramsai qui en est l'Auteur.

** *Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
Lectorum delectando, pariterque notando.*

HOR. Art. Poet.
a ij

Nous examinerons le Roëme de Télémaque selon ces deux vues , d'instruire et de plaire ; et nous tâcherons de faire voir que l'Auteur a instruit plus que les Anciens par la sublimité de sa morale , et qu'il a plu autant qu'eux , en imitant toutes leurs beautés.

Deux sortes de Poésies Héroïques.

Il y a deux manières d'instruire les hommes pour les rendre bons : la première ; en leur montrant la difformité du vice , et ses suites funestes ; c'est le dessein principal de la Tragédie : la seconde , en leur découvrant la beauté de la vertu , et sa fin heureuse ; c'est le caractère propre à l'Épopée , ou Poëme Epique. Les passions qui appartiennent à l'une , sont la terreur et la pitié ; celles qui conviennent à l'autre , sont l'admiration et l'amour : dans l'une les Acteurs parlent , dans l'autre le Poëte fait sa narration.

Définition et division du Poëme Épique.

On peut définir le Poëme Epique : Une fable racontée par un Poëte , pour exciter l'admiration et inspirer l'amour de la vertu , en nous représentant l'action d'un Héros favorisé du Ciel , qui exécute un grand dessein en triomphant de tous les obstacles qui s'y opposent. Il y a donc trois choses dans l'Épopée : l'action , la morale et la poésie.

I. DE L'ACTION ÉPIQUE.

Qualités de l'Action Épique.

L'action doit être grande , une , entière , merveilleuse , mais cependant vraisemblable et d'une certaine durée. Le Télémaque a toutes ces qualités. Comparons-le avec les deux modèles de la Poésie Epique , Homère et Virgile , et nous en serons convaincus.

Dessein de l'Odyssee.

Nous ne parlerons que de l'Odyssee , dont le plan a plus de conformité avec celui de Télémaque. Dans ce Poëme , Homère introduit un Roi sage , revenant d'une

guerre étrangère, où il avoit donné des preuves éclatantes de sa prudence et de sa valeur. Des tempêtes l'arrêtent en chemin, et le jettent dans divers pays dont il apprend les mœurs, les loix, la politique. De là naissent naturellement une infinité d'incidens et de périls. Mais, sachant combien son absence causoit de désordres dans son Royaume, il surmonte tous ces obstacles, méprise tous les plaisirs de la vie; l'immortalité même ne le touche point: il renonce à tout, pour soulager son peuple, et revoir sa famille*.

Sujet de l'Énéide.

Dans l'Énéide**, un Héros pieux et vaillant, échappé des ruines d'un Etat puissant, est destiné par les Dieux pour en conserver la religion, et pour établir un Empire plus grand et plus glorieux que le premier. Ce Prince, choisi pour Roi par les restes infortunés de ses concitoyens, erre long-temps avec eux dans plusieurs pays où il apprend tout ce qui est nécessaire à un Roi, à un Législateur, à un Pontife. Il trouve enfin un asile dans des terres éloignées, d'où ses ancêtres étoient sortis; il défait plusieurs ennemis puissans qui s'opposent à son établissement, et jette les fondemens d'un Empire qui devoit être un jour le maître de l'Univers.

Plan du Télémaque.

L'action du Télémaque unit ce qu'il y a de grand dans l'un et dans l'autre de ces deux Poèmes. On y voit un jeune Prince, animé par l'amour de la patrie, aller chercher son père dont l'absence causoit le malheur de sa famille et de son Royaume. Il s'expose à toutes sortes de périls; il se signale par des vertus héroïques; il renonce à la Royauté et à des Couronnes plus considérables que la sienne; et parcourant plusieurs terres inconnues, il apprend tout ce qu'il faut pour gouverner un jour selon la prudence d'Ulysse, la piété d'Énée, et la valeur de tous les deux, en sage Politique, en Prince religieux, en Héros accompli.

* Voyez le Père le Bossu, Liv. I, Chap. X.

** Voyez le Père le Bossu, Liv. I, Chap. XI.

L'Action doit être Une.

L'action de l'Épopée doit être une. Le Poème Epique n'est pas une histoire comme la Pharsale de Lucain, et la guerre Punique de Silius Italicus; ni la vie toute entière d'un Héros, comme l'Achilléide de Stace: l'unité du Héros ne fait pas l'unité de l'action. La vie de l'homme est pleine d'inégalités; il change sans cesse de dessein, ou par l'inconstance de ses passions, ou par les accidens imprévus de la vie. Qui voudroit décrire tout l'homme, ne formeroit qu'un tableau bizarre, un contraste de passions opposées, sans liaison et sans ordre. C'est pourquoi l'Épopée n'est pas la louange d'un Héros qu'on propose pour modèle, mais le récit d'une action grande et illustre qu'on donne pour exemple.

Des Épisodes.

Il en est de la Poésie comme de la Peinture; l'unité de l'action principale n'empêche pas qu'on y insère plusieurs incidens particuliers. Le dessein est formé dès le commencement du Poème: le Héros en vient à bout en surmontant toutes les difficultés. C'est le récit de ces obstacles qui fait les Episodes; mais tous ces Episodes dépendent de l'action principale, et sont tellement liés avec elle et si unis entre eux, que le tout ensemble ne présente qu'un seul tableau composé de plusieurs figures dans une belle ordonnance et dans une juste proportion.

L'Unité de l'Action du Télémaque, la Continuité des Episodes.

Je n'examine point ici s'il est vrai qu'Homère noie quelquefois son action principale dans la longueur et le nombre de ses Episodes; si son action est double; s'il perd souvent de vue ses principaux personnages. Il suffit de remarquer que l'Auteur du Télémaque a imité par-tout la régularité de Virgile, en évitant les défauts qu'on impute au Poète Grec. Tous les Episodes de notre Auteur sont continus, et si habilement enclavés les uns dans les autres, que le premier amène celui qui

soit. Ses principaux personnages ne disparaissent point, et les transitions qu'il fait de l'Episode à l'action principale, sont toujours sentir l'unité du dessein. Dans les trois premiers Livres où Télémaque parle et fait le récit de ses aventures à Calypso, ce long Episode, à l'imitation de celui de Didon, est raconté avec tant d'art, que l'unité de l'action principale est demeurée parfaite. Le Lecteur y est en suspens et sent, dès le commencement, que le séjour de ce Héros dans cette île, et ce qui s'y passe, n'est qu'un obstacle qu'il faut surmonter. Dans le sixième Livre où Mentor instruit Idoménée, Télémaque n'est pas présent, il est à l'armée; mais c'est Mentor, un des principaux personnages du Poème, qui fait tout en vue de Télémaque, et pour l'instruire après son retour du camp. C'est encore un grand art dans notre Auteur, de faire entrer dans son Poème des Episodes qui ne sont pas des suites de sa fable principale, sans rompre ni l'unité, ni la continuité de l'action. Ces Episodes y trouvent place, non-seulement comme des instructions importantes pour un jeune Prince (ce qui est le grand dessein du Poète), mais parce qu'il les fait raconter à son Héros dans le temps d'une inaction, pour en remplir le vide. C'est ainsi qu'Adoam instruit Télémaque des mœurs et des loix de la Bétique, pendant le calme d'une navigation; et Phylactète lui raconte ses malheurs, tandis que ce jeune Prince est au camp des Alliés, en attendant le jour du combat.

L'Action doit être Entière.

L'action épique doit être entière. Cette intégrité suppose trois choses: la cause, le nœud et le dénouement.

La cause de l'action doit être digne du Héros, et conforme à son caractère. Tel est le dessein du Télémaque: nous l'avons déjà vu.

Du Nœud.

Le nœud doit être naturel et tiré du fond de l'action. Dans l'Odysée, c'est Neptune qui le forme. Dans l'Enéide, c'est la colère de Junon. Dans le Télémaque,

c'est la haine de Vénus. Le nœud de l'Odyssee est naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obstacle qui soit plus à craindre pour ceux qui vont sur mer, que la mer même. L'opposition* de Junon dans l'Eneïde, comme ennemie des Troyens, est une belle fiction; mais la haine de Vénus contre un jeune Prince qui méprise la volupté par amour pour la vertu, et dompte ses passions par le secours de la Sagesse, est une fable tirée de la nature, qui renferme en même temps une morale sublime.

Du Dénouement.

Le dénouement doit être aussi naturel que le nœud. Dans l'Odyssee, Ulysse arrive parmi les Phéniciens, leur raconte ses aventures; et ces Insulaires, amateurs du merveilleux et charmés de ses récits, lui fournissent un vaisseau pour retourner chez lui; le dénouement est simple et naturel. Dans l'Eneïde, Turnus est le seul obstacle à l'établissement d'Enée. Ce Héros, pour épargner le sang de ses Troyens, et celui des Latins, dont il sera bientôt Roi, vide la querelle par un combat singulier. Ce dénouement** est noble; celui de Télémaque est tout ensemble naturel et grand. Ce jeune Héros, pour obéir aux ordres du Ciel, surmonte son amour pour Antiope, et son amitié pour Idoménée qui lui offroit sa couronne et sa fille. Il sacrifie les passions les plus vives et les plaisirs même les plus innocens au pur amour de la vertu. Il s'embarque pour Ithaque sur des vaisseaux que lui fournit Idoménée, à qui il avoit rendu tant de services. Quand il est près de sa patrie, Minerve le fait relâcher dans une petite île déserte, où elle se découvre à lui. Après l'avoir accompagné, à son insu, au travers des mers orageuses, des terres inconnues, des guerres sanglantes, et de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme, la Sagesse le conduit enfin dans un lieu solitaire. C'est là qu'elle lui parle, qu'elle lui annonce la fin de ses travaux et sa destinée heureuse; puis elle le quitte. Sitôt qu'il va rentrer dans le bonheur et le repos, la Divinité s'éloigne, le merveil-

* Voyez le Père le Bossu, Liv. II, Chap. XIII.

** Ibidem.

SUR LE POÈME ÉPIQUE. 11
leux cesse , l'action héroïque finit. C'est dans la souffrance que l'homme se montre Héros , et qu'il a besoin d'un appui tout divin. Ce n'est qu'après avoir souffert , qu'il est capable de marcher seul , de se conduire lui-même , et de gouverner les autres. Dans le Poème de Télémaque , l'observation des plus petites règles de l'art est accompagnée d'une profonde morale.

Qualités générales du Nœud et du Dénouement du Poème Épique.

Outre le nœud et le dénouement général de l'action principale , chaque Episode a son nœud et son dénouement propres ; ils doivent avoir toutes les mêmes conditions. Dans l'Épopée on ne cherche point les intrigues surprenantes des Romans modernes : la surprise seule ne produit qu'une passion très-imparfaite et passagère. Le sublime est d'imiter la simple nature , préparer les événemens d'une manière si délicate , qu'on ne les prévoit pas , les conduire avec tant d'art , que tout paroisse naturel. On n'est point inquiet , suspendu , détourné du but principal de la Poésie héroïque , qui est l'instruction , pour s'occuper d'un dénouement fabuleux et d'une intrigue imaginaire. Cela est bon , quand le seul dessein est d'amuser : mais dans un Poème Épique , qui est une espèce de Philosophie morale , ces intrigues sont de jeux d'esprit au-dessous de sa gravité et de sa noblesse.

L'Action doit être Merveilleuse.

Si l'Auteur de Télémaque a évité les intrigues des Romans modernes , il n'est pas tombé non plus dans le merveilleux outré que quelques-uns reprochent aux Anciens : il ne fait ni parler des chevaux , ni marcher des trépièdes , ni travailler des statues. Ce n'est pas que ce merveilleux choque la raison , quand on suppose qu'il est l'effet d'une Puissance divine qui peut tout. Les Anciens ont introduit les Dieux dans leurs Poèmes , non-seulement pour exécuter par leur entremise de grands événemens , et unir la vraisemblance et le merveilleux ; mais pour apprendre aux hommes que les plus vaillans et les plus sages ne peuvent rien sans le secours des

Dieux. Dans notre Poëme, Minerve conduit sans cesse Télémaque. Par là, le Poëte rend tout possible à son Héros, et fait sentir que sans la sagesse divine, l'homme ne peut rien. Ce n'est pas là tout son art. Le sublime est d'avoir caché la Déesse sous une forme humaine. C'est non-seulement le vraisemblable, mais la nature qui s'unit ici au merveilleux. Tout est divin, et tout paroît humain. Ce n'est pas encore tout ; si Télémaque avoit sa qu'il étoit conduit par une Divinité, son mérite n'auroit pas été si grand ; il auroit été trop soutenu. Les Héros d'Homère savent presque toujours ce que les Immortels font pour eux. Notre Poëte, en dérochant à son Héros le merveilleux de la fiction, exerce sa vertu et son courage.

Quoique l'action doive être vraisemblable, il n'est pas nécessaire qu'elle soit vraie. C'est que le but du Poëme Epique n'est pas de faire l'éloge ou la critique d'aucun homme en particulier, mais d'instruire et de plaire par le récit d'une action qui laisse le Poëte en liberté de feindre des caractères, des personnages et des épisodes à son gré, propres à la morale qu'il veut insinuer.

La vérité de l'action n'est pas contraire au Poëme Epique, pourvu qu'elle n'empêche pas la variété des caractères, la beauté des descriptions, l'enthousiasme, le feu, l'invention et les autres parties de la Poésie ; et pourvu que le Héros soit fait pour l'action, et non pas l'action pour le Héros, on peut faire un Poëme Epique d'une action véritable, comme d'une action fabuleuse.

La proximité des temps ne doit pas gêner un Poëte dans le choix de son sujet, pourvu qu'il y supplée par la distance des lieux, ou par des événemens semblables et naturels, dont le détail a pu échapper aux Historiens, et qu'on suppose ne pouvoir être connus que des personnages qui agissent. C'est ainsi qu'on peut faire un Poëme Epique et une fable excellente d'une action de Henri IV, ou de Montcauma, parce que l'essentiel de l'action épique, comme dit le Père le Bossu, n'est pas qu'elle soit vraie ou fautive ; mais qu'elle soit morale, et qu'elle signifie des vérités importantes.

De la Durée du Poème Épique.

La durée du Poème Épique est plus longue que celle de la Tragédie. Dans l'une, on raconte le triomphe successif de la vertu qui surmonte tout : dans l'autre, on montre les maux inopinés que causent les passions. L'action de l'un doit avoir par conséquent une plus grande étendue que celle de l'autre. L'Épopée peut renfermer les actions de plusieurs années ; mais, selon les critiques, le temps de l'action principale, depuis l'endroit où le Poète commence sa narration, ne peut être plus long qu'une année, comme le temps d'une action tragique doit être au plus d'un jour. Aristote et Horace n'en disent pourtant rien. Homère et Virgile n'ont observé aucune règle fixe là-dessus. L'action de l'Iliade toute entière se passe en cinquante jours : celle de l'Odyssée, depuis l'endroit où le Poète commence sa narration, n'est que d'environ deux mois : celle de l'Énéide est d'un an. Une seule campagne suffit à Télémaque depuis qu'il sort de l'île de Calypso jusqu'à son retour en Ithaque. Notre Poète a choisi le milieu entre l'impétuosité et la véhémence avec lesquelles le Poète Grec court vers sa fin, et la démarche majestueuse et mesurée du Poète Latin, qui paroît quelquefois lent, et semble trop alonger sa narration.

De la Narration Épique.

Quand l'action du Poème Épique est longue et n'est pas continuée, le Poète divise sa fable en deux parties : l'une, où le Héros parle et raconte ses aventures passées ; l'autre, où le Poète seul fait le récit de ce qui arrive ensuite à son Héros. C'est ainsi qu'Homère ne commence sa narration qu'après qu'Ulysse est parti de l'île d'Ogigie ; et Virgile la sienne, qu'après qu'Énée est arrivé à Carthage. L'Auteur du Télémaque a parfaitement imité ces deux grands modèles : il divise son action comme eux en deux parties : la principale contient ce qu'il raconte, et elle commence où

à Voyez le Père le Bossu, Liv. II, Chap. VIII.

Télémaque finit le récit de ses Aventures à Calypso. Il prend peu de matière, mais il la traite amplement; sept Livres y sont employés. L'autre partie est beaucoup plus ample pour le nombre des incidens et pour le temps, mais elle est beaucoup plus resserrée pour les circonstances; elle ne contient que les trois premiers Livres. Par cette division de ce que notre Poète raconte, et de ce qu'il fait raconter à Télémaque, il rappelle toute sa vie du Héros, il en rassemble tous les événemens, sans blesser l'unité de l'action principale, et sans donner une trop grande durée à son Poème; il joint ensemble la variété et la continuité des aventures; tout est mouvement, tout est action dans son Poème. On ne voit jamais ses personnages oisifs, ni son Héros disparaître.

II. DE LA MORALE.

I. Des Mœurs.

On peut recommander la vertu par les exemples et par les instructions, par les mœurs et par les préceptes. C'est ici où notre Auteur surpasse de beaucoup tous les autres Poètes.

On doit à Homère la riche invention d'avoir personnaliser les attributs divins, les passions humaines, les causes physiques, sources fécondes des belles actions, qui animent et vivifient tout dans la Poésie; mais sa religion se réduit à un tissu de fables qui ne nous représentent la Divinité que sous des images peu propres à la faire aimer et respecter.

L'on sait le goût qu'avoit toute l'Antiquité sacrée et profane, grecque et barbare, pour les paraboles et les allégories. Les Grecs tiroient leur Mythologie de l'Egypte; or, les caractères hiéroglyphiques étoient chez les Egyptiens la principale, pour ne pas dire la plus ancienne manière d'écrire. Ces hiéroglyphes étoient des figures d'hommes, d'oiseaux, d'animaux, de reptiles, et des diverses productions de la nature, qui désignaient comme des emblèmes les attributs divins et les qualités des esprits. Ce style symbolique étoit fondé sur une très-ancienne opinion, que l'univers n'est qu'un tableau représentatif des perfections divines, que le

monde visible n'est qu'une copie imparfaite du monde invisible, et qu'il y a par conséquent une analogie caduque entre l'original et les portraits, entre les êtres spirituels et corporels, entre les propriétés des uns et celles des autres.

Cette manière de peindre la parole et de donner du corps aux pensées, fut la véritable source de la Mythologie et de toutes les fictions poétiques; mais dans la succession des temps, sur-tout lorsqu'on traduisit le style hiéroglyphique en style alphabétique et vulgaire, les hommes, ayant oublié le sens primitif de ces symboles, tombèrent dans l'idolâtrie la plus grossière. Les Poètes dégradèrent tout en se livrant à leur imagination: Par le goût du merveilleux ils firent de la Théologie et des traditions anciennes, un véritable chaos et un mélange monstrueux de fictions et de toutes les passions humaines. Les Historiens et les Philosophes des siècles postérieurs, comme Hérodote, Diodore de Sicile, Lucien, Plin, Cicéron, qui ne remontoient pas jusqu'à l'idée de cette Théologie allégorique, prenoient tout au pied de la lettre, et se moquoient également des mystères de leur religion et de la fable. Mais quand on consulte, chez les Perses, les Phéniciens, les Grecs et les Romains, ceux qui nous ont laissé quelques fragmens imparfaits de l'ancienne Théologie, comme Sanchoniaton et Zoroastre, Eusèbe, Philon et Manheton, Apulée, Damascius, Horus, Apollon, Otigène, Saint Clément d'Alexandrie, ils nous enseignent tous que ces caractères hiéroglyphiques et symboliques désignent les mystères du monde invisible, les dogmes de la plus profonde Théologie, le Ciel et les visages des Dieux.

La fable Phrygienne, inventée par Esope, ou selon quelques-uns, par Socrate même, nous annonce d'abord qu'il ne faut pas s'attacher à la lettre, puisque les Acteurs qu'on y fait parler et raisonner, sont des animaux privés de paroles et de raison: pourquoi ne s'attacher qu'à la lettre dans la fable Egyptienne et dans la Mythologie d'Homère? La fable Phrygienne exalte la nature de la brute, en lui donnant de l'esprit et des vertus. La fable Egyptienne paroît à la vérité dégrader la nature divine, en lui donnant du corps et des passions.

Mais on ne sauroit lire Homère avec attention, sans être convaincu que l'Auteur est pénétré de plusieurs grandes vérités qui sont diamétralement opposées à la religion insensée que la lettre de sa fiction nous présente. Ce Poète établit pour principe, dans plusieurs endroits de ses Poèmes*, que c'est une folie de croire que les Dieux ressemblent aux hommes, et qu'ils passent avec inconstance d'une passion à une autre** ; que tout ce que les Dieux possèdent est éternel, et tout ce que nous avons, passe et se détruit*** ; que l'état des Ombres après la mort est un état de punition, de souffrance et d'expiation ; mais que l'âme des Héros ne s'arrête point dans les Enfers, qu'elle s'envole vers les astres, et qu'elle est assise à la table des Dieux, où elle jouit d'une immortalité heureuse ; qu'il y a un commerce continué entre les hommes et les habitans du monde invisible ; que sans la Divinité les mortels ne peuvent rien**** ; que la vraie vertu est une force divine qui descend du Ciel, qui transforme les hommes les plus brutaux, les plus cruels et les plus passionnés, et qui les rend humains, tendres et compatissans. Quand je vois ces vérités sublimes dans Homère, inculquées, détaillées, insinuées par mille exemples différens et par mille images variées, je ne saurois croire qu'il faille entendre ce Poète à la lettre dans d'autres endroits où il paroît attribuer à la Divinité suprême des préjugés, des passions et des crimes.

Je sais que plusieurs Modernes, à l'imitation de Pythagore et de Platon, ont blâmé Homère d'avoir ravolé ainsi la nature divine, et ont déclaté avec beaucoup d'esprit et de force contre l'absurdité qu'il y a de représenter les mystères de la Théologie par des actions impies, attribuées aux Puissances célestes, et d'enseigner la morale par des allégories dont la lettre ne montre que le vice. Mais, sans blesser les égards qu'on doit avoir pour le jugement et le goût de ces Critiques, ne peut-on pas leur représenter avec respect que

* Odyss. Liv. III.

** Ibid. Liv. IV.

*** Ibidem.

**** Ibid. Liv. XXIV.

elle colère contre le goût allégorique de l'antiquité peut être portée trop loin ?

Au reste, je ne prétends pas justifier Homère dans le reproché de ses aveugles Admirateurs ; il vivoit dans un temps où les anciennes traditions sur la Théologie Orientale commençoient déjà à être oubliées. Nos Modernes ont donc quelque sorte de raison de ne pas faire grand cas de la Théologie d'Homère ; et ceux qui ne veulent pas le justifier tout-à-fait, sous prétexte d'une allégorie perpétuelle, montrent qu'ils ne connoissent point assez l'esprit de ces véritables Anciens, en comparaison de qui le Chantre d'Ilion n'est lui-même qu'un Moderne.

Sans continuer plus long-temps cette discussion, on se contentera de remarquer que l'Auteur du Télémaque, en imitant ce qu'il y a de beau dans les fables du Poète Grec, a évité deux grands défauts qu'on lui impute. Il personnalise comme lui les attributs divins, et en fait des Divinités subalternes : mais il ne les fait jamais paroître qu'en des occasions qui méritent leur présence ; il ne les fait jamais parler ni agir que d'une manière digne d'elles ; il unit avec art la Poésie d'Homère et la Philosophie de Pythagore ; il ne dit rien que ce que les Païens auroient pu dire, et cependant il a mis dans leur bouche ce qu'il y a de plus sublime dans la morale chrétienne, et a montré par là que cette morale est écrite en caractères ineffaçables dans le cœur de l'homme, et qu'il les y découvrirait infailliblement, s'il suivoit la voix de la pure et simple raison pour se livrer totalement à cette vérité souveraine et universelle, qui éclaire tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les corps, et sans laquelle toute raison particulière n'est que ténèbres et égarement.

Ses Idées de la Divinité.

Les idées que notre Poète nous donne de la Divinité, sont non-seulement dignes d'elle, mais infiniment aimables pour l'homme. Tout inspire la confiance et l'amour, une piété douce, une adoration noble et libre, due à la perfection absolue de l'Être infini, et non pas un culte superstitieux, sombre et servile, qui

saisit et abat le cœur , lorsqu'on considère Dieu seulement comme un puissant Législateur , qui punit avec rigueur le violement de ses loix.

Il nous représente Dieu comme amateur des hommes , mais dont l'amour et la bonté ne sont pas abandonnés aux décrets aveugles d'une destinée fatale , ni mérités par les pompeuses apparences d'un culte extérieur , ni sujet aux caprices bizarres des Divinités païennes ; mais toujours réglées par la loi immuable de la Sagesse , qui ne peut qu'aimer la vertu , et traiter les hommes , non selon le nombre des animaux qu'ils immolent , mais des passions qu'ils sacrifient.

Des Mœurs des Héros d'Homère.

On peut justifier plus aisément les caractères qu'Homère donne à ses Héros , que ceux qu'il donne à ses Dieux. Il est certain qu'il peint les hommes avec simplicité , force , variété et passion. L'ignorance où nous sommes des coutumes d'un pays , des cérémonies de sa religion , du génie de sa langue ; le défaut qu'ont la plupart des hommes de juger de tout par le goût de leur siècle et de leur nation ; l'amour du faste et de la fausse magnificence , qui a gâté la nature pure et primitive ; toutes ces choses peuvent nous tromper et nous dégoûter mal-à-propos de ce qui étoit le plus estimé dans l'ancienne Grèce.

De deux sortes d'Épopées.

Il y a , selon Aristote , deux sortes d'Épopées , l'une pathétique , l'autre morale ; l'une où les grandes passions règnent , l'autre où les grandes vertus triomphent. L'Iliade et l'Odysée donnent des exemples de ces deux espèces. Dans l'une , Achille est représenté naturellement avec tous ses défauts ; tantôt comme emporté , jusqu'à ne conserver aucune dignité dans sa colère ; tantôt comme furieux , jusqu'à sacrifier sa patrie à son ressentiment. Quoique le Héros de l'Odysée soit plus régulier que le jeune Achille bouillant et impétueux , cependant le sage Ulysse est souvent faux et trompeur. C'est que le Poète peint les hommes avec simplicité et selon ce qu'ils sont d'ordinaire. La valeur se trouve souvent alliée avec une violence furieuse et brutale. La politique est presque toujours jointe avec le mensonge et la dissimula-

lion. *Peindre d'après nature, c'est peindre comme Homère.*

Sans vouloir critiquer les vues différentes de l'Iliade et de l'Odyssée, il suffit d'avoir remarqué en passant leurs différentes beautés, pour faire admirer l'art avec lequel notre Auteur réunit dans son Poème ces deux sortes d'Épopées, la pathétique et la morale. On voit un mélange et un contraste admirables de vertus et de passions dans ce merveilleux tableau. Il n'offre rien de trop grand; mais il nous représente également l'excellence et la bassesse de l'homme. Il est dangereux de nous montrer l'une sans l'autre, et rien n'est plus utile que de nous faire voir les deux ensemble; car la justice et la vertu parfaites demandent qu'on s'estime et se méprise, qu'on s'aime et se hâisse. Notre Poète n'élève pas Télémaque au-dessus de l'humanité; il le fait tomber dans des faiblesses qui sont compatibles avec un amour sincère de la vertu; et ses faiblesses servent à le corriger, en lui inspirant la défiance de soi-même et de ses propres forces. Il ne rend pas son imitation impossible, en lui donnant une perfection sans tache; mais il excite notre émulation, en nous mettant devant les yeux l'exemple d'un jeune homme qui, avec les mêmes imperfections que chacun sent en soi, fait les actions les plus nobles et les plus vertueuses. Il a uni ensemble, dans le caractère de son Héros, le courage d'Achille, la prudence d'Ulysse et le naturel tendre d'Enée. Télémaque est colère comme le premier, sans être brutal; politique comme le second, sans être fourbe; sensible comme le troisième, sans être voluptueux.

J'avoue qu'on trouve une grande variété dans les caractères d'Homère. Le courage d'Achille et celui d'Hector, la valeur de Diomède et celle d'Ajax, la prudence de Nestor et celle d'Ulysse, l'amour d'Helène et celui de Briséis, la fidélité d'Andromaque et celle de Pénélope, ne se ressemblent point. On trouve un jugement et une finesse admirables dans les caractères du Poète Grec: mais que ne trouve-t-on pas en ce genre dans le Télémaque, dans les caractères si variés et toujours si bien soutenus de Sésostriis et de Pygmalion, d'Idoménée et d'Adraste, de Protésilas et de Philoclès, de Calypso et d'Antiope, de Télémaque et de Boccoris?

Jose dire même qu'il se trouve dans ce Poëme salutaire non-seulement une vivacité de nuances des mêmes vertus et des passions, mais une telle diversité de caractères opposés, qu'on rencontre dans cet Ouvrage l'anatomie entière de l'esprit et du cœur humain : c'est que l'Auteur connoissoit l'homme et les hommes. Il avoit étudié l'un au dedans de lui-même, et les autres au milieu d'une Cour florissante ; il partageoit sa vie entre la solitude et la société ; il vivoit dans une attention continuelle à la vérité qui nous instruit au dedans, et ne sortoit de là que pour étudier les caractères, afin de guérir les passions des uns, ou de perfectionner les vertus des autres. Il savoit s'accommoder à tous pour les approfondir tous, et prendre toutes sortes de formes, sans changer jamais son caractère essentiel.

II. Des Préceptes et des Instructions morales.

Une autre manière d'instruire, c'est par les préceptes. L'Auteur du Télémaque joint ensemble les grandes instructions avec les exemples héroïques, la morale d'Homère avec les mœurs de Virgile. Sa morale a cependant trois qualités qui ne se trouvent pas au même degré dans aucun des Anciens, soit Poëtes, soit Philosophes. Elle est sublime dans ses principes, noble dans ses motifs, universelle dans ses usages.

QUALITÉS DE LA MORALE DU TÉLÉMAQUE.

I. Elle est sublime dans ses Principes.

1.^o *Sublime dans ses Principes. Elle vient d'une profonde connoissance de l'homme ; on l'introduit dans son propre fonds ; on lui développe les ressorts secrets de ses passions, les plis cachés de son amour-propre, la différence des vertus fausses d'avec les solides. De la connoissance de l'homme on remonte à celle de Dieu même. L'on fait sentir par-tout que l'Être infini agit sans cesse en nous, pour nous rendre bons et heureux ; qu'il est la source immédiate de toutes nos lumières et de toutes nos vertus ; que nous ne tenons pas moins de lui la raison que la vie ; que sa vérité souveraine doit*

être notre unique lumière, et sa volonté suprême régler tous nos amours ; que, faute de consulter cette Sagesse universelle et immuable, l'homme ne voit que des fantômes séduisans ; faute de l'écouter, il n'entend que le bruit confus de ses passions ; que les solides vertus ne nous viennent que comme quelque chose d'étranger qui est mis en nous ; qu'elles ne sont pas les effets de nos propres efforts, mais l'ouvrage d'une puissance supérieure à l'homme, qui agit en nous, quand nous n'y mettons point d'obstacle, et dont nous ne distinguons pas toujours l'action à cause de sa délicatesse. L'on nous montre enfin que sans cette puissance première et souveraine, qui élève l'homme au-dessus de lui-même, les vertus les plus brillantes ne sont que des raffinemens d'un amour-propre qui se renferme en soi-même, se rend sa Divinité, et devient en même temps et l'idolâtre et l'idole. Rien n'est plus admirable que le portrait de ce Philosophe que Télémaque voit aux Enfers, et dont tout le crime étoit d'avoir été amoureux de sa propre vertu.

C'est ainsi que la morale de notre Auteur tend à nous faire oublier nous-mêmes, pour tout rapporter à l'Être Souverain, et nous en rendre les adorateurs ; comme le but de sa politique est de nous faire préférer le bien public au bien particulier, et de nous faire aimer le genre humain. On sait les systèmes de Machiavel, d'Hobbes, et de deux Auteurs plus modérés, Puffendorf et Grotius. Les deux premiers établissent, pour seules maximes dans l'art de gouverner, la finesse, les artifices, les stratagèmes, le despotisme, l'injustice et l'irreligion. Les deux derniers Auteurs ne fondent leur politique que sur des maximes païennes, et qui même n'égalent ni celles de la République de Platon, ni celles des Offices de Cicéron. Il est vrai que ces deux Ecrivains modernes ont travaillé dans le dessein d'être utiles à la société, et qu'ils ont rapporté presque tout au bonheur de l'homme considéré selon le civil. Mais l'Auteur du Télémaque est original, en ce qu'il a uni la politique la plus parfaite avec les idées de la vertu la plus consommée. Le grand principe sur lequel tout roule, est que le monde entier n'est qu'une même République, dont Dieu est le père com-

mun ; et chaque peuple comme une grande famille. De cette belle et lumineuse idée naît ce que les Politiques appellent les loix de la nature et des nations équitables , généreuses , pleines d'humanité. On ne regarde plus chaque pays comme indépendant des autres ; mais le genre humain comme un tout indivisible. On ne se borne plus à l'amour de la patrie ; le cœur s'étend , devient immense , et par une amitié universelle embrasse tous les hommes. De là naissent l'amour des Etrangers , la confiance mutuelle entre les nations voisines , la bonne foi , la justice , et la paix parmi les Princes de l'Univers , comme entre les Particuliers de chaque Etat. Notre Auteur nous montre encore que la gloire de la Royauté est de gouverner les hommes pour les rendre bons et heureux ; que l'autorité du Prince n'est jamais mieux affermie , que lorsqu'elle est appuyée sur l'amour des peuples ; et que la véritable richesse de l'Etat consiste à retrancher tous les faux besoins de la vie , pour se contenter du nécessaire et des plaisirs simples et innocens. Par là il fait voir que la vertu contribue , non-seulement à préparer l'homme pour une félicité future , mais qu'elle rend la société actuellement heureuse dans cette vie , autant qu'elle le peut être.

II. La Morale du Télémaque est noble dans ses motifs.

2.^o La morale du Télémaque est noble dans ses motifs. Son grand principe est qu'il faut préférer l'amour du beau à l'amour du plaisir , comme disent Socrate et Platon ; l'honnête à l'agréable , selon l'expression de Cicéron. Voilà la source des sentimens nobles , de la grandeur d'ame , de toutes les vertus héroïques. C'est par ces idées pures et élevées , qu'il détruit , d'une manière infiniment plus touchante que par la dispute , la fausse Philosophie de ceux qui font du plaisir le seul ressort du cœur humain. Notre Poète montre , par la belle morale qu'il met dans la bouche de ses Héros , et les actions généreuses qu'il leur fait faire , ce que peut l'amour de la vertu sur un cœur noble. Je sais que cette vertu héroïque passe ,

parmi les âmes vulgaires, pour un fantôme, et que les gens d'imagination se sont déchainés contre cette vérité sublime et solide par plusieurs pointes d'esprit frivoles et méprisables. C'est que ne trouvant rien au dedans d'eux qui soit comparable à ces grands sentimens, ils concluent que l'humanité en est incapable. Ce sont des Nains qui jugent de la force des Géans par la leur. Les esprits qui rampent sans cesse dans les bornes de l'amour-propre, ne comprendront jamais le pouvoir et l'étendue d'une vertu qui élève l'homme au-dessus de lui-même. Quelques Philosophes, qui ont fait d'ailleurs de belles découvertes dans la Philosophie, se sont laissé entraîner par leurs préjugés, jusqu'à ne point distinguer assez entre l'amour de l'ordre et l'amour du plaisir, et nier que la volonté puisse être remuée aussi fortement par la vue claire de la vérité, que par le goût naturel du plaisir.

On ne peut lire attentivement *Télémaque*, sans revenir de ces préjugés. L'on y voit les sentimens généreux d'une âme noble, qui ne conçoit rien que de grand; d'un cœur désintéressé, qui s'oublie sans cesse; d'un Philosophe qui ne se borne ni à soi, ni à sa nation, ni à rien de particulier, mais qui rapporte tout au bien commun du genre humain, et tout le genre humain à l'Être-Suprême.

III. La Morale du *Télémaque* est universelle dans ses usages.

3.^o La morale du *Télémaque* est universelle dans ses usages, étendue, féconde, proportionnée à tous les temps, à toutes les nations et à toutes les conditions. On y apprend les devoirs d'un prince qui est ensemble Roi, Guerrier, Philosophe et Législateur. On y voit l'art de conduire des nations différentes; la manière de conserver la paix au dehors avec ses voisins, et cependant d'avoir toujours au dedans du Royaume une Jeunesse aguerrie, prête à le défendre; d'enrichir ses États sans tomber dans le luxe, de trouver le milieu entre les excès d'un pouvoir despotique et les désordres de l'anarchie. On y donne des préceptes pour l'agriculture, pour le commerce, pour les arts, pour la police,

pour l'éducation des enfans. Notre Auteur fait entrer dans son Poëme, non-seulement les vertus héroïques et royales, mais celles qui sont propres à toutes sortes de conditions. En formant le cœur de son Prince, il n'instruit pas moins chaque Particulier de ses devoirs.

L'Iliade a pour but de montrer les funestes suites de la désunion parmi les Chefs d'une Armée. L'Odyssee nous fait voir ce que peut dans un Roi la prudence jointe avec la valeur. Dans l'Ereïde on dépeint les actions d'un Héros pieux et vaillant. Mais toutes ces vertus particulières ne font pas le bonheur du genre humain. Télémaque va bien au delà de tous ces plans, par la grandeur, le nombre, et l'étendue de ses vues morales; de sorte qu'on peut dire avec le Philosophe critique* d'Homère: Le don le plus utile que les Muses aient fait aux hommes, c'est le Télémaque; car si le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un Poëme, il naîtroit de celui-là.

DE LA POÉSIE.

C'est une belle remarque du Chevalier Temple, que la Poésie doit réunir ce que la musique, la peinture et l'éloquence ont de force et de beauté. Mais, comme la Poésie ne diffère de l'éloquence qu'en ce qu'elle peint avec enthousiasme, on aime mieux dire que la Poésie emprunte son harmonie de la musique, la passion de la peinture, sa force et sa justesse de la Philosophie.

L'Harmonie du Style dans le Télémaque.

Le style du Télémaque est poli, net, coulant; magnifique; il a toute la richesse d'Homère, sans avoir son abondance de paroles: il ne tombe jamais dans des redites; quand il parle des mêmes choses, il ne rappelle point les mêmes images. Toutes ses périodes remplissent l'oreille par leur nombre et leur cadence; rien ne choque, point de mots durs, point de termes abstraits, ni de tours affectés: Il ne parle jamais pour parler, ni simplement pour plaire; toutes ses paroles

* L'Abbé Terrasson.

font penser, et toutes ses pensées tendent à nous rendre bons.

Excellence des Peintures du Télémaque.

Les images de notre Poète sont aussi parfaites que son style est harmonieux. Peindre, c'est non-seulement décrire les choses, mais en représenter les circonstances d'une manière si vive et si touchante, qu'on s'imagine les voir. L'auteur du Télémaque peint les passions avec art ; il avoit étudié le cœur de l'homme, et en connoissoit tous les ressorts. En lisant son Poème, on ne voit plus que ce qu'il fait voir, on n'entend plus que ce qu'il fait parler ; il échauffe, il remue, il entraîne ; on sent toutes les passions qu'il décrit.

Des Comparaisons et Descriptions du Télémaque.

Les Poètes se servent ordinairement de deux sortes de peintures, les comparaisons et les descriptions. Les comparaisons du Télémaque sont justes et nobles. L'auteur n'élève pas trop l'esprit au-dessus de son sujet par des métaphores outrées ; il ne l'embarrasse pas non plus par une trop grande foule d'images ; il a imité tout ce qu'il y a de grand et de beau dans les descriptions des Anciens : les combats, les jeux, les naufrages, les sacrifices, etc. sans s'étendre sur les minuties qui font languir la narration, sans rabaisser la majesté du Poème Epique par la description des choses basses et au-dessous de la dignité de l'Ouvrage. Il descend quelquefois dans le détail, mais il ne dit rien qui ne mérite attention, et qui ne contribue à l'idée qu'il veut donner. Il suit la nature dans toutes ses variétés. Il savoit bien que tout discours doit avoir ses inégalités ; tantôt sublime, sans être guindé ; tantôt naïf, sans être bas. C'est un faux goût de vouloir toujours embellir. Ses descriptions sont magnifiques, mais naturelles, simples, et cependant agréables. Il peint non-seulement d'après nature, mais ses tableaux sont toujours aimables. Il unit ensemble la variété du dessin et la beauté du coloris, la vivacité d'Homère et la noblesse de Virgile. Ce n'est pas tout : les des-

criptions de ce Poëme sont non-seulement destinées à plaire , mais elles sont toutes instructives. Si l'Auteur parle de vie pastorale , c'est pour recommander l'aimable simplicité des mœurs ; s'il décrit des jeux et des combats , ce n'est pas seulement pour célébrer les funérailles d'un ami ou d'un père , c'est pour choisir un Roi qui surpasse tous les autres par la force de l'esprit et du corps , et qui soit également capable de soutenir les fatigues de l'un et de l'autre ; s'il nous présente les horreurs d'un naufrage , c'est pour inspirer à son Héros la fermeté de cœur et l'abandon aux Dieux dans les plus grands périls. Je pourrais parcourir toutes ces descriptions et y trouver de semblables beautés. Je me contenterai de remarquer que dans cette nouvelle édition, la peinture de la redoutable Egide que Minerve envoya à Télémaque est pleine d'art , et renferme cette morale sublime , que le bouclier d'un Prince et le soutien d'un Etat sont les bonnes mœurs , les sciences et l'agriculture ; qu'un Roi armé par la sagesse cherche toujours la paix , et trouve des ressources fécondes contre tous les maux de la guerre dans un peuple instruit et laborieux , dont l'esprit et le corps sont également accoutumés au travail.

Philosophie du Télémaque.

La Poésie tire sa force et sa justesse de la Philosophie. Dans le Télémaque , on voit par-tout une imagination riche , vive , agréable , et néanmoins un esprit juste et profond. Ces deux qualités se rencontrent rarement dans un Auteur. Il faut que l'ame soit dans un mouvement presque continuel pour inventer , pour passionner , pour imiter , et en même temps dans une tranquillité parfaite pour juger en produisant , et choisir entre mille pensées qui se présentent , celle qui convient : il faut que l'imagination souffre une espèce de transport et d'enthousiasme , pendant que l'esprit paisible dans son empire , la retient et la tourne où il veut. Sans cette passion qui anime tout , les discours deviennent froids , languissans , abstraits , historiques. Sans ce jugement qui règle tout , ils sont sans justesse et sans vraie beauté.

Comparaison

Comparaison de la Poésie du Télémaque avec Homère et Virgile.

Le feu d'Homère, sur-tout dans l'Iliade, est impétueux et ardent comme un tourbillon de flamme, qui embrase tout. Le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur; il luit toujours uniment et également. Celui du Télémaque échauffe et éclaire tout ensemble, selon qu'il faut persuader ou passionner. Quand cette flamme éclaire, elle fait sentir une douce chaleur qui n'incommode point. Tels sont les discours de Mentor sur la politique, et de Télémaque, sur le sens des loix de Minos, etc. Ces idées pures remplissent l'esprit de leur paisible lumière. Là, l'enthousiasme et le feu poétique seroient nuisibles comme les rayons trop ardens du soleil qui éblouissent. Quand il n'est plus question de raisonner, mais d'agir; quand on a vu clairement la vérité; quand les réflexions ne viennent que d'irrésolution, alors le Poète excite un feu et une passion qui déterminent et qui emportent une ame affoiblie, qui n'a pas le courage de se rendre à la vérité. L'Episode des amours de Télémaque dans l'île de Calypso est plein de ce feu.

Ce mélange de lumière et d'ardeur distingue notre Poète d'Homère et de Virgile. L'enthousiasme du premier lui fait quelquefois oublier l'art, négliger l'ordre, et passer les bornes de la nature. C'étoit la force et l'essor de son grand génie, qui l'entraînoient malgré lui. La pompeuse magnificence, le jugement et la conduite de Virgile, dégénéralent quelquefois en une régularité trop compassée, où il semble plutôt Historien que Poète, ce dernier plaît beaucoup plus aux Poètes et Philosophes modernes, que le premier. N'est-ce pas parce qu'ils sentent qu'on peut imiter plus facilement par art le grand jugement du Poète Latin, que le beau feu du Poète Grec; que la Nature seule peut donner?

Notre Auteur doit plaire à toutes sortes de Poètes; tant à ceux qui sont Philosophes, qu'à ceux qui n'admirent que l'enthousiasme. Il a uni les lumières de l'esprit avec les charmes de l'imagination; il prouve la vérité en Philosophe, il fait aimer la vérité prouvée par les sen-

l'imens qu'il excite. Tout est solide, vrai, convenable à la persuasion; ni jeux d'esprit, ni pensées brillantes, qui n'ont d'autre but que de faire admirer l'Auteur. Il a suivi le grand précepte de Platon, qui dit qu'en écrivant on doit toujours se cacher, disparaître, se faire oublier, pour ne produire que les vérités qu'on veut persuader, et les passions qu'on veut purifier.

Dans le Télémaque, tout est raison, tout est sentiment : c'est ce qui rend un Poème de toutes les nations et de tous les siècles. Tous les Etrangers en sont également touchés. Les traductions qu'on en a faites en des langues moins délicates que la langue Française, n'effacent point ces beautés originales. La savante Apologiste d'Homère nous assure que le Grec perd infiniment par une traduction; qu'il n'est pas possible d'y faire passer la force, la noblesse et l'ame de sa poésie. Mais on ose dire que Télémaque conservera toujours en toutes sortes de langues sa force, sa noblesse, son ame et ses beautés essentielles. C'est que l'excellence de ce Poème ne consiste pas dans l'arrangement heureux et harmonieux des paroles, ni même dans des agrémens que lui prête l'imagination, mais dans un goût sublime de la vérité, dans ses sentimens nobles et élevés, et dans la manière naturelle, délicate et judicieuse de les traiter. De pareilles beautés sont de toutes les langues, de tous les temps, de tous les pays, et touchent également les bons esprits et les grandes ames dans tout l'Univers.

Première Objection contre le Télémaque.

On a formé plusieurs objections contre le Télémaque.

1.^o *Qu'il n'est pas en vers.*

Réponse.

La versification, selon Aristote, Demys d'Halicarnasse et Strabon, n'est pas essentielle à l'Épopée. On peut l'écrire en prose, comme on écrit des tragédies sans rimes. On peut faire des vers sans poésie, et être tout poétique, sans faire des vers par art; mais il faut être poète. Ce qui fait que la poésie n'est pas le nombre fixe et la cadence réglée de syllabes; mais le sentiment qui anime tout, la fiction vive, les figures hardies, la

beauté et la variété des images. C'est l'enthousiasme, le feu, l'impétuosité, la force, un je ne sais quoi dans les paroles et les pensées, que la nature seule peut donner. On trouve toutes ces qualités dans le Télémaque. L'Auteur a donc fait ce que Strabon dit de Cadmus, Phérocide, Hécatee : Il a imité parfaitement la poésie, en rompant seulement la mesure; mais il a conservé toutes les autres beautés poétiques.

Notre âge retrouve un Homère
 Dans ce Poème salutaire,
 Par la vertu même inventé.
 Les Nymphes de la double Cime
 Ne l'affranchirent de la rime
 Qu'en faveur de la vérité (1).

De plus, je ne sais si la gêne des rimes et la régularité scrupuleuse de notre construction Européenne, jointe à ce nombre fixe et mesuré de pieds, ne diminueroient pas beaucoup l'essor et la passion de la poésie héroïque. Pour bien émouvoir les passions, on doit souvent retrancher l'ordre et la liaison. Voilà pourquoi les Grecs et les Romains, qui peignoient tout avec vivacité et avec goût, usoiént des inversions de phrases; leurs mots n'avoient point de place fixe; ils les arrangeoient comme ils vouloient. Les Langues de l'Europe sont un composé du Latin et des jargons de toutes les nations barbares qui renversèrent l'Empire Romain. Ces peuples du Nord glaçoient tout, comme leur climat, par une foible régularité de syntaxe; ils n'y comprenoient point cette belle variété de tongues et de brèves qui imitent si bien les mouvemens délicats de l'ame; . . . ils prononçoient tout avec le même froid, et ne connurent d'abord d'autre harmonie dans les paroles qu'un vain tintement de finales monotones. Quelques Italiens, quelques Espagnols ont tâché d'affranchir leur versification de la gêne des rimes. Un Poète Anglois y a réussi merveilleusement, et a commencé même avec succès d'introduire les inversions de phrases.

(1) Ode à MM. de l'Académie, par M. de la Motte. Première ode.

dans sa langue. Peut-être que les Français reprendront un jour cette noble liberté des Grecs et des Romains.

Seconde Objection contre le Télémaque.

Quelques-uns, par une ignorance grossière de la noble liberté du Poëme Épique, ont reproché au Télémaque qu'il est plein d'anacronismes.

Réponse.

L'Auteur de ce Poëme n'a fait qu'imiter le Prince des Poëtes Latins, qui ne pouvoit ignorer que Didon n'étoit pas contemporaine d'Enée. Le Pigmalion du Télémaque, frère de cette Didon; Sésostris qu'on dit avoir vécu vers le même temps, etc. ne sont pas plus des fautes que l'anacronisme de Virgile. Pourquoi condamner un Poëte parce qu'il a manqué quelquefois à l'ordre des temps, puisque c'est une beauté de manquer quelquefois à l'ordre de la nature? Il ne seroit pas permis de contredire un point d'histoire d'un temps peu éloigné; mais dans l'antiquité reculée, dont les annales sont si incertaines et enveloppées de tant d'obscurité, il est permis d'accommoder les traditions anciennes à son sujet. C'est l'idée d'Aristote, confirmée par Horace. Quelques Historiens ont écrit que Didon étoit chaste, Pénélope impudique, qu'Helène n'a jamais vu Troie, ni Enée l'Italie. Homère et Virgile n'ont pas fait difficulté de s'écarter de l'histoire pour rendre leurs fables plus instructives. Pourquoi ne sera-t-il pas permis à l'Auteur du Télémaque, pour l'instruction d'un jeune Prince, de rassembler les héros de l'antiquité: Télémaque, Sésostris, Nestor, Idoménée, Pigmalion, Adraste, pour unir dans un même tableau les différens caractères des Princes bons et mauvais, dont il falloit imiter les vertus et éviter les vices?

Troisième Objection contre le Télémaque.

On trouve à redire que l'Auteur du Télémaque ait inséré l'histoire des amours de Calypso et d'Eucharis dans son Poëme, et plusieurs descriptions semblables, qui paroissent, dit-on, trop passionnées.

Réponse.

La meilleure réponse à cette objection est l'effet

qu'avoit produit le Télémaque dans le cœur du Prince pour qui il avoit été écrit. Les personnes d'une condition commune n'ont pas le même besoin d'être précautionnées contre les écueils auxquels l'élevation et l'autorité exposent ceux qui sont destinés à régner. Si notre Poète avoit écrit pour un homme qui eût dû passer sa vie dans l'obscurité, ces descriptions lui auroient été moins nécessaires. Mais pour un jeune Prince, au milieu d'une Cour où la galanterie passe pour de la politesse, où chaque objet réveille infailliblement le goût des plaisirs, et où tout ce qui l'environne n'est occupé qu'à le séduire; pour un tel Prince, dis-je, rien n'étoit plus nécessaire que de lui représenter, avec cette aimable pudeur, cette innocence et cette sagesse qu'on trouve dans le Télémaque, tous les détours séduisants de l'amour insensé, que de lui peindre ce vice dans son beau imaginaire, pour lui faire sentir ensuite sa difformité réelle, et de lui montrer l'abîme dans toute sa profondeur, pour l'empêcher d'y tomber, et l'éloigner même des bords d'un précipice si affreux. C'étoit donc une sagesse digne de notre Auteur, de précautionner son Elève contre les folles passions de la jeunesse par la fable de Calypso, et de lui donner, dans l'histoire d'Antiope, l'exemple d'un amour chaste et légitime. En nous représentant ainsi cette passion, tantôt comme une foiblesse indigne d'un grand cœur, tantôt comme une vertu digne d'un Héros, il nous montre que l'amour n'est pas au-dessous de la majesté de l'Epopée, et réunit par-là dans son Poème les passions tendres des Romains modernes avec les vertus héroïques de la Poésie ancienne.

Quatrième Objection contre le Télémaque.

Quelques-uns croient que l'Auteur du Télémaque épuse trop son sujet par l'abondance et la richesse de son génie. Il dit tout, ne laisse rien à penser aux autres; comme Homère, il met la nature toute entière devant les yeux. On aime mieux un Auteur qui, comme Horace, renferme un grand sens en peu de mots, et donne le plaisir d'en développer l'étendue.

flexions sont morales, ses descriptions vives, son imagination féconde; par-tout ce beau feu que la nature peut donner. Comme le Poëte Latin, il garde parfaitement l'unité d'action, l'uniformité des caractères, l'ordre et les règles de l'art. Son jugement est profond, et ses pensées élevées; tandis que le naturel s'unit au noble, et le simple au sublime. Par-tout l'art devient nature. Mais le Héros de notre Poëte est plus parfait que ceux d'Homère et de Virgile; sa morale est plus pure, et ses sentimens plus nobles. Concluons de tout ceci, que l'Auteur du Télémaque a montré par ce Poëme que la Nation Française est capable de toute la délicatesse des Grecs, et de tous les sentimens des Romains. L'éloge de l'Auteur est celui de sa Nation.

Fin du Discours sur le Poëme Épique.

SOMMAIRE

DU LIVRE PREMIER

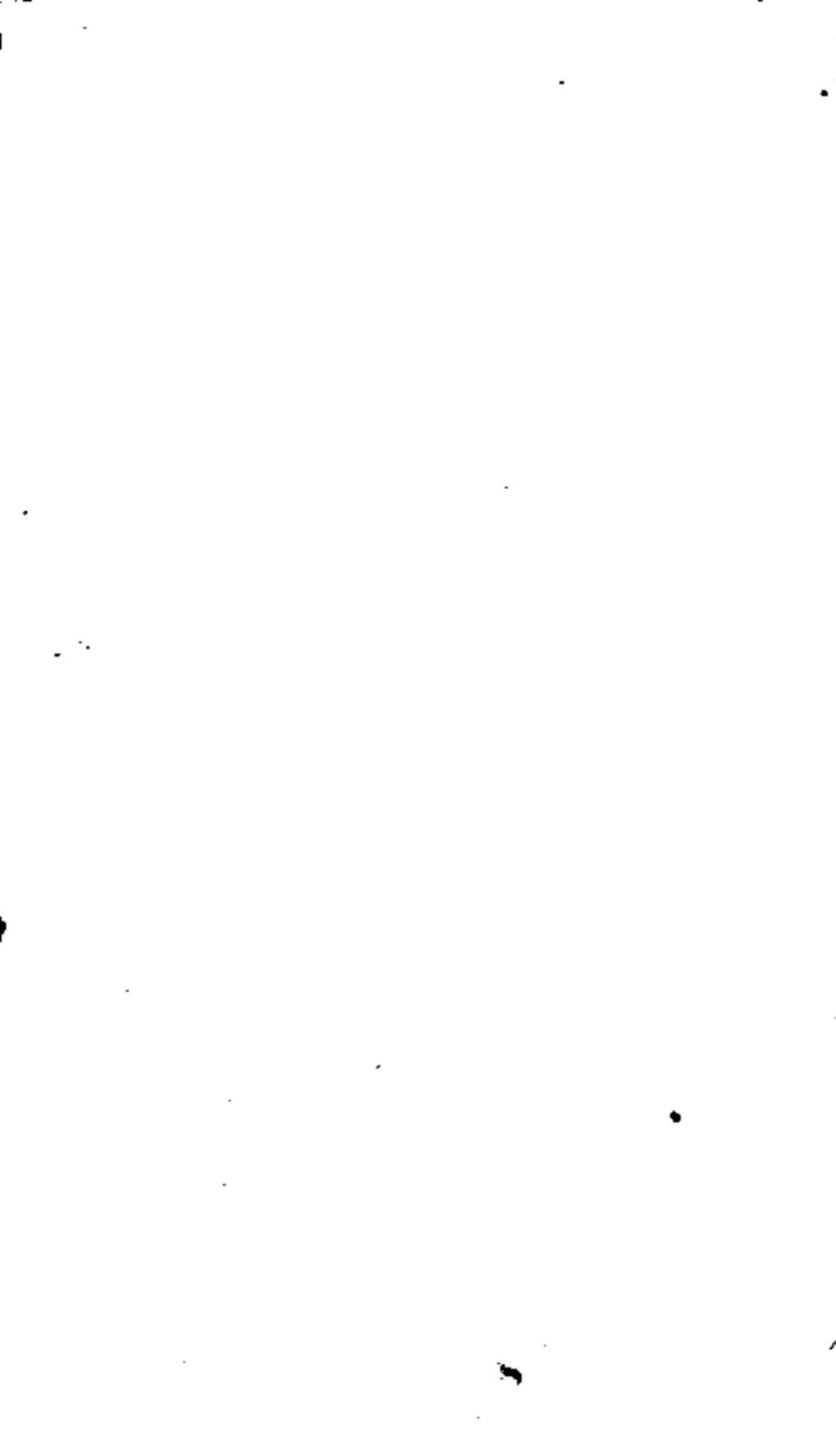
DES AVENTURES

DE TÉLÉMAQUE.

TÉLÉMAQUE conduit par Minerve, sous la figure de Mentor, aborde, après un naufrage, dans l'île de la Déesse Calypso, qui regrettoit encore le départ d'Ulysse. La Déesse le reçoit favorablement, conçoit de la passion pour lui, lui offre l'immortalité, et lui demande le récit de ses aventures. Il lui raconte son voyage à Pylos et à Lacédémone; son naufrage sur la côte de Sicile; le péril où il fut d'être immolé aux mânes d'Anchise, le secours que Mentor et lui donnèrent à Aceste dans une incursion de Barbares; et le soin que ce roi eut de reconnoître ce service, en leur donnant un vaisseau tyrien pour retourner en leur pays. Télémaque raconte qu'il fut pris dans le vaisseau tyrien par la flotte de Sésostris, et emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce pays, et la sagesse du gouvernement de son roi. Il ajoute que Mentor fut envoyé esclave en Ethiopie; que lui-même Télémaque fut réduit à conduire un troupeau dans le désert d'Oasis; que Thermosiris, prêtre d'Apollon, le consola, en lui apprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois berger chez le roi Admète; que Sésostris avoit enfin appris tout ce qu'il faisoit de merveilleux parmi les bergers; qu'il l'avoit rappelé, étant persuadé de son innocence, et lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque; mais que la mort de ce roi l'avoit replongé dans de

S O M M A I R E.

nouveaux malheurs ; qu'on le mit en prison dans une tour sur le bord de la mer , d'où il vit le nouveau roi Boccoris , qui périt dans un combat contre ses sujets révoltés , et secourus par les Tyriens. Il raconte que le successeur de Boccoris , vendant tous les prisonniers tyriens , lui-même , Télémaque , fut emmené avec eux à Tyr sur le vaisseau de Narbal qui commandoit la flotte tyrienne ; que Narbal lui dépeignit Pygmalion leur roi , dont il falloit craindre la cruelle avarice ; qu'ensuite il avoit été instruit par Narbal sur les règles du commerce de Tyr , et qu'il alloit s'embarquer sur un vaisseau cyprien , pour aller , par l'île de Cypre , en Ithaque , quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger , et voulut le faire prendre ; qu'alors il étoit sur le point de périr ; mais qu'Astarbé , maîtresse du tyran , l'avoit sauvé , pour faire mourir en sa place un jeune homme , dont le mépris l'avoit irrité.







LES AVENTURES
DE TÉLÉMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE PREMIER.

CALYPSO (a) ne pouvoit se consoler du départ d'Ulysse (b). Dans sa douleur, elle se trouvoit malheureuse d'être immortelle. Sa grotte ne résonnoit plus du doux chant de sa voix. Les Nymphes, qui la servoient, n'osoient lui parler. Elle se promenoit souvent seule sur les gazons

(a) Calypso, Déesse, fille d'Atlas et de Thétis, étoit reine de l'île Ogigie, où elle reçut Ulysse après son naufrage. Son nom vient du verbe *καλυπτειν* cacher, et signifie *Déesse du Secret*; ce qui marque, ou qu'Ulysse s'est encore perfectionné chez Calypso dans l'art de dissimuler, qu'il possédoit déjà, ou simplement qu'il y est demeuré caché long-temps; sans qu'on sût ce qu'il étoit devenu.

(b) Ulysse, fils de Laërte et d'Anticlée, étoit roi d'Ithaque. Il épousa Pénélope, fille d'Icare, dont il eut Télémaque. Après le siège de Troie, il erra dix ans sur les mers avant de revoir sa patrie, et ce fut dans ce voyage qu'une tempête le jeta contre les rochers de l'île Ogigie. Calypso l'y retint sept ans, souhaitant de l'avoir pour mari; mais un ordre supérieur l'ayant obligée de le renvoyer, elle ne pouvoit se consoler de son départ, dont elle attribuoit l'ordre à la jalousie des autres Dieux. *Homér. Odys. Liv. V.*

fleuris, dont un printemps éternel bordoit son fle (c); mais ces beaux lieux, loin de modérer sa douleur, ne faisoient que lui rappeler le triste souvenir d'Ulysse, qu'elle y avoit vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demouroit immobile sur le rivage de la mer, qu'elle arrosoit de ses larmes, et elle étoit sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendant les ondes, avoit disparu à ses yeux. Tout-à-coup, elle aperçut les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en pièces, des rames écartées çà et là sur le sable, un gouvernail, un mât et des cordages flottant sur la côte. Puis elle découvrit de loin deux hommes, dont l'un paroissoit âgé; l'autre, quoique jeune, ressembloit à Ulysse. Il avoit sa douceur et sa fierté, avec sa taille et sa démarche majestueuse. La Déesse comprit que c'étoit Télémaque, fils de ce héros; mais quoique les Dieux surpassent de loin en connoissance tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme vénérable, dont Télémaque étoit accompagné. C'est que les Dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plaît: et Minerve, qui accompagnoit Télémaque sous la figure de Mentor (d), ne vouloit pas être connue de Calypso.

(c) L'île Ogigie, appelée aussi *Gaulus*, est un peu au-dessus de Melite ou Malte, entre le rivage d'Afrique et le promontoire de Sicile, appelé *Pachine*. Il ne faut pas la confondre avec l'île de *Gaude* ou *Gaude*, qui est voisine de Crète.

(d) Mentor étoit un des amis d'Homère, qui, pour éterniser son nom, l'a placé dans l'Odyssee par reconnaissance, parce qu'étant abordé à Ithaque à son retour d'Espagne, et se trouvant fort incommodé d'une fluxion sur les yeux, qui l'empêcha de continuer son voyage, il fut reçu chez ce Mentor, qui prit beaucoup de soin de lui. Homère en fait un des plus fidèles amis d'Ulysse, et celui à qui, en s'embarquant pour Troie, il avoit confié le soin de sa maison. L'auteur de Télémaque continue la même fiction; et comme cet Ouvrage étoit destiné à l'instruction du duc de Bourgogne, dont il étoit précepteur, il dit que Mentor étoit Minerve elle-même, déguisée sous la forme de ce vieillard, pour donner plus de poids à ses préceptes, qui sont dignes en effet de la plus haute sagesse.

Cependant, Calypso se réjouissoit d'un naufrage qui mettoit dans son île le fils d'Ulysse, si semblable à son père. Elle s'avance vers lui, et, sans faire semblant de savoir qui il est : D'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder dans mon île? Sachez, jeune étranger, qu'on ne vient point impunément dans mon empire! Elle tâchoit de couvrir, sous ces paroles menaçantes, la joie de son cœur, qui éclatoit malgré elle sur son visage.

Télémaque lui répondit : O vous, qui que vous soyez, mortelle ou Déesse! (quoiqu'à vous voir on ne puisse vous prendre que pour une Divinité) seriez-vous insensible au malheur d'un fils, qui, cherchant son père à la merci des vents et des flots, a vu briser son navire contre vos rochers? Quel est donc votre père que vous cherchez? reprit la Déesse. Il se nomme Ulysse, dit Télémaque. C'est un des rois qui, après un siège de dix ans, ont renversé la fameuse Troie. Son nom fut célèbre dans la Grèce et dans toute l'Asie par sa valeur dans les combats, et plus encore par sa sagesse dans les conseils. Maintenant, errant dans l'étendue des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie semble fuir devant lui. Pénélope sa femme, et moi, qui suis son fils, nous avons perdu l'espérance de le revoir. Je cours avec les mêmes dangers que lui, pour apprendre où il est. Mais que dis-je! peut-être qu'il est maintenant enseveli dans les profonds abîmes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs; et si vous savez, ô Déesse! ce que les destinées ont fait pour sauver ou perdre Ulysse, daignez en instruire son fils Télémaque.

Calypso, étonnée et attendrie de voir dans une si vive jeunesse tant de sagesse et d'éloquence (1)

(1) Comme cet Ouvrage est tout allégorique, ce traité renferme, en passant, un éloge abrégé des grandes qualités du duc de Bourgogne, qui, dans la plus vive jeunesse, faisoit déjà paroître tant de sagesse et de prudence, qu'on ne pouvoit douter qu'il ne devînt un jour un prince très-accomplis. Il se nommoit Louis, comme le roi son grand-père, et fut dauphin de France après la mort de Mon-

ne pouvoit rassasier ses yeux en le regardant, et elle demeurait en silence. Enfin, elle lui dit : Télémaque, nous vous apprendrons ce qui est arrivé à votre père ; mais l'histoire en est longue. Il est temps de vous délasser de tous vos travaux. Venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils. Venez, vous serez ma consolation dans cette solitude, et je serai votre bonheur, pourvu que vous sachiez en jouir.

Télémaque saivoit la Déesse, environnée d'une foule de jeunes Nymphes, au-dessus desquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne, dans une forêt, élève ses branches épaisses au-dessus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de sa beauté, la riche pourpre de sa robe longue et flottante, ses cheveux noués par derrière négligemment, mais avec grâce ; le feu qui sortoit de ses yeux, la douceur qui tempéroit cette vivacité. Mentor, les yeux baissés, gardant un silence modeste, suivoit Télémaque.

On arriva à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir, avec une apparence de simplicité rustique, tout ce qui peut charmer les yeux : il est vrai qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues ; mais cette grotte étoit taillée dans le roc en voûtes pleines de rocaillies et de coquilles. Elle étoit tapissée d'une vigne, qui étendoit également ses branches souples de tous côtés. Les doux zéphyrs conservoient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur. Des fontaines, coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amaranthes et de violettes, formoient, en divers lieux, des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal. Mille fleurs naissantes émailloient les tapis verts dont la grotte étoit environnée. Là, on trouvoit un bois de ces arbres touffus, qui portent des pommes d'or, et dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums.

seigneur. Il naquit le 6 d'Août 1682, et mourut le 28 Février 1711, dans sa vingt-neuvième année.

Ce bois sembloit couronner ces belles prairies, et formoit une nuit que les rayons du soleil ne pouvoient percer. Là, on n'entendoit jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau, qui, se précipitant du haut d'un rocher, tonnoit à gros bouillons pleins d'écume, et s'ensuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la Déesse étoit sur le penchant d'une colline. De là, on découvroit la mer quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle se brisoit en gémissant, et élevant ses vagues comme des montagnes. D'un autre côté, on voyoit une rivière, où se formoient des îles bordées de tilleuls fleuris et de hauts peupliers, qui portoient leurs têtes superbes jusques dans les nues. Les divers canaux, qui formoient les îles, sembloient se jouer dans la campagne. Les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité; d'autres avoient une eau paisible et dormante; d'autres, par de longs détours, revenoient sur leurs pas, comme pour remonter vers leur source, et sembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On apercevoit de loin des collines et des montagnes qui se perdoient dans les nues, et dont la figure bizarre formoit un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étoient couvertes de pampres verts, qui pendoient en festons. Le risin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit se cacher sous les feuilles, et la vigne étoit accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier et tous les autres arbres couvroient la campagne, et en faisoient un grand jardin.

Calypso, ayant montré à Télémaque toutes ces beautés naturelles, lui dit : Reposez-vous, vos habits sont mouillés; il est temps que vous en changez. Ensuite nous vous reverrons, et je vous raconterai des histoires dont votre cœur sera touché.

En même temps, elle le fit entrer, avec Mentor, dans le lieu le plus secret et le plus reculé d'une grotte voisine de celle où la Déesse demouroit. Les Nymphes avoient en soin d'allumer en ce lieu un

grand feu de bois de cèdre, dont la bonne odeur se répandoit de tous côtés, et elles y avoient laissé des habits pour les nouveaux hôtes. Télémaque, voyant qu'on lui avoit destiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçoit celle de la neige, et une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaisir qui est naturel à un jeune homme, en considérant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave : Est-ce donc là, ô Télémaque ! les pensées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulysse ? Songez plutôt à soutenir la réputation de votre père, et à vaincre la fortune qui vous persécute. Un jeune homme qui aime à se parer vainement comme une femme, est indigne de la sagesse et de la gloire. La gloire n'est due qu'à un cœur qui sait souffrir la peine, et fouler aux pieds les plaisirs.

Télémaque répondit en soupirant (2) : Que les Dieux me fassent périr plutôt que de souffrir que la mollesse et la volupté s'emparent de mon cœur. Non, non, le fils d'Ulysse ne sera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche et efféminée ; mais quelle faveur du Ciel nous a fait trouver, après notre naufrage, cette Déesse ou cette mortelle qui nous comble de biens ?

Craignez, repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux ; craignez ses trompeuses douceurs, plus que les écueils qui ont brisé votre navire. Les naufrages et la mort sont moins funestes que les plaisirs qui attaquent la vertu. Gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jeunesse est présumptueuse : elle se promet tout d'elle-même. Quoique fragile, elle croit pouvoir tout, et n'avoir jamais rien à craindre : elle se confie légèrement et sans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces et flatteuses de Calypso, qui se glisseront,

(2) Tout ce que dit ici Télémaque est dans le caractère du duc de Bourgogne. Ce Prince faisoit paroître une sagesse si austère, que le feu roi son aïeul le craignoit, et se cachoit de lui, quand il vouloit faire quelque dépense qui sentit le luxe ou la volupté.

comme un serpent, sous les fleurs. Craignez ce poison caché. Dêliciez-vous de vous-même, et attendez toujours mes conseils.

Ensuite, ils retournèrent auprès de Calypso, qui les attendoit. Les Nymphes, avec leurs cheveux tressés et des habits blancs, servirent d'abord un repas simple, mais exquis pour le goût et pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oiseaux qu'elles avoient pris dans des filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs flèches à la chasse. Un vin plus doux que le nectar, couloit des grands vases d'argent dans les tasses d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le printemps promet, et que l'automne répand sur la terre. En même temps, quatre jeunes Nymphes se mirent à chanter. D'abord, elles chantèrent les combats des Dieux contre les géans, puis les amours de Jupiter et de Sémélé, la naissance de Bacchus, et son éducation conduite par le vieux Silène; la course d'Atalante et d'Hippomène; qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or cueillies dans le jardin des Hespérides. Enfin, la guerre de Troie fut aussi chantée; les combats d'Ulysse et sa sagesse furent élevés jusqu'aux cieux. La première des Nymphes, qui s'appeloit Leucothoé, joignit les accords de sa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Télémaque entendit le nom de son père, les larmes qui coulèrent le long de ses joues, donnèrent un nouveau lustre à sa beauté. Mais comme Calypso aperçut qu'il ne pouvoit manger, et qu'il étoit saisi de douleur, elle fit signe aux Nymphes. À l'instant, on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, et la descente d'Orphée aux Enfers, pour en retirer sa chère Eurydice.

Quand le repas fut fini, la Déesse prit Télémaque, et lui parla ainsi: Vous voyez, fils du grand Ulysse, avec quelle faveur je vous reçois. Je suis immortelle. Nul mortel ne peut entrer dans cette île, sans être puni de sa témérité; et votre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indigna-

tion, si d'ailleurs je ne vous aimois. Votre père a eu le même bonheur que vous; mais, hélas! il n'a pas su en profiter. Je l'ai gardé long-temps dans cette île: il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel. Mais l'aveugle passion de retourner dans sa misérable patrie, lui fit rejeter tous ces avantages (e). Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque, qu'il ne reverra jamais. Il voulut me quitter, il partit, et je fus vengée par la tempête. Son vaisseau, après avoir été long-temps le jouet des vents, fut enseveli dans les ondes. Profitez d'un si triste exemple. Après son naufrage, vous n'avez plus rien à espérer, ni pour le revoir, ni pour régner jamais dans l'île d'Ithaque après lui. Consolez-vous de l'avoir perdu, puisque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, et un royaume qu'elle vous offre. La Déesse ajouta à ces paroles de longs discours, pour montrer combien Ulysse avoit été heureux auprès d'elle. Elle raconta ses aventures dans la caverne du Cyclope Polyphème (f), et chez Antiphatès, roi des Lestrigons (g). Elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'île de Circé, fille du Soleil (h), et

(e) La cause de son impatience étoit son amour pour sa femme Pénélope, dont l'image l'occupoit nuit et jour. Il l'aimoit si éperdument, qu'il contrefit l'insensé pour ne pas aller au siège de Troie; mais sa ruse fut découverte.

(f) On peut voir dans le Livre IX de l'Odysée la description de cette caverne qui étoit dans la Sicile; comment Ulysse et ses compagnons s'y trouverent enfermés; de quelle manière ils crèverent l'œil au géant Polyphème, après avoir lié ses forces par le vin; et comme ils en sortirent, en se liant eux-mêmes sous le ventre des plus forts bœufs de son troupeau. *Odysée, Liv. IX.*

(g) Les Lestrigons faisoient leur demeure dans la ville de Camus, anciennement Formies, sur la côte de la Campanie. On croit qu'ils avoient auparavant habité la Sicile. Leur nom signifie *Dévorateur*, étant tiré de *lahama*, qui veut dire *dévoré*. Ulysse perdit chez eux quelques-uns de ses compagnons qui furent dévorés par ces peuples. *Ibid. Liv. X.*

(h) L'île de Circé s'appelloit *Æra*, ou *Circéi*, qui est une montagne fort voisine de Formies. Homère l'appelle une île, parce que la mer et les mers qui l'environnent en font une presqu'île. Les compagnons d'Ulysse y furent changés en pourceaux. *Ibid. Liv. XII.*

les dangers qu'il avoit courus entre Scylle et Charybde (i). Elle représenta la dernière tempête que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre qu'il étoit péri dans ce naufrage, et elle supprima son arrivée dans l'île des Phéaciens (k).

Télémaque, qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joie d'être si bien traité de Calypso, reconnut enfin son artifice, et la sagesse des conseils que Mentor venoit de lui donner. Il répondit en peu de mots : O Déesse ! pardonnez à ma douleur ; maintenant je ne puis que m'affliger. Peut-être que dans la suite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez. Laissez-moi en ce moment pleurer mon père. Vous savez mieux que moi, combien il mérite d'être pleuré.

Calypso n'osa d'abord le presser davantage ; elle feignit même d'entrer dans sa douleur, et de s'attendrir pour Ulysse. Mais, pour mieux connoître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, et par quelles aventures il étoit sur ses côtes. Le récit de ses malheurs, dit-il, seroit trop long. Non, non, répondit-elle, il me tarde de les savoir ; hâtez-vous de me les raconter. Elle le pressa long-temps. Enfin il ne put lui résister, et il lui parla ainsi :

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres rois, revenus du siège de Troie, des nouvelles de mon père. Les amans de ma mère Pénélope furent surpris de mon départ (l). J'avois

(i) Scylle et Charybde sont deux roches placées à l'entrée du détroit de la Sicile, du côté du Pélore : la première sur la côte d'Italie, et la deuxième sur celle de Sicile. C'étoient anciennement des écueils fort dangereux, à cause de la qualité des vaisseaux qu'on avoit alors ; mais on s'en moque aujourd'hui, que la navigation est beaucoup plus perfectionnée. Ulysse y perdit encore de ses compagnons. *Ibid.*

(k) L'île des Phéaciens est Corcyre, ou Corfou, appelée anciennement Schérie. Elle est vis-à-vis du continent d'Épire. Les Phéniciens l'avoient nommée Schérie, de Scharu, qui signifie lieu de négoce.

(l) L'extrême beauté de Pénélope avoit attiré auprès d'elle

pris soin de le leur cacher, connoissant leur perfidie. Nestor (m), que je vis à Pylos, ni Ménélas (n), qui me reçut avec amitié dans Lacédémone, ne purent m'apprendre si mon père étoit encore en vie. Lassé de vivre toujours en suspens et dans l'incertitude, je me résolus d'aller dans la Sicile, où j'avois ouï dire que mon père avoit été jeté par les vents. Mais le sage Mentor, que vous voyez ici présent, s'opposoit à ce téméraire dessein. Il me représentoit, d'un côté, les Cyclopes, géans monstrueux, qui dévorent les hommes; de l'autre, la flotte d'Enée et des Troyens qui étoient sur ces côtes. Ces Troyens, disoit-il, sont animés contre tous les Grecs; mais sur-tout, ils répandroient avec plaisir le sang du fils d'Ulysse. Retournez, continuoit-il, en Ithaque, peut-être que votre père, aimé des Dieux, y sera aussitôt que vous. Mais, si les Dieux ont résolu sa perte, s'il ne doit jamais revoir sa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mère, montrer votre sagesse à tous les peuples, et faire voir en vous à toute la Grèce un roi aussi digne de régner, que le fut jamais Ulysse lui-même. Ces paroles étoient salutaires; mais je n'étois pas assez prudent pour les écouter: je n'écoutai que ma passion. Le sage Mentor m'aima jusqu'à me suivre dans un voyage téméraire que j'entreprendois contre ses conseils, et les Dieux permirent que je fisse une faute qui devoit servir à me guérir de ma présomption.

Pendant que Télémaque parloit, Calypso regardoit Mentor. Elle étoit étonnée; elle croyoit sentir en lui quelque chose de divin; mais elle ne pouvoit démêler ses pensées confuses. Ainsi, elle demeurait pleine de crainte et de défiance à la vue

plusieurs princes, qui prétendoient l'épouser, croyant Ulysse mort.

(m) Nestor, fils de Nélor et de Chloride, fut un des rois qui allèrent au siège de Troie. Il y mena une flotte de quatre-vingt-dix vaisseaux.

(n) Ménélas étoit fils d'Atreé et d'Erope. Il avoit épousé Hélène, fille de Jupiter et de Leda, dont l'enlèvement fut cause de la guerre de Troie.

de cet inconnu. Alors, elle appréhenda de laisser voir son trouble. Continuez, dit-elle à Télémaque, et satisfaites ma curiosité. Télémaque reprit ainsi :

Nous eûmes assez long-temps un vent favorable pour aller en Sicile ; mais ensuite une noire tempête déroba le ciel à nos yeux, et nous fûmes enveloppés dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs, nous aperçûmes d'autres vaisseaux exposés au même péril, et nous reconnûmes bientôt que c'étoient les vaisseaux d'Enée. Ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente n'avoit empêché de considérer attentivement. Mentor parut dans ce danger, non-seulement ferme et intrépide, mais encore plus gai qu'à l'ordinaire. C'étoit lui qui m'encourageoit. Je sentois qu'il m'inspiroit une force invincible. Il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le pilote étoit troublé. Je lui disois : Mon cher Mentor, pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils ? Ne suis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même dans un âge où l'on n'a ni la prévoyance de l'avenir, ni l'expérience du passé, ni la modération pour ménager le présent ? Oh ! si jamais nous échappons de cette tempête, je me défierai de moi-même comme de mon plus cruel ennemi. C'est vous, Mentor, que je croirai toujours.

Mentor, en souriant, me répondit : Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite. Il suffit que vous la sentiez, et qu'elle vous serve à être une autre fois plus modéré dans vos desirs ; mais quand le péril sera passé, la présomption reviendra peut-être. Maintenant, il faut se soutenir par le courage. Avant que de se jeter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre ; mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. Soyez donc le digne fils d'Ulysse ; montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

La douceur et le courage du sage Mentor me charmèrent ; mais je fus encore bien plus surpris,

quand je vis avec quelle adresse il nous délivra des Troyens. Dans le moment où le ciel commençoit à s'éclaircir, et où les Troyens, nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaisseaux qui étoit presque semblable au nôtre, et que la tempête avoit écarté; la poupe en étoit couronnée de certaines fleurs. Il eut hâte de mettre sur notre poupe des couronnes de fleurs semblables; il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celles des Troyens. Il ordonna à tous nos rameurs de se baisser le plus qu'ils pourroient le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état nous passâmes au milieu de leur flotte. Ils poussèrent des cris de joie en nous voyant, comme en revoyant les compagnons qu'ils avoient crus perdus. Nous fûmes même contraints par la violence de la mer, d'aller assez long-temps avec eux. Enfin, nous demeurâmes un peu derrière; et pendant que les vents impétueux les pousoient vers l'Afrique, nous fîmes les derniers efforts pour aborder à force de rames sur la côte voisine de Sicile.

Nous y arrivâmes en effet; mais ce que nous cherchions n'étoit guère moins funeste que la flotte qui nous faisoit fuir. Nous trouvâmes sur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs. C'étoit là que régnoit le vieux Aceste (o), sorti de Troie. À peine fûmes-nous arrivés sur ce rivage, que les habitans crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'île armés pour les surprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaisseau dans le premier emportement; ils égorgent tous nos compagnons; ils ne réservent que Mentor et moi, pour nous présenter à Aceste, afin qu'il pût savoir de nous quels étoient nos desseins, et d'où nous venions. Nous entrons dans la ville les mains liées derrière le dos, et notre mort n'étoit retardée que pour nous faire servir

(o) Aceste fils de Crinise, fleuve de Sicile, et d'Egeste, dame troyenne. Il reçut chez lui Anchise et Enée, lorsqu'ils alloient en Italie. *Virgil. Enéid. Liv. 5.*

de spectacle à un peuple cruel, quand on sauroit que nous étions Grecs.

On nous présenta d'abord à Aceste, qui, tenant son sceptre d'or en main; jugeoit les peuples, et se préparoit à un grand sacrifice. Il nous demanda d'un ton sévère quel étoit notre pays, et le sujet de notre voyage. Mentor se hâta de répondre, et lui dit : Nous venons des côtes de la Grande-Hespérie, et notre patrie n'est pas loin de là : ainsi, il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceste, sans l'écouter davantage, et nous prenant pour des étrangers qui cachotent leurs desseins, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voisine, où nous servirions en esclaves sous ceux qui gouvernoient ses troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai : O roi ! faites-nous mourir, plutôt que de nous traiter si indignement. Sachez que je suis Télémaque, fils d'Ulysse, roi des Ithaciens. Je cherche mon père dans toutes les mers ; si je ne puis le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la servitude, ôtez-moi la vie que je ne saurois supporter.

A peine eus-je prononcé ces mots, que le peuple ému s'écria qu'il falloit faire périr le fils de ce cruel Ulysse, dont les artifices avoient renversé la ville de Troie. O fils d'Ulysse ! me dit Aceste, je ne puis refuser votre sang aux manes de tant de Troyens que votre père a précipités sur les rivages du noir Cocyte. Vous et celui qui vous mène, vous périrez. En même temps, un vieillard de la troupe proposa au roi de nous immoler sur le tombeau d'Anchise (p) : Leur sang, dit-il, sera agréable à l'ombre de ce héros. Enée même, quand il saura un tel sacrifice, sera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le peuple applaudit à cette proposition, et on ne songea plus qu'à nous immoler. Déjà on nous menoit sur le tombeau d'Anchise : on y avoit dressé deux autels, où le feu sacré étoit

(p) Le tombeau d'Anchise étoit sur le mont Eryce : ce furent Aceste et Enée qui l'y ensevelirent.

allumé. La glaive qui devoit nous percer étoit devant nos yeux ; on nous avoit couronnés de fleurs, et nulle compassion ne pouvoit garantir notre vie. C'étoit fait de nous, quand Mentor demandant tranquillement à parler au roi, lui dit :

O Aceste ! si le malheur du jeune Télémaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher, du moins, que votre propre intérêt vous touche. La science que j'ai acquise des présages et de la volonté des Dieux, me fait connoître qu'avant que trois jours soient écoulés, vous serez attaqués par des peuples barbares, qui viennent, comme un torrent du haut des montagnes, pour inonder votre ville, et pour ravager tout votre pays. Hâtez-vous de les prévenir ; mettez vos peuples sous les armes, et ne perdez pas un moment pour retirer au dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne. Si ma prédiction est fautive, vous serez libre de nous immoler dans trois jours. Si, au contraire, elle est véritable, souvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

Aceste fut étonné de ces paroles que Mentor lui disoit avec une assurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger ! que les Dieux, qui vous ont si mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une sagesse qui est plus estimable que toutes les prospérités. En même temps il retarda le sacrifice, et donna avec diligence les ordres nécessaires pour prévenir l'attaque dont Mentor l'avoit menacé. On ne voyoit de tous côtés que des femmes tremblantes, des vieillards courbés, de petits enfans les larmes aux yeux, qui se retiroient dans la ville. Des troupeaux de bœufs mugissans et de brebis bêlantes venoient en foule, quittant les gras pâturages, et ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert. C'étoit de toutes parts le bruit confus de gens qui se pousoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, et qui couroient

sans savoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la ville, se croyant plus sages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un imposteur, qui avoit fait une fausse prédiction pour sauver sa vie.

Avant la fin du troisième jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces pensées, on vit sur le penchant des montagnes voisines un tourbillon de poussière; puis on aperçut une troupe innombrable de Barbares armés: c'étoient les Himériens (q), peuples féroces, avec les nations qui habitent sur les monts Nébrodes et sur le sommet d'Agragas, où règne un hiver que les zéphirs n'ont jamais adouci. Ceux qui avoient méprisé la prédiction de Mentor, perdirent leurs esclaves et leurs troupeaux. Le roi dit à Mentor: J'oublie que vous êtes des Grecs; nos ennemis deviennent nos amis fidèles. Les Dieux vous ont envoyés pour nous sauver; je n'attends pas moins de votre valeur, que de la sagesse de vos conseils; hâtez-vous de nous secourir.

Mentor montre dans ses yeux une audace qui étonne les plus fiers combattans. Il prend un bouclier, un casque, une épée, une lance; il range les soldats d'Aceste, il marche à leur tête, et s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceste, quoique plein de courage, ne peut dans sa vieillesse le suivre que de loin. Je le suis de plus près, mais je ne puis égaler sa valeur. Sa cuirasse ressembloit, dans le combat, à l'immortelle Egide (r). La mort couroit de rang en rang, par-tout où tomboient ses coups. Semblable à un lion de Nu-

(q) La ville d'Himère étoit en Sicile, au Couchant du fleuve de même nom. Elle fut très-florissante pendant cent quarante ans, au bout desquels elle fut ruinée par les Carthaginois sous la conduite d'Annibal, environ quatre cents ans avant J. C.

(r) L'égide étoit le bouclier de Jupiter, ainsi nommé d'un mot grec, qui signifie chèvre, parce que ce Dieu fut nourri par la chèvre Amalthée, et qu'il couvrit ensuite son bouclier de sa peau. Il le donna depuis à Pallas qui y attacha la tête de Méduse, dont le seul aspect métamorphosoit les hommes en rochers.

midie , que la cruelle faim dévore , et qui entre dans un troupeau de foibles brebis , il déchire , il nage dans le sang ; et les bergers , loin de secourir le troupeau , furent tremblans , pour se dérober à sa fureur.

Ces Barbares , qui étoient de surprendre la ville , furent eux-mêmes surpris et déconcertés. Les sujets d'Aceste , animés par l'exemple et par les paroles de Mentor , eurent une vigueur dont ils ne se croyoient point capables. De ma lance , je renversai le fils du roi de ce peuple ennemi. Il étoit de mon âge , mais il étoit plus grand que moi ; car ce peuple venoit d'une race de géans , qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il méprisoit un ennemi aussi foible que moi ; mais sans m'étonner de sa force prodigieuse , ni de son air sauvage et brutal , je poussai ma lance contre sa poitrine , et je lui fis vomir , en expirant , des torrens d'un sang noir. En tombant , il pensa m'écraser. Le bruit de ses armes retentit jusqu'aux montagnes. Je pris ses dépouilles , et je revins trouver Aceste. Mentor ayant achevé de mettre les ennemis en désordre , les tailla en pièces , et poussa les fuyards jusques dans les forêts.

Un succès si inespéré fit regarder Mentor comme un homme chéri et inspiré des Dieux. Aceste , touché de reconnoissance , nous avertit qu'il craignoit tout pour nous si les vaisseaux d'Enée revenoient en Sicile. Il nous en donna un pour retourner sans retardement en notre pays ; il nous combla de présens , et nous pressa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit. Mais il ne voulut nous donner ni pilote , ni des rameurs de sa nation , de peur qu'ils ne fussent trop exposés sur les côtes de la Grèce. Il nous donna des marchands phéniciens , qui , étant en commerce avec tous les peuples du monde , n'avoient rien à craindre , et qui devoient ramener le vaisseau à Aceste , quand ils nous auroient laissés en Ithaque ; mais les Dieux , qui se jouent des desseins des hommes , nous réservoient à d'autres dangers.

Les Tyriens, par leur fierté, avoient irrité contre eux le roi Sésostris qui régnoit en Egypte, et qui avoit conquis tant de royaumes. Les richesses qu'ils ont acquises par le commerce, et la force de l'imprenable ville de Tyr, située dans la mer, avoient enflé le cœur de ces peuples. Ils avoient refusé de payer à Sésostris le tribut qu'il leur avoit imposé en revenant de ses conquêtes, et ils avoient fourni des troupes à son frère, qui avoit voulu le massacrer à son retour, au milieu des réjouissances d'un grand festin.

Sésostris avoit résolu, pour abattre leur orgueil, de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaisseaux alloient de tous côtés, cherchant les Phéniciens. Une flotte égyptienne nous rencontra, comme nous commençons à perdre de vue les montagnes de la Sicile. Le port et la terre sembloient fuir derrière nous, et se perdre dans les nues. En même temps nous voyons approcher les navires des Egyptiens, semblables à une ville flottante. Les Phéniciens les reconnurent, et voulurent s'en éloigner; mais il n'étoit plus temps. Leurs voiles étoient meilleures que les nôtres, le vent les favorisoit, leurs rameurs étoient en plus grand nombre. Ils nous abordent, nous prennent, et nous emmènent prisonniers en Egypte.

En vain je leur représentai que nous n'étions pas Phéniciens; à peine daignèrent-ils m'écouter. Ils nous regardèrent comme des esclaves dont les Phéniciens trafiquoient, et ils ne songèrent qu'au profit d'une telle prise. Déjà nous remarquons les eaux de la mer qui blanchissent par le mélange de celles du Nil, et nous voyons la côte d'Egypte presque aussi basse que la mer. Ensuite nous arrivons à l'île de Pharos, voisine de la ville de No. De là nous remontons le Nil jusqu'à Memphis.

Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auroient été charmés de voir cette terre fertile d'Egypte, semblable à un jardin délicieux arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jeter les yeux

sur les deux rivages, sans apercevoir des villes opulentes, des maisons de campagne agréablement situées, des terres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des laboureurs qui étoient accablés sous le poids des fruits que la terre épanchoit de son sein, des bergers qui faisoient répéter le doux son de leurs flûtes et de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour.

(3) Heureux, disoit Mentor, le peuple qui est conduit par un sage roi ! Il est dans l'abondance ; il vit heureux, et il aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoutoit-il, ô Télémaque ! que vous devez régner, et faire la joie de vos peuples ; si jamais les Dieux vous font posséder le royaume de votre père. Aimez vos peuples comme vos enfans, goûtez le plaisir d'être aimé d'eux, et faites qu'ils ne puissent jamais ressentir la paix et la joie, sans se ressouvenir que c'est un bon roi qui leur a fait ces riches présens. Les rois qui ne songent qu'à se faire craindre, et qu'à abattre leurs sujets pour les rendre plus soumis, sont les fléaux du genre humain. Ils sont craints comme ils veulent l'être, mais ils sont haïs, détestés, et ils ont encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor : Hélas ! il n'est pas question de songer aux maximes suivant lesquelles on doit régner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous ; nous ne verrons jamais ni notre patrie ni Pénélope : et quand même Ulysse retourneroit plein de gloire dans son royaume, il n'aura jamais la joie de m'y voir, jamais je n'aurai celle de lui obéir pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Men-

(3) Ici commence l'instruction donnée au duc de Bourgogne sur la manière de régner, par opposition à celle que suivoit Louis XIV son aïeul. Comme cet Ouvrage a été fait avant le mariage du prince, à qui il étoit destiné, ceci doit être rapporté au temps des négociations de Riswik, c'est-à-dire, environ à l'année 1697, auquel la France étoit déjà fort épuisée.

tor , nulle autre pensée ne nous est plus permise ; mourons , puisque les Dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainsi , de profonds soupirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Mentor , qui craignoit les maux avant qu'ils arrivassent , ne savoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivés. Indigne fils du sage Ulysse ! s'écrioit-il , quoi donc , vous vous laissez vaincre par votre malheur ! Sachez que vous reverrez un jour l'île d'Ithaque et Pénélope ; vous verrez même dans sa première gloire celui que vous n'avez jamais connu ; l'invincible Ulysse , que la fortune ne peut abattre , et qui , dans ses malheurs encore plus grands que les vôtres , vous apprend à ne vous décourager jamais. O ! s'il pouvoit apprendre dans les terres éloignées où la tempête l'a jeté , que son fils ne sait imiter ni sa patience , ni son courage , cette nouvelle l'accableroit de honte , et lui seroit plus rude que tous les malheurs qu'il souffre depuis si long-temps.

Ensuite Mentor me faisoit remarquer la joie et l'abondance répandue dans toute la campagne d'Égypte , où l'on comptoit jusqu'à vingt-deux mille villes. Il admiroit la bonne police de ces villes , la justice exercée en faveur du pauvre contre le riche , la bonne éducation des enfans qu'on accoutumoit à l'obéissance , au travail , à la sobriété , à l'amour des arts , ou des lettres ; l'exactitude pour toutes les cérémonies de la religion , le désintéressement , le désir de l'honneur , la fidélité pour les hommes , et la crainte pour les Dieux , que chaque père inspiroit à ses enfans : il ne se laissoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux , me disoit-il sans cesse , le peuple qu'un sage roi conduit ainsi ! mais encore plus heureux le roi qui fait le bonheur de tant de peuples , et qui trouve le sien dans sa vertu (4) ! Il tient

(4) En lisant ceci et tout ce qui suit , on ne peut , sans renoncer au bon sens et à la droite raison , ne pas reconnoître que l'auteur a eu dessein de faire vivement sentir à son élève que ce n'étoit pas sur l'exemple de son aïeul qu'il devoit se régler. Or , comme le dauphin , père du duc

les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte ; c'est celui de l'amour. Non-seulement on lui obéit ; mais encore on aime à lui obéir. Il règne dans tous les cœurs ; chacun , bien loin de vouloir s'en défaire , craint de le perdre , et donneroit sa vie pour lui.

Je remarquois ce que disoit Mentor , et je sentois renaître mon courage au fond de mon cœur , à mesure que ce sage ami me parloit. Aussitôt que nous fûmes arrivés à Memphis , ville opulente et magnifique , le gouverneur ordonna que nous irions jusqu'à Thèbes , pour être présentés au roi Sésostris , qui vouloit examiner les choses par lui-même , et qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil , jusqu'à cette fameuse Thèbes à cent portes , où habitoit ce grand roi. Cette ville nous parut d'une étendue immense , et plus peuplée que les plus florissantes villes de la Grèce. La police y est parfaite pour la propreté des rues , pour le cours des eaux , pour la commodité des bains , pour la culture des arts , et pour la sûreté publique. Les places sont ornées de fontaines et d'obélisques ; les temples sont de marbre , d'une architecture simple , mais majestueuse. Le palais du prince est lui seul comme une grande ville : on n'y voit que colonnes de marbre , que pyramides et obélisques , que statues colossales , que meubles d'or et d'argent massifs.

Ceux qui nous avoient pris , dirent au roi , que nous avions été trouvés dans un navire phénicien. Il écoutoit chaque jour à certaines heures réglées tous ceux de ses sujets qui avoient , ou des plaintes à lui faire , ou des avis à lui donner. Il ne méprisoit

de Bourgogne , avoit été élevé sur les principes de l'évêque de Meaux , tout différens de ceux-ci , l'auteur de *Télémaque* a eu recours à l'allégorie , pour ne pas paroître heurter de front les maximes de son confrère , qui n'a pas laissé d'être très-sensible au reproche tacite qui lui étoit fait. Cela a paru dans le différent survenu entre ces deux prélats , au sujet du livre des *Maximes des Saints* , où l'archevêque de Cambrai s'est autant distingué par sa modération , que l'évêque de Meaux par l'amertume de son zèle.

ni ne rebutoit personne, et (5) ne croyoit être roi que pour faire du bien à ses sujets, qu'il aimoit comme ses enfans. Pour les étrangers, il les recevoit avec bonté, et vouloit les voir, parce qu'il croyoit qu'on apprenoit toujours quelque chose d'utile, en s'instruisant des mœurs et des maximes des peuples éloignés. Cette curiosité du roi fit qu'on nous présenta à lui. Il étoit sur un trône d'ivoire, tenant en main un sceptre d'or; il étoit déjà vieux, mais agréable, plein de douceur et de majesté. Il jugeoit tous les jours ses peuples avec une patience et une sagesse qu'on admiroit sans flatterie. Après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires, et à rendre une exacte justice, il se délassoit le soir à écouter les hommes savans, ou à converser avec les plus honnêtes gens, qu'il savoit bien choisir pour les admettre dans sa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher en toute sa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faste des rois qu'il avoit vaincus, et de s'être confié à un de ses sujets que je vous dépeindrai tout à l'heure.

Quand il me vit il fut touché de ma jeunesse et de ma douceur. Il me demanda ma patrie et mon nom; nous fûmes étonnés de la sagesse qui parloit par sa bouche. Je lui répondis: O grand roi! vous n'ignorez pas le siège de Troie qui a duré dix ans, et sa ruine qui a coûté tant de sang à toute la Grèce: Ulysse mon père a été un des principaux rois qui ont ruiné cette ville. Il erre sur toutes les mers, sans pouvoir retrouver l'île d'Ithaque qui est son royaume; je le cherche, et un malheur semblable au sien, fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon père et à ma patrie. Ainsi puissent les Dieux vous conserver à vos enfans, et leur faire sentir la joie de vivre sous un si bon père!

Sésostris continuoit à me regarder d'un œil de

(5) Il ne croyoit être roi que pour faire du bien à ses sujets. Ce portrait de Sésostris est celui de Philippe IV, roi d'Espagne, prince estimé par sa prudence et sa sagesse, quoiqu'il n'ait pas toujours été heureux dans ses projets. Il naquit en 1605, et mourut en 1665.

compassion ; mais voulant savoir si ce que je disois étoit vrai , il nous renvoya à un de ses officiers , qui fut chargé de s'informer de ceux qui avoient pris notre vaisseau , si nous étions effectivement ou Grecs ou Phéniciens. S'ils sont Phéniciens , dit le roi , il faut doublement les punir pour être nos ennemis , et plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche mensonge : si au contraire ils sont Grecs , je veux qu'on les traite favorablement , et qu'on les renvoie dans leur pays sur un de mes vaisseaux ; car j'aime la Grèce : plusieurs Egyptiens y ont donné des loix. Je connois la vertu d'Hercule ; la gloire d'Achille est parvenue jusqu'à nous ; j'admire ce qu'on n'a raconté de la sagesse du malheureux Ulysse. Mon plaisir est de secourir la vertu malheureuse.

(6) L'officier auquel le roi renvoya l'examen de notre affaire , avoit l'ame aussi corrompue et aussi artificieuse que Sésostris étoit sincère et généreux. Cet officier se nommoit Métophis. Il nous interrogea , pour tâcher de nous surprendre ; et comme il vit que Mentor répondoit avec plus de sagesse que moi , il le regarda avec aversion et avec défiance ; car les méchans s'irritent contre les bons. Il nous sépara , et depuis ce temps-là je ne sus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette séparation fut un coup de foudre pour moi. Métophis espéroit toujours qu'en nous questionnant séparément , il pourroit nous faire dire des choses contraires : sur-tout il croyoit m'éblouir par ses promesses flatteuses , et me faire avouer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin , il ne cherchoit pas de bonne foi la vérité ; mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au roi que nous étions des Phéniciens , pour nous faire ses esclaves. En effet , malgré notre innocence et malgré la sagesse du roi , il trouva le moyen de le tromper. Hélas ! à quoi les rois sont-ils exposés !

(6) *L'officier auquel le roi renvoya , etc.* Par cet officier , il faut entendre le duc de Lerne , à qui Philippe IV donna trop d'autorité. On ne peut guère lui reprocher que de s'être trop comié à ce ministre artificieux et violent.

les plus sages même sont souvent surpris. Des hommes artificieux et intéressés les environnent ; les bons se retirent, parce qu'ils ne sont ni empressés ni flatteurs ; les bons attendent qu'on les cherche, et les princes ne savent guère les aller chercher. Au contraire, les méchans sont hardis, trompeurs, empressés à s'insinuer et à plaire, adroits à dissimuler, prêts à tout faire contre l'honneur et la conscience, pour contenter les passions de celui qui règne (7). Oh ! qu'un roi est malheureux d'être exposé aux artifices des méchans ! il est perdu s'il ne repousse la flatterie, et s'il n'aime ceux qui disent hardiment la vérité. Voilà les réflexions que je faisois dans mon malheur, et je me rappelois tout ce que j'avois ouï dire à Mentor.

Cependant, Métopis m'envoya vers les montagnes du désert d'Oasis avec ses esclaves, afin que j'ausservis avec eux à conduire ses grands troupeaux. En cet endroit, Calypso interrompit Télémaque, disant : Hé bien ! que faites-vous alors, vous qui aviez préféré en Sicile la mort à la servitude ? Télémaque répondit : Mon malheur croissoit toujours ; je n'avois plus la misérable consolation de choisir entre la servitude et la mort ; il fallut être esclave, et épuiser, pour ainsi dire, toutes les rigueurs de la fortune ; il ne me restoit plus aucune espérance, et je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer, Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, et qu'il les avoit suivis en Ethiopie.

Pour moi, j'arrivai dans des déserts affreux : on y voit des sables brûlans au milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais, et qui font un hiver perpétuel sur le sommet des montagnes, et on trouve

(7) Ce que l'on doit admirer dans cet Ouvrage, n'est pas tant l'excellence du poëme par sa composition, que le fonds d'honneur, de probité et de courage qu'on reconnoît dans l'auteur, de l'avoir osé composer dans le poste où il étoit, et dans la plus flatteuse cour qu'il y ait peut-être jamais eu au monde. Il ne pouvoit pas condamner directement la conduite du roi, en instruisant son petit-fils : c'est bien assez de l'avoir entrepris et de le faire d'une manière indirecte.

d'Égypte avoient consacré à ce Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit, étoit un recueil d'hymnes en l'honneur des Dieux. Il m'aborde avec amitié, nous nous entretenons : il racontoit si bien les choses passées, qu'on croyoit les voir ; mais il les racontoit brièvement, et jamais ses histoires ne m'ont lassé. Il prévoyoit l'avenir par la profonde sagesse qui lui faisoit connoître les hommes, et les desseins dont ils sont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaisant, et la jeunesse la plus enjouée n'a pas tant de grâce qu'en avoit cet homme dans une vieillesse si avancée : aussi aimoit-il les jeunes gens, lorsqu'ils étoient dociles, et qu'ils avoient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, et me donna des livres pour me consoler : il m'appeloit son fils. Je lui disois souvent : Mon père, les Dieux qui m'ont été Mentor, ont eu pitié de moi ; ils m'ont donné en vous un autre soutien. Cet homme, semblable à Orphée (s) ou à Linus (t), étoit sans doute inspiré des Dieux. Il me récitoit les vers qu'il avoit faits, et me donnoit ceux de plusieurs excellens poètes favorisés des Muses. Lorsqu'il étoit revêtu de sa longue robe d'une éclatante blancheur, et qu'il prenoit en main sa lyre d'ivoire, les tigres, les ours, les lions venoient le flatter et lécher ses pieds ; les Satyres sortoient des forêts pour danser autour de lui ; les arbres même paroissoient émus ; et vous auriez cru que les rochers attendris alloient descendre du haut des montagnes aux charmes de ses doux accens. Il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des héros, et la sagesse des hommes qui préférèrent la gloire aux plaisirs.

Il me disoit très-souvent que je devois prendre

(s) Orphée étoit fils d'Apollon et de Calliope, une des Muses. Il excella dans l'art de jouer de la lyre.

(t) Linus étoit aussi fils d'Apollon et de Terpsichore. Il surpassa encore Orphée dans la science de la musique, puisqu'il lui donna des leçons. On dit que s'étant moqué d'Hercule, à qui il enseignoit à jouer de la lyre, parce qu'il en jouoit mal, ce héros lui cassa la tête avec cet instrument.

courage, et que les Dieux n'abandonneroient ni Ulysse ni son fils. Enfin, il m'assura que je devois, à l'exemple d'Apollon, enseigner aux bergers à cultiver les Muses. Apollon, disoit-il, indigné de ce que Jupiter par ses foudres troubloit le ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes, qui forgeoient les foudres, et les perça de ses flèches. Aussitôt le mont Etna cessa de vomir des tourbillons de flammes; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux, qui frappant l'enclume, faisoient gémir les profondes cavernes de la terre, et les abîmes de la mer. Le fer et l'airain n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à se rouiller. Vulcain furieux sort de sa fournaise embrasée: quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe; il arrive suant et couvert de poussière dans l'assemblée des Dieux; il fait des plaintes amères. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chasse du ciel, et le précipite sur la terre. Son char vide faisoit de lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours et les nuits avec le changement régulier des saisons. Apollon, dépouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire berger et de garder les troupeaux du roi Admète. Il jouoit de la flûte, et tous les autres bergers venoient à l'ombre des ormeaux sur le bord d'une claire fontaine, écouter ses chansons. Jusques-là ils avoient mené une vie sauvage et brutale; ils ne savoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, et faire des fromages: toute la campagne étoit comme un désert affreux.

Bientôt Apollon montra à tous ces bergers les arts qui peuvent rendre la vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le printemps se couronne, les parfums qu'il répand, et la verdure qui naît sous ses pas: puis il chantoit les délicieuses nuits de l'été, où les zéphirs rafraîchissent les hommes, et où la rosée déshalte la terre. Il mêloit aussi dans ses chansons les fruits dorés dont l'automne récompense les travaux des laboureurs, et le repos de l'hiver, pendant lequel la folâtre jeunesse danse auprès du feu. Enfin, il

représentait les forêts sombres qui couvrent les montagnes, et les creux vallons où les rivières, par mille détours, semblent se jouer au milieu des riantes prairies. Il apprit ainsi aux bergers quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on sait goûter ce que la simple nature a de gracieux. Bientôt les bergers avec leurs flûtes se virent plus heureux que les rois, et leurs cabanes attiroient en foule les plaisirs purs, qui fuient les palais dorés : les jeux, les ris, les grâces suivoient par-tout les innocentes bergères. Tous les jours étoient des jours de fêtes. On n'entendoit plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des zéphyrus qui se jouoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chansons que les Muses inspiroient aux bergers qui suivoient Apollon. Ce Dieu leur enseignoit à remporter le prix de la course, et à percer de flèches les daims et les cerfs. Les Dieux mêmes devinrent jaloux des bergers ; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, et ils rappelèrent Apollon dans l'Olympe.

Mon fils, cette histoire doit vous instruire, puisque vous êtes dans l'état où fut Apollon. Défrichez cette terre sauvage, faites fleurir comme lui ce désert, apprenez à tous ces bergers quels sont les charmes de l'harmonie, adoucissez leurs cœurs farouches, montrez-leur l'aimable vertu, faites-leur sentir combien il est doux de jouir, dans la solitude, des plaisirs innocens que rien ne peut ôter aux bergers. Un jour, mon fils, un jour les peines et les soucis cruels qui environnent les rois, vous feront regretter sur le trône la vie pastorale.

Ayant ainsi parlé, Thermosiris me donna une flûte si douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous côtés, attirèrent bientôt autour de moi tous les bergers voisins. Ma voix avoit une harmonie divine ; je me sentois ému et comme hors de moi-même pour chanter les grâces dont la nature a orné la campagne. Nous passions les jours entiers et une partie des nuits à chanter ensemble.

Tous les bergers, oubliant leurs cabanes et leurs troupeaux ; étoient suspendus et immobiles autour de moi pendant que je leur donnois des leçons. Il sembloit que ces déserts n'eussent plus rien de sauvage, tout y étoit doux et riant : la politesse des habitans sembloit adoucir la terre.

Nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans le temple d'Apollon, où Thémisris étoit prêtre. Les bergers y alloient couronnés de lauriers en l'honneur du Dieu. Les bergères y alloient aussi en dansant avec des couronnes de fleurs, et portant sur leur tête, dans des corbeilles, les dons sacrés. Après le sacrifice nous faisions un festin champêtre. Nos plus doux mets étoient le lait de nos chèvres et de nos brebis, que nous avions soin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues et les raisins : nos sièges étoient les gazons ; les arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorés des palais des rois.

Mais ce qui achève de me rendre fameux parmi nos bergers, c'est qu'un jour un lion affamé vint se jeter sur mon troupeau : déjà il commençoit un carnage affreux ; je n'avois en main que ma houlette, je n'avance hardiment. Le lion hérissé sa crinière, me montre ses dents et ses griffes, ouvre une gueule sèche et enflammée ; ses yeux paroissent pleins de sang et de feu ; il bat ses flancs avec sa longue queue. Je le terrasse. La petite cotte de mailles dont j'étois revêtu, selon la coutume des bergers d'Égypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abattis, trois fois il se releva : il pousoit des rugissemens qui faisoient retentir toutes les forêts. Enfin, je l'étouffai entre mes bras, et les bergers, témoins de ma victoire, voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, et celui du beau changement de tous nos bergers, se répandit dans toute l'Égypte ; il parvint même jusqu'aux oreilles de Séosiris. Il sut qu'un de ces deux captifs qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or

dans ces déserts presque inhabitables ; il voulut me voir, car il aimoit les Muses ; et tout ce qui peut instruire les hommes, touchoit son grand cœur. Il me vit et m'écoula avec plaisir, et découvrit que Métophis l'avoit trompé par avarice. Il le condamna à une prison perpétuelle, et lui ôta toutes les richesses qu'il possédoit injustement. Oh ! qu'on est malheureux, disoit-il, quand on est au-dessus du reste des hommes ! Souvent on ne peut voir la vérité par ses propres yeux : (9) on est environné de gens qui l'empêchent d'arriver jusqu'à celui qui commande ; chacun est intéressé à le tromper ; chacun, sous une apparence de zèle, cache son ambition. On fait semblant d'aimer le roi, et on n'aime que les richesses qu'il donne : on l'aime si peu, que pour obtenir ses faveurs, on le flatte et on le trahit.

Ensuite Sésostris me traita avec une tendre amitié, et résolut de me renvoyer en Ithaque, avec des vaisseaux et des troupes, pour délivrer Pénélope de tous ses amans. La flotte étoit déjà prête ; nous ne songions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune qui relève tout-à-coup ceux qu'elle a le plus abaissés. Cette expérience me faisoit espérer qu'Ulysse pourroit bien revenir enfin dans son royaume, après quelque longue souffrance. Je pensois aussi en moi-même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Éthiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en savoir des nouvelles, Sésostris, qui étoit fort âgé, mourut subitement, et sa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Égypte parut inconsolable de cette perte. Chaque famille croyoit avoir perdu son meilleur

(9) On est environné de gens qui l'empêchent d'arriver jusqu'à celui qui commande. L'auteur avoit en vue ici, outre le duc de Lerme, ministre de Philippe IV, roi d'Espagne, le marquis de Louvois, qui ne laissoit point approcher de la personne du roi, et n'accordoit aucune audience, que l'on n'eût auparavant concerté avec lui ce qu'on avoit à dire à sa majesté. Il étoit dur, féroce, impitoyable, et vendoit chèrement les grâces qu'il faisoit obtenir.

ami, son protecteur, son père. Les vieillards, levant les mains au ciel, s'écrioient : Jamais l'Égypte n'eut un si bon roi, jamais elle n'en aura de semblable. O Dieux ! il falloit, ou ne le point montrer aux hommes, ou ne le leur ôter jamais. Pourquoi faut-il que nous survivions au grand Sésostris ? Les jeunes gens disoient : L'espérance de l'Égypte est détruite : nos pères ont été heureux de passer leur vie sous un si bon roi. Pour nous, nous ne l'avons vu que pour sentir sa perte. Ses domestiques pleuroient nuit et jour. Quand on fit les funérailles du roi, pendant quarante jours les peuples les plus reculés y accouroient en foule : chacun vouloit voir encore une fois le corps de Sésostris ; chacun vouloit en conserver l'image ; plusieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de sa perte, c'est que son fils Bocchoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curiosité pour les sciences, ni estime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de son père avoit contribué à le rendre si indigne de régner : il avoit été nourri dans la mollesse et dans une fierté brutale. Il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, et qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne songeoit qu'à contenter ses passions, qu'à dissiper les trésors immenses que son père avoit ménagés avec tant de soin, qu'à tourmenter les peuples, et qu'à soter le sang des malheureux ; enfin qu'à suivre les conseils flatteurs des jeunes insensés qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les sages vieillards qui avoient eu la confiance de son père : c'étoit un monstre et non pas un roi. Toute l'Égypte gémissoit : et quoique le nom de Sésostris, si cher aux Egyptiens, leur fît supporter la conduite lâche et cruelle de son fils, le fils couroit à sa perte, et un prince si indigne du trône, ne pouvoit longtemps régner.

Il ne me fut plus permis d'espérer mon retour en Ithaque. Je demeurai dans une tour sur le bord de la mer auprès de Péluse, où notre embarquement

LES AVENTURES

devoit se faire si Sésostris ne fût pas mort. Méthophilis avoit eu l'adresse de sortir de prison, et de se rétablir auprès du nouveau roi ; il m'avoit fait renfermer dans cette tour pour se venger de la disgrâce que je lui avois causée. Je passois les jours et les nuits dans une profonde tristesse. Tout ce que Thémisiris m'avoit prédit, et tout ce que j'avois entendu dans la caverne, ne me paroissoit plus qu'un songe. J'étois abîmé dans la plus profonde douleur. Je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la tour où j'étois prisonnier. Souvent je m'occupois à considérer des vaisseaux agités par la tempête, qui étoient en danger d'être brisés contre les rochers sur lesquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'enviois leur sort. Bientôt, me disois-je à moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur pays. Hélas ! je ne puis espérer ici ni l'un ni l'autre.

Pendant que je me consumois ainsi en regrets inutiles, j'aperçus comme une forêt de mâts de vaisseaux. La mer étoit couverte de voiles que les vents enflaient, l'onde étoit écumante sous les coups des rames innombrables. J'entendois de toutes parts des cris confus ; j'apercevois sur le rivage une partie des Egyptiens effrayés qui couraient aux armes, et d'autres qui sembloient aller au devant de cette flotte qu'on voyoit arriver. Bientôt je reconnus que ces vaisseaux étrangers étoient les uns de Phénicie, et les autres de l'île de Cypre ; car mes malheurs commençoient à me rendre expérimenté sur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent divisés entre eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'insensé Bocchoris avoit, par ses violences, causé une révolte de ses sujets, et allumé la guerre civile. Je fus du haut de cette tour spectateur d'un sanglant combat.

Les Egyptiens qui avoient appelé à leur secours les étrangers, après avoir favorisé leur descente, attaquèrent les autres Egyptiens qui avoient le roi à leur tête. Je voyois ce roi qui animoit les siens par son exemple ; il paroissoit comme le Dieu Mars ;

des ruisseaux de sang couloient autour de lui ; les roues de son char étoient teintes d'un sang noir, épais et écumant ; à peine pouvoient-elles passer sur des tas de corps morts écrasés.

Ce jeune roi, bien fait, vigoureux, d'une mine haute et fière, avoit dans les yeux la fureur et le désespoir. Il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche : son courage le pousoit au hasard, et la sagesse ne modérait point sa valeur. Il ne savoit, ni réparer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand besoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie, ses lumières égaloient son courage ; mais il n'avoit jamais été instruit par la mauvaise fortune. Ses maîtres avoient empoisonné, par la flatterie, son beau naturel. Il étoit enivré de sa puissance et de son bonheur. Il croyoit que tout devoit céder à ses désirs fougueux ; la moindre résistance enflammoit sa colère. Alors il ne raisoionoit plus : il étoit comme hors de lui-même, son orgueil furieux en faisoit une bête farouche ; sa bonté naturelle et sa droite raison l'abandonnoient en un instant ; ses plus fidèles serviteurs étoient réduits à s'enfuir ; il n'aimoit plus que ceux qui flattoient ses passions. Ainsi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts, et il forçoit tous les gens de bien à détester sa folle conduite. Long-temps sa valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis ; mais enfin il fut accablé. Je le vis périr : le dard d'un Phénicien perça sa poitrine ; les rênes lui échappèrent des mains ; il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'île de Cypré lui coupa la tête ; et la prenant par les cheveux, il la montra, comme en triomphe, à toute l'armée victorieuse.

Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageoit dans le sang, les yeux fermés et éteints, ce visage pâle et défiguré, cette bouche entr'ouverte, qui sembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air superbe et menaçant que la mort même n'avoit pu effacer. Toute

ma vie il sera peint devant mes yeux ; et si jamais les Dieux me faisoient régner, je n'oublierois point, après un si funeste exemple, qu'un roi n'est digne de commander, et n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. Eh ! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux !

Calisto écouloit avec étonnement des paroles si sages. Ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que Télémaque racontoit ingénument les fautes qu'il avoit faites par précipitation, et en manquant de docilité pour le sage Mentor. Elle trouvoit une noblesse et une grandeur étonnante dans ce jeune homme qui s'accusoit lui-même, et qui paroissoit avoir si bien profité de ses imprudences pour se rendre sage, prévoyant et modéré. Continuez, dit-elle, mon cher Télémaque ; il me tarde de savoir comment vous sortîtes de l'Égypte, et où vous avez retrouvé le sage Mentor, dont vous avez senti la perte avec tant de raison.

Télémaque reprit ainsi son discours : Les Égyptiens les plus vertueux et les plus fidèles au roi, étant les plus foibles, et voyant le roi mort, furent contraints de céder aux autres. On établit un autre roi, nommé Termutis. Les Phéniciens avec les troupes de l'île de Cypre, se retirèrent, après avoir fait alliance avec le nouveau roi. Celui-ci rendit tous les prisonniers phéniciens ; je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit sortir de la tour, je m'embarquai avec les autres, et l'espérance commença à reluire au fond de mon cœur.

Un vent favorable remplissoit déjà nos voiles ; les rameurs fendoient les ondes écumantes, la vaste mer étoit couverte de navires, les mariniers pousoient des cris de joie, les rivages d'Égypte s'enfuyoient loin de nous, les collines et les montagnes s'aplanissoient peu à peu ; nous commencions à ne plus voir que le ciel et l'eau. Pendant que le soleil, qui se levait, sembloit faire sortir de la mer ses feux étincelans, ses rayons doroiert le sommet

des montagnes que nous découvrions encore un
sur l'horizon, et tout le ciel peint d'un so
azur, nous promettoit une heureuse navigation.

Quoiqu'on m'eût renvoyé, comme étant Péper-
cien, aucun des Phéniciens avec qui j'étois, ne
connoissoit. Narbal, qui commandoit dans le va-
seau où l'on me mit, me demanda mon nom et ma
patrie. De quelle ville de Phénicie êtes-vous, me
dit-il ? Je ne suis point Phénicien, lui dis-je, mais
les Egyptiens m'avoient pris sur la mer dans un
vaisseau de Phénicie. J'ai demeuré captif en Egypte
comme Phénicien ; c'est sous ce nom que j'ai
long-temps souffert, c'est sous ce nom que l'on m'a
délivré. De quel pays êtes-vous donc, reprit alors
Narbal. Je lui parlai ainsi : Je suis Télémaque,
fils d'Ulysse, roi d'Ithaque, en Grèce. Mon père
s'est rendu fameux entre tous les rois qui ont assiégé
la ville de Troie ; mais les Dieux, ne lui ont pas
accordé de revoir sa patrie. Je l'ai cherché en plu-
sieurs pays, la fortune me persécute comme lui :
vous voyez un jeune malheureux, qui ne soupire
qu'après le bonheur de retourner parmi les siens, et
de retrouver son père.

Narbal me regardoit avec étonnement, et il crut
apercevoir en moi je ne sais quoi d'heureux qui
vient des dons du Ciel, et qui n'est point dans le
commun des hommes. Il étoit naturellement sincère
et généreux : il fut touché de mon malheur, et me
parla avec une confiance que les Dieux lui inspirè-
rent, pour me sauver d'un grand péril.

Télémaque, je ne doute point, me dit-il, de ce
que vous me dites, et je ne saurois en douter. La
douceur et la vertu, peintes sur votre visage, ne me
permettent pas de me défier de vous : je sens même
que les Dieux que j'ai toujours servis, vous aiment
et qu'ils veulent que je vous aime aussi comme si
vous étiez mon fils : je vous donnerai un conseil
salutaire, et pour récompense je ne vous demande
que le secret. Ne craignez point, lui dis-je, que
j'aie aucune peine à me taire sur des choses que
vous voudrez me confier ; quoique je sois jeune,

déjà vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mot de D^{ieu}, et encore plus de ne trahir jamais, sous aucun prétexte, le secret d'autrui. Comment avez-vous obtenu, me dit-il, vous accoutumer au secret dans une si grande jeunesse ? Je serai ravi d'apprendre quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui est le fondement de la plus sage conduite, et sans laquelle tous les talens sont inutiles.

Quand Ulysse, lui dis-je, partit pour aller au siège de Troie, il me prit sur ses genoux et entre ses bras (c'est ainsi qu'on me l'a raconté). Après m'avoir baisé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne pusse les entendre : O ! mon fils, que les Dieux me préservent de te revoir jamais ; que plutôt le ciseau de la Parque tranche le fil de tes jours, lorsqu'il est à peine formé, de même que le moissonneur tranche de sa faux une tendre fleur qui commence à éclore ; que mes ennemis te puissent écraser aux yeux de ta mère et aux miens, si tu dois un jour te corrompre et abandonner la vertu ! O mes amis ! continua-t-il, je vous laisse ce fils qui m'est si cher ; syez soin de son enfance. Si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuse flatterie, enseignez-lui à se vaincre ; qu'il soit comme un jeune arbrisseau encore tendre, qu'on plie pour le redresser. Sur-tout n'oubliez rien pour le rendre juste, bienfaisant, sincère et fidèle à garder un secret. Quiconque est capable de mentir, est indigne d'être compté au nombre des hommes ; et quiconque ne sait pas se taire, est indigne de gouverner.

Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu soin de me les répéter souvent, et qu'elles ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur : je me les redis souvent à moi-même. Les amis de mon père eurent soin de m'exercer de bonne heure au secret. J'étois encore dans la plus tendre enfance, et ils me confioient déjà toutes les peines qu'ils ressentoient, voyant ma mère exposée à un grand nombre de téméraires qui vouloient l'épouser. Ainsi on me traitoit dès-lors comme un homme raisonnable et sûr ; on m'entretenoit souvent des plus grandes

affaires; on m'instruisoit de ce qu'on avoit fait pour écarter ces prétendans. J'étois ravi qu'on me donnât cette confiance. Par là, je me croyois d'un homme fait. Jamais je n'en ai abusé; jamais je n'est échappé une seule parole qui pût découvrir le moindre secret. Souvent les prétendans tâchoient de me faire parler, espérant qu'un enfant, qui auroit vu ou entendu quelque chose d'important, ne sauroit pas se retenir; mais je savois bien leur répondre sans mentir, et sans leur apprendre ce que je ne devois point leur dire.

Alors Narbat me dit : Vous voyez, Télémaque, la puissance des Phéniciens; ils sont redoutables à toutes les nations voisines par leurs innombrables vaisseaux. Le commerce qu'ils font jusqu'aux Colonnes d'Hercule (u), leur donne des richesses qui surpassent celles des peuples les plus florissans. Le grand roi Sésostris, qui n'auroit jamais pu les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre avec ses armées qui avoient conquis tout l'Orient : il nous imposa un tribut que nous n'avons pas long-temps payé. Les Phéniciens se trouvoient trop riches et trop puissans pour porter patiemment le joug de la servitude : nous reprîmes notre liberté. La mort ne laissa pas à Sésostris le temps de finir la guerre contre nous. Il est vrai que nous avions tout à craindre de sa sagesse encore plus que de sa puissance; mais cette puissance passant entre les mains de son fils, dépourvu de toute sagesse, nous concluâmes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet, les Egyptiens, bien loin de rentrer les armes à la main dans notre pays, pour nous subjuguier encore une fois, ont été contraints de nous appeler à leur secours pour les délivrer de ce roi impie et furieux. Nous avons été leurs libérateurs. Quelle gloire ajoutée à la liberté et à l'opulence des Phéniciens !

(u) Les Colonnes d'Hercule sont les montagnes de Calpé et d'Abila, au détroit de Gibraltar, où l'Océan entre dans la mer Méditerranée, et où Hercule borna ses voyages. Elles sont ainsi nommées, parce qu'elles paroissent de loin comme deux colonnes, aux yeux des voyageurs.

LES AVENTURES

Mais, pendant que nous délivrons les autres ;
 les hommes esclaves nous-mêmes. O Télémaque !
 ne te laisse pas de tomber dans les mains de Pygmalion
 le roi. Il les a trempées, ses mains cruelles,
 dans le sang de Sichée, mari de Didon (x), sa
 femme. Didon, pleine de désirs de vengeance, s'est
 sauvée de Tyr avec plusieurs vaisseaux. La plupart
 de ceux qui aiment la vertu et la liberté, l'ont sui-
 vie : elle a fondé sur la côte d'Afrique une superbe
 ville, qu'on nomme Carthage (y). Pygmalion, tour-
 menté par une soif insatiable des richesses, se rend
 de plus en plus misérable et odieux à ses sujets. C'est
 un crime à Tyr que d'avoir de grands biens. L'ava-
 rice le rend défiant, soupçonneux, cruel ; il persé-
 cute les riches, et il craint les pauvres.

C'est un crime encore plus grand à Tyr, d'avoir
 de la vertu ; car Pygmalion suppose que les bons ne
 peuvent souffrir ses injustices et ses infamies. La
 vertu le condamne, il saigrit et s'irrite contre elle.
 Tout l'agite, l'inquiète, le ronge ; il a peur de
 son ombre ; il ne dort ni nuit ni jour : les Dieux,
 pour le confondre, l'accablent de trésors, dont il
 n'ose jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux,
 est précisément ce qui l'empêche de l'être ; il
 regrette tout ce qu'il donne, et craint toujours de
 perdre ; il se tourmente pour gagner. On ne le voit
 presque jamais : il est seul, triste, abattu au fond
 de son palais : ses amis même n'osent l'aborder, de
 peur de lui devenir suspects. Une garde terrible tient
 toujours des épées nues et des piques levées autour
 de sa maison. Trente chambres, qui communiquent
 les unes aux autres, et dont chacune a une porte
 de fer avec six gros verroux, sont le lieu où il se
 renferme. On ne sait (10) jamais dans laquelle de

(x) Didon étoit fille de Bélus, roi de Tyr et de Sidon ; Pygmalion fit mourir son mari Sichée pour avoir ses richesses.

(y) Cette ville bâtie sur la côte d'Afrique, vis-à-vis de Rome, dont elle étoit la rivale, fut ruinée par Scipion l'Africain.

(10) On ne sait jamais dans laquelle de ces chambres il se cache. Ceci est un trait de la vie d'Olivier Cromwell, de-

ces chambres il couche, et on assure qu'il ne coucha jamais deux nuits de suite dans la même, de peur d'y être éborgné. Il ne connoît ni les doux plaisirs, ni l'amitié encore plus douce. Si on lui parle de chercher la joie, il sent qu'elle fuit loin de lui, et qu'elle refuse d'entrer dans son cœur. Ses yeux creux sont pleins d'un feu âpre et farouche : ils sont sans cesse errans de tous côtés. Il prête l'oreille au moindre bruit, et se sent tout ému ; il est pâle, défait, et les noirs soucis sont peints sur son visage toujours ridé. Il se tait, il soupire, il tire de son cœur de profonds gémissemens ; il ne peut cacher les remords qui déchirent ses entrailles. Les mets les plus exquis le dégoûtent. Ses enfans, loin d'être son espérance, sont le sujet de sa terreur ; il en a fait ses plus dangereux ennemis. Il n'a eu, toute sa vie, aucun moment d'assuré ; il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de tous ceux qu'il craint. Insensé, qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il se confie, le fera périr ! Quelqu'un de ses domestiques, aussi déshant que lui, se hâtera de délivrer le monde de ce monstre.

Pour moi, je crains les Dieux : quoi qu'il m'en coûte, je serai fidelle au roi qu'ils m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fit mourir, que de lui ôter la vie, et même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Télémaque ! gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulysse : il espéreroit qu'Ulysse, retournant à Ithaque, lui payeroit quelque grande somme pour vous racheter, et il vous tiendrait en prison.

Quand nous arrivâmes à Tyr, je suivis le conseil de Narbal, et je reconnus la vérité de tout ce qu'il

clair protecteur d'Angleterre après la mort de Charles I. Ce tyran, qui couvroit d'un beau nom toutes ses violences, étoit, comme Pygmalion, inquiet, cruel, déshant. Craint de tout le monde, il craignoit aussi tout le monde à son tour. Il avoit dans son palais de Whitehal plusieurs chambres, dans lesquelles il couchoit alternativement. Cependant il mourut de sa mort naturelle, au mois de Septembre 1668, après avoir long-temps gouverné l'Angleterre sous le titre de protecteur, avec plus d'autorité que sous celui de roi.

Devoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un me pût se rendre aussi misérable que Pygmalion ; il me paroissoit.

Surpris d'un spectacle si affreux et si nouveau pour moi, je disois en moi-même : Voilà un homme qui n'a cherché qu'à se rendre heureux ; il a cru y parvenir par les richesses et par une autorité absolue ; il possède tout ce qu'il peut désirer, et cependant il est méprisable par ses richesses et par son autorité même. S'il étoit berger, comme je l'étois naguère, il seroit aussi heureux que je l'ai été ; il jouiroit des plaisirs innocens de la campagne, et en jouiroit sans remords. Il ne craindroit ni le fer, ni le poison ; il aimeroit les hommes, il en seroit aimé ; il n'auroit point ces grandes richesses qui lui sont aussi inutiles que du sable, puisqu'il n'ose y toucher ; mais il jouiroit librement des fruits de la terre, et ne souffriroit aucun véritable besoin. Cet homme paroît faire tout ce qu'il veut ; mais il s'en faut bien qu'il le fasse ; il fait tout ce que veulent ses passions féroces. Il est toujours entraîné par son avarice, par sa crainte et par ses soupçons. Il paroît maître de tous les autres hommes, mais il n'est pas maître de lui-même ; car il a autant de maîtres et de bourreaux, qu'il a de desirs violens.

Je raisonnois ainsi de Pygmalion sans le voir ; car on ne le voyoit point, et on regardoit seulement, avec crainte, ces hautes tours qui étoient nuit et jour entourées de gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en prison, se renfermant avec ses trésors. Je comparois ce roi invisible avec Sésostris si doux, si accessible, si affable, si curieux de voir les étrangers, si attentif à écouter tout le monde, et à tirer du cœur des hommes la vérité qu'on cache aux rois. Sésostris, disois-je, ne craignoit rien, et n'avoit rien à craindre ; il se monroit à tous ses sujets comme à ses propres enfans. Celui-ci craint tout, et a tout à craindre. Ce méchant roi est toujours exposé à une mort funeste, même dans son palais inaccessible, au milieu de ses gardes. Au contraire, le bon roi Sésostris étoit en sûreté au milieu de la

fole des peuples , comme un bon père dans sa maison , environné de sa famille.

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'île de Cypre, qui étoient venues secourir les siennes à cause de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occasion de me mettre en liberté : il me fit passer en revue parmi les soldats cypriens ; car le roi étoit ombrageux jusques dans les moindres choses. Le défaut (11) des princes trop faciles et inappliqués, est de se livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux et corrompus. Le défaut de celui-ci étoit, au contraire, de se défier des plus honnêtes gens. Il ne savoit point discerner les hommes droits et simples qui agissent sans déguisement : aussi n'avoit-il jamais vu de gens de bien ; car de telles gens ne vont point chercher un roi si corrompu. D'ailleurs, il avoit vu, depuis qu'il étoit sur le trône, dans les hommes dont il s'étoit servi, tant de dissimulation, de perfidie et de vices affreux, déguisés sous les apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes sans exception, comme s'ils eussent été masqués. Il supposoit qu'il n'y a aucune vertu sincère sur la terre : ainsi il regardoit tous les hommes comme étant à peu près égaux. Quand il trouvoit un homme faux et corrompu, il ne se donnoit point la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne seroit pas meilleur. Les bons lui paroissoient pires que les méchans les plus déclarés, parce qu'il les croyoit aussi méchans et plus trompeurs.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les

(11) *Le défaut des princes trop faciles et inappliqués, est de se livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux et corrompus. On ne peut mieux peindre ce que fit Louis XIV, qui, voulant avoir la gloire de tout faire par lui-même, se livra néanmoins aveuglément à ses ministres, qui faisoient tout sous son autorité. Il se contenta de certains dehors dont il ne sortit presque jamais. Il se fit bien servir par ses ministres ; mais ils le rendirent inétable dans ses traités ; et lui inspirant que tout le bien de ses sujets lui appartenoit, il crut en user encore avec beaucoup de modération, quo de n'en prendre que ce qu'il en prenoit.*

LES AVENTURES

Cypriens, et j'échappai à la défiance pénétrante du roi. Narbal trembloit de crainte que je ne fusse découvert; il lui en eût coûté la vie et à moi aussi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable; mais les vents contraires nous retinrent assez longtemps à Tyr.

J'ai profité de ce séjour pour connoître les mœurs des Phéniciens, si célèbres chez toutes les nations connues. J'admireirois l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer, dans une île. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre de villes et de villages qui se touchent presque; enfin par la douceur de son climat: car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlans du Midi; elle est rafraîchie par le vent du Nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban dont le sommet fend les nues et va toucher les astres: une glace éternelle couvre son front; des fleuves pleins de neige tombent comme de torrens des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au-dessous on voit une vaste forêt de cèdres antiques, qui paroissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusques dans les nues; cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent, les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux qui bondissent sur l'herbe; là coulent mille divers ruisseaux qui distribuent par-tout une eau claire. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin; le printemps et l'automne y règnent ensemble pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le souffle empesté du Midi qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'élève dans la mer, l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la reine de toute la mer. Les marchands y

abondent de toutes les parties du monde, et ces habitans sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier ; mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles, semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port, on voit comme une forêt de mâts et de navires, et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Égypte, et la pourpre tyrienne deux fois teinte d'un éclat merveilleux ; cette double teinture est si vive, que le temps ne peut l'effacer : on s'en sert pour des laines fines qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gades (z), et ils ont même pénétré dans le vaste Océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer Rouge, et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher, dans des îles inconnues, de l'or, des parfums et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville, où tout étoit en mouvement. Je n'y voyois point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises, ou à les vendre, à ranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par

(z) Gades ou Gadire, aujourd'hui Cadix, est une petite île de l'Espagne-Bétique, voisine du continent, vis-à-vis du port de Mûstee, à dix-neuf lieues de Calpé. Elle fut bâtie par les Tyriens, et c'est une de leurs plus anciennes colonies.

les négocians étrangers (a). Les femmes ne cessent jamais, ou de filer des laines, ou de faire des dessins de broderie, ou de ployer les riches étoffes.

Où vient, disois-je à Narbal, que les Phéniciens se sont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, et qu'ils s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les autres peuples? Vous le voyez, me répondit-il; la situation de Tyr est heureuse pour le commerce. C'est notre patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation: les Tyriens furent les premiers, s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure antiquité, qui domptèrent les flots, long-temps avant l'âge de Typhis et des Argonautes (b) tant vantés dans la Grèce; ils furent, dis-je, les premiers qui osèrent se mettre dans un frêle vaisseau, à la merci des vagues et des tempêtes, qui sondèrent les abîmes de la mer, et qui observèrent les astres loin de la terre, suivant la science des Egyptiens et des Babyloniens; enfin, qui réunirent tant de peuples que la mer avoit séparés. Les Tyriens sont industrieux, patients, laborieux, propres, sobres et ménagers; ils ont une exacte police; ils sont parfaitement d'accord entre eux; jamais peuple n'a été plus constant, plus sincère, plus fidèle, plus sûr, plus commode à tous les étrangers (c).

Voilà, sans aller chercher d'autre cause, ce qui leur donne l'empire de la mer, et qui fait fleurir dans

(a) Cette description de la ville de Tyr, qu'on vient de lire, est une peinture naturelle d'Amsterdam, qui lui ressemble en tout, si-même elle ne la surpasse en richesses comme par l'étendue de son commerce. L'on n'a eu en vue que d'ex-citer par là l'émulation des Français, en faisant voir que toutes ces choses étoient négligées dans le royaume.

(b) Les Argonautes étoient les héros de la Grèce, qui allèrent à Colchos avec Jason pour enlever la Toison d'or. Leur vaisseau avoit été construit en Thessalie par les mains même de Pallas. Typhis en étoit le pilote: leur vaisseau se nommoit Argos.

(c) Ceci est encore un portrait naturel des Hollandais, et ce qui suit est une belle leçon pour leur apprendre ce qu'ils doivent craindre, comme il est une peinture de ce qui est arrivé aux Français.

leur port un si utile commerce. Si la division et la jalousie se mettoient entre eux; (12) s'ils commençoient à s'amollir dans les délices et dans l'oisiveté; si les premiers de la nation méprisoient le travail et l'économie; si les arts cessoient d'être en honneur dans leur ville (13); s'ils manquoient de bonne foi envers les étrangers; s'ils altéroient tant soit peu les règles d'un commerce libre; s'ils négligeoient leurs manufactures (14); et s'ils cessoient de faire les grandes avances qui sont nécessaires pour rendre leurs marchandises parfaites chacune dans son genre, vous verriez bientôt tomber cette puissance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui disois-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici; recevez bien et facilement tous les étrangers; faites-leur trouver dans vos ports la sûreté, la commodité, la liberté entière; ne vous laissez jamais entraîner ni par l'avarice, ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup, est de ne vouloir jamais trop gagner, et de savoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les étrangers; souffrez même quelque chose d'eux; craignez d'exciter leur jalousie par votre hauteur; soyez constant dans les règles du commerce; qu'elles soient simples et faciles; accoutumez vos peuples à les suivre inviolablement; punissez sévèrement la fraude, et même la négligence

(12) *S'ils commençoient à s'amollir, etc.* Le luxe et la mollesse avoient commencé de ruiner la France, où les biens des plus grands seigneurs suffisoient à peine pour les dépenses de leurs ameublemens et de leurs équipages.

(13) *Si les arts cessoient d'être en honneur.* Comme les tailles devinrent personnelles et arbitraires dans le royaume, et que l'on taxa l'aisance et l'industrie, les arts étoient négligés, et les artisans ne se mettoient pas en peine de paroître habiles, croyant se rédimier par là des contributions dont on les chargeoit.

(14) *S'ils négligeoient leurs manufactures.* La proscription des réformés de France ayant donné lieu à l'établissement de quantité de manufactures hors du royaume, comme celles des étoffes en soie, les villes de Lyon, de Tours, etc. en ont souffert un préjudice irréparable.

du le faste des marchands qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font. Sur-tout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner selon vos vues. Il est plus convenable que le prince ne s'en mêle point, et qu'il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine; autrement il les découragera. Il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses états. Le commerce est comme certaines sources: si vous voulez détourner leur cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit et la commodité qui attirent les étrangers chez vous. Si vous leur rendez le commerce moins commode et moins utile, ils se retirent insensiblement, et ne reviennent plus, parce que d'autres peuples profitant de votre imprudence, les attirent chez eux, et les accoutument à se passer de vous. Il faut même vous avouer que depuis quelque temps, la gloire de Tyr est bien obscurcie. O! si vous l'aviez vue, mon cher Télémaque, avant le règne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus ici maintenant que les tristes restes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureuse Tyr! en quelles mains es-tu tombée! Autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre.

Pygmalion craint tout, et des étrangers, et de ses sujets. Au lieu d'ouvrir, suivant notre ancienne coutume, ses ports à toutes les nations les plus éloignées, dans une entière liberté, il veut savoir le nombre des vaisseaux qui arrivent, leur pays, le nom des hommes qui y sont, leur genre de commerce, la nature et le prix de leurs marchandises; et le temps qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis, car il use de supercherie pour surprendre les marchands, et pour confisquer leurs marchandises. Il inquiète les marchands qu'il croit les plus opulens; il établit sous divers prétextes de nouveaux impôts; il veut entrer lui-même dans le commerce, et tout le monde craint d'avoir affaire avec lui. Ainsi le commerce languit. Les étrangers oublient peu à peu le chemin de Tyr qui leur étoit autrefois si connu; et si

Pygmalion

Pygmalion ne change de conduite, notre gloire et notre puissance seront bientôt transportées à quelque autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai ensuite à Narbal comment les Tyriens s'étoient rendus si puissans sur la mer; car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui sert au gouvernement d'un royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui nous fournissent les bois des vaisseaux, et nous les réservons avec soin pour cet usage; on n'en coupe jamais que pour les besoins publics. Pour la construction des vaisseaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment, lui disois-je, avez-vous pu trouver ces ouvriers? Il me répondit: Ils se sont formés peu à peu dans le pays. Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les arts, on est sûr d'avoir bientôt des hommes qui les mènent à leur dernière perfection; car les hommes qui ont le plus de sagesse et de talent, ne manquent point de s'adonner aux arts auxquels les grandes récompenses sont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réussissent dans les arts et dans les sciences utiles à la navigation. On considère un bon géomètre, on estime fort un habile astronome, on comble de biens un pilote qui surpasse les autres dans sa fonction: on ne méprise point un bon charpentier; au contraire, il est bien payé et bien traité: les bons rameurs même ont des récompenses sûres et proportionnées à leurs services; on les nourrit bien, on a soin d'eux quand ils sont malades; en leur absence on a soin de leurs femmes et de leurs enfans. S'ils périssent dans un naufrage, on dédommage leur famille. On renvoie chez eux ceux qui ont servi un certain temps; ainsi on en a autant qu'on en veut. Le père est ravi d'élever son fils dans un si bon métier, et dès sa plus tendre jeunesse, il se hâte de lui enseigner à manier la rame, à tendre les cordages et à mépriser les tempêtes. C'est ainsi qu'on mène les hommes, sans contrainte, par la récompense et par le bon ordre. L'autorité seule ne fait jamais bien; la soumission des inférieurs ne suffit pas: il faut

gagner les cœurs, et faire trouver aux hommes leur avantage dans les choses où l'on veut se servir de leur industrie.

Après ce discours, Narbal me mena visiter tous les magasins, les arsenaux et tous les métiers qui servent à la construction des navires. Je demandois le détail des moindres choses, et j'écrivois tout ce que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonstance utile.

Cependant Narbal, qui connoissoit Pygmalion, et qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fusse découvert par les espions du roi, qui alloient nuit et jour par toute la ville; mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupés à visiter curieusement le port et à interroger divers marchands, nous vîmes venir à nous un officier de Pygmalion, qui dit à Narbal : Le roi vient d'apprendre d'un des capitaines des vaisseaux qui sont revenus d'Égypte avec vous, que vous avez amené un étranger qui passe pour Cyprien : le roi veut qu'on l'arrête, et qu'on sache certainement de quel pays il est; vous en répondrez sur votre tête. Dans ce moment je m'étois un peu éloigné pour regarder de plus près les proportions que les Tyriens avoient gardées dans la construction d'un vaisseau presque neuf, qui étoit, disoit-on, par cette proportion exacte de toutes ses parties, le meilleur voilier qu'un eût jamais vu dans le port; et j'interrogeois l'ouvrier qui avoit réglé cette proportion.

Narbal, surpris et effrayé, répondit : Je vais chercher cet étranger qui est de l'île de Cypre. Mais quand il eut perdu de vue cet officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévu, me dit-il, mon cher Télémaque; nous sommes perdus. Le roi, que sa défiance tourmente jour et nuit, soupçonne que vous n'êtes pas de l'île de Cypre : il ordonne qu'on vous arrête; il me veut faire périr si je ne vous mets entre ses mains. Que ferons-nous? O Dieux! donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce péril. Il faudra,

Télémaque, que je vous mène au palais du roi. Vous soutiendrez que vous êtes Cyprien, de la ville d'Amathonte, fils d'un statuaire de Vénus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois votre père, et peut-être que le roi, sans approfondir davantage, vous laissera partir. Je ne vois plus d'autres moyens de sauver votre vie et la mienne.

Je répondis à Narbal : Laissez périr un malheureux que le destin veut perdre : je sais mourir, Narbal, et je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur. Je ne puis me résoudre à mentir ; je ne suis point Cyprien, et je ne saurois dire que je le suis. Les Dieux voient ma sincérité ; c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance, s'ils le veulent ; mais je ne veux point la sauver par un mensonge (15).

Narbal me répondit : Ce mensonge, Télémaque, n'a rien qui ne soit innocent ; les Dieux même ne peuvent le condamner : il ne fait aucun mal à personne ; il sauve la vie à deux innocens ; il ne trompe le roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous poussez trop loin l'amour de la vertu, et la crainte de blesser la religion.

Il suffit, lui disois-je, que le mensonge soit mensonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en présence des Dieux, et qui doit tout à la vérité. Celui qui blesse la vérité, offense les Dieux, et se blesse lui-même, car il parle contre sa conscience. Cessez, Narbal, de me proposer ce qui est indigne de vous et de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils auront bien nous délivrer. S'ils veulent nous laisser périr, nous serons, en mourant, les victimes de la vérité, et nous laisserons aux hommes l'exemple de préférer la vertu sans tache à une longue vie : la mienne n'est déjà que trop longue, étant si mal-

(15) Cette morale est admirable, et tout-à-fait opposée à celle des Jésuites, que l'on a en vue de combattre ici. Comme le roi avoit été élevé selon les maximes de la dernière, l'auteur montre par là à son élève que ce n'étoit, ni sur les principes, ni sur l'exemple de son aïeul, qu'il devoit se régler.

à l'avarice et à la volupté. Celui qui craint avec tant d'exès d'être trompé, disions-nous, mérite de l'être et l'est presque toujours grossièrement. Il se défie des gens de bien, et s'abandonne à des scélérats ; il est le seul qui ignore ce qui se passe. Voyez Pygmalion, il est le jouet d'une femme sans pudeur. Cependant les Dieux se servent du mensonge des méchans pour sauver les bons, qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

En même temps nous aperçûmes que les vents changeoient et qu'ils devenoient favorables aux vaisseaux de Cypré. Les Dieux se déclarent, s'écria Narbal ; ils veulent, mon cher Télémaque, vous mettre en sûreté : fuyez cette terre cruelle et maudite. Heureux qui pourroit vous suivre jusques dans les rivages les plus inconnus ! Heureux qui pourroit vivre et mourir avec vous ! Mais un destin sévère n'attache à cette malheureuse patrie ; il faut souffrir avec elle ; peut-être faudra-t-il être enseveli dans ses ruines : n'importe, pourvu que je dise toujours la vérité, et que mon cœur n'aime que la justice. Pour vous, ô mon cher Télémaque ! je prie les Dieux, qui vous conduisent comme par la main, de vous accorder le plus précieux de tous les dons, qui est la vertu pure et sans tache jusqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque, consolez Pénélope, délivrez-la de ses téméraires amans ; que vos yeux puissent voir, que vos mains puissent embrasser le sage Ulysse, et qu'il trouve en vous un fils égal à sa sagesse ! Mais dans votre bonheur, souvenez vous du malheureux Narbal, et ne cessez jamais de m'aimer.

Quand il eut achevé ces paroles, je l'arrosai de mes larmes sans lui répondre. De profonds soupirs m'empêchoient de parler. Nous nous embrassions en silence. Il me mena jusqu'au vaisseau, il demeura sur le rivage ; et quand le vaisseau fut parti, nous ne cessions de nous regarder, tant que nous pûmes nous voir.

L I V R E I I.

S O M M A I R E.

CALYPSO interrompt Télémaque pour le faire reposer. Mentor le blâme en secret d'avoir entrepris le récit de ses aventures, et lui conseille de les achever, puisqu'il les a commencées. Télémaque raconte, que pendant sa navigation de Tyr jusqu'en l'île de Cypre, il avoit eu un songe où il avoit vu Vénus et Cupidon, contre qui Minerve le protégeoit ; qu'ensuite il avoit cru voir aussi Mentor qui l'exhortoit à fuir l'île de Cypre ; qu'à son réveil une tempête auroit fait périr le vaisseau, s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Cypriens, noyés dans le vin, étoient hors d'état de le sauver ; qu'à son arrivée dans l'île, il avoit vu avec horreur les exemples les plus contagieux ; mais que le Syrien Hazaël, dont Mentor étoit devenu l'esclave, se trouvant alors au même lieu, lui avoit rendu ce sage conducteur, et les avoit embarqués dans son vaisseau pour les mener en Crète, et que, dans ce trajet, ils avoient vu le beau spectacle d'Amphitrite traînée dans son char par des chevaux marins ; qu'en arrivant en Crète, il apprit qu'Idoménée, roi de cette île, avoit sacrifié son fils unique pour accomplir un vœu indiscret.

CALYPSO, qui avoit été, jusqu'à ce moment ; immobile et transportée de plaisir, en écoutant les aventures de Télémaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos. Il est temps, lui dit-elle, que vous alliez goûter les douceurs du sommeil après tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici ; tout vous est favorable. Abandonnez-vous donc à la joie ; goûtez la paix et tous les autres dons des Dieux, dont vous allez être comblé. Demain,

quand l'Aurore avec ses doigts de rose entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient, et que les chevaux du Soleil, sortant de l'onde auère, répandront les flammes du jour pour chasser devant eux toutes les étoiles du ciel, nous reprendrons, mon cher Télémaque, l'histoire de vos malheurs. Jamais votre père n'a égalé votre sagesse et votre courage. Ni Achille (a); vainqueur d'Hector, ni Thésée (b), revenu des Enfers, ni même le grand Alcide (c), qui a purgé la terre de tant de monstres, n'ont fait voir autant de force et de vertu que vous. Je souhaite qu'un profond sommeil vous rende cette nuit courte. Mais hélas ! qu'elle sera longue pour moi ! Qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je sais déjà, et de vous demander ce que je ne sais pas encore ! Allez, mon cher Télémaque, avec le sage Mentor que les Dieux vous ont rendu; allez dans cette grotte écartée, où tout est préparé pour votre repos. Je prie Morphée de répandre ses doux charmes sur vos paupières appesanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatigués, et de vous envoyer des songes légers, qui, voltigeant autour de vous, flattent vos sens par les images les plus riantes, et repoussent loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La Déesse conduisit elle-même Télémaque dans cette grotte séparée de la sienne. Elle n'étoit ni moins rustique, ni moins agréable. Une fontaine, qui couloit dans un coin, y faisoit un doux murmure, qui appeloit le sommeil. Les Nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, sur lesquels

(a) Achille étoit fils de Pélée, roi de Thessalie, et de Thétis, fille de Nérée. Il fut tué par Paris, frère d'Hector, dans le temple d'Apollon, pendant qu'il épousoit Polyxène, fille de Priam.

(b) Thésée, fils d'Égée, roi d'Athènes, descendit aux Enfers pour enlever Proserpine; mais il y fut enchaîné par ordre de Pluton, jusqu'à ce que Hercule le vint délivrer.

(c) C'est Hercule, fils de Jupiter et d'Alcmène, femme d'Amphitryon. Il fut haï de Junon, qui le fit exposer à plusieurs monstres, dont néanmoins il fut vainqueur.

elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Télémaque, et l'autre d'ours pour Mentor. Avant que de laisser fermer ses yeux au sommeil, Mentor parla ainsi à Télémaque : Le plaisir de raconter vos histoires vous a entraîné ; vous avez charmé la Déesse, en lui expliquant les dangers dont votre courage et votre industrie vous ont tiré : par là vous n'avez fait qu'enflammer davantage son cœur, et que vous préparer une plus dangereuse captivité. Comment espérez-vous qu'elle vous laisse maintenant sortir de son île, vous qui l'avez enchantée par le récit de vos aventures ? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler sans prudence. Elle s'étoit engagée à vous raconter des histoires, et à vous apprendre quelle a été la destinée d'Ulysse ; elle a trouvé moyen de parler long-temps sans rien dire ; et elle vous a engagé à lui expliquer tout ce qu'elle désire savoir : tel est l'art des femmes flatteuses et passionnées. Quand est-ce, ô Télémaque ! que vous serez assez sage pour ne parler jamais par vanité, et que vous saurez taire tout ce qui vous est avantageux, quand il n'est pas utile à dire ? Les autres admirent votre sagesse dans un âge où il est pardonnable d'en manquer : pour moi, je ne puis vous rien pardonner ; je suis le seul qui vous connois, et qui vous aime assez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la sagesse de votre père !

Quoi donc ! répondit Télémaque, pouvois-je refuser à Calypso de lui raconter mes malheurs ? Non, reprit Mentor, il falloit les lui raconter ; mais vous deviez le faire, en ne lui disant que ce qui pouvoit lui donner de la compassion. Vous pouviez lui dire que vous aviez été tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Egypte. C'étoit lui dire assez : et tout le reste n'a servi qu'à augmenter le poison qui brûle déjà son cœur. Plaise aux Dieux que le vôtre puisse s'en préserver !

Mais que serai-je donc ? continua Télémaque d'un ton modéré et docile. Il n'est plus temps, répartit Mentor, de lui cacher ce qui reste de vos aventures :

elle en sait assez pour ne pouvoir être trompée sur ce qu'elle ne sait pas encore ; votre réserve ne serviroit qu'à l'irriter : achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux ont fait en votre faveur, et apprenez une autre fois à parler plus sobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque louange. Télémaque reçut avec amitié un si bon conseil, et ils se couchèrent.

Aussitôt que Phébus eut répandu ses premiers rayons sur la terre, Mentor, entendant la voix de la Déesse qui appelloit les Nymphes dans les bois, éveilla Télémaque. Il est temps, lui dit-il, de vaincre le sommeil : allons retrouver Calypso ; mais déliez-vous de ses douces paroles ; ne lui ouvrez jamais votre-cœur ; craignez le poison flatteur de ses louanges. Hier, elle vous élevoit au-dessus de votre sage père, de l'invincible Achille, du fameux Thésée, d'Hercule devenu immortel (1). Sentîtes-vous combien cette louange est excessive ? Crûtes-vous ce qu'elle disoit ? Sachez qu'elle ne le croit pas elle-même (2). Elle ne vous loue qu'à cause qu'elle vous croit foible, et assez vain pour vous laisser tromper par des louanges disproportionnées à vos actions.

Après ces paroles, ils allèrent au lieu où la Déesse les attendoit. Elle sourit en les voyant, et cacha, sous une apparence de joie, la crainte et l'inquié-

(1) Par là, on apprenoit au duc de Bourgogne à éviter la fausse gloire à laquelle son aïeul s'étoit trop abandonné. Ses flatteurs lui ayant persuadé qu'il étoit plus qu'un homme, il ne crut pas que personne pût jamais lui être comparé. C'est pourquoi il souffrit qu'on lui donnât le soleil pour emblème de sa puissance, et qu'on lui attribuât l'immortalité, comme on a fait dans l'inscription de la place des Victoires à Paris. Cette place étoit bâtie lorsque cet Ouvrage fut composé, et c'est à quoi on a fait ici allusion.

(2) Elle ne vous loue, etc. Voilà un trait des plus forts contre le roi, dont chacun connoissoit la foiblesse sur le chapitre de la louange. On a beau dire qu'il n'en vouloit que de fines, celle du *Vno immortalis* étoit trop grossière pour tomber dans l'esprit d'un prince qui auroit été tant soit peu délicat.

tude qui troubloient son cœur ; car elle prévoyoit que Télémaque conduit par Mentor, lui échapperoit de même qu'Ulysse. Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Télémaque, de satisfaire ma curiosité. J'ai cru pendant toute la nuit vous voir partir de Phénicie, et chercher une nouvelle destinée dans l'île de Cypré : dites-nous donc quel fut ce voyage, et ne perdons pas un moment. Alors on s'assit sur l'herbe semée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais.

Calypso ne pouvoit s'empêcher de jeter sans cesse des regards tendres et passionnés sur Télémaque, et de voir avec indignation que Mentor observoit jusqu'au moindre mouvement de ses yeux. Cependant toutes les Nymphes en silence se penchoient pour prêter l'oreille, et faisoient une espèce de demi-cercle pour mieux écouter et pour mieux voir. Les yeux de l'assemblée étoient immobiles et attachés sur le jeune homme. Télémaque baissant les yeux et rougissant avec beaucoup de grâce, reprit ainsi la suite de son histoire.

A peine le doux souffle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phénicie disparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens, dont j'ignorois les mœurs, je résolus de me taire, de remarquer tout, et d'observer toutes les règles de la discrétion pour gagner leur estime. Mais pendant mon silence un sommeil doux et puissant vint me saisir ; mes sens étoient liés et suspendus ; je goûtois une paix et une joie profonde qui enivroient mon cœur. Tout-à-coup je crus voir Vénus, qui lendoit les nues dans son char volant, conduit par deux colombes. Elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeunesse, ces grâces tendres qui parurent en elle quand elle sortit de l'écume de l'Océan, et qu'elle éblouit les yeux de Jupiter même. Elle descendit tout-à-coup d'un vol rapide jusqu'àuprès de moi, me mit en souriant la main sur l'épaule ; et me nommant par mon nom, prononça ces paroles : Jeune Grec, tu vas entrer dans mon empire, tu arriveras bientôt dans cette île fortunée, où les plaisirs, les ris et les jeux folâtres naissent,

sous mes pas. Là, tu brûleras des parfums sur mes autels ; là, je te plongerais dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces espérances, et garde-toi bien de résister à la plus puissante de toutes les Déeses qui veut te rendre heureux.

En même temps j'aperçus l'enfant Cupidon, dont les petites ailes s'agitant ; le faisoient voler autour de sa mère. Quoiqu'il eût sur son visage la tendresse, les grâces et l'enjouement de l'enfance, il avoit je ne sais quoi dans ses yeux perçans qui me faisoit peur. Il rioit en me regardant ; son ris étoit malin, moqueur et cruel. Il tira de son carquois d'or la plus aiguë de ses flèches : il banda son arc, et alloit me percer, quand Minerve se montra soudainement pour me couvrir de son égide. Le visage de cette Déesse n'avoit point cette beauté molle et cette langueur passionnée que j'avois remarquées dans le visage et dans la posture de Vénus. C'étoit au contraire une beauté simple, négligée, modeste : tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force et de majesté. La flèche de Cupidon ne pouvant percer l'égide, tomba par terre. Cupidon indigné en soupira amèrement ; il eut honte de se voir vaincu. Loin d'ici ! s'écria Minerve, loin d'ici, téméraire enfant : tu ne vaincras jamais que des âmes lâches, qui aiment mieux les honteux plaisirs que la sagesse, la vertu et la gloire ! A ces mots l'Amour irrité s'envola, et Vénus remontant vers l'Olympe ; je vis long-temps son char avec ses deux colombes dans une nuée d'or et d'azur ; puis elle disparut. En baissant mes yeux vers la terre, je ne trouvai plus Minerve.

Il me sembla que j'étois transporté dans un jardin délicieux tel qu'on dépeint les Champs-Élysées. En ce lieu je reconnus Mentor, qui me dit : Fuyez cette cruelle terre, cette île enpestée, où l'on ne respire que la volupté. La vertu la plus courageuse y doit trembler, et ne se peut sauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je voulus me jeter à son cou pour l'embrasser ; mais je sentoais que mes pieds ne pouvoient se mouvoir, que mes genoux se déroboient

sous moi, et que mes mains, s'efforçant de saisir Mentor, cherchoient une ombre vaine qui m'échappoit toujours. Dans cet effort, je m'éveillai, et je connus que ce songe mystérieux étoit un avertissement divin. Je me sentis plein de courage contre les plaisirs, et de défiance contre moi-même pour détester la vie molle des Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus que Mentor avoit perdu la vie, et qu'ayant passé les ondes du Styx (d), il habitoit l'heureux séjour des âmes justes.

Cette pensée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger qui erre sans espérance de revoir sa patrie. Cependant, tous les Cypriens qui étoient dans le vaisseau, s'abandonnoient à une folle joie. Les rameurs, ennemis du travail, s'endormoient sur leurs rames; le pilote, couronné de fleurs, la voûte le gouvernail, et tenoit en sa main une grande cruche de vin qu'il avoit presque vidée; lui et tous les autres, troublés par la fureur de Bacchus, chantoient, en l'honneur de Vénus et de Cupidon, des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainsi les dangers de la mer, une soudaine tempête troubla le ciel et la mer. Les vents déchainés mugissoient avec fureur dans les voiles, les ondes noires battoient les flancs du navire qui gémissoit sous leurs coups. Tantôt nous montions sur le dos des vagues enflées, tantôt la mer sembloit se dérober sous le navire, et nous précipiter dans l'abîme. Nous apercevions auprès de nous des rochers, contre lesquels les flots irrités se brisoient avec un bruit horrible. Alors je compris, par expérience, ce que j'avois souvent ouï dire à

(d) Le Styx est une fontaine au pied de la montagne Nonacris en Arcadie, dont les eaux sont si venimeuses et si froides, qu'elles font mourir aussitôt qu'on les a bues. Les poëtes feignent que c'est un fleuve ou marais d'enfer, par lequel les Dieux du ciel jurent avec tant de respect, qu'ils n'oseroient violer leur serment.

Mentor, que les hommes mous et abandonnés aux plaisirs, manquent de courage dans les dangers. Tous nos Cypriens abattus pleuroient comme des femmes; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets sur les délices de la vie, que de vaines promesses aux Dieux, pour leur faire des sacrifices si on pouvoit arriver au port. Personne ne conservoit assez de présence d'esprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devois, en sauvant ma vie, sauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le pilote, troublé par le vin comme une bacchante (e) étoit hors d'état de connoître le danger du vaisseau: j'encourageai les matelots effrayés, je leur fis abaisser les voiles; ils ramèrent vigoureusement: nous passâmes au travers des écueils, et nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort.

Cette aventure parut comme un songe à tous ceux qui me devoient la conservation de leur vie; ils me regardoient avec étonnement. Nous arrivâmes en l'île de Cypre (f) au mois du printemps, qui est consacré à Vénus. Cette saison, disoient les Cypriens, convient à cette Déesse; car elle semble animer toute la nature, et faire naître les plaisirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'île, je sentis un air doux qui rendoit les corps lâches et paresseux, mais qui inspiroit une humeur enjouée et solâtre. Je remarquai que la campagne, naturellement fertile et agréable, étoit presque inculte, tant les habitans étoient ennemis du travail. Je vis de tous côtés des femmes et de jeunes filles vainement parées, qui alloient, en chantant les louanges de Vénus, se dévouer à son temple: la beauté, les grâces, la joie, les plaisirs

(e) Les bacchantes étoient des femmes qui sacrifioient à Bacchus de trois en trois ans, de nuit, sur le mont Cithéron, proche de Thèbes, et sur d'autres montagnes de Thrèce. Elles tenoient des bâtons couverts de lierre, appelés thyrses, et sembloient possédées d'une fureur divine.

(f) Cypre est une île de la mer Méditerranée, très-fertile et très-délicieuse, consacrée à Vénus.

éclatoient également sur leurs visages, mais les grâces y étoient trop affectées; on n'y voyoit point une noble simplicité, et une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de mollesse, l'art de composer leurs visages, leur parure vaine, leur démarche languissante, leurs regards qui sembloient chercher ceux des hommes, leur jalousie entre elles pour allumer de grandes passions; en un mot, tout ce que je voyois dans ces femmes, me sembloit vil et méprisable: à force de me vouloir plaire, elles me dégoûtoient (3).

On me conduisit au temple de la Déesse: elle en a plusieurs dans cette île; car elle est particulièrement adorée à Cythère, à Idalie et à Paphos: c'est à Cythère (g) que je fus conduit. Le temple est tout de marbre; c'est un parfait péristyle: les colonnes sont d'une grosseur et d'une hauteur qui rendent cet édifice très-majestueux: au-dessus de l'architrave et de la frise, sont, à chaque face, de grands frontons, où l'on voit en bas-reliefs toutes les plus agréables aventures de la Déesse. A la porte du temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais dans l'enceinte du lieu sacré aucune victime; on n'y brûle point, comme ailleurs, la graisse des génisses et des taureaux; on n'y répand jamais leur sang; on présente seulement devant l'autel les bêtes qu'on offre, et on n'en peut offrir aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut, et sans tache: on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or; leurs cornes sont dorées et ornées de houquets de fleurs odoriférantes. Après qu'elles ont été présentées devant l'autel, on les renvoie dans un lieu écarté, où elles sont égorgées pour les festins des prêtres de la Déesse.

(3) Cette peinture des femmes de Cypre est le portrait au naturel des dames de la cour de France, pendant la jeunesse du roi, et jusqu'au temps de madame de Maintenon, qui fit prendre à toute la cour le masque de la dévotion.

(g) Cythère est proche de Candie: Venus y aborda dans une conque ou coquille de mer.

On offre aussi toutes sortes de liqueurs parfumées et du vin plus doux que le nectar. Les prêtres sont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or, et des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit et jour sur les autels les parfums les plus exquis de l'Orient, et ils forment une espèce de nuage qui monte vers le ciel. Toutes les colonnes du temple sont ornées de festons pendans ; tous les vases qui servent aux sacrifices, sont d'or ; un bois sacré de myrtes environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons et de jeunes filles d'une rare beauté, qui puissent présenter les victimes aux prêtres, et qui osent allumer le feu des autels ; mais l'impudence et la dissolution déshonorent un temple si magnifique.

D'abord, j'eus horreur de ce que je voyois ; mais insensiblement je commençois à m'y accoutumer. Le vice ne m'effrayoit plus ; toutes les compagnies m'inspiroient je ne sais quelle inclination pour le désordre. On se moquoit de mon innocence (4) ; ma retenue et ma pudeur servoient de jouet à ces peuples effrontés. On n'oublioit rien pour exciter toutes mes passions, pour me tendre des pièges, et pour réveiller en moi le goût des plaisirs. Je me sentois affoiblir tous les jours ; la bonne éducation que j'avois reçue, ne me soutenoit presque plus ; toutes mes bonnes résolutions s'évanouissoient ; je ne me sentois plus la force de résister au mal qui me pressoit de tous côtés ; j'avois même une mauvaise honte de la vertu. J'étois comme un homme qui nage dans une rivière profonde et rapide ; d'abord, il fend les eaux, et remonte contre le torrent ; mais si les bords sont escarpés, et s'il ne peut se reposer sur le rivage, il se laisse enfin peu à peu, et sa force

(4) Le roi même dans sa jeunesse étoit fort sérieux et fort retenu. Il ne bougeoit de chez les nièces du cardinal Mazarin ; et malgré leur familiarité, il les gémoit dans leurs divertissemens. Mais on ne fut pas long-temps sans tendre des pièges à son innocence, et la mauvaise éducation qu'il avoit eue contribua encore à l'y faire tomber plutôt. C'est contre un pareil danger que l'auteur munit ici son élève, en lui faisant sentir les périls auxquels sa jeunesse est exposée.

l'abandonne, ses membres épuisés s'engourdissent, et le cours du fleuve l'entraîne : ainsi mes yeux commençoient à s'obscurcir, mon cœur tomboit en défaillance, je ne pouvois plus rappeler ni ma raison, ni le souvenir des vertus de mon père. Le songe où je croyois avoir vu le sage Mentor descendu aux Champs-Élysées, achevoit de me décourager : une secrète et douce langueur s'emparoit de moi. J'aimois déjà le poison flatteur qui se glissoit de veine en veine, et qui pénétroit jusqu'à la moëlle de mes os. Je pouvois néanmoins encore de profonds soupins ; je versois des larmes amères ; je rugissois comme un lion dans ma fureur. O malheureuse jeunesse ! disois-je : ô Dieux ! qui vous jouez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous passer par cet âge qui est un temps de folie ou de fièvre ardente ! O que ne suis-je couvert de cheveux blancs, courbé et proche du tombeau comme Laërte mon aïeul ! La mort me seroit plus douce que la foiblesse honteuse où je me vois.

À peine avois-je ainsi parlé, que ma douleur s'adoucissoit, et que mon cœur enivré d'une folle passion, secouoit presque toute pudeur : puis je me voyois plongé dans un abîme de remords. Pendant ce trouble, je courois errant çà et là dans le sacré bocage, semblable à une biche que le chasseur a blessée : elle court au travers des vastes forêts pour soulager sa douleur ; mais la flèche qui l'a percée dans le flanc, la suit par-tout, elle porte par-tout avec elle le trait meurtrier. Ainsi je courois en vain pour m'oublier moi-même, et rien n'adoucissoit la plaie de mon cœur.

En ce moment j'aperçus assez loin de moi dans l'ombre épaisse de ce bois, la figure du sage Mentor ; mais son visage me parut si pâle, si triste et si austère, que je n'en pus ressentir aucune joie. Est-ce donc vous, ô mon cher ami, mon unique espérance ? Est-ce vous ? Quoi donc ! est-ce vous-même ? Une image trompeuse ne vient-elle pas abuser mes yeux ? Est-ce vous, Mentor ? Nest-ce point votre ombre encore sensible à mes maux ? N'êtes-vous point au

rang des âmes heureuses qui jouissent de leur vertu, et à qui les Dieux donnent des plaisirs purs dans une éternelle paix aux Champs-Élysées (h) ? Parlez, Mentor, vivez-vous encore ? suis-je assez heureux pour vous posséder : ou bien n'est-ce qu'une ombre de mon ami ? En disant ces paroles, je courais vers lui tout transporté jusqu'à perdre la respiration : il m'attendoit tranquillement sans faire un pas vers moi. O Dieux ! vous le savez, quelle fut ma joie, quand je sentis que mes mains le touchoient ! Non, ce n'est pas une vaine ombre ; je le tiens, je l'embrasse, mon cher Mentor ! C'est ainsi que je m'écriai : j'arrosai son visage d'un torrent de larmes ; je demurois attaché à son cou sans pouvoir parler. Il me regardoit tristement avec des yeux pleins d'une tendre compassion.

Enfin, je lui dis : Hélas ! d'où venez-vous ? En quels dangers ne m'avez-vous point laissé pendant votre absence ! et que ferois-je maintenant sans vous ? Mais sans répondre à mes questions : Fuyez, m'écria-t-il d'un ton terrible, fuyez, hâtez-vous de fuir ! Ici la terre ne porte pour fruit que du poison ; l'air qu'on respire est empesté : les hommes contagieux ne se parlent que pour se communiquer un venin mortel. La volupté lâche et infâme, qui est le plus horrible des maux sortis de la boîte de Pandore, amollit les cœurs, et ne souffre ici aucune vertu. Fuyez, que tardez-vous ? ne regardez pas même derrière vous en fuyant : effacez jusqu'au moindre souvenir de cette île exécrationnelle.

Il dit : et aussitôt je sentis comme un nuage épais qui se dissipoit de dessus mes yeux, et qui me laissoit voir la pure lumière : une joie douce et pleine d'un ferme courage renaissoit dans mon cœur. Cette joie étoit bien différente de cette autre joie molle et folâtre dont mes sens avoient été empoisonnés : l'une est une joie d'ivresse et de trouble, qui est entrecoupée de passions furieuses et de cuisans

(h) Les Champs-Élysées étoient, selon les poètes, le séjour des bienheureux. On en peut voir la description au Livre VI de l'Énéide.

remords : l'autre est une joie de raison , qui a quelque chose de bienheureux et de céleste ; elle est toujours pure et égale ; rien ne peut l'épuiser : plus on s'y plonge , plus elle est douce ; elle ravit l'âme sans la troubler. Alors je versai des larmes de joie , et je trouvois que rien n'étoit si doux que de pleurer ainsi. O heureux , disois-je , les hommes à qui la vertu se montre dans toute sa beauté ! Peut-on la voir sans l'aimer ? Peut-on l'aimer sans être heureux ?

Mentor me dit : Il faut que je vous quitte ; je pars dans ce moment ; il ne m'est pas permis de m'arrêter. Où allez-vous donc lui répondis-je ? En quelle terre inhabitable ne vous suivrai-je point ? Ne croyez pas pouvoir m'échapper ; je mourrai plutôt sur vos pas. En disant ces paroles , je le tenois serré de toute ma force. C'est en vain , me dit-il , que vous espérez de me retenir. Le cruel Métophis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes. Ceux-ci étant allés à Damas en Syrie pour leur commerce , voulurent se défaire de moi , croyant en tirer une grande somme d'un nommé Hazaël , qui cherchoit un esclave grec , pour connoître les mœurs de la Grèce , et pour s'instruire de nos sciences. En effet , Hazaël m'acheta chèrement. Ce que je lui ai appris de nos mœurs , lui a donné la curiosité de passer dans l'île de Crète pour étudier les sages loix de Minos. Pendant notre navigation , les vents nous ont contraints de relâcher dans l'île de Cypre ; en attendant un vent favorable , il est venu faire ses offrandes au temple : le voilà qui en sort ; les vents nous appellent ; déjà nos voiles s'enflent. Adieu , mon cher Télémaque : un esclave qui craint les Dieux , doit suivre fidèlement son maître. Les Dieux ne me permettent plus d'être à moi ; si j'étois à moi , ils le savent , je ne serois qu'à vous seul. Adieu , souvenez-vous des travaux d'Ulysse et des larmes de Pénélope , souvenez-vous des justes Dieux. O Dieux protecteurs de l'innocence , en quelle terre suis-je contraint de laisser Télémaque !

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laisser ici : plutôt mourir que de vous voir partir sans moi. Ce maître syrien est-il impitoyable ? Est-ce une tigresse dont il a sucé les mamelles dans son enfance ? Voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras ? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il souffre que je vous suive : vous m'exhortez vous-même à fuir, et vous ne voulez pas que je fuie en suivant vos pas. Je vais parler à Hazaël ; il aura peut-être pitié de ma jeunesse et de mes larmes ; puisqu'il aime la sagesse, et qu'il va si loin la chercher, il ne peut avoir un cœur féroce et insensible. Je me jeterai à ses pieds, j'embrasserai ses genoux, je ne le laisserai point aller, qu'il ne m'ait accordé de vous suivre. Mon cher Mentor, je me serai esclave avec vous, je lui offrirai de me donner à lui : s'il me refuse, c'est fait de moi, je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël appela Mentor ; je me prosternai devant lui ; il fut surpris de voir un inconnu en cette posture. Que voulez-vous, me dit-il ? La vie, répondis-je ; car je ne puis vivre si vous ne souffrez que je suive Mentor qui est à vous. Je suis le fils du grand Ulysse, le plus sage des rois de la Grèce, qui ont renversé la superbe ville de Troie, fameuse dans toute l'Asie. Je me vous dis pas ma naissance pour me vanter, mais seulement pour vous inspirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon père dans toutes les mers, ayant avec moi cet homme, qui étoit pour moi un autre père : la fortune, pour comble de maux, me l'a enlevé, elle l'a fait votre esclave ; souffrez que je le sois aussi. S'il est vrai que vous aimiez la justice, et que vous alliez en Crète pour apprendre les loix du bon roi Minos, n'endurcissez point votre cœur contre mes soupirs et contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un roi, qui est réduit à demander la servitude comme son unique ressource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'esclavage ; n'ai mes premiers malheurs n'étoient que de foibles essais des outrages de la fortune ; maintenant je crains

de ne pouvoir être reçu parmi les esclaves. O Dieux ! voyez mes maux ! O Hazaël ! souvenez-vous de Minos, dont vous admirez la sagesse, et qui nous jugera tous deux dans le royaume de Pluton (i).

Hazaël me regardant avec un visage doux et humain, me tendit la main et me releva. Je n'ignore pas, me dit-il, la sagesse et la vertu d'Ulysse : Mentor m'a raconté souvent quelle gloire il a acquise parmi les Grecs ; et d'ailleurs, la prompte renommée a fait entendre son nom à tous les peuples d'Orient. Suivez-moi, fils d'Ulysse, je serai votre père jusqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne serais pas touché de la gloire de votre père, de ses malheurs et des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor m'engageroit à prendre soin de vous. Il est vrai que je l'ai acheté comme esclave, mais je le garde comme un ami fidelle : l'argent qu'il m'a coûté m'a acquis le plus cher et le plus précieux ami que j'aie sur la terre. J'ai trouvé en lui la sagesse : je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment il est libre, vous le serez aussi ; je ne vous demande à l'un et à l'autre que votre cœur.

En un instant je passai de la plus amère douleur à la plus vive joie que les mortels puissent sentir. Je me voyois sauvé d'un horrible danger ; je m'approchois de mon pays ; je trouvois un secours pour y retourner ; je goûtois la consolation d'être auprès d'un homme qui m'aimoit déjà par le pur amour de la vertu. Enfin, je retrouvois tout, en retrouvant Mentor pour ne le plus quitter.

Hazaël s'avance sur le bord du rivage : nous le suivons. On entre dans le vaisseau ; les rameurs fendent les ondes paisibles : un zéphyr léger se joue dans nos voiles, il anime tout le vaisseau et lui donne un doux mouvement. L'île de Cypro disparoit bientôt. Hazaël, qui avoit impatience de connoître

(i) Minos étoit fils de Jupiter et d'Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie. Il étoit roi de Candie ; et parce qu'il étoit fort juste, on a feint que Pluton l'avoit choisi pour être juge dans les Enfers.

mes sentimens, me demanda ce que je pensois des mœurs de cette île. Je lui dis ingénument à quels dangers ma jeunesse avoit été exposée, et le combat que j'avois souffert au dedans de moi. Il fut touché de mon horreur pour le vice, et dit ces paroles : O Vénus ! je reconnois votre puissance et celle de votre fils ; j'ai brûlé de l'encens sur vos autels : mais souffrez que je déteste l'infâme mollesse des habitans de votre île, et l'impudence brutale avec laquelle ils célèbrent vos fêtes.

Ensuite il s'entretenoit avec Mentor de cette première puissance qui a formé le ciel et la terre ; de cette lumière infinie, invariable, qui se donne à tous sans se partager ; de cette vérité souveraine et universelle qui éclaire tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les corps. Celui, ajoutoit-il, qui n'a jamais vu cette lumière pure, est aveugle comme un aveugle-né : il passe sa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le soleil n'éclaire point pendant plusieurs mois de l'année. Il croit être sage, et il est insensé ; il croit tout voir et il ne voit rien ; il meurt n'ayant jamais rien vu, tout au plus il aperçoit de sombres et fausses lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainsi sont tous les hommes entraînés par le plaisir des sens et par le charme de l'imagination. Il n'y a point sur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent cette raison éternelle : c'est elle qui nous inspire quand nous pensons bien : c'est elle qui nous reprend quand nous pensons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie. Elle est comme un grand Océan de lumière : nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent, et qui y retournent pour s'y perdre.

Quoique je ne comprisse pas encore parfaitement la sagesse de ce discours, je ne laissois pas d'y goûter je ne sais quoi de pur et de sublime : mon cœur en étoit échauffé, et la vérité me sembloit resplendir dans toutes ces paroles. Ils continuèrent à parler de l'origine des Dieux, des héros, des poètes.

de l'âge d'or, du déluge, des premières histoires du genre humain, du fleuve d'oubli (k) où se plongent les âmes des morts; des peines éternelles, préparées aux impies dans le gouffre noir du Tartare (l), et de cette heureuse paix dont jouissent les justes dans les Champs-Élysées, sans crainte de la pouvoir perdre.

Pendant qu'Hazaël et Mentor parloient, nous aperçûmes des Dauphins couverts d'une écaille qui paroissoit d'or et d'azur. En se jouant ils soulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des Tritons qui sonnoient de la troupette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite (m), traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, et qui feulant l'onde salée, laissoient loin derrière eux un vaste sillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflammés, et leurs bouches étoient fumantes. Le char de la Déesse étoit une conque d'une merveilleuse figure; elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, et les roues étoient d'or. Ce char sembloit voler sur la face des eaux paisibles. Une troupe de Nymphes couronnées de fleurs, nageoient en foule derrière le char; leurs beaux cheveux pendoient sur leurs épaules, et flottoient au gré du vent. La Déesse tenoit d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues; de l'autre, elle portoit sur ses genoux le petit Dieu Palémon son fils, pendant à sa inamelle. Elle avoit un visage serein et une douce majesté, qui faisoient fuir les vents séditieux et toutes les noires tempêtes. Les Tritons conduisoient les chevaux, et tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottoit dans l'air au-dessus du char; elle étoit à demi-enflée par le souffle d'une multitude de petits Zéphyrus qui

(k) Ce fleuve est nommé *Léthé* par les poètes, d'un mot grec qui signifie *oubli*, parce qu'ils feignent que ses eaux ôtent la mémoire du passé.

(l) Le Tartare est un lieu dans les Enfers où les méchants sont tourmentés. Il est ainsi nommé d'un mot grec, qui signifie *troubler*, ou d'un autre, qui signifie *trembler de froid*.

(m) Amphitrite, fille de l'Océan et de Doris, femme de Neptune, est la Déesse de la mer.

s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs, Eole (n) empressé, inquiet et ardent. Son visage ridé et chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais et pendans, ses yeux pleins d'un feu sombre et austère tenoient en silence les fiers Aquilons, et repousoient tous les nuages. Les immenses baleines et tous les monstres marins, faisant avec leurs narines un flux et reflux de l'onde amère, sortoient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la Déesse.

Après que nous eûmes admiré ce spectacle, nous commençâmes à découvrir les montagnes de Crète (o), que nous avions encore assez de peine à distinguer des nuées du ciel et des flots de la mer. Bientôt, nous vîmes le sommet du mont Ida, au-dessus des autres montagnes de l'île, comme un vieux cerf dans une forêt porte son bois rameux au-dessus des têtes des jeunes faons dont il est suivi. Peu à peu, nous vîmes plus distinctement les côtes de cette île, qui se présentoient à nos yeux comme un amphithéâtre. Autant la terre de Cypré nous avoit paru négligée et inculte, autant celle de Crète se monroit fertile et ornée de tous les fruits par le travail de ses habitans.

De tous côtés nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égaloient des villes, et des villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du laboureur diligent ne fût imprimée : par-tout la charrue avoit laissé de creux sillons ; les ronces, les épines et toutes les plantes, qui occupent inutilement la terre, sont inconnues en ce pays. Nous considérons avec plaisir les creux vallons, où les tronpeaux de bœufs mugissent dans les gras herbages le long des ruisseaux ; les moutons paissans sur le penchant d'une colline ; les vastes can-

(n) Eole étoit fils de Jupiter et d'Acète, fille d'Hippocès, troyen. Les poëtes l'ont fait Dieu des vents, parce qu'il savoit prédire les vents selon les saisons.

(o) Crète, aujourd'hui Candie, île de la mer Méditerranée, célèbre pour ses bons vins ; et où il y avoit autrefois cent îles.

pagnes couvertes de jaunes épis, riches dons de la seconde Cérés; enfin, les montagnes ornées de pampres et de grappes d'un raisin déjà coloré, qui promettoient aux vendangeurs les doux présens de Bacchus pour charmer les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Crète, et il nous expliqua ce qu'il en connoissoit. Cette île, disoit-il, admirée de tous les étrangers, et fameuse par ses cent villes, nourrit sans peine tous ses habitans, quoiqu'ils soient innombrables; c'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fécond ne peut s'épuiser: plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance; ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres. La terre, cette bonne mère, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfans, qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition et l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur. Les hommes veulent tout avoir, et ils se rendent malheureux par le désir du superflu: s'ils vouloient vivre simplement, et se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verrait partout l'abondance, la joie, l'union et la paix.

C'est ce que Minos, le plus sage et le meilleur de tous les rois, avoit compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette île, est le fruit de ses loix. L'éducation qu'il faisoit donner aux enfans, rend les corps sains et robustes: on les accoutume d'abord à une vie simple, frugale et laborieuse: on suppose que toute volupté amollit le corps et l'esprit; on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincible par la vertu, et d'acquérir beaucoup de gloire. On ne met pas seulement le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richesses et les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices, qui sont impunis chez les autres peuples: l'ingratitude, la dissimulation et l'avarice.

Pour le faste et la mollesse, on n'a jamais besoin

de les réprimer, car ils sont inconnus en Crète; tout le monde y travaille, et personne ne songe à s'y enrichir: chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce et réglée, où l'on jouit en paix et avec abondance de tout ce qui est véritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni palais dorés. Les habits sont de laine fine et de belle couleur, mais tout unis et sans broderie. Les repas y sont sobres; on y boit peu de vin; le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, et le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange de grosses viandes sans ragoût; encore même a-t-on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs, pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodes, riantes, mais sans ornement. La superbe architecture n'y est pas ignorée; mais elle est réservée pour les temples des Dieux, et les hommes n'oseroient avoir des maisons semblables à celles des Immortels. Les grands biens des Crétois sont: la santé, la force, le courage, la paix et l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superflus, l'habitude du travail et l'horreur de l'oisiveté, l'émulation pour la vertu, la soumission aux loix, et la crainte des justes Dieux.

Je lui demandai en quoi consistoit l'autorité du roi, et il me répondit: Il peut tout sur les peuples; mais les loix peuvent tout sur lui (5). Il a une puissance absolue pour faire le bien, et les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui contiennent les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le père de ses

(5) Il peut tout sur les peuples, mais les loix peuvent tout sur lui. L'on ne pouvoit guères marquer d'une manière plus forte l'autorité absolue de Louis XIV, qui ne pouvoit tout sur les peuples que par l'abus qu'il faisoit de son pouvoir, et qui, bien loin d'obéir aux loix, les plioit à sa volonté; selon le temps et les circonstances. Il faut prendre de même le contre-pied de tout ce qui est dit dans la suite.

sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve par sa sagesse et par sa modération, à la félicité de tant d'hommes; et non pas que tant d'hommes servent par leur misère et par leur servitude lâche, à flatter l'orgueil et la mollesse d'un seul homme. Le roi ne doit rien avoir au-dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire, ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect de celui qui doit soutenir les loix. D'ailleurs, le roi doit être plus sobre, plus ennemi de la mollesse, plus exempt de faste et de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses et de plaisirs; mais plus de sagesse, de vertu et de gloire que le reste des hommes. Il doit être au dehors le défenseur de la patrie en commandant les armées; et au dedans le juge des peuples pour les rendre bons, sages et heureux. Ce n'est point pour lui-même que les Dieux l'ont fait roi (6); il ne l'est que pour être l'homme des peuples: c'est aux peuples qu'il doit tout son temps, tous ses soins, toute son affection, et il n'est digne de la royauté, qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ses enfans régnassent après lui qu'à condition qu'ils régneroient suivant ces maximes. Il aimoit encore plus son peuple que sa famille (7); c'est par une telle sagesse qu'il a rendu la Crète si puissante et si heureuse: c'est par cette modération qu'il a effacé la gloire de tous les conquérans qui veulent faire servir les peuples à leur propre grandeur, c'est-à-dire à leur vanité; enfin, c'est par sa justice qu'il a mérité d'être aux Enfers le souverain juge des morts.

Pendant que Mentor faisoit ce discours, nous abordâmes dans l'île. Nous vîmes le fameux Laby-

(6) Louis XIV rapportoit tout à lui-même et à sa gloire; c'est le motif de toutes ses déclarations de guerre, et particulièrement de celle qu'il fit aux Hollandois en 1672.

(7) Le roi aimoit beaucoup plus sa famille que son peuple, puisqu'il a toujours sacrifié son peuple à l'agrandissement de sa maison.

rinthe, ouvrage des mains de l'ingénieur Dédale (p), et qui étoit une imitation du grand Labyrinthe que nous avons vu en Egypte. Pendant que nous considérions ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage, et qui accouroit en foule dans un lieu assez voisin du bord de la mer : nous demandâmes la cause de leur empressement, et voici ce qu'un Crétois, nommé Nausicrate, nous raconta :

Idoménée, fils de Deucalion, et petit-fils de Minos, dit-il, étoit allé comme les autres rois de la Grèce, au siège de Troie. Après la ruine de cette ville, il fit voile pour revenir en Crète ; mais la tempête fut si violente, que le pilote de son vaisseau et tous les autres qui étoient expérimentés dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux, chacun voyoit les abîmes ouverts pour l'engloutir ; chacun déplorait son malheur, n'espérant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx, après avoir reçu la sépulture. Idoménée levant les yeux et les mains vers le ciel, invoquoit Neptune : O puissant Dieu ! s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux : si tu me fais revoir la Crète, malgré la fureur des vents, je l'immolerai la première tête qui se présentera à mes yeux.

Pendant son fils, impatient de revoir son père, se hâtoit d'aller au devant de lui pour l'embrasser ; malheureux ! qui ne savoit pas que c'étoit courir à sa perte. Le père, échappé à la tempête, arrivoit dans le port désiré ; il remercioit Neptune d'avoir écouté ses vœux ; mais bientôt il sentit combien ils

(p) Dédale, fils de Micion et père d'Icare, étoit un ouvrier très-fameux. Il quitta le séjour d'Athènes, et vint se mettre au service de Minos, par ordre duquel il fit ce fameux Labyrinthe avec un tel artifice et tant de détours, que ceux qui y étoient entrés n'en pouvoient sortir. Il y fut lui-même retenu prisonnier avec son fils Icare, pour avoir offensé le roi ; mais il trouva moyen de se faire des ailes pour s'envoler de là par le milieu des airs ; ou plutôt c'est ainsi que les poètes ont nommé les voiles d'un vaisseau, dont il inventa l'usage lorsqu'il voulut se retirer de Crète.

lui devoient être funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnoit un cuisant repentir de son vœu indiscret ; il craignoit d'arriver parmi les siens, et il appréhendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Némésis (g), Déesse impitoyable, qui veille pour punir les hommes, et sur-tout les rois orgueilleux, pousoit d'une main fatale et invincible Idoménée. Il arrive : à peine oset-il lever les yeux ; il voit son fils ; il recule saisi d'horreur ; ses yeux cherchent, mais en vain, quelque autre tête moins chère qui puisse lui servir de victime. Cependant le fils se jette à son cou, et est étonné que son père réponde si mal à sa tendresse ; il le voit fondant en larmes.

O ! mon père, dit-il, d'où vient cette tristesse ? Après une si longue absence, êtes-vous fâché de vous revoir dans votre royaume, et de faire la joie de votre fils ? Qu'ai-je fait ? Vous détournez vos yeux de peur de me voir. Le père accablé de douleur, ne répondit rien. Enfin, après de profonds soupirs, il dit : Ah ! Neptune, que t'ai-je promis ? A quel prix m'as-tu garanti du naufrage ? Rends-moi aux vagues et aux rochers, qui devoient, en me brisant, finir ma triste vie ; laisse vivre mon fils. O Dieu cruel ! tiens, voilà mon sang, épargne le sien. En parlant ainsi, il tira son épée pour se percer, mais tous ceux qui étoient auprès de lui, arrêterent sa main. Le vieillard Sophronime, interprète des volontés des Dieux, l'assura qu'il pourroit contenter Neptune sans donner la mort à son fils. Votre promesse, disoit-il, a été imprudente : les Dieux ne veulent point être honorés par la cruauté ; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promesse, celle de l'accomplir contre les loix de la nature ; offrez à Neptune cent taureaux plus blancs que la neige ; faites couler leur sang autour de son autel couronné de fleurs ; faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

(g) Némésis, fille de Jupiter et de la Nécessité, présidoit à la punition des crimes. Elle avoit un temple fameux à Rhamnus, ville d'Attique.

Idoménée écoutoit ce discours la tête baissée et sans répondre ; la fureur étoit allumée dans ses yeux ; son visage pâle et défiguré changeoit à tout moment de couleur ; on voyoit ses membres tremblans. Cependant son fils lui disoit : Me voici , mon père ; votre fils est prêt à mourir pour apaiser le Dieu de la mer ; n'attirez pas sur vous sa colère je meurs content , puisque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez , mon père , ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous , qui craigne de mourir.

En ce moment , Idoménée tout hors de lui , et comme déchiré par les Furies infernales , surprend tous ceux qui l'observoient de près ; il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant ; il la retire toute fumante et toute pleine de sang , pour la plonger dans ses propres entrailles ; il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant tombe dans son sang ; ses yeux se couvrent des ombres de la mort ; il les entr'ouvre à la lumière ; mais à peine l'a-t-il trouvée , qu'il ne peut plus la supporter. Tel qu'un beau lis au milieu des champs , coupé dans sa racine par le tranchant de la charrue , languit et ne se soutient plus ; il n'a point encore perdu cette vive blancheur et cet éclat qui charment les yeux ; mais la terre ne le nourrit plus , et sa vie est éteinte. Ainsi le fils d'Idoménée , comme une jeune et tendre fleur , est cruellement moissonné dès son premier âge. Le père , dans l'excès de sa douleur , devient insensible ; il ne sait où il est , ni ce qu'il fait , ni ce qu'il doit faire ; il marche chancelant vers la ville , et demande son fils.

SOMMAIRE DU LIVRE III.

TÉLÉMAQUE raconte que les Crétois, voulant venger le sang du fils d'Idoménée, avoient réduit le père à quitter leur pays; qu'après de longues incertitudes, ils étoient actuellement assemblés pour élire un autre roi. Télémaque ajoute qu'il fut admis dans cette assemblée; qu'il y remporta les prix à divers jeux, et qu'il expliqua les questions laissées par Minos, dans le livre de ses Loix; que les vieillards, juges de l'île, et tous les peuples voulurent le faire roi, voyant sa sagesse; qu'il refusa la royauté de Crète pour retourner en Ithaque; qu'il proposa d'élire Mentor, qui refusa aussi le diadème; qu'enfin l'assemblée, pressant Mentor de choisir pour toute la nation, il leur avoit exposé ce qu'il venoit d'apprendre des vertus d'Aristodème, qui fut proclamé roi au même moment; qu'ensuite Mentor et lui s'étoient embarqués pour aller en Ithaque; mais que Neptune, pour consoler Vénus irritée, leur avoit fait faire le naufrage, après lequel ils furent jetés dans l'île de Calypso. Calypso admire Télémaque dans ses aventures, et n'oublie rien pour le retenir dans son île, en l'engageant dans sa passion. Mentor soutient Télémaque par ses remontrances contre les artifices de cette Déesse, et contre Cupidon que Vénus avoit amené à son secours. Néanmoins Télémaque et la Nymphe Eucharis ressentent bientôt une passion mutuelle, qui excite d'abord la jalousie de Calypso, et ensuite sa colère contre ces deux amans. Elle jure par le Styx que Télémaque sortira de son île. Cupidon va la consoler, et oblige ses Nymphes à aller brûler un vaisseau fait par Mentor, dans le temps que celui-ci entraîne Télémaque pour s'y embarquer. Télémaque sent une joie secrète de voir brûler ce vaisseau. Mentor qui s'en aperçoit, le précipite dans la mer, et s'y jette lui-même, pour gagner en nageant un autre vaisseau qu'il voyoit près de cette côte.

LIVRE III.

Cependant le peuple, touché de compassion pour l'enfant, et d'horreur pour l'action barbare du père, s'écrie que les Dieux justes l'ont livré aux Furies: la fureur leur fournit des armes; ils prennent des bâtons et des pierres, la discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les sages Crétois oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée: ils ne reconnoissent plus le petit-fils du sage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent du salut pour lui, qu'en le ramenant vers ses vaisseaux: ils s'embarquent avec lui, ils fuient à la merci des ondes. Idoménée revenant à lui-même, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosée du sang de son Fils, et qu'il ne sauroit plus habiter. Les vents les conduisent vers l'Hespérie, et ils vont fonder un nouveau royaume dans le pays des Salentins (a).

Cependant, les Crétois n'ayant plus de roi pour les gouverner, ont résolu d'en choisir un, qui conserve dans leur pureté les loix établies. Voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix. tous les principaux citoyens des cent villes sont assemblés ici: on a déjà commencé par des sacrifices. On a assemblé tous les sages les plus fameux des pays voisins, pour examiner la sagesse de ceux qui paroîtront dignes de commander. On a préparé des jeux publics, où tous les prétendans combattront; car on veut donner pour prix la royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, et pour l'esprit et pour le corps. On veut un roi dont le corps soit fort et adroit, et dont l'ame soit

(a) Le pays des Salentins est aujourd'hui la partie méridionale de la terre d'Otrante, sur la mer Ionique dans le royaume de Naples.

ornée de la sagesse et de la vertu. On appelle ici tous les étrangers.

Après nous avoir raconté toute cette histoire étonnante, Nausicrate nous dit : Hâtez-vous donc, ô étrangers, de venir dans notre assemblée; vous combattrez avec les autres, et si les Dieux destinent la victoire à l'un de vous, il régnera en ce pays. Nous le suivîmes sans aucun désir de vaincre, mais par la seule curiosité de voir une chose si extraordinaire.

Nous arrivâmes à une espèce de cirque très-vaste, environné d'une épaisse forêt : le milieu du cirque étoit une arène préparée pour les combattans : elle étoit bordée par un grand amphithéâtre d'un gazon frais, sur lequel étoit assis et rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur : car les Crétois sont les peuples du monde qui exercent le plus noblement et avec le plus de religion l'hospitalité. On nous fit asseoir, et on nous invita à combattre. Mentor s'en excusa sur son âge, et Hazaël sur sa foible santé. Ma jeunesse et ma vigueur m'ôtoient toute excuse ; je jetai néanmoins un coup-d'œil sur Mentor, pour découvrir sa pensée, et j'aperçus qu'il souhaitoit que je combattisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisoit ; je me dépouillai de mes habits ; on fit couler des flots d'huile douce et luisante sur tous les membres de mon corps, et je me mêlai parmi les combattans. On dit de tous côtés que c'étoit le fils d'Ulysse qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix ; et plusieurs Crétois, qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien, d'environ trente-cinq ans, surmonta tous les autres qui osèrent se présenter à lui ; il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunesse ; ses bras étoient arveux et bien nourris : au moindre mouvement qu'il faisoit, on voyoit tous ses muscles ; il étoit également souple et fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu et regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il vouloit se retirer, mais je me présentai à lui. Alors

nous nous saisîmes l'un l'autre, nous nous serrâmes à perdre la respiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus, et les bras entrelacés comme des serpens, chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi. Tantôt il essayoit de me surprendre, en me poussant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainsi, je le poussai avec tant de violence que ses reins plièrent; il tomba sur l'arène, et m'entraîna sur lui. En vain il tâcha de me mettre dessous; je le tins immobile sous moi. Tout le peuple cria: Victoire au fils d'Ulysse; et j'aidai au Rhodien confus à se relever. Le combat du ceste (b) fut plus difficile. Le fils d'un riche citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui cédèrent; il n'y eut que moi qui espérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, et puis dans l'estomac, des coups qui me firent vomir le sang, et qui répandirent sur mes yeux un épais nuage. Je chancelai, il me pressoit, et je ne pouvois plus respirer; mais je fus ranimé par la voix de Mentor qui me crioit: O fils d'Ulysse, seriez vous vaincu? La colère me donna de nouvelles forces; j'évitai plusieurs coups dont j'aurois été accablé. Aussitôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, et que son bras s'alongeoit en vain, je le surprinois dans cette posture penchée; déjà il reculoit, quand je haussai mon ceste pour tomber sur lui avec plus de force; il voulut esquiver, et perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main, pour le relever: il se redressa lui-même couvert de poussière et de sang, sa honte fut extrême, mais il n'osa renouveler le combat.

Aussitôt on commença les courses des chariots que l'on distribua au sort. Le mien se trouva le moindre pour la légèreté des roues et pour la vigueur des chevaux. Nous parlons, un nuage de poussière vole

(b) C'étoit proprement l'escrime, qui se faisoit à coups de poing. Les athlètes s'armoient les mains de grosses courtoises de cuir de bœuf, et c'est ce qu'on nommoit le ceste.

et couvre le ciel. Au commencement je laissai les autres passer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laissoit d'abord tous les autres derrière lui. Un Crétois, nommé Polyclète, le suivroit de près. Hippomaque, parent d'Idoménée, qui aspireroit à lui succéder, lâchant les rênes à ses chevaux fumans de sueur, étoit tout penché sur leurs crins flottans, et le mouvement des roues de son chariot étoit si rapide, qu'elles paroisoient immobiles comme les ailes d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animerent et se mirent peu à peu en haleine; je laissai loin derrière moi presque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque, parent d'Idoménée, pressant trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abattit, et ôta par sa chute à son maître l'espérance de régner.

Polyclète se penchant trop sur ses chevaux, ne put se tenir ferme dans une secousse; il tomba, les rênes lui échappèrent, et il fut trop heureux de pouvoir éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprès de lui, redoubla son ardeur: tantôt il invoquoit les Dieux, et leur promettoit de riches offrandes: tantôt il parloit à ses chevaux pour les animer: il craignoit que je ne passasse entre la borne et lui; car mes chevaux, mieux ménagés que les siens, étoient en état de le devancer; il ne lui restoit plus d'autre ressource que celle de me fermer le passage. Pour y réussir, il hasarda de se briser contre la borne; il y brisa effectivement sa roue. Je ne songeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans son désordre: et il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore une fois: Victoire au fils d'Ulysse; c'est lui que les Dieux destinent à régner sur nous.

Cependant les plus illustres et les plus sages d'entre les Crétois nous conduisirent dans un bois antique et sacré, reculé de la vue des hommes profanes, où les vieillards que Minos avoit établis juges du peuple et gardes des loix, nous assemblèrent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux,

nul autre n'y fut admis. Les sages ouvrirent les livres où toutes les loix de Minos sont recueillies. Je me sentis saisi de respect et de honte, quand j'approchai de ces vieillards que l'âge rendoit vénérables, sans leur ôter la vigueur de l'esprit ; ils étoient assis avec ordre et immobiles dans leurs places : leurs cheveux étoient blancs, plusieurs n'en avoient presque plus. On voyoit reluire sur leurs visages graves une sagesse douce et tranquille ; ils ne se pressoient point de parler ; ils ne disoient que ce qu'ils avoient résolu de dire. Quand ils étoient d'avis différens, ils étoient si modérés, à soutenir ce qu'ils pensoient de part et d'autre, qu'on auroit cru qu'ils étoient tous d'une même opinion. La longue expérience des choses passées, et l'habitude du travail leur donnoit de grandes vues sur toutes choses : mais ce qui perfectionnoit le plus leur raison, étoit le calme de leurs esprits délivrés des folles passions et des caprices de la jeunesse ; la sagesse toute seule agissoit en eux, et le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir si bien dompté leurs humeurs, qu'ils goûtoient sans peine le doux et noble plaisir d'écouter la raison. En les admirant je souhaitai que ma vie pût s'arcourcir, pour arriver tout-à-coup à une si estimable vieillesse. Je trouvois la jeunesse malheureuse d'être si impétueuse et si éloignée de cette vertu si éclairée et si tranquille.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des loix de Minos. C'étoit un grand livre qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une cassette d'or avec des Parfums. Tous ces vieillards le baisèrent avec respect ; car ils disent qu'après les Dieux, de qui les bonnes loix viennent, rien ne doit être si sacré aux hommes, que les loix destinées à les rendre bons, sages et heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toujours se laisser gouverner eux-mêmes par les loix. C'est la loi, et non pas l'homme qui doit régner. Tel étoit le discours de ces sages. Ensuite celui qui présidoit proposa trois questions qui devoient être décidés par les maximes de Minos.

La première question étoit de savoir quel est le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent que c'étoit un roi qui avoit sur son peuple un empire absolu, et qui étoit victorieux de tous ses ennemis. D'autres soutinrent que c'étoit un homme si riche qu'il pouvoit contenter tous ses désirs. D'autres dirent que c'étoit un homme qui ne se marioit point, et qui voyageoit pendant toute sa vie en divers pays, sans être jamais assujéti aux loix d'aucune nation. D'autres s'imaginèrent que c'étoit un Barbare qui, vivant de sa chasse au milieu des bois, étoit indépendant de toute police et de tout besoin. D'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude, il jouissoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'avisèrent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, et que tous les hommes ensemble n'avoient plus aucun pouvoir sur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit souvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. En quelque pays et en quelque condition que l'on soit, on est très-libre, pourvu qu'on craigne les Dieux, et qu'on ne craigne qu'eux; en un mot, l'homme véritablement libre est celui qui, dégagé de toute crainte et de tout désir, n'est soumis qu'aux Dieux et à la raison. Les vieillards s'entre-regardèrent en souriant, et furent surpris de voir que ma réponse fût précisément celle de Minos.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes: Qui est le plus malheureux de tous les hommes? Chacun disoit ce qui lui venoit dans l'esprit. L'un disoit: C'est un homme qui n'a ni biens, ni santé ni honneur. Un autre disoit: C'est un homme qui n'a aucun ami. D'autres soutenoient que c'est un homme qui a des enfans ingrats et indignes de lui. Il vint un sage de l'île de Lesbos, qui dit: Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être; car le malheur dépend moins de choses qu'on souffre, que

de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur. A ces mots toute l'assemblée se récria; on applaudit, et chacun crut que ce sage Lesbien remporterait le prix sur cette question. Mais on me demanda ma pensée, et je répondis, suivant les sages maximes de Mentor : (8) Le plus malheureux de tous les hommes est un roi qui croit être heureux en rendant les hommes misérables; il est doublement malheureux par son aveuglement; ne connoissant pas son malheur, il ne peut s'en guérir; il craint même de le connoître. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions; il ne connoît point ses devoirs; il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu; il est malheureux et digne de l'être; son malheur augmente tous les jours (9); il court à sa perte, et les Dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoua que j'avois vaincu le sage Lesbien, et les vieillards déclarèrent que j'avois rencontré le vrai sens de Minos.

Pour la troisième question on demanda lequel des deux est préférable, d'un côté, un roi conquérant et invincible dans la guerre, de l'autre, un roi sans expérience à la guerre, mais propre à policer sagement les peuples dans la paix. La plupart répondirent que le roi invincible dans la guerre étoit préférable. A quoi sert, disoient-ils, d'avoir un roi qui sache bien gouverner en paix, s'il ne sait pas défendre le pays, quand la guerre vient? Les ennemis le vaincront et

(8) *Le plus malheureux de tous les hommes, etc.* Ceci et tout ce qui suit n'est pas une contre-vérité; c'est une peinture naturelle du règne de Louis XIV: chaque mot porte, sans qu'il ait besoin d'autre explication.

(9) *Son malheur augmente tous les jours, etc.* Le roi, dans le temps de sa plus grande prospérité, étoit malheureux, par les craintes et les appréhensions que lui donnoient pour l'autre vie le souvenir de sa jeunesse et son amour pour les femmes. Son ignorance le rendoit extrêmement superstitieux, et la superstition augmentoit encore ses frayeurs. On ne put les calmer, qu'en attachant l'espérance de son salut à la ruine des protestans.

réduiront son peuple en servitude. D'autres soutenoient au contraire que le roi pacifique seroit meilleur, parce qu'il craindroit la guerre, et l'éviteroit par ses soins. D'autres disoient qu'un roi conquérant travailleroit à la gloire de son peuple aussi-bien qu'à la sienne, et qu'il rendroit ses sujets maîtres des autres nations; au lieu qu'un roi pacifique les tiendroît dans une honteuse lâcheté. On voulut savoir mon sentiment; je répondis ainsi :

Un roi qui ne sait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, et, qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états, n'est qu'à demi-roi. Mais si vous comparez un roi qui ne sait que faire la guerre, à un roi sage, qui, sans savoir faire la guerre, est capable de la soutenir dans le besoin par ses généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un roi (10) entièrement tourné à la guerre voudroit toujours la faire pour étendre sa domination et sa propre gloire; il ruineroit son peuple. A quoi sert-il à un peuple que son roi subjugue d'autres nations, si on est malheureux sous son règne? D'ailleurs, les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de désordres; les victorieux même se dérèglent pendant ce tems de confusion. Voyez ce qu'il en coûte à la Grèce pour avoir triomphé de Troie; elle a été privée de ses rois pendant plus de dix ans. Lorsque tout est en feu par la guerre, les loix, l'agriculture, les arts languissent. Les meilleurs princes même, pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, sont contraints de faire le plus grand des maux, qui est de tolérer la licence, et de se servir des méchans. Combien y a-t-il de scélérats qu'on puniroit pendant la paix, et dont on a besoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guerre! Jamais aucun peuple n'a eu un roi conquérant, sans avoir beaucoup souffert de son ambition. Un conquérant, enivré de sa gloire, ruine presque autant sa nation victorieuse que les autres nations vaincues. Un prince qui n'a point

(10) Un Roi entièrement tourné à la guerre, etc. Autre portrait de Louis XIV, qui est continué dans toute cette page.

les qualités nécessaires pour la paix , ne peut faire goûter à ses sujets les fruits d'une guerre heureusement finie ; il est comme un homme qui défendrait son champ contre son voisin , et qui usurperoit celui de son voisin même , mais qui ne sauroit ni labourer , ni semer , pour recueillir aucune moisson. Un tel homme semble né pour détruire , pour ravager , pour renverser le monde , et non pour rendre le peuple heureux par un sage gouvernement.

Venons maintenant au roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes , c'est-à-dire qu'il n'est pas né pour troubler le repos de son peuple , en voulant vaincre les autres nations que la justice ne lui a pas soumises ; mais s'il est véritablement propre à gouverner en paix , il a toutes les qualités nécessaires pour mettre son peuple en surceté contre ses ennemis. Voici comment : il est juste , modéré et commode à l'égard de ses voisins ; il n'entreprend jamais contre eux rien qui puisse troubler la paix ; il est fidèle dans ses alliances. Ses alliés l'aiment , ne le craignent point , et ont une entière confiance en lui. S'il a quelque voisin inquiet , hautain et ambitieux , tous les autres rois voisins , qui craignent ce voisin inquiet , et qui n'ont aucune jalousie du roi pacifique , se joignent à ce bon roi , pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité , sa bonne foi , sa modération le rendent l'arbitre de tous les états qui environnent le sien. Pendant (11) que le roi entreprenant est odieux à tous les autres , et sans cesse exposé à leurs ligues , celui-ci a la gloire d'être comme le père et le tuteur de tous les autres rois. Voilà les avantages qu'il a au dehors : ceux dont il jouit au dedans sont encore plus solides. Puisqu'il est propre à gouverner en paix , je suppose qu'il gouverne par les plus sages loix. Il retranche le faste , la mollesse et tous les arts qui ne servent qu'à flatter les vices ; il fait

(11) Pendant que le roi entreprenant est odieux à tous les autres , et sans cesse exposé à leurs ligues , etc. Le règne de Louis XIV est une preuve continuelle de cette vérité : toutes les ligues des autres princes de l'Europe n'ont eu pour but que de modérer sa puissance.

flourir les autres arts (12) qui sont utiles aux véritables besoins de la vie ; sur-tout il applique ses sujets à l'agriculture. Par là il les met dans l'abondance des choses nécessaires. Ce peuple laborieux, simple dans ses mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement sa vie par la culture de ses terres, se multiplie à l'infini. Voilà dans ce royaume un peuple innombrable, mais un peuple sain, vigoureux, robuste, qui n'est point amolli par les voluptés, qui est exercé par la vertu, qui n'est point attaché aux douceurs d'une vie lâche et délicieuse, qui sait mépriser la mort, qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte sous un sage roi appliqué à y régner que pour faire régner la raison. Qu'un conquérant voisin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas assez accoutumé à camper, à se ranger en bataille, ou à dresser des machines pour assiéger une ville ; mais il le trouvera invincible par sa multitude, par son courage, par sa patience dans les fatigues, par son habitude de souffrir la pauvreté, par la vigueur dans les combats, et par une vertu que les mauvais succès même ne peuvent abattre. D'ailleurs, si ce roi n'est pas assez expérimenté pour commander lui-même ses armées, il les fera commander par des gens qui en seront capables, et il saura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant il tirera du secours de ses alliés. Ses sujets aimeront mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre roi violent et injuste ; les Dieux même combattront pour lui. Voyez quelle ressource il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc que le roi pacifique, qui ignore la guerre, est un roi imparfait ; puisqu'il ne sait pas remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis.

(12) Il fait fleurir les arts, sur-tout l'agriculture, etc. Les arts et l'agriculture ont été si négligés en France depuis que la guerre eut fait naître la nécessité des impôts et des enrôlemens forcés, que la campagne s'est trouvée déserte, et que dès l'année 1680, il a été vérifié que de trois artisans qui mouraient dans Paris, un guissoit sa vie à l'hôpital.

Mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment supérieur au roi conquérant, qui manque des qualités nécessaires dans la paix, et qui n'est propre qu'à la guerre.

J'aperçus dans l'assemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis; car la plupart des hommes, éblouis par les choses éclatantes, comme les victoires et les conquêtes (13), les préfèrent à ce qui est simple, tranquille et solide, comme la paix et la bonne police des peuples. Mais tous les vieillards déclarèrent que j'avois parlé comme Minos.

Le premier de ces vieillards s'écria: Je vois l'accomplissement d'un oracle d'Apollon, connu dans toute notre île. Minos avoit consulté les Dieux, pour savoir combien de temps sa race régneroit suivant les loix qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit: Les tiens cesseront de régner, quand un étranger entrera dans ton île pour y faire régner les loix. Nous avons craint que quelque étranger ne vint faire la conquête de l'île de Crète; mais le malheur d'Idoménée, et la sagesse du fils d'Ulysse, qui entend mieux que nul autre mortel les loix de Minos, nous montrent le sens de l'oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les destins nous donnent pour roi!

Aussitôt les vieillards sortirent de l'enceinte du bois sacré, et le premier, me prenant par la main, annonça au peuple, déjà impatient dans l'attente d'une décision, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'assemblée. Chacun poussa des cris de joie. Tout le rivage et toutes les montagnes voisines retentirent de ce cri: Que le fils d'Ulysse, semblable à Minos, règne sur les Crétois!

J'attendis un moment, et je faisais signe de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me disoit à l'oreille: Renoncez-vous à votre patrie? L'ambition de régner vous fera-t-elle ou-

(13) La plupart des hommes éblouis par les victoires et les conquêtes, etc. C'est ce qui a ébloui Louis XIV, qui comptoit tout le reste pour rien, pourvu qu'il soutint le surnom de Grand par l'éclat de ses victoires.





blier Pénélope, qui vous attend comme sa dernière espérance, et le grand Ulyse que les Dieux avoient résolu de vous rendre ? Ces paroles percèrent mon cœur, et me soutinrent contre le vain désir de régner. Cependant un profond silence de toute cette tumultueuse assemblée me donna le moyen de parler ainsi : O illustres Crétois ! je ne mérite point de vous commander. L'oracle qu'on vient de vous rapporter, marque bien que la race de Minos cessera de régner quand un étranger entrera dans cette île, et y fera régner les loix de ce sage roi ; mais il n'est pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je suis cet étranger marqué par l'oracle ; j'ai accompli la prédiction ; je suis venu dans cette île, j'ai découvert le vrai sens des loix, et je souhaite que mon explication serve à les faire régner sur l'homme que vous choisirez. Pour moi, je préfère ma patrie, la pauvre petite île d'Ithaque, aux cent villes de Crète, à la gloire et à l'opulence de ce beau royaume. Souffrez que je suive ce que les destins ont marqué : si j'ai combattu dans les batailles, ce n'étoit pas dans l'espérance de régner ; c'étoit pour mériter votre estime et votre compassion ; c'étoit afin que vous me donnassiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naissance. Faisiez mieux obéir à mon père Ulyse, que de régner sur les peuples de l'univers. O Crétois ! vous voyez le fond de mon cœur ; il faut que je vous quitte ; la mort seule pourra finir ma reconnaissance. Jusqu'au dernier soupir, Télémaque aimera les Crétois, et s'intéressera à leur gloire comme à sa propre gloire.

A peine eus-je parlé, qu'il s'éleva un bruit sourd, semblable à celui des vagues de la mer qui s'entrechoquent dans une tempête. Les uns disoient : Est-ce quelque Divinité sous une figure humaine ? D'autres soutenoient qu'ils n'avoient vu en d'autres pays, et qu'ils me reconnoissoient. D'autres s'écrioient : Il faut le contraindre de régner ici. Enfin, je repris la parole, et chacun se hâta de se taire, ne sachant

si je n'allois point accepter ce que j'avois refusé d'abord. Voici les paroles que je leur dis :

Souffrez , ô Crétois ! que je vous dise ce que je pense. Vous êtes le plus sage de tous les peuples ; mais la sagesse demande , ce me semble , une précaution qui vous échappe. Vous devez choisir , non pas l'homme qui raisonne le mieux sur les loix , mais celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi , je suis jeune , par conséquent sans expérience , exposé à la violence des passions , et plus en état de m'instruire en obéissant pour commander un jour , que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'esprit et de corps , mais qui se soit vaincu lui-même ; cherchez un homme qui ait vos loix écrites dans le fond de son cœur , et dont toute la vie soit la pratique de ces loix ; que ses actions plutôt que ses paroles , vous le fassent choisir.

Tous les vieillards charmés de ce discours , et voyant toujours croître les applaudissemens de l'assemblée , me dirent : Puisque les Dieux nous ôtent l'espérance de vous voir régner au milieu de nous ; du moins aidez-nous à trouver un roi qui fasse régner vos loix. Connoissez-vous quelqu'un qui puisse commander avec cette modération ? Je connois , leur dis-je d'abord , un homme de qui je tiens tout ce que vous estimez en moi ; c'est sa sagesse et non pas la mienne qui vient de parler , et il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre.

En même temps toute l'assemblée jeta les yeux sur Mentor que je montrois , le tenant par la main. Je racontois les soins qu'il avoit eus de mon enfance , les périls dont il m'avoit délivré , les malheurs qui étoient venus fondre sur moi , dès que j'avois cessé de suivre ses conseils. D'abord on ne l'avoit point regardé , à cause de ses habits simples et négligés , de sa contenance modeste , de son silence presque continuel , de son air froid et réservé. Mais quand on s'appliqua à le regarder , on découvrit dans son visage je ne sais quoi de ferme et

délevé; on remarqua la vivacité de ses yeux et la vigueur avec laquelle il faisoit jusqu'aux moindres actions : on le questionna ; il fut admiré : on résolut de le faire roi ; il s'en défendit sans s'émouvoir , et il dit qu'il préféreroit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la royauté ; que les meilleurs rois étoient malheureux , en ce qu'ils ne faisoient presque jamais le bien qu'ils vouloient faire , et qu'ils faisoient souvent , par la surprise des flatteurs (14) , les maux qu'ils ne vouloient pas. Il ajouta que si la servitude est misérable , la royauté ne l'est pas moins , puisqu'elle est une servitude déguisée. Quand on est roi , disoit-il , on dépend de tous ceux dont on a besoin pour se faire obéir. Heureux celui qui n'est point obligé de commander ! Nous ne devons qu'à notre seule patrie , quand elle nous confie l'autorité , le sacrifice de notre liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois , ne pouvant revenir de leur étonnement , lui demandèrent quel homme ils devoient choisir. Un homme , répondit-il , qui vous connoisse bien , puisqu'il faudra qu'il vous gouverne , et qui craigne de vous gouverner. Celui qui désire la royauté , ne la connoît pas ; et comment en remplira-t-il les devoirs , ne les connoissant point ? Il la cherche pour lui , et vous devez désirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans une étrange surprise de voir deux étrangers qui refusoient la royauté recherchée par tant d'autres ; ils voulurent savoir avec qui ils étoient venus. Nausierate , qui les avoit conduits depuis le port jusqu'au cirque où l'on célébroit les jeux , leur montra Hazaël , avec lequel Mentor et moi étions venus de l'île de Cypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand ,

(14) Entre tous les maux qui ont terni le règne du feu roi , il est certain qu'il y en a plusieurs qu'on peut imputer à la surprise des flatteurs. Il y fut plus exposé qu'un autre , étant monté si jeune sur le trône , et ayant eu une si mauvaise éducation ; mais ces circonstances mettent-elles sa conscience en sûreté ?

quand ils surent que Mentor avoit été esclave d'Hazaël ; qu'Hazaël, touché de la sagesse et de la vertu de son esclave, en avoit fait son conseil et son meilleur ami ; que cet esclave mis en liberté, étoit le même qui venoit de refuser d'être roi ; et qu'Hazaël étoit venu de Damas en Syrie pour s'instruire des loix de Minos, tant l'amour de la sagesse remplissoit son cœur.

Les vieillards dirent à Hazaël : Nous n'osons vous prier de nous gouverner ; car nous jugeons que vous avez les mêmes pensées que Mentor. Vous méprisez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire : d'ailleurs, vous êtes trop détaché des richesses et de l'éclat de la royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël leur répondit : Ne croyez pas, ô Crétois ! que je méprise les hommes. Non, non, je sais combien il est grand de travailler à les rendre bons et heureux : mais ce travail est rempli de peines et de dangers. L'éclat qui y est attaché est faux, et ne peut éblouir que des âmes vaines. La vie est courte : les grandeurs irritent plus les passions qu'elles ne peuvent les contenter ; c'est pour apprendre à ne passer de ces faux biens, et non pas pour y parvenir, que je suis venu de si loin. Adieu, je ne songe qu'à retourner dans une vie paisible et retirée, où la sagesse nourrisse mon cœur, et où les espérances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort, me consolent dans les chagrins de la vieillesse. Si j'avois quelque chose à souhaiter, ce ne seroit pas d'être roi, ce seroit de ne me séparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin, les Crétois s'écrièrent, parlant à Mentor : Dites-nous, ô le plus sage et le plus grand de tous les mortels, dites-nous donc qui est-ce que nous pouvons choisir pour notre roi ? Nous ne vous laisserons point aller, que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire. Il leur répondit : Pendant que j'étois dans la foule des spectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoit aucun

empressement (15). C'est un vieillard assez vigoureux ; j'ai demandé quel homme c'étoit ; on m'a répondu qu'il s'appeloit Aristodème. Ensuite j'ai entendu qu'on lui disoit que ses deux enfans étoient au nombre de ceux qui combattoient ; il a paru n'en avoir aucune joie ; il a dit que pour l'un il ne lui souhaitoit point les périls de la royauté , et qu'il aimoit trop sa patrie , pour consentir que l'autre régnât jamais. Par là j'ai compris que ce père aimoit d'un amour raisonnable l'un de ses enfans qui a de la vertu , et qu'il ne flattoit point l'autre dans ses dérèglemens. Ma curiosité augmentant , j'ai demandé quelle a été la vie de ce vieillard. Un de vos citoyens m'a répondu : Il a long-temps porté les armes , et il est couvert de blessures ; mais sa vertu sincère et ennemie de la flatterie l'avoit rendu incommode à Idoménée ; c'est ce qui empêcha ce roi de s'en servir dans le siège de Troie. Il craignoit un homme qui lui donneroit de sages conseils , qu'il ne pourroit se résoudre à suivre : il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit point d'acquérir bientôt ; il oublia tous ses services ; il le laissa ici pauvre , méprisé des hommes grossiers et lâches , qui n'estiment que les richesses ; mais content dans sa pauvreté , il vit gaiement dans un endroit écarté de l'île , où il cultive son champ de ses propres mains. Un de ses fils travaille avec lui ; ils s'aiment tendrement ; ils sont heureux par leur frugalité ; et par leur travail ils se sont mis dans l'abondance des choses nécessaires à une vie simple. Le sage vieillard donne aux pauvres malades de son voisinage tout ce qui lui reste , au-delà de ses besoins et de

(15) Ce portrait d'Aristodème est celui du duc de Noailles , dont l'humeur assez inflexible , comme il le dit lui-même dans ses Mémoires , n'a jamais pu s'accommoder aux complaisances qu'il faut avoir pour plaire aux personnes à qui l'on est soumis. Sa vertu sincère et ennemie de la flatterie , l'avoit rendu incommode au roi dans ses amours , qui suivirent de près son mariage , et on lui ordonna , à lui et à madame de Noailles , de se défaire de leurs charges et de s'éloigner de la cour. Il se retira dans ses terres de Poitou et d'Angoumois.

ceux de son fils. Il fait travailler tous les jeunes gens, il les exhorte, il les instruit ; il juge tous les différens de son voisinage ; il est le père de toutes les familles. Le malheur de la sienne est d'avoir un second fils qui n'a voulu suivre aucun de ses conseils. Le père, après l'avoir long-temps souffert pour tâcher de le corriger de ses vices, l'a enfin chassé. Il s'est abandonné à une folle ambition et à tous les plaisirs.

Voilà , ô Crétois ! ce qu'on m'a raconté. Vous devez savoir si ce récit est véritable. Mais si cet homme est tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux ? Pourquoi assembler tant d'inconnus ? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoît et que vous connoissez, qui sait faire la guerre ; qui a montré son courage, non-seulement contre les flèches et contre les dards, mais contre l'affreuse pauvreté ; qui a méprisé les richesses acquises par la flatterie, qui aime le travail, qui sait combien l'agriculture est utile à un peuple, qui déteste le faste, qui ne se laisse point amollir par un amour aveugle de ses enfans, qui aime la vertu de l'un, et qui condamne le vice de l'autre ; en un mot, un homme qui est déjà le père du peuple. Voilà votre roi, s'il est vrai que vous désiriez de faire régner chez vous les loix du sage Minos.

Tout le peuple s'écria : Il est vrai, Aristodème est tel que vous le dites ; c'est lui qui est digne de régner. Les vieillards le firent appeler : on le chercha dans la foule, où il étoit confondu avec les derniers du peuple ; il parut tranquille : on lui déclara qu'on le faisoit roi. Il répondit : Je n'y puis consentir qu'à trois conditions. La première, que je quitterai la royauté dans deux ans, si je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, et si vous résitez aux loix. La seconde que je serai libre de continuer une vie simple et frugale. La troisième, que mes enfans n'auront aucun rang, et qu'après ma mort on les traitera sans distinction selon leur mérite, comme le reste des citoyens.

A ces paroles il s'éleva dans l'air mille cris de joie.

joie. Le diadème (c) fut mis par le chef des vieillards, garde des loix, sur la tête d'Aristodème. On fit des sacrifices à Jupiter et aux autres grands Dieux. Aristodème nous fit des présens, non pas avec la magnificence ordinaire aux rois, mais avec une noble simplicité. Il donna à Hazaël les loix de Minos, écrites de la main de Minos même. Il lui donna aussi un recueil de toute l'Histoire de Crète depuis Saturne et l'âge d'or; il fit mettre dans son vaisseau des fruits de toutes les espèces qui sont bonnes en Crète, et inconnues dans la Syrie, et lui offrit tous les secours dont il pouvoit avoir besoin.

Comme nous pressions notre départ, il nous fit préparer un vaisseau avec un grand nombre de rameurs et d'hommes armés; il y fit mettre des habits pour nous et des provisions. A l'instant même il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque; ce vent, qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre; il nous vit partir, ils nous embrassèrent comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux sont justes, disoit-il; ils voient une amitié qui n'est fondée que sur la vertu: un jour ils nous réuniront, et ces champs fortunés où l'on dit que les justes jouissent après la mort d'une paix éternelle, verront nos âmes se rejoindre pour ne se séparer jamais. O si mes cendres pouvoient être ainsi recueillies avec les vôtres! En prononçant ces mots, il versoit un torrent de larmes, et les soupirs étouffoient sa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui, et il nous conduisit au vaisseau.

Pour Aristodème, il nous dit: C'est vous qui venez de me faire roi: souvenez-vous des dangers où vous m'avez mis. Demandez aux Dieux qu'ils m'inspirent la vraie sagesse, et que je surpasse autant en modération les autres hommes, que je les surpasse en autorité. Pour moi, je les prie de vous conduire heureusement dans votre patrie, d'y confor-

(c) Le diadème étoit un bandeau, ou une espèce de petit bonnet, qui se lioit sur la tête avec un linge fort blanc, et que les rois portoient pour marque de leur dignité, surtout en Orient.

dre l'insolence de vos ennemis, et de vous y faire voir en paix Ulysse régnant avec sa chère Pénélope. Télémaque, je vous donne un bon vaisseau, plein de rameurs et d'hommes armés; ils pourront vous servir contre ces hommes injustes qui persécutent votre mère. O Mentor! votre sagesse qui n'a besoin de rien, ne me laisse rien à désirer pour vous. Allez tous deux, vivez heureux ensemble; souvenez-vous d'Aristodème; et si jamais les Ithaciens ont besoin des Crétois, comptez sur moi jusqu'au dernier soupir de ma vie. Il nous embrassa, et nous ne pûmes, en le remerciant, retenir nos larmes.

Cependant le vent qui enflait nos voiles, nous promettoit une douce navigation. Déjà le mont Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline; tous les rivages disparoissoient. Les côtes du Péloponnèse (d) sembloient s'avancer dans la mer pour venir au devant de nous. Tout-à-coup une noire tempête enveloppa le ciel et irrita toutes les ondes de la mer. Le jour se changea en nuit, et la mort se présenta à nous. O Neptune! c'est vous qui excitez par votre superbe trident toutes les eaux de votre empire. Vénus, pour se venger de ce que nous l'avions méprisée jusqu'à dans son temple de Cythère, alla trouver ce Dieu, et lui parla avec douleur; ses beaux yeux étoient baignés de larmes: du moins c'est ainsi que Mentor, instruit des choses divines, me l'a assuré. Souffrirez-vous, Neptune, disoit-elle, que ces impies se jouent impunément de ma puissance? Les Dieux même la sentent, et ces téméraires mortels ont osé condamner tout ce qui se fait dans mon île. Ils se piquent d'une sagesse à toute épreuve, et ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je suis née dans votre empire? Que tardez-vous à ensevelir dans vos profonds abîmes ces deux hommes que je ne puis souffrir.

(d) Le Péloponnèse, aujourd'hui la Morée, est la partie méridionale de la Grèce: c'est une presqu'île attachée à la Grèce septentrionale par l'isthme de Corinthe, et baignée ailleurs par le golfe de Lépante, la mer de Grèce et d'Archipel.

A peine avoit-elle parlé, que Neptune souleva les flots jusqu'au ciel, et Vénus rit, croyant notre naufrage inévitable. Notre pilote troublé s'écria qu'il ne pouvoit plus résister aux vents qui nous pousoient avec violence vers les rochers : un coup de vent rompit notre mât, et un moment après nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvroient le fond du navire. L'eau entre de tous côtés, le navire s'enfonce, tous nos rameurs poussent de lamentables cris vers le ciel. J'embrasse Mentor, et je lui dis : Voici la mort, il faut la recevoir avec courage. Les Dieux ne nous ont délivrés de tant de périls, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons. C'est une consolation pour moi de mourir avec vous : il seroit inutile de disputer notre vie contre la tempête.

Mentor me répondit : Le vrai courage trouve toujours quelques ressources. Ce n'est pas assez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort ; il faut, sans la craindre, faire tous ses efforts pour la repousser. Prenons, vous et moi, un de ces grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides et troublés regrette la vie, sans chercher les moyens de la conserver, ne perdons pas un moment pour sauver la nôtre. Aussitôt il prend une hache, il achève de couper le mât qui étoit déjà rompu, et qui, penchant dans la mer, avoit mis le vaisseau sur le côté : il jette le mât hors du vaisseau, et s'élance dessus au milieu des ondes furieuses ; il m'appelle par mon nom, et m'encourage pour le suivre. Tel qu'un grand arbre, que tous les vents conjurés attaquent, et qui demeure immobile sur ses profondes racines, en sorte que la tempête ne fait qu'agiter ses feuilles ; de même Mentor, non-seulement ferme et courageux, mais doux et tranquille, sembloit commander aux vents et à la mer. Je le suis. Et qui auroit pu ne pas le suivre, étant encouragé par lui ? Nous nous conduisions nous-mêmes sur ce mat flottant. C'étoit un grand secours pour nous ; car nous pouvions nous asseoir dessus : s'il eût fallu nager sans relâche, nos forces eussent été bientôt

épuisées. Mais souvent la tempête faisoit tourner cette grande pièce de bois, et nous nous trouvions enfoncés dans la mer. Alors nous buvions l'onde amère qui couloit de notre bouche, de nos narines et de nos oreilles, et nous étions contraints de disputer contre les flots, pour rattraper le dessus de ce mât. Quelquefois aussi une vague haute comme une montagne venoit passer sur nous, et nous nous tenions fermes, de peur que, dans cette violente secousse, le mât qui étoit notre unique espérance, ne nous échappât.

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor, aussi paisible qu'il l'est maintenant sur ce siège de gazon, me disoit : Croyez-vous, Télémaque, que votre vie soit abandonnée aux vents et aux flots ? Croyez-vous qu'ils puissent vous faire périr sans l'ordre des Dieux ? Non, non, les Dieux décident de tout. C'est donc les Dieux et non pas la mer qu'il faut craindre. Fussiez-vous au fond des abîmes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fussiez-vous dans l'Olympe, voyant les astres sous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fond de l'abîme, ou vous précipiter dans les flammes du noir Tartare. J'écoutois et j'admirois ce discours qui me consolait un peu ; mais je n'avois pas l'esprit assez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point, je ne pouvois le voir. Nous passâmes toute la nuit tremblans de froid et demi-morts, sans savoir où la tempête nous jetoit. Enfin, les vents commencèrent à s'apaiser, et la mer mugissant ressembloit à une personne, qui, ayant été long-temps irritée, n'a plus qu'un reste de trouble et d'émotion, étant lasse de se mettre en fureur. Elle grondoit sourdement, et ses flots n'étoient presque plus que comme les sillons d'un champ labouré.

Cependant l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du Ciel, et nous annonça un beau jour. L'Orient étoit tout en feu, et les étoiles, qui avoient été, si long-temps cachées, reparurent et s'enfuirent à l'arrivée de Phœbus. Nous aperçûmes de loin la terre,

et le vent nous en approchoit : alors je sentis l'espérance renaître dans mon cœur. Mais nous n'aperçûmes aucun de nos compagnons ; selon les apparences, ils perdirent courage, et la tempête les submergea avec le vaisseau. Quand nous fûmes auprès de la terre, la mer nous pousoit contre des pointes de rochers, qui nous eussent brisés ; mais nous tâchions de leur présenter le bout de notre mât : et Mentor faisoit de ce mât ce qu'un sage pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi, nous évitâmes ces rochers affreux, et nous trouvâmes enfin une côte douce et unie, où, nageant sans peine, nous abordâmes sur le sable. C'est là que vous nous vîtes, ô grande Déesse, qui habitez cette île ; c'est là que vous daignâtes nous recevoir.

Quand Télémaque eut achevé ce discours, toutes les Nymphes, qui avoient été immobiles, les yeux attachés sur lui, se regardoient les unes les autres ; elles se disoient avec étonnement : Quels sont donc ces hommes si chéris des Dieux ? A-t-on jamais ouï parler d'aventures si merveilleuses ? Le fils d'Ulysse le surpasse déjà en éloquence, en sagesse et en valeur. Quelle mine ! quelle beauté ! quelle douceur ! quelle modestie ! mais quelle noblesse et quelle grandeur d'ame ! Si nous ne savions qu'il est fils d'un mortel, on le prendroit aisément pour Bacchus (e), pour Mercure (f), ou même pour le grand Apollon (g). Mais quel est ce Mentor qui paroît un homme simple, obscur, et d'une médiocre condition ? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne sais quoi au-dessus de l'homme.

(e) Bacchus, fils de Jupiter et de Sémélé, fille de Cadmus, roi de Thèbes, inventa l'usage du vin, dont les poëtes l'ont fait la Divinité. On lui immoloit des ânes et des boucs, pour faire entendre que ceux qui sont trop adonnés au vin en deviennent stupides et lasseifs.

(f) Mercure, fils de Jupiter et de Maia, fille d'Atlas, étoit l'interprète et le messenger des Dieux. Il étoit la Dieu de l'éloquence, du commerce et des larrons.

(g) Apollon, fils de Jupiter et de Latone, est appelé l'inventeur de la médecine, du Luth, de la poésie, et de l'art de deviner. Il est aussi prince des Muses.

Calypso écoutoit ce discours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher. Ses yeux errans alloient sans cesse de Mentor à Télémaque, et de Télémaque à Mentor. Quelquefois elle vouloit que Télémaque recommençât cette longue histoire de ses aventures : puis tout-à-coup elle s'interrompoit elle-même. Enfin, se levant brusquement, elle mena Télémaque seul dans un bois de myrte, où elle n'oublia rien pour savoir de lui si Mentor n'étoit point une Divinité cachée sous la forme d'un homme. Télémaque ne pouvoit le lui dire ; car Minerve, en l'accompagnant sous la figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui, à cause de sa grande jeunesse. Elle ne se fioit pas encore assez à son secret pour lui confier ses desseins. D'ailleurs, elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers, et s'il eût su que Minerve étoit avec lui, un tel secours l'eût trop soutenu : il n'auroit eu aucune peine à mépriser les accidens les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor, et tous les artifices de Calypso furent inutiles pour découvrir ce qu'elle désiroit savoir.

Cependant toutes les Nymphes assemblées autour de Mentor, prenoient plaisir à le questionner. L'une lui demandoit les circonstances de son voyage d'Ethiopie ; l'autre vouloit savoir ce qu'il avoit vu à Damas ; une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulysse avant le siège de Troie. Il répondoit à toutes avec douceur ; et ses paroles, quoique simples, étoient pleines de grâces. Calypso ne les laissa pas long-temps dans cette conversation ; elle revint, et pendant que les Nymphes se mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuser Télémaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du sommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appesantis et dans tous les membres fatigués d'un homme abattu, que les paroles battues de la Déesse s'insinnoient pour enchanter le cœur de Mentor. Mais elle sentoit toujours je ne sais quoi, qui repoussoit tous ses efforts, et qui se jouoit de ses charmes. Semblable à un

rocher escarpé, qui cache son front dans les nues, et qui se joue de la rage des vents, Mentor immobile dans ses sages desseins, se laissoit presser par Calypso. Quelquefois même il lui laissoit espérer qu'elle l'embarrasseroit par ses questions, et qu'elle tireroit la vérité du fond de son cœur. Mais au moment où elle croyoit satisfaire sa curiosité, ses espérances s'évanouissoient. Tout ce qu'elle s'imaginoit tenir, lui échappoit tout-à-coup, et une réponse courte de Mentor la replongeoit dans ses incertitudes.

Elle passoit ainsi les journées, tantôt flattant Télémaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'espéroit plus de faire parler. Elle employoit ses plus belles Nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Télémaque : une Divinité plus puissante qu'elle, vint à son secours pour y réussir.

Vénus, toujours pleine de ressentiment du mépris que Mentor et Télémaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'île de Cypre, ne pouvoit se consoler de voir que ces deux téméraires mortels eussent échappé aux vents et à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes amères à Jupiter : mais le père des Dieux souriant, sans vouloir lui découvrir que Minerve, sous la figure de Mentor, avoit sauvé le fils d'Ulysse, permit à Vénus de chercher les moyens de se venger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe, elle oublie les doux parfums qu'on brûle sur ses autels à Paphos, à Cythère et à Idalie : elle vole dans son char attelé de colombes, elle appelle son fils, et la douleur se répandant sur son visage orné de nouvelles grâces, elle parla ainsi :

Vois-tu, mon fils, ces deux hommes qui méprisent ta puissance et la mienne ? Qui voudra désormais nous adorer ? Va, perce de tes flèches ces deux cœurs insensibles : descends avec moi dans cette île ; je parlerai à Calypso. Elle dit, et sendant les airs dans un nuage tout doré, elle se pré-

sent à Calypso, qui dans ce moment étoit seule au bord d'une fontaine assez loin de sa grotte.

Malheureuse Déesse ! lui dit-elle, l'ingrat Ulysse vous a méprisée ; son fils, encore plus dur que lui, vous prépare un semblable mépris : mais l'amour vient lui-même pour vous venger. Je vous le laisse : il demeurera parmi vos Nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus qui fut pourri par les Nymphes de l'île de Naxos (h). Télémaque le verra comme un enfant ordinaire ; il ne pourra s'en défier, et il sentira bientôt son pouvoir. Elle dit ; remontant dans le nuage doré d'où elle étoit sortie, elle laissa après elle une odeur d'ambrosie dont tous les bois de Calypso furent parfumés.

L'Amour demeura entre les bras de Calypso. Quoique Déesse, elle sentit la flamme qui couloit déjà dans son sein. Pour se soulager, elle le donna aussitôt à la Nymphé qui étoit auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais, hélas ! dans la suite combien de fois se repentit-elle de l'avoir fait ! D'abord rien ne paroissoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu et plus gracieux que cet enfant. A le voir enjoué, flatteur, toujours riant, on auroit cru qu'il ne pouvoit donner que du plaisir. Mais à peine s'étoit-on lié à ses caresses, qu'on y sentoit je ne sais quoi d'empoisonné. L'enfant malin et trompeur ne caressoit que pour trahir, et il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit faire. Il n'osoit approcher de Mentor, dont la sévérité l'épouvantoit, et il sentoit que cet inconnu étoit invulnérable, en sorte qu'aucune de ses flèches n'avoit pu le percer. Pour les Nymphes elles sentirent bientôt les feux que cet enfant trompeur allume ; mais elles cachotent avec soin la plaie profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

Cependant Télémaque, voyant cet enfant qui se

(h) Ces Nymphes de l'île de Naxos dans la mer Egée, une des Cyclades, en récompense du soin qu'elles avoient pris d'élever Bacchus, furent transportées au ciel, et changées en étoiles qu'on appelle les liades.

jouoit avec les Nymphes, fut surpris de sa douceur et de sa beauté. Il l'embrasse, le prend tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses bras. Il sent en lui-même une inquiétude dont il ne peut trouver la cause. Plus il cherche à se jouer innocemment, plus il se trouble et s'amollit. Voyez-vous ces Nymphes? disoit-il à Mentor. Combien elles sont différentes de ces femmes de l'île de Cypre, dont la beauté étoit choquante à cause de leur immodestie! Ces beautés immortelles montrent une innocence, une modestie, une simplicité qui charment (16). En parlant ainsi, il rougissoit sans savoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler; mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer. Ses paroles étoient entrecoupées, obscures, et quelquefois elles n'avoient aucun sens.

Mentor lui dit : O Télémaque ! les dangers de l'île de Cypre n'étoient rien, si on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice grossier fait horreur, et l'impudence brutale donne de l'indignation ; mais la beauté modeste est bien plus dangereuse. En l'aimant, on croit n'aimer que la vertu, et insensiblement on se laisse aller aux appas trompeurs d'une passion qu'on n'aperçoit que quand il n'est presque plus temps de l'éteindre (17). Fuyez les dangers de votre jeunesse, mais sur-tout fuyez cet enfant que vous ne connoissez pas. C'est l'Amour que Vénus sa mère est venu apporter dans

(16) C'est ainsi à peu près que le roi parloit pour justifier son amour pour mademoiselle de la Vallière. Il fut charmé de sa modestie beaucoup plus que de sa beauté ; et croyant d'abord n'aimer en elle que la vertu, il se porta ensuite aux plus grandes extrémités du vice.

(17) C'est aussi à peu près de cette manière que la reine mère parla à Louis XIV, pour le guérir de sa passion. Elle alla jusqu'à faire griller, par le conseil de madame de Navailles, les avenues des chambres de ses filles d'honneur et de celles de madame, pour empêcher le roi de les aller voir ; mais comme dit Molière :

. Les verroux et les grilles
Sont de foibles garans de la vertu des filles.

cette île , pour se venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythère. Il a blessé le cœur de la Déesse Calypso ; elle est passionnée pour vous ; il a brûlé toutes les Nymphes qui l'environnent : vous brûlez vous-même , ô malheureux jeune homme ! presque sans le savoir.

Télémaque interrompoit souvent Mentor , lui disant : Pourquoi ne demeurons-nous pas dans cette île ? Ulysse ne vit plus : il doit être depuis longtemps enseveli dans les ondes. Pénélope, ne voyant revenir ni lui, ni moi, n'aura pu résister à tant de prétendans. Son père Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, et manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon père ? Les Ithaciens ont oublié Ulysse : nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort assurée : puisque les amans de Pénélope ont occupé toutes les avenues du port pour mieux assurer notre perte à notre retour.

Mentor répondit : Voilà l'effet d'une aveugle passion. On cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent, et on se détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'est plus ingénieux que pour se tromper et pour étouffer ses remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans votre patrie ? Comment êtes-vous sorti de la Sicile ? Les malheurs que vous avez éprouvés en Egypte, ne se sont-ils pas tournés tout-à-coup en prospérité ? Quelle main inconnue vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient votre tête dans la ville de Tyr ? Après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les destinées vous ont préparé ? Mais que dis-je ? vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, et je saurai bien sortir de cette île. Lâche fils d'un père si sage et si généreux, n'enez ici une vie molle et sans honneur au milieu des femmes ; faites, malgré les Dieux, ce que votre père crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percèrent Télémaque jusqu'au fond du cœur. Il se sentoit attendri aux dis-

cours de Mentor ; sa douleur étoit mêlée de honte ; il craignoit l'indignation et le départ de cet homme si sage à qui il devoit tant : mais une passion naissante , et qu'il ne connoissoit pas lui-même , faisoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoi donc , disoit-il à Mentor , les larmes aux yeux , vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'est offerte par la Déesse ? Je compte pour rien , répondit Mentor , tout ce qui est contre la vertu et contre les ordres des Dieux. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulysse et Pénélope : la vertu vous défend de vous abandonner à une folle passion. Les Dieux , qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de votre père , vous ordonnent de quitter cette île. L'Amour seul , ce honteux tyran , peut vous y retenir. Hé ! que feriez-vous d'une vie immortelle sans liberté , sans vertu , sans gloire ? Cette vie seroit encore plus malheureuse , en ce qu'elle ne pourroit finir.

Télémaque ne répondoit à ce discours que par des soupirs. Quelquefois il auroit souhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de l'île. Quelquefois il lui tarδοit que Mentor fût parti pour n'avoir plus devant ses yeux cet ami sévère qui lui reprochoit sa foiblesse. Toutes ces pensées contraires agitoient tour-à-tour son cœur , et aucune n'y étoit constante. Son cœur étoit comme la mer , qui est le jouet de tous les vents contraires. Il demouroit souvent étendu et immobile sur le rivage de la mer , souvent dans le fond de quelque bois sombre , versant des larmes amères , et poussant des cris semblables aux rugissemens d'un lion. Il étoit devenu maigre ; ses yeux creux étoient pleins d'un feu dévorant. A le voir pâle , abattu et défiguré , on auroit cru que ce n'étoit point Télémaque. Sa beauté , son enjouement , sa noble fierté s'ensuyoient loin de lui. Il périssoit , tel qu'une fleur , qui , étant épanouie le matin , répand ses doux parfums dans la campagne , et se flétrit peu à peu vers le soir ; ses vives couleurs s'effacent , elle languit ; elle se des-

sèche, et sa belle tête se penche ne pouvant plus se soutenir. Ainsi le fils d'Ulysse étoit aux portes de la

voyant que Télémaque ne pouvoit résister à la violence de sa passion, conçut un dessein plein de adresse pour le délivrer d'un si grand danger. Il avoit remarqué que Calypso aimoit éperdument Télémaque, et que Télémaque n'aimoit pas moins la jeune Nymphé Eucharis; car le cruel Amour, pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guère la personne dont on est aimé. Mentor résolut d'exciter la jalousie de Calypso. Eucharis devoit emmener Télémaque dans une chasse. Mentor dit à Calypso: J'ai remarqué dans Télémaque une passion pour la chasse, que je n'avois jamais vue en lui. Ce plaisir commence à le dégoûter de tout autre: il n'aime plus que les forêts et les montagnes les plus sauvages. Est-ce vous, ô Déesse, qui lui inspirez cette grande ardeur?

Calypso sentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, et elle ne put se retenir. Ce Télémaque, répondit-elle, qui a méprisé tous les plaisirs de l'île de Cypré, ne peut résister à la médiocre beauté d'une de mes Nymphes (18). Comment ose-t-il se vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuses, lui dont le cœur s'amollit lâchement par la volupté, et qui ne semble né que pour passer une vie obscure au milieu des femmes? Mentor remarquant, avec plaisir, combien la jalousie troubloit le cœur de Calypso, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui. Il lui monroit seulement un visage triste et abattu. La Déesse lui découvroit ses peines sur toutes les choses qu'elle voyoit (19); et elle faisoit sans cesse des plaintes

(18) Ainsi parloit la duchesse d'Orléans, Henriette d'Angleterre, qui aimoit le roi, lorsqu'elle vit qu'il s'attachoit à Mlle de la Vallière, une de ses filles d'honneur, dont la beauté étoit médiocre. Elle s'en plaignit, à peu près dans les mêmes termes qui sont rapportés ici, au comte de Guiche et à Mlle de Montalet, qui étoient ses confidens.

(19) La Déesse lui découvroit ses peines sur toutes les

nouvelles. Cette chasse dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur (20). Elle sut que Télémaque n'avoit cherché qu'à se dérober aux autres Nymphes, pour parler à Eucharis. On proposoit même déjà une seconde chasse, où elle prévoyoit qu'il seroit comme dans la première. Pour rompre les mesures de Télémaque, elle déclara qu'elle en vouloit être. Puis tout-à-coup, ne pouvant plus modérer son ressentiment, elle lui parla ainsi :

Est-ce donc ainsi, ô jeune téméraire ! que tu es venu dans mon île, pour échapper au juste naufrage que Neptune le préparoit, et à la vengeance des Dieux ? N'es-tu entré dans cette île, qui n'est ouverte à aucun mortel, que pour mépriser ma puissance, et l'amour que je t'ai témoigné ? O Divinités de l'Olympe et du Styx ! écoutez une malheureuse Déesse : hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puisque tu es encore plus dur et plus injuste que ton père, puisses-tu souffrir des maux encore plus longs et plus cruels que les siens ! Non, non, que jamais tu ne fevoies ta patrie, cette pauvre et misérable Ithaque, que tu n'as point eu de honte de préférer à l'immortalité ; ou plutôt que tu périsses, en la voyant de loin au milieu de la mer, et que ton corps, devenu le jouet des flots, soit rejeté, sans espérance de sépulture, sur le sable de ce rivage. Que mes yeux le voient mangé par les vautours ! Celle que tu aimes le verra aussi ; elle le verra, elle en aura le cœur déchiré, et son désespoir fera mon bonheur.

En parlant ainsi, Calypso avoit les yeux rouges et enflammés. Ses regards ne s'arrêtoient jamais en aucun endroit ; ils avoient je ne sais quoi de sombre et de farouche. Ses joues tremblantes étoient cou-

chores qu'elle voyoit. C'est au comte de Guiche, fils aîné du maréchal de Grammont, que madame découvrit les siens.

(20) Un présent que le roi fit à sa maîtresse d'un collier de perles, et d'une paire de boucles de diamant d'un grand prix, acheva de mettre madame en fureur.

vertes de taches noires et livides; elle changeoit à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle se répandoit sur tout son visage : ses larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance ; la rage et le désespoir sembloient en avoir tari la source, et à peine en couloit-il quelques-unes sur ses joues. Sa voix étoit rauque, tremblante et entrecoupée. Mentor observoit tous ses mouvemens, et ne parloit plus à Télémaque. Il le traitoit comme un malade désespéré qu'on abandonne ; il jetoit souvent sur lui des regards de compassion.

Télémaque sentoit combien il étoit coupable et indigne de l'amitié de Mentor. Il n'osoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de son ami, dont le silence même le condamnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller se jeter à son cou, et de lui témoigner combien il étoit touché de sa faute : mais il étoit retenu tantôt par une mauvaise honte, et tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit, pour se retirer du péril ; car le péril lui sembloit doux, et il ne pouvoit encore se résoudre à vaincre sa folle passion.

Les Dieux et les Déesses de l'Olympe assemblés dans un profond silence, avoient les yeux attachés sur l'île de Calypso, pour voir qui seroit victorieux, ou de Minerve, ou de l'Amour. L'Amour, en se jouant avec les Nymphes, avoit mis tout en feu dans l'île (21). Minerve, sous la figure de Mentor, se servoit de la Jalousie inséparable de l'Amour contre l'Amour même. Jupiter avoit résolu d'être le spectateur de ce combat, et de demeurer neutre.

Cependant Eucharis, qui craignoit que Télémaque ne lui échappât, usoit de mille artifices pour le retenir dans ses liens. Déjà elle alloit partir avec lui pour la seconde chasse, et elle étoit vêtue comme

(21) La cour de France étoit alors toute en feu : les plus sages du conseil du roi étoient attentifs pour voir qui seroit victorieux, ou de la passion de ce monarque, ou des sages conseils de la reine sa mère ; mais ils gardoient tous le silence, car il n'étoit déjà plus permis de parler.

Diane (22). Vénus et Cupidon avoient répandu sur elle de nouveaux charmes : en sorte que ce jour-là sa beauté effaçoit celle de la Déesse Calypso même. Calypso la regardant de loin, se regarda en même temps dans la plus claire de ses fontaines, et elle eut honte de se voir. Alors elle se cacha au fond de sa grotte, et parla ainsi toute seule :

Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux amans, en déclarant que je veux être de cette chasse ? En serai-je ? Irai-je la faire triompher, et faire servir ma beauté à relever la sienne (23) ? Faudra-t-il que Télémaque en me voyant, soit encore plus passionné pour son Eucharis ? O malheureuse ! qu'ai-je fait ? Non, je n'y irai pas, il n'y iront pas eux-mêmes ; je saurai bien les en empêcher. Je vais trouver Mentor, je le prierai d'enlever Télémaque ; il le ramènera à Ithaque. Mais, que dis-je ? Et que deviendrai-je quand Télémaque sera parti ? Où suis-je ? Que reste-t-il à faire ? O cruelle Vénus ! Vénus, vous m'avez trompée ! O perfide présent que vous m'avez fait ! Pernicieux enfant, Amour empesté, je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'espérance de vivre heureuse avec Télémaque, et tu n'as porté dans ce cœur que trouble et que désespoir. Mes Nymphes se sont révoltées contre moi. Ma divinité ne me sert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O ! si j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs ! Télémaque, il faut que tu meures, puisque je ne puis mourir. Je me vengerai de tes ingrattitudes ; ta Nymphes le verra, je te percerai à ses yeux..... Mais je m'égare. O malheureuse Calypso ! Que veux-tu ? Faire périr un innocent que tu as jeté toi-même dans cet abîme de malheurs ? C'est moi qui ai mis le flambeau dans le sein du chaste Télé-

(22) Le roi aimoit extrêmement la chasse ; il y menoit les dames, et il prenoit plaisir à les voir vêtues en Amazones. Mademoiselle de la Valière brilloit beaucoup en cet habit

(23) C'est à peu près ce que disoit madame ; lorsqu'elle s'aperçut que les visites que le roi lui rendoit, n'étoient qu'un prétexte pour voir la Valière.

maque. Quelle innocence ! quelle vertu ! quelle horreur du vice ! quel courage contre les honteux plaisirs ! Falloit-il empoisonner son cœur ? Il m'eût quittée.... Hé bien ! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte , ou que je le voie plein de mépris pour moi , ne vivant plus que pour ma rivale ? Non , non , je ne souffre que ce que j'ai bien mérité. Pars , Télémaque : va-t-en au delà des mers ; laisse Calypso sans consolation , ne pouvant supporter la vie , ni trouver la mort. Laisse-la inconsolable , couverte de honte , désespérée avec ton orgueilleuse Eucharis....

Elle parloit ainsi seule dans sa grotte. Mais tout-à-coup elle sort impétueusement. Où êtes-vous , ô Mentor ! dit-elle. Est-ce ainsi que vous soutenez Télémaque contre le vice auquel il succombe ? Vous dormez , tandis que l'Amour veille contre vous. Je ne puis souffrir plus long-temps cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous tranquillement le fils d'Ulysse déshonorer son père , et négliger sa haute destinée ? Est-ce à vous ou à moi , que ses parens ont confié sa conduite ? C'est moi qui cherche les moyens de guérir son cœur ; et vous , ne ferez-vous rien ? Il y a dans le lieu le plus reculé de cette forêt , de grands peupliers propres à construire un vaisseau : c'est là qu'Ulysse fit celui dans lequel il sortit de cette île. Vous trouverez au même endroit une profonde caverne où sont tous les instrumens nécessaires pour tailler et pour joindre toutes les pièces d'un vaisseau.

A peine eut-elle dit ces paroles , qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment. Il alla dans cette caverne , trouva les instrumens , abattit les peupliers , et mit en un seul jour un vaisseau en état de voguer. C'est que la puissance et l'industrie de Minerve n'ont pas besoin d'un grand temps pour achever les plus grands ouvrages.

Calypso se trouva dans une horrible peine d'esprit. D'un côté , elle vouloit voir si le travail de Mentor s'avançoit ; de l'autre , elle ne pouvoit se résoudre à quitter la chasse , où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Télémaque. La jalousie ne

lui permit jamais de perdre de vue les deux amans. Mais elle tâchoit de détourner la chasse du côté où elle savoit que Mentor faisoit le vaisseau. Elle entendoit les coups de hache et de marteau ; elle prêtoit l'oreille ; chaque coup la faisoit frémir. Mais dans le moment même elle craignoit que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque signe , ou quelque coup-d'œil de Télémaque à la jeune Nymphe.

Cependant Eucharis disoit à Télémaque d'un ton moqueur : (24) Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chasse sans lui ? Oh que vous êtes à plaindre de vivre sous un si rude maître ! Rien ne peut adoucir son austerité : il affecte d'être ennemi de tous les plaisirs ; il ne peut souffrir que vous en goûtiez aucun ; il vous fait un crime des choses les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même ; mais après avoir montré tant de sagesse, vous ne devez plus vous laisser traiter en enfant.

Ces paroles artificieuses perçoient le cœur de Télémaque, et le remplissoient de dépit contre Mentor, dont il vouloit secouer le joug (25). Il craignoit de le revoir, et ne répondoit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin, vers le soir, la chasse s'étant passée de part et d'autre dans une contrainte perpétuelle, on revint par un coin de la forêt assez voisin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypso aperçut de loin le vaisseau achevé. Ses yeux se couvrirent à l'instant d'un épais nuage semblable à celui de la mort. Ses genoux tremblans se déroboient sous elle. Une froide sueur courut par tous les membres de son corps. Elle

(24) *Ne craignez-vous point, etc.* C'est ainsi que M. le Mancini reprochoit au roi la contrainte dans laquelle la reine et le cardinal le tenoient. *N'êtes-vous pas le maître, sire, lui dit-elle ; pourquoi n'usez-vous pas de votre autorité ?* Elle ne demandoit qu'à s'affranchir de la tutelle de son oncle, et elle auroit bien désiré que le roi en eût fait autant.

(25) Peinture naturelle des dispositions du roi envers le cardinal, pendant qu'il aimoit sa nièce. On le faisoit observer par-tout, jusques dans ses divertissemens les plus innocens.

fut contrainte de s'appuyer sur les Nymphes qui l'environnoient ; et Eucharis lui tendant la main pour la soutenir, elle la repoussa (26), en jetant sur elle un regard terrible.

Télémaque, qui vit ce vaisseau, mais qui ne vit point Mentor, parce qu'il s'étoit déjà retiré, ayant fini son travail, demanda à la Déesse à qui étoit ce vaisseau, et à quoi on le destinoit. D'abord elle ne put répondre ; mais enfin elle dit : C'est pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire. Vous ne serez plus embarrassé par cet ami sévère, qui s'oppose à votre bonheur, et qui seroit jaloux si vous deveniez immortel.... Mentor m'abandonne, c'est fait de moi ! s'écria Télémaque. O Eucharis ! si Mentor me quitte, je n'ai plus que vous (27).... Ces paroles lui échappèrent dans le transport de sa passion. Il vit le tort qu'il avoit eu en les disant, mais il n'avoit pas été libre de penser au sens de ces paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le silence. Eucharis rougissant et baissant les yeux, demeurait derrière toute interdite, sans oser se montrer. Mais pendant que la honte étoit sur son visage, la joie étoit au fond de son cœur. Télémaque ne se comprenoit plus lui-même, et ne pouvoit croire qu'il eût parlé si indiacrétement. Ce qu'il avoit fait lui paroissoit comme un songe, mais un songe dont il paroissoit confus et troublé.

Calypso, plus furieuse qu'une lionne à qui on a enlevé ses petits, couroit au travers de la forêt sans suivre aucun chemin, et ne sachant où elle alloit. Enfin, elle se trouva à l'entrée de sa grotte où Mentor l'attendoit. Sortez de mon île, dit-elle, ô étrangers ! qui êtes venus troubler mon repos ! Loin de moi ce jeune insensé ! Et vous, imprudent

(26) *Elle la repoussa.* Madame en usa de même envers la Valière, à qui elle donna tant de dégoûts, que cette fille fut obligée de se retirer au couvent de Chaillot ; mais le roi l'y alla chercher, et lui fit peu après sa maison.

(27) Quand le roi se vit prêt à perdre la Valière lors de ses premières couches, il s'écria devant les dames qui étoient présentes : *Rendez-la moi, et prenez tout ce que j'ai !*

vieillard, vous sentirez ce que peut le courroux d'une Déesse, si vous ne l'arrachez d'ici tout-à-l'heure. Je ne veux plus le voir, je ne veux plus souffrir qu'aucune de mes Nymphes lui parle ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx, serment qui fait trembler les Dieux même. Mais apprends, Télémaque, que tes maux ne sont pas finis. Ingrat, tu ne sortiras de mon île, que pour être en proie à de nouveaux malheurs. Je serai vengée, tu regretteras Calypso, mais en vain. Neptune encore irrité contre ton père qui l'a offensé en Sicile, et sollicité par Vénus que tu as méprisée dans l'île de Cypro, te préparant d'autres tempêtes. Tu verras ton père qui n'est pas mort; mais tu le verras sans le connoître. Tu ne te réuniras avec lui en Ithaque, qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Va, je conjure les Puissances célestes de me venger! ... Puisses-tu au milieu des mers, suspendu aux pointes d'un rocher, et frappé de la foudre, invoquer en vain Calypso, que ton supplice comblera de joie! ...

Ayant dit ces paroles, son esprit agité étoit déjà prêt à prendre des résolutions contraires. L'amour rappela dans son cœur le désir de retenir Télémaque. Qu'il vive, disoit-elle en elle-même, qu'il demeure ici; peut-être qu'il sentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne sauroit, comme moi, lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypso! tu t'es trahie toi-même par ton serment: te voilà engagée; et les ondes du Styx, par lesquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune espérance! ... Personne n'entendoit ces paroles; mais on voyoit sur son visage les furies peintes, et tout le venin empesté du noir Cocyte sembloit s'exhaler de son cœur.

Télémaque en fut saisi d'horreur. Elle le comprit; (car qu'est-ce que l'amour jaloux ne devine pas?) et l'horreur de Télémaque redoubla les transports de la Déesse. Semblable à une bacchante, qui remplit l'air de ses hurlemens, et qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appelant

toutes ses Nymphes, et menaçant de percer toute celles qui ne la suivraient pas. Elles coururent en foule effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux, et regardant de loin Télémaque à qui elle n'osoit plus parler. La Déesse frémit en la voyant auprès d'elle ; (28) et loin de s'apaiser par la soumission de cette Nymphe, elle ressent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente encore la beauté d'Eucharis (29).

Cependant Télémaque étoit demeuré seul avec Mentor. Il embrasse ses genoux ; car il n'osoit l'embrasser autrement, ni le regarder : il verse un torrent de larmes. Il veut parler, la voix lui manque ; les paroles lui manquent encore davantage. Il ne sait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie : O mon vrai père ! ô Mentor, délivrez-moi de tant de maux ! Je ne puis ni vous abandonner ni vous suivre. Délivrez-moi de tant de maux, délivrez-moi de moi-même, donnez-moi la mort.

Mentor l'embrasse, le console, l'encourage, lui apprend à se supporter lui-même sans flatter sa passion, et lui dit : Fils du sage Ulysse, que les Dieux ont tant aimé, et qu'ils aiment encore, c'est par un effet de leur amour que vous souffrez des maux si horribles. Celui qui n'a point senti sa faiblesse et la violence de ses passions, n'est point encore sage ; car il ne se connoît point encore, et ne sait point se défier de lui-même. Les Dieux vous ont conduit comme par la main, jusqu'au bord de l'abîme, pour vous en montrer toute la profondeur,

(28) *Et loin de s'apaiser par la soumission de cette Nymphe, etc.* Plus la Valière témoignoit de soumission à madame, plus cette princesse avoit pour elle d'indignation et de mépris. Il fallut que le roi usât de son autorité pour la faire rester auprès d'elle, jusqu'à ce qu'il lui donnât une maison et un équipage.

(29) La Valière avoit naturellement un certain air de langueur, que l'affliction rendoit encore plus touchant. Sans être belle, elle avoit les manières toutes charmantes ; et rien ne fit plus d'impression sur le cœur du roi, qui étoit fort tendre, que de la voir un jour toute en pleurs se plaindre à lui de la dureté avec laquelle madame la traitoit.

sans vous y laisser tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris, si vous ne l'aviez éprouvé. On vous auroit parlé en vain des trahisons de l'Amour, qui flatte pour perdre, et qui, sous une apparence de douceur, cache les plus affreuses amertumes. Il est venu, cet enfant plein de charmes, parmi les ris, les jeux et les grâces. Vous l'avez vu ; il a enlevé votre cœur, et vous avez pris plaisir à le lui laisser enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer la plaie de votre cœur : vous cherchiez à me tromper et à vous flatter vous-même ; vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre témérité. Vous demandez maintenant la mort, et c'est l'unique espérance qui vous reste. La Déesse troublée ressemble à une Furie infernale. Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort. Toutes ses Nymphes jalouses sont prêtes à s'entre-déchirer ; et voilà ce que fait le traître Amour, qui paroît si doux. Rappelez tout votre courage. A quel point les Dieux vous aiment-ils, puisqu'ils vous ouvrent un si beau chemin pour fuir l'Amour, et pour revoir votre chère patrie ! Calypso elle-même est contrainte de vous chasser : le vaisseau est tout prêt, que tardons-nous à quitter cette île, où la vertu ne peut habiter ?

En disant ces paroles, Mentor le prit par la main et l'entraînoit vers le rivage. Télémaque suivoit à peine, regardant toujours derrière lui. Il considéroit Eucharis qui s'éloignoit de lui (30). Ne pouvant voir son visage, il regardoit ses beaux cheveux noués, ses habits flottans et sa noble démarche. Il auroit voulu baiser les traces de ses pas. Lors même qu'il la perdit de vue, il prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix. Quoiqu'absente, il la voyoit : elle étoit peinte et comme vivante devant ses yeux ; il croyoit même parler à elle, ne sachant plus où il étoit, et ne pouvant écouter Mentor.

(30) Il considéroit Eucharis qui s'éloignoit de lui, etc. Lorsque la Mancini, mariée au connétable Colonne, s'éloigna de la cour, le roi ne la vit partir qu'à regret. Cette description est une peinture naturelle de ce qui lui arriva en cette occasion.

Enfin, revenant à lui comme d'un profond sommeil, il dit à Mentor : Je suis résolu de vous suivre ; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis ; j'aimerois mieux mourir, que de l'abandonner ainsi avec ingratitude. Attendez que je la revoie encore une dernière fois, pour lui faire un éternel adieu. Au moins souffrez que je lui dise : O Nymphe ! les Dieux cruels, les Dieux jaloux de mon bonheur, me contraignent de partir ; mais ils m'empêcheront plutôt de vivre, que de me souvenir à jamais de vous. O mon père ! ou laissez - moi cette dernière consolation qui est si juste, ou arrachez - moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette île, ni m'abandonner à l'amour ; l'amour n'est point dans mon cœur ; je ne sens que de l'amitié et de la reconnoissance pour Eucharis. Il me suffit de lui dire encore une fois adieu, et je pars avec vous sans retardement.

Que j'ai pitié de vous ! répondit Mentor. Votre passion est si furieuse, que vous ne la sentez pas (31). Vous croyez être tranquille, et vous demandez la mort. Vous osez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, et vous ne pouvez vous arracher à la Nymphe que vous aimez. Vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle : vous êtes aveugle et sourd à tout le reste. Un homme que la fièvre rend frénétique, dit : Je ne suis point malade. O aveugle Télémaque ! vous étiez prêt à renoncer à Pénélope qui vous attend ; à Ulysse que vous reverrez à Ithaque, où vous devez régner ; à la gloire et à la haute destinée que les Dieux vous ont promises par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur. Vous renoncez à tous ces biens pour vivre déshonoré auprès d'Eucharis (32).

(31) *Votre passion est si furieuse, que vous ne la sentez pas, etc.* Les lettres du cardinal mazarin au roi, sont pleines de semblables reproches. Le roi ne sentoit point son état : il se déguisoit à lui-même sa passion sous les couleurs de l'amitié la plus pure, et il n'en sentit toute la force, que quand il fallut se séparer de celle qui en étoit l'objet.

(32) *Vous renoncez à tous ces biens pour vivre déshonoré*

Direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle ? Qu'est-ce donc qui vous trouble ? Pourquoi voulez-vous mourir ? Pourquoi avez-vous parlé devant la Déesse avec tant de transports ? Je ne vous accuse point de mauvaise foi (33) ; mais je déplore votre aveuglement. Fuyez, Télémaque, fuyez ; on ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi le vrai courage consiste à craindre et à fuir, mais à fuir sans délibérer et sans se donner à soi-même le temps de regarder jamais derrière soi (34). Vous n'avez pas oublié les soins que vous m'avez coûté pendant votre enfance, et les périls dont vous êtes sorti par mes conseils. Ou croyez-moi, ou souffrez que je vous abandonne. Si vous saviez combien il m'est douloureux de vous voir courir à votre perte ! Si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant que je n'ai osé vous parler ! la mère qui vous mit au monde souffrit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me suis tu ; j'ai dévoré ma peine ; j'ai étouffé mes soupirs, pour voir si vous reviendriez à moi. O mon fils ! mon cher fils ! soulagez mon cœur ; rendez-moi ce qui n'est plus cher que mes entrailles, rendez-moi Télémaque que j'ai perdu ; rendez-vous à vous-même ! Si la sagesse en vous surmonte l'amour, je vis, et je vis heureux. Mais si l'amour vous entraîne malgré la sagesse, Mentor ne peut plus vivre.

Pendant que Mentor parloit ainsi, il continuoit son chemin vers la mer ; et Télémaque, qui n'étoit

auprès d'Eucharis. Le cardinal parloit ainsi au roi, le voyant prêt à renoncer à tous les avantages de son mariage avec l'infante, et de sacrifier sa gloire et sa couronne à la Mancini.

(33) *Je ne vous accuse point de mauvaise foi.* C'est ce que le cardinal écrivit un jour au roi, qui étoit extrêmement piqué d'une de ses lettres, où il sembloit l'accuser de mauvaise foi.

(34) *Vous n'avez pas oublié, etc.* Il semble en lisant cela et tout le reste de cette page, qu'on lise les lettres du cardinal Mazarin au roi sur sa passion pour sa nièce, sur-tout celle où il le monco de l'abandonner, et de se retirer en Italie, s'il ne rompt ce commerce qui le déshonorait.

pas encore assez fort pour le suivre lui-même, l'étoit déjà assez pour se laisser mener sans résistance. Minerve, toujours cachée sous la figure de Mentor, couvrant invisiblement Télémaque de son égide, et répandant autour de lui un rayon divin, lui fit sentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette île. Enfin ils arrivèrent dans un endroit de l'île où le rivage de la mer étoit escarpé. C'étoit un rocher toujours battu par l'onde écumeante. Ils regardèrent de cette hauteur si le vaisseau que Mentor avoit préparé, étoit encore dans la même place; mais ils aperçurent un triste spectacle.

L'Amour étoit vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu, non-seulement étoit insensible à ses traits, mais encore qu'il lui enlevoit Télémaque; il pleuroit de dépit, et alla trouver Calypso errante dans les sombres forêts. Elle ne put le voir sans gémir, et elle sentit qu'il rouvroit toutes les plaies de son cœur. L'Amour lui dit : Vous êtes Déesse, et vous vous laissez vaincre par un foible mortel qui est captif dans votre île ! Pourquoi le laissez-vous sortir ? O malheureux Amour ! répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicious conseils. C'est toi qui m'as tirée d'une douce et profonde paix pour me précipiter dans un abîme de malheurs. C'en est fait; j'ai juré par les ondes du Styx, que je laisserois partir Télémaque. Jupiter même, le père des Dieux, avec toute sa puissance, n'oseroit contester à ce redoutable serment. Télémaque, sors de mon île : sors aussi, pernicious enfant; tu m'as plus fait de mal que lui !

L'Amour essuyant ses larmes, fit un souris moqueur et malin. En vérité, dit-il, voilà un grand embarras. Laissez-moi faire; suivez votre serment, ne vous opposez point au départ de Télémaque. Ni vos Nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laisser partir. Je leur inspirerai le dessein de brûler ce vaisseau que Mentor a fait avec tant de précipitation. Sa diligence, qui vous a surpris, sera inutile. Il sera surpris lui-même à son tour, et il ne lui restera plus aucun moyen de vous arracher Télémaque.

Ces

Ces paroles flatteuses firent glisser l'espérance et la joie jusqu'au fond des entrailles de Calypso. Ce qu'un zéphyr fait par sa fraîcheur sur le bord d'un ruisseau pour délasser les troupeaux languissans, que l'ardeur de l'été consume, ce discours le fit pour apaiser le désespoir de la Déesse. Son visage devint serein, ses yeux s'adoucirent, les noirs soucis qui rongeoient son cœur, s'enfuirent pour un moment loin d'elle. Elle s'arrêta, elle sourit, elle flatta le folâtre Amour : et en le flattant elle se prépara de nouvelles douleurs.

L'Amour content de l'avoir persuadée, alla pour persuader aussi les Nymphes qui étoient errantes et dispersées sur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamés a mis en fuite loin du berger. L'Amour les rassemble, et leur dit : Télémaque est encore en vos mains; hâtez-vous de brûler ce vaisseau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. Aussitôt elles allument des flambeaux, elles accourent sur le rivage, elles frémissent, elles poussent des hurlemens, elles secouent leurs cheveux épars, comme des bacchantes. Déjà la flamme vole, elle dévore le vaisseau qui est d'un bois sec et enduit de résine; des tourbillons de fumée et de flamme s'élèvent dans les nues.

Télémaque et Mentor aperçoivent ce feu de dessus le rocher, et entendent les cris des Nymphes. Télémaque fut tenté de s'en réjouir : car son cœur n'étoit pas encore guéri; et Mentor remarquoit que sa passion étoit comme un feu mal éteint, qui sort de temps en temps de dessous la cendre, et qui repousse de vives étincelles. Me voilà donc, dit Télémaque, rengagé dans mes liens ! Il ne nous reste plus aucune espérance de quitter cette île.

Mentor vit bien que Télémaque alloit retomber dans toutes ses foiblesses, et qu'il n'y avoit pas un seul moment à perdre. Il aperçut de loin au milieu des flots un vaisseau arrêté, qui n'osoit approcher de l'île, parce que tous les pilotes connoissoient que l'île de Calypso étoit inaccessible à tous les mortels. Aussitôt le sage Mentor, poussant Télémaque qui

étoit assis sur le bord du rocher, le précipite dans la mer, et s'y jette avec lui. Télémaque, surpris de cette violente chute, but de l'onde amère, et devint le jouet des flots. Mais revenant à lui, et voyant Mentor qui lui tendoit la main pour lui aider à nager, il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'île fatale.

Les Nymphes, qui avoient cru le tenir captif, poussèrent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypso inconsolable rentra dans sa grotte qu'elle remplit de ses hurlemens. L'Amour, qui vit changer son triomphe en une honteuse défaite, s'envola dans le bocage d'Idalie, où sa cruelle mère l'attendoit. L'enfant encore plus cruel ne se consola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

A mesure que Télémaque s'éloignoit de l'île, il sentoit avec plaisir renaître son courage et son amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il en parlant à Mentor, ce que vous me disiez, et que je ne pouvois croire faute d'expérience. On ne surmonte le vice qu'en le fuyant. O mon père ! que les Dieux m'ont aimé en me donnant votre secours ! Je méritois d'en être privé et d'être abandonné à moi-même. Je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempête ; je ne crains plus que mes passions. L'Amour est lui seul plus à craindre que tous les naufrages.

Fin du troisième Livre.





L I V R E I V.

S O M M A I R E.

ADAM, frère de Narbal, commande le vaisseau tyrien où Télémaque et Mentor sont reçus favorablement. Ce capitaine, reconnoissant Télémaque, lui raconte la mort tragique de Pygmalion et d'Astarbé; puis l'élevation de Baléazar, que le tyran son père avoit disgracié à la persuasion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Télémaque et à Mentor, Achitoas, par la douceur de son chant, assemble autour du vaisseau les Tritons, les Néréides et les autres Divinités de la mer. Mentor, prenant une lyre, en joue beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte ensuite les merveilles de la Bétique; il décrit la douce température de l'air, et les autres beautés de ce pays, dont les peuples mènent une vie tranquille dans une grande simplicité de mœurs. Vénus, toujours irritée contre Télémaque, en demande la perte à Jupiter; mais les Destinées ne permettant pas qu'il périsse, la Déesse va concerter avec Neptune les moyens de l'éloigner au moins d'Ithaque, où Adoam le conduisoit. Ils emploient une Divinité trompeuse pour surprendre le pilote Athamas, qui, croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salentins.

LE vaisseau qui étoit arrêté, et vers lequel ils s'avançoient, étoit un vaisseau phénicien qui alloit dans l'Epire. Ces Phéniciens avoient vu Télémaque au voyage d'Egypte: mais ils n'avoient garde de le reconnoître au milieu des flôts. Quand Mentor fut assez près du vaisseau pour se faire entendre, il s'écria d'une voix forte, en élevant sa tête au-dessus de

l'eau : Phéniciens, si secourables à toutes les nations, ne refusez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité. Si le respect des Dieux vous touche, recevez-nous dans votre vaisseau : nous irons par-tout où vous irez. Celui qui commandoit, répondit : Nous vous recevrons avec joie ; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroissent si malheureux. Aussitôt on les reçoit dans le vaisseau.

A peine y furent-ils entrés que ne pouvant plus respirer, ils demeurèrent immobiles ; car ils avoient nagé long-temps et avec effort pour résister aux vagues. Peu à peu ils reprirent leurs forces. On leur donna d'autres habits, parce que les leurs étoient appesantis par l'eau qui les avoit pénétrés, et qui couloit de toutes parts. Lorsqu'ils furent en état de parler, tous ces Phéniciens empressés autour d'eux vouloient savoir leurs aventures. Celui qui commandoit leur dit : Comment avez-vous pu entrer dans cette île d'où vous sortez ? Elle est, dit-on, possédée par une Déesse cruelle, qui ne souffre jamais qu'on y aborde. Elle est même bordée de rochers affreux, contre lesquels la mer va follement combattre, et on ne pourroit en approcher sans faire naufrage.

Mentor répondit : Aussi est-ce par un naufrage que nous y avons été jetés. Nous sommes Grecs. Notre patrie est l'île d'Ithaque, voisine de l'Épire où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque qui est sur votre route, il nous suffiroit que vous nous menassiez dans l'Épire : nous y trouverons des amis qui auront soin de nous faire faire le court trajet qui nous restera ; et nous vous devons à jamais la joie de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

Ainsi c'étoit Mentor qui portoit la parole, et Télémaque gardant le silence le laissoit parler ; car les sautes qu'il avoit faites dans l'île de Calypso, augmentèrent beaucoup sa sagesse. Il se déloit de lui-même : il sentoit le besoin de suivre toujours les sages conseils de Mentor ; et quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander ses avis, du moins il

consultoit ses yeux , et tâchoit de deviner toutes ses pensées.

Le commandant phénicien , arrêtant ses yeux sur Télémaque , croyoit se souvenir de l'avoir vu ; mais c'étoit un souvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez , lui dit-il , que je vous demande si vous vous souvenez de m'avoir vu autrefois , comme il me semble que je me souviens de vous avoir vu : votre visage ne m'est point inconnu ; il m'a d'abord frappé ; mais je ne sais où je vous ai vu ; votre mémoire peut-être aidera la mienne.

Télémaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joie : Je suis en vous voyant , comme vous êtes à mon égard : je vous ai vu , je vous reconnois ; mais je ne puis me rappeler si c'est en Egypte ou à Tyr. Alors ce Phénicien , tel qu'un homme qui s'éveille le matin , et qui rappelle peu à peu de loin le songe fugitif qui a disparu à son réveil , s'écria tout-à-coup : Vous êtes Télémaque que Narbal prit en amitié , lorsque nous revînmes d'Egypte. Je suis son frère , dont il vous aura sans doute parlé souvent. Je vous laissai entre ses mains après l'expédition d'Egypte. Il me fallut aller (a) au delà de toutes les mers de la fameuse Bétique , auprès des colonnes d'Hercule. Ainsi je ne fis que vous voir , et il ne faut pas s'étonner si j'ai eu tant de peine à vous reconnoître d'abord.

Je vois bien , répondit Télémaque , que vous êtes Adoam. Je ne fis presque alors que vous entrevoir ; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O quelle joie de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme qui me sera toujours si cher ! Est-il toujours à Tyr ? Ne souffre-t-il point quelque cruel traitement du soupçonneux et barbare Pygmalion ? Adoam répondit en l'interrompant : Sachez , Télémaque , que la fortune vous confie à un homme qui

(a) Au delà de toutes les mers de la fameuse Bétique. La Bétique étoit une partie de l'Espagne qui comprenoit les provinces nommées aujourd'hui l'Andalousie ou la Grenade. Elle étoit au delà de toutes les mers pour les anciens , qui n'en connoissoient point d'autres que la Méditerranée , et les parties de l'Océan qui baignent l'Europe.

prendra toutes sortes de soins de vous. Je vous ramènerai dans l'île d'Ithaque avant que d'aller en Epire; et le frère de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous que Narbal même. Ayant parlé ainsi, il remarqua que le vent qu'il attendoit, commençoit à souffler. Il fit lever les ancres, mettre les voiles, et fendre la mer à force de rames. Aussitôt il prit à part Télémaque et Mentor pour les entretenir.

Je vais, dit-il en regardant Télémaque, satisfaire votre curiosité. Pygmalion n'est plus; les justes Dieux en ont délivré la terre. Comme il ne se fioit à personne, personne ne pouvoit se fier à lui. Les bons se contentoient de gémir et de fuir ses cruautés, sans pouvoir se résoudre à lui faire aucun mal. Les méchans croyoient ne pouvoir assurer leur vie qu'en finissant la sienne. Il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ses défiances. Ses gardes même étoient plus exposés que les autres: comme sa vie étoit entre leurs mains, ils les craignoit plus que tout le reste des hommes; sur le moindre soupçon il les sacrifioit à sa sûreté. Ainsi, à force de chercher sa sûreté, il ne pouvoit plus la trouver. Ceux qui étoient les dépositaires de sa vie, étoient dans un péril continuel par sa défiance; et ils ne pouvoient se tirer d'un état si horrible, qu'en prévenant, par la mort du tyran, ses cruels soupçons.

L'impie Astarbé, dont vous avez ouï parler si souvent, fut la première à résoudre la perte du roi. Elle aima passionnément un jeune Tyrien fort riche, nommé Joazar. Elle espéra le mettre sur le trône. Pour réussir dans ce dessein, elle persuada au roi que l'aîné de ses deux fils, nommé Phadaël, impatient de succéder à son père, avoit conspiré contre lui. Elle trouva de faux témoins pour prouver la conspiration: le malheureux roi fit périr son fils innocent. Le second, nommé Baléazar, fut envoyé à Samos, sous prétexte d'apprendre les mœurs et les sciences de la Grèce; mais en effet, parce qu'Astarbé fit entendre au roi qu'il falloit l'éloigner, de peur qu'il ne prît des liaisons avec les mécontents.

A peine fut-il parti, que ceux qui conduisoient le vaisseau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs mesures pour faire naufrage pendant la nuit. Ils se sauvèrent en nageant jusques à des barques étrangères qui les attendoient, et ils jetèrent le jeune prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Astarbé n'étoient ignorées que de Pygmalion, et il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui seul. Ce prince si débauché étoit ainsi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme : c'étoit l'amour qui l'aveugloit jusqu'à cet excès. En même temps l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Astarbé étoit si passionnée : il ne songeoit qu'à ravir les richesses de ce jeune homme.

Mais pendant que Pygmalion étoit en proie à la défiance, à l'amour et à l'avarice, Astarbé se hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque chose de ses infâmes amours avec ce jeune homme. D'ailleurs, elle savoit que l'avarice seule suffiroit pour porter le roi à une action cruelle contre Joazar : elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux officiers du palais prêts à tremper leurs mains dans le sang du roi : elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration ; mais elle craignoit de se confier à quelqu'un par qui elle seroit trahie. Enfin il lui parut plus assuré d'empoisonner Pygmalion.

Il mangeoit le plus souvent tout seul avec elle, et apprêtoit lui-même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant se fier qu'à ses propres mains. Il se renfermoit dans le lieu le plus reculé de son palais, pour mieux cacher sa défiance, et pour n'être jamais observé quand il préparoit ses repas. (1) Il n'osoit plus chercher aucun des plaisirs de la table ; il ne pouvoit se résoudre à manger d'aucune des choses

(1) Il n'osoit plus chercher aucun des plaisirs de la table. Le duc de Cromwel prenoit toutes les précautions possibles pour éviter le poison qu'il craignoit ; et telle fut son adresse à cacher cette défiance, qu'il la fit passer pour fragilité.

qu'il ne savoit pas apprêter lui-même. Ainsi, non-seulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuisiniers, mais encore le vin, le pain, le sel, l'huile, le lait, et tous les autres alimens ordinaires, ne pouvoient être de son usage. Il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans son jardin, ou des légumes qu'il avoit semés, et qu'il faisoit cuire. Au reste, il ne buvoit jamais d'autre eau que celle qu'il puisoit lui-même dans une fontaine qui étoit renfermée dans un endroit de son palais, et dont il gardoit toujours la clef. Quoiqu'il parût si rempli de confiance pour Astarbé, il ne laissoit pas de se précautionner contre elle. Il la faisoit toujours manger et boire avant lui de tout ce qui devoit servir à son repas, afin qu'il ne pût point être empoisonné sans elle, et qu'elle n'eût aucune espérance de vivre plus long-temps que lui. Mais elle prit du contre-poison, qu'une vieille femme encore plus méchante qu'elle, et qui étoit la confidente de ses amours, lui avoit fourni : après quoi elle ne craignit plus d'empoisonner le roi.

Voici comment elle y parvint. Dans le moment où ils alloient commencer leur repas, cette vieille dont j'ai parlé, fit tout d'un coup du bruit à une porte. Le roi, qui croyoit toujours qu'on alloit le tuer, se trouble, et court à cette porte pour voir si elle étoit assez bien fermée. La vieille se retire. Le roi demeure interdit, et ne sachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu. Il n'ose pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Astarbé le rassure, le flatte et le presse de manger. Elle avoit déjà jeté du poison dans sa coupe d'or pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion, selon sa coutume, la fit boire la première ; elle but sans crainte, se fiant au contre-poison. Pygmalion but aussi, et peu de temps après il tomba dans une défaillance. Astarbé, qui le connoissoit capable de la tuer sur le moindre soupçon, commença à déchirer ses habits, à arracher ses cheveux, et à pousser des cris lamentables. Elle embrassoit le roi mourant, elle le tenoit serré entre ses bras, elle l'arrosoit d'un torrent de larmes ; car

les larmes ne couloient rien à cette femme artificieuse. Enfin, quand elle vit que les forces du roi étoient épuisées, et qu'il étoit comme agonisant, dans la crainte qu'il ne revînt, et qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle passa, des caresses et des plus tendres marques d'amitié, à la plus horrible fureur. Elle se jeta sur lui, et l'étouffa. Ensuite elle arracha de son doigt l'anneau royal, lui ôta le diadème, et fit entrer Joazar, à qui elle donna l'un et l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été attachés à elle, ne manqueroient pas de suivre sa passion, et que son amant seroit proclamé roi. Mais ceux qui avoient été les plus empressés à lui plaire, étoient des esprits bas et mercenaires qui étoient incapables d'une sincère affection. D'ailleurs, ils manquoient de courage, ils craignoient les ennemis qu'Astarbé s'étoit attirés. Enfin, ils craignoient encore plus la hauteur, la dissimulation et la cruauté de cette femme impie. Chacun, pour sa propre sûreté, désiroit qu'elle périt.

Cependant tout le palais est plein d'un tumulte affreux. On entend par-tout les cris de ceux qui disent : Le roi est mort ! Les uns sont effrayés, les autres courent aux armes, tous paroissent en peine des suites, mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande ville de Tyr, et il ne se trouve pas un seul homme qui regrette le roi : sa mort est la délivrance et la consolation de tout le peuple.

Narbal, frappé d'un coup si terrible, déplora en homme de bien le malheur de Pygmalion, qui s'étoit trahi lui-même en se livrant à l'impie Astarbé, et qui avoit mieux aimé être un tyran monstrueux, que d'être, selon le devoir d'un roi, le père de son peuple. Il songea au bien de l'état, et se hâta de rallier tous les gens de bien pour s'opposer à Astarbé, sous laquelle on auroit vu un règne encore plus dur que celui qu'on voyoit finir.

Narbal savoit que Baléazar ne s'étoit point noyé quand on le jeta dans la mer. Ceux qui assurèrent à Astarbé qu'il étoit mort, parlèrent ainsi, croyant

qu'il étoit. Mais, à la faveur de la nuit, il s'étoit sauvé en nageant, et des marchands de Crète, touchés de compassion, l'avoient reçu dans leur barque. Il n'avoit pas osé retourner dans le royaume de son père, soupçonnant qu'on avoit voulu le faire périr, et craignant autant la cruelle jalousie de Pygmalion, que les artifices d'Astarbé (2). Il demeura long-temps errant et travesti sur les bords de la mer, en Syrie, où les marchands crétois l'avoient laissé. Il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner sa vie. Enfin il trouva moyen de faire savoir à Narbal l'état où il étoit : il crut pouvoir confier son secret et sa vie à un homme d'une vertu si éprouvée. Narbal, maltraité par le père, ne laissa pas d'aimer le fils, et de veiller pour ses intérêts; mais il n'en prit soin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devoit à son père, et l'engagea à souffrir patiemment sa mauvaise fortune.

Baléazar avoit mandé à Narbal : Si vous jugez que je puisse vous aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or, et je comprendrai aussitôt qu'il sera temps de vous aller joindre. (3) Narbal ne jugea pas à propos, pendant la vie de Pygmalion, de faire venir Baléazar. Il auroit tout hasardé pour la vie du prince et pour la sienne propre; tant il étoit difficile de se garantir des recherches rigoureuses de Pygmalion. Mais aussitôt que ce malheureux roi eut fait une fin digne de ses crimes, Narbal se hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baléazar. Baléazar partit

(2) Baléazar est ici la figure de Charles II, roi d'Angleterre, qui, après la mort de son père, et après avoir perdu contre Cromwell la bataille de Worchester, se réfugia en France, non sans avoir été long-temps errant sur les bords de la mer, où il n'évita d'être reconnu qu'à la faveur de plusieurs déguisemens.

(3) Narbal ne jugea pas à propos pendant la vie de Pygmalion, etc. Le général Monck attendit la mort de Cromwell pour exécuter ce qu'il méditoit depuis long-temps en faveur de Charles II. Alors se voyant la force en main, il envoya avertir ce prince, qui s'étoit rendu à Breda. Le reste du récit convient parfaitement à ce qui lui arriva à son retour à Londres.

aussitôt, et arriva aux portes de Tyr dans le temps que toute la ville étoit en trouble pour savoir qui succéderoit à Pygmalion. Il fut aisément reconnu par les principaux Tyriens et par tout le peuple. On l'aimoit, non pour l'amour du feu roi son père, qui étoit haï universellement, mais à cause de sa douceur et de sa modération. Ses longs malheurs même lui donnoient je ne sais quel éclat, qui relevoit toutes ses bonnes qualités, et qui attendrissoit tous les Tyriens en sa faveur.

(4) Narbal assembla les chefs du peuple, les vieillards qui formoient le conseil, et les prêtres de la grande Déesse de Phénicie. Ils saluèrent Baléazar comme leur roi, et le firent proclamer par les hérauts. Le peuple répondit par mille acclamations de joie. Astarbé les entendit du fond du palais, où elle étoit renfermée avec son lâche et infame Jeazar. Tous les méchans dont elle s'étoit servie pendant la vie de Pygmalion, l'avoient abandonnée, car les méchans craignent les méchans, s'en défient, et ne souhaitent point de les voir en crédit. Les hommes corrompus connoissent combien leurs semblables abuseroient de l'autorité, et quelle seroit leur violence. Mais pour les bons, les méchans s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils espèrent trouver en eux de la modération et de l'indulgence. Il ne restoit plus autour d'Astarbé que certains complices de ses crimes les plus affreux, et qui ne pouvoient attendre que le supplice.

On força le palais. Ces scélérats n'osèrent résister long-temps, et ne songèrent qu'à s'enfuir. Astarbé, déguisée en esclave, voulut se sauver; mais un soldat la reconnut: elle fut prise, et on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déjà on avoit commencé à la traîner dans la houe; mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, espérant de l'éblouir par ses charmes, et

(4) Narbal assembla les chefs du peuple. Le rétablissement de Charles II se fit de même par une délibération libre du parlement.

de lui faire croire qu'elle lui découvrirait des secrets importans. Baléazar ne put refuser de l'écouter. D'abord elle montra avec sa beauté, une douceur et une modestie capables de toucher les cœurs les plus irrités. Elle flatta Baléazar par les louanges les plus délicates et les plus insinuanes; elle lui représenta combien Pygmalion l'avoit aimée; elle le conjura par ses cendres, d'avoir pitié d'elle; elle invoqua les Dieux, comme si elle les eût sincèrement adorés; elle versa des torrens de larmes; elle se jeta aux genoux du nouveau roi: mais ensuite elle n'oublia rien pour lui rendre suspects et odieux ses serviteurs les plus affectionnés. Elle accusa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, et d'avoir essayé de suborner les peuples pour se faire roi au préjudice de Baléazar: elle ajouta qu'il vouloit empoisonner ce jeune prince. Elle inventa de semblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu. Elle espéroit trouver dans le cœur de Baléazar la même défiance et les mêmes soupçons qu'elle avoit vus dans celui du roi son père. Mais Baléazar ne pouvant plus souffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, et appela des gardes. On la mit en prison; et les plus sages vieillards furent commis pour examiner toutes ses actions.

On découvrit avec horreur qu'elle avoit empoisonné et étouffé Pygmalion. Toute la suite de sa vie parut un enchaînement continuel de crimes monstrueux. On alloit la condamner au supplice qui est destiné à punir les plus grands crimes dans la Phénicie, c'est d'être brûlée à petit feu: mais quand elle comprit qu'il ne lui restoit plus aucune espérance, elle devint semblable à une Furie sortie de l'Enfer. Elle avala du poison qu'elle portoit toujours sur elle pour se faire mourir, en cas qu'on voulût lui faire souffrir de longs tourmens. Ceux qui la gardoient, aperçurent qu'elle souffroit une violente douleur. Ils voulurent la secourir; mais elle ne voulut jamais leur répondre, et elle fit signe qu'elle ne vouloit aucun soulagement. On lui parla des justes Dieux

qu'elle avoit irrités : au lieu de témoigner la confusion et le repentir que ses fautes méritoient, elle regarda le ciel avec mépris et arrogance, comme pour insulter aux Dieux.

La rage et l'impiété étoient peintes sur son visage mourant. On ne voyoit plus aucun reste de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes. Toutes ses grâces étoient effacées. Ses yeux éteints rouloient dans sa tête, et jetoient des regards farouches. Un mouvement convulsif agitoit ses lèvres et tenoit sa bouche ouverte d'une horrible grandeur. Tout son visage retiré et rétréci faisoit des grimaces hideuses. Une pâleur livide et une froideur mortelle avoient saisi tout son corps. Quelquefois elle sembloit se ranimer ; mais ce n'étoit que pour pousser des hurlemens. Enfin, elle expira, laissant remplis d'horreur et d'effroi tous ceux qui la virent. Ses mânes impies descendirent, sans doute, dans ces tristes lieux, où les cruelles Danaïdes (b) puisent éternellement de l'eau dans des vases percés ; où Ixion (c) tourne à jamais sa roue ; où Tantale (d) brûlant de soif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ses lèvres ; où Sisyphe (e) roule inutilement un

(b) Les Danaïdes étoient cinquante filles de Danaüs, roi d'Argos, mariées à autant de fils d'Egyptus leurs cousins, qui tuèrent leurs maris en une nuit, excepté Hypermnestre, qui sauva Lyncée. Les poètes feignent que dans les Enfers elles travaillent sans cesse à remplir d'eau des tonneaux percés.

(c) Ixion, fils de Phlégius, roi de Thessalie, voulant jouir de Junon, embrassa une nuée que Jupiter avoit formée pour le tromper, d'où naquirent les Centaures. Il fut ensuite précipité dans les Enfers, où l'on feint qu'il tourne sans cesse une roue.

(d) Tantale, fils de Jupiter et de la Nymphé Flore, ayant préparé un festin aux Dieux, voulut éprouver leur divinité. Pour cela, il leur fit servir un plat rempli des membres de son fils Pélops, qu'il avoit coupé en pièces. Jupiter ayant reconnu ce crime, foudroya Tantale, et le précipita dans les Enfers, où l'on feint qu'il souffre une faim et une soif éternelles.

(e) Sisyphe, fils d'Éole, faisoit le métier de voleur dans l'Attique, où il fut tué par Thésée. La Fable lui fait rouler dans les Enfers un gros caillou du pied d'une montagne jusqu'au haut, d'où il retombe sans cesse.

rocher qui retombe sans cesse ; et où Titye (f) sentira éternellement dans ses entrailles , toujours renaissantes , un vautour qui les ronge.

Baléazar délivré de ce monstre , rendit grâces aux Dieux par d'innombrables sacrifices. (5) Il a commencé son règne par une conduite toute opposée à celle de Pygmalion. Il s'est appliqué à faire reflourir le commerce qui languissoit tous les jours de plus en plus. Il a pris les conseils de Narbal pour les principales affaires , et n'est pourtant pas gouverné par lui ; car il veut tout voir par lui-même. Il écoute tous les différens avis qu'on veut lui donner , et décide ensuite sur ce qui lui paroît le meilleur. Il est aimé des peuples. En possédant les cœurs , il possède plus de trésors que son père n'en avoit amassé par son avarice cruelle ; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de biens , s'il se trouvoit dans une pressante nécessité : ainsi , ce qu'il leur laisse est plus à lui que s'il le leur ôtoit. Il n'a pas besoin de se précautionner pour la sûreté de sa vie ; car il a toujours autour de lui la plus sûre garde , qui est l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ses sujets qui ne craigne de le perdre , et qui ne hasardât sa propre vie pour conserver celle d'un si bon roi. Il vit heureux , et tout son peuple est heureux avec lui. Il craint de charger trop ses peuples ; ses peuples craignent de ne lui pas offrir une assez grande partie de leurs biens. Il les laisse dans l'abondance , et cette abondance ne les rend ni indociles , ni insolens ; car ils sont laborieux , adonnés au commerce , fermes à conserver la pureté des anciennes loix. La Phénicie est remontée au plus haut point de sa grandeur et de sa gloire : c'est à son jeune roi qu'elle doit tant de prospérité.

(f) Titye , fils de Jupiter et d'Elara , ayant voulu forcer Latone , fut tué par Apollon à coups de flèches , et précipité dans les Enfers , où un vautour lui ronge le cœur , qui renait sans cesse.

(5) Il a commencé son règne , etc. Tout ce qui suit convient assez au roi Charles II , qui , instruit par ses propres malheurs et par ceux de son père , avoit appris à user de modération.

Narbal gouverne sous lui. O Télémaque ! s'il vous voyoit maintenant , avec quelle joie vous combleroit-il de présens ! Quel plaisir seroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie ! Ne suis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même , et d'aller dans l'île d'Ithaque mettre sur le trône le fils d'Ulysse , afin qu'il y règne aussi sagement que Baléazar règne à Tyr ?

Après qu'Adoam eut ainsi parlé , Télémaque , charmé de l'histoire que ce Phénicien venoit de raconter , et plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans son malheur , l'embrassa tendrement. Ensuite Adoam lui demanda par quelle aventure il étoit entré dans l'île de Calypso. Télémaque lui fit à son tour l'histoire de son départ de Tyr ; de son passage dans l'île de Cypre ; de la manière dont il avoit trouvé Mentor ; de leur voyage en Crète ; des jeux publics pour l'élection d'un roi après la fuite d'Idoménée ; de la colère de Vénus ; de leur naufrage ; du plaisir avec lequel Calypso les avoit reçus ; de la jalousie de cette Déesse contre une de ses Nymphes , et de l'action de Mentor qui avoit jeté son ami dans la mer , dès qu'il vit le vaisseau phénicien.

Après ces entretiens , Adoam fit servir un magnifique repas , et pour témoigner une plus grande joie , il rassembla tous les plaisirs dont on pouvoit jouir. Pendant le repas , qui fut servi par de jeunes Phéniciens vêtus de blanc , et couronnés de fleurs , on brûla les plus exquis parfums de l'Orient. Tous les bancs des rameurs étoient pleins de joueurs de flûtes. Achitoas les interrompoit de temps en temps par les doux accords de sa voix et de sa lyre , dignes d'être entendus à la table des Dieux , et de ravir les oreilles d'Apollon même. Les Tritons , les Néréides , toutes les Divinités qui obéissent à Neptune , les monstres marins même sortoient de leurs grottes humides et profondes , pour venir en foule autour du vaisseau , charmés par cette mélodie. Une troupe de jeunes Phéniciens d'une rare beauté , et vêtus

de fin lin plus blanc que la neige, dansèrent longtemps les danses de leur pays, puis celles d'Égypte, et enfin celles de la Grèce. De temps en temps des trompettes faisoient retentir l'onde jusqu'aux rivages éloignés. Le silence de la nuit, le calme de la mer, la lumière tremblante de la lune, répandue sur la face des ondes, le sombre azur du ciel semé de brillantes étoiles, servoient à rendre ce spectacle encore plus beau.

Télémaque, d'un naturel viv et sensible, goûtoit tous ces plaisirs ; mais il n'osoit y livrer son cœur. Depuis qu'il avoit éprouvé, avec tant de honte, dans l'île de Calypso, combien la jeunesse est propre à s'enflammer, tous les plaisirs, même les plus innocens, lui faisoient peur. Tout lui étoit suspect. Il regardoit Mentor ; il cherchoit sur son visage et dans ses yeux ce qu'il devoit penser de tous ces plaisirs.

Mentor étoit bien aise de le voir dans cet embarras, et ne faisoit pas semblant de le remarquer. Enfin, touché de la modération de Télémaque, il lui dit en souriant : Je comprends ce que vous craignez : vous êtes louable de cette crainte ; mais il ne faut pas la pousser trop loin. Personne ne souhaitera jamais plus que moi, que vous goûtiez des plaisirs, mais des plaisirs qui ne vous passionnent ni ne vous amollissent point. Il vous faut des plaisirs qui vous délassent, et que vous goûtiez en vous possédant ; mais non pas des plaisirs qui vous entraînent. Je vous souhaite des plaisirs doux et modérés, qui ne vous ôtent point la raison, et qui ne vous rendent jamais semblable à une bête en fureur. Maintenant il est à propos de vous délasser de toutes vos peines. Goûtez avec complaisance pour Adoam, les plaisirs qu'il vous offre. Réjouissez-vous, Télémaque, réjouissez-vous. La sagesse n'a rien d'austère ni d'affecté. C'est elle qui donne les vrais plaisirs ; elle seule les sait assaisonner pour les rendre purs et durables ; elle sait mêler les jeux et les ris avec les occupations graves et sérieuses ; elle prépare le plaisir par le travail, et elle délasse du travail par le

plaisir. La sagesse n'a point de honte de paroître enjouée quand il le faut.

En disant ces paroles, Mentor prit une lyre, et en joua avec tant d'art, qu'Achilleas jaloux laissa tomber la sienne de dépit. Ses yeux s'allumoient, son visage troublé changea de couleur : tout le monde eût aperçu sa peine et sa honte, si la lyre de Mentor n'eût enlevé l'ame de tous les assistans. A peine osoit-on respirer, de peur de troubler le silence, et de perdre quelque chose de ce chant divin ; on craignoit toujours qu'il ne finît trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur efféminée ; mais elle étoit flexible, forte, et elle passionnoit jusqu'aux moindres choses.

Il chanta d'abord les louanges de Jupiter, père et roi des Dieux et des hommes, qui d'un signe de sa tête ébranle l'univers. Puis il représenta Minerve qui sort de sa tête ; c'est-à-dire, la sagesse, que ce Dieu forme au dedans de lui-même, et qui sort de lui pour instruire les hommes dociles. Mentor chanta ces vérités d'une voix si touchante, et avec tant de religion, que toute l'assemblée crut être transportée au plus haut de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les regards sont plus perçans que son tonnerre. Ensuite il chanta le malheur du jeune Narcisse (g), qui, devenant follement amoureux de sa propre beauté, qu'il regardoit sans cesse au bord d'une fontaine, se consuma lui-même de douleur, et fut changé en une fleur qui porte son nom. Enfin, il chanta aussi la funeste mort du bel Adonis (h), qu'un sanglier déchira, et que Vénus passionnée pour lui, ne put ranimer en faisant au ciel des plaintes amères.

Tous ceux qui l'écoutèrent, ne purent retenir leurs larmes, et chacun sentoit je ne sais quel plaisir

(g) Narcisse étoit un jeune homme fort beau, fils de Céphise et de Liriope, qui méprisa Echo et les autres Nymphes qui l'aimoient. Le reste de son aventure est décrit dans cette page.

(h) Adonis étoit fils de Cinyre, Roi de Cypre, et de Myrrha. Il fut fort aimé de Vénus, qui le changea en un crocus rouge après sa mort.

en pleurant. Quand il eut cessé de chanter, les Phéniciens étonnés se regardoient les uns les autres. L'un disoit : C'est Orphée ; c'est ainsi qu'avec une lyre il apprivoisoit les bêtes farouches, et enlevoit les bois et les rochers ; c'est ainsi qu'il enchanta Cerbère (i), qu'il suspendit les tourmens d'Ixion et des Danaïdes, et qu'il toucha l'inexorable Pluton, pour tirer des Enfers la belle Eurydice. Un autre s'écrioit : Non, c'est Linus, fils d'Apollon. Un autre répondoit : Vous vous trompez, c'est Apollon lui-même. Télémaque n'étoit guère moins surpris que les autres ; car il igneroit que Mentor sût, avec tant de perfection, chanter et jouer de la lyre. Achitoas, qui avoit eu le loisir de cacher sa jalousie, commença à donner des louanges à Mentor ; mais il rougit en le louant, et il ne put achever son discours. Mentor, qui voyoit son trouble, prit la parole, comme s'il eût voulu l'interrompre, et tâcha de le consoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritoit. Achitoas ne fut point consolé ; car il sentoit que Mentor le surpassoit encore plus par sa modestie, que par les charmes de sa voix.

Pendant Télémaque dit à Adoam : Je me souviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fîtes dans la Bétique, depuis que nous fûmes partis d'Égypte. La Bétique est un pays dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre si tout ce qu'on en dit est vrai. Je serai bien aise, dit Adoam, de vous dépeindre ce fameux pays digne de votre curiosité, et qui surpasse tout ce que la renommée en publie. Aussitôt il commença ainsi :

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, et sous un ciel doux, qui est toujours serein. Le pays a pris le nom de ce fleuve qui se jette dans le grand Océan, assez près des colonnes d'Hercule, et de cet endroit où la mer furieuse rompant ses digues, sépara autrefois la terre de Tarsis d'avec la grande

(i) Cerbère, chien à trois têtes, que les poëtes mettoient à l'entrée des Enfers.

Afrique. Ce pays (6) semble avoir conservé les délices de l'âge d'or (A). Les hivers y sont tièdes, et les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphyrs rafraîchissans, qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne, qui semblent se donner la main. La terre dans les vallons et dans les campagnes unies, y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins, et d'autres arbres toujours verts et toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines, recherchées de toutes les nations connues. Il y a plusieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays : mais les habitans simples et heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or et l'argent parmi leurs richesses ; ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or et l'argent parmi eux, employé aux mêmes usages que le fer, par exemple, pour des socs de charrue. Comme ils ne faisoient aucun commerce au dehors, ils n'avoient besoin d'aucune monnoie. Ils sont presque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artisans ; car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux véritables nécessités des hommes ; encore même la plupart des hommes en ce pays, quoiqu'adonnés à l'agriculture ou à conduire

(6) Ce pays, etc. Tout ceci s'entend à la lettre, de l'Espagne, dont on trouve de pareilles descriptions dans les auteurs anciens.

(A) L'âge d'or étoit attribué au règne de Saturne, parce que de son temps Janus apporta au monde ce siècle fortuné, où la terre, sans être cultivée, produisoit toutes sortes de biens. Astrée, c'est-à-dire la justice, régnoit ici-bas, et tous les hommes vivoient en commun dans une parfaite amitié. Ce temps ne convient qu'à celui que nos premiers parens passèrent dans le Paradis terrestre.

des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires à leur vie simple et frugale.

Les femmes filent cette belle laine, et en font des étoffes fines et d'une merveilleuse blancheur : elles font le pain, apprêtent à manger ; et ce travail leur est facile, car on ne vit en ce pays que de fruits et de lait, et rarement de viande. Elles emploient le cuir de leurs moutons à faire une légère chaussure pour elles, pour leurs maris et pour leurs enfans. Elles font des tentes dont les unes sont de peaux cirées, et les autres d'écorces d'arbres. Elles font et lavent tous les habits de la famille, tiennent les maisons dans un ordre et une propreté admirables. Leurs habits sont aisés à faire : car en ce doux climat on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine et légère, qui n'est point taillée, et que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autre art à exercer, outre la culture des terres et la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois et le fer en œuvre ; encore même ne se servent-ils guère du fer, excepté pour les instrumens nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur sont inutiles ; car ils ne bâtissent jamais de maison. C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous ; il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts estimés chez les Grecs, chez les Egyptiens et chez tous les autres peuples bien policés, ils les détestent comme des inventions de la vanité et de la mollesse.

Quand on leur parle des peuples qui ont l'art de faire des bâtimens superbes, des meubles d'or et d'argent, des étoffes ornées de broderies et de pierres précieuses, des parfums exquis, des mets délicieux, des instrumens dont l'harmonie charme ; ils répondent en ces termes : Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail et d'industrie à se corrompre eux-mêmes ! Ce superflu amollit et tourmente ceux qui le possèdent ; il tente

ceux qui en sont privés, de vouloir l'acquérir par l'injustice et par la violence. Peut-on nommer bien un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais? Les hommes de ce pays-là sont-ils plus sains et plus robustes que nous? Vivent-ils plus long-temps? Sont-ils plus unis entre eux? Mènent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaie? Au contraire; ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une noire et lâche envie; toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice, incapables des plaisirs purs et simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessités, dont ils sont dépendre tout leur bonheur.

C'est ainsi, continuoit Adoam, que parlent ces hommes sages, qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature. Ils ont horreur de notre politesse; et il faut avouer que la leur est grande dans leur aimable simplicité. Ils vivent tous ensemble sans partager les terres: chaque famille est gouvernée par son chef, qui en est le véritable roi. Le père de famille est en droit de punir chacun de ses enfans, ou petits-enfans, qui fait une mauvaise action; mais avant que de le punir, il prend l'avis du reste de la famille. Ces punitions n'arrivent presque jamais; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéissance et l'horreur du vice habitent dans cette heureuse terre. Il semble qu'Astrée (1), qu'on dit s'être retirée dans le Ciel, est encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de juges parmi eux; car leur propre conscience les juge. Tous les biens sont communs; les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres et si modérés n'ont pas besoin de les partager. Chaque famille errante dans ce beau pays transporte ses tentes d'un lieu à l'autre, quand elle a consommé les fruits et épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit mise. Ainsi ils n'ont point d'intérêts

(1) Astrée étoit fille de Jupiter et de Thémis. Après avoir habité sur la terre durant tout l'âge d'or, elle s'en retourna au Ciel des que les hommes commencèrent à se corrompre.

à soutenir les uns contre les autres, et ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'est le retranchement des vaines richesses et des plaisirs trompeurs, qui leur conserve cette paix, cette union et cette liberté. Ils sont tous libres, tous égaux.

On ne voit parmi eux aucune distinction, que celle qui vient de l'expérience des sages vieillards, ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes qui égalent les vieillards consommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle et empestée dans ce pays chéri des Dieux. Jamais le sang humain n'a rougi cette terre : à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversemens d'états, qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent assez s'étonner. Quoi, disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels, sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée ? La vie est si courte, et il semble qu'elle leur paroisse trop longue ! Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres, et pour se rendre mutuellement malheureux ?

Au reste, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérans qui subjuguent les grands empires. Quelle folie, disent-ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison et suivant la justice ! Mais (7) pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux ? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire, que de s'assujettir à gouverner un peuple docile, dont les Dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son père et son pasteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre très-misérable, pour avoir

(7) Pourquoi prendre plaisir à gouverner les peuples malgré eux ! etc. Ces paroles, et tout ce qui suit, conviennent encore très-bien à l'usurpation de Cromwel, qui, sous le titre de protecteur, tint si long-temps les Anglois dans l'esclavage.

Le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un conquérant est un homme que les Dieux, irrités contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colère, pour ravager les royaumes, pour répandre par-tout l'effroi, la misère, le désespoir, et pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire, ne la trouve-t-il pas assez, en conduisant avec sagesse ce que les Dieux ont mis dans ses mains? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur, tyrannique sur tous ses voisins? Il ne faut jamais songer à la guerre, que pour défendre sa liberté. Heureux celui qui, n'étant point esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave! Ces grands conquérans, qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordés qui paroissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devroient seulement arroser.

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Télémaque charmé lui fit diverses questions curieuses. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin? Ils n'ont garde d'en boire (8), reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'est pas qu'ils manquent de raisins; aucune terre n'en porte de plus délicieux; mais ils se contentent de manger le raisin comme les autres fruits, et ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'est une espèce de poison, disent-ils, qui met en fureur: il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conserver leur santé et leurs forces sans vin: avec le vin ils courent risque de ruiner leur santé et de perdre les bonnes mœurs.

Télémaque disoit ensuite: Je voudrois bien savoir quelles loix règlent les mariages de cette nation? Chaque homme, répondit Adoam, ne peu

(8) *Ils n'ont garde d'en boire.* Ceci, et tout ce qui suit, doit s'entendre des Anglois par contre-vérité. Il est vrai qu'ils mangent le raisin comme les autres fruits; mais ils sont bien éloignés de craindre le vin comme le corrupteur des hommes.

avoir qu'une femme, et il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes en ce pays dépend autant de leur fidélité à l'égard des femmes, que l'honneur des femmes dépend chez les autres peuples de leur fidélité pour leurs maris. (9) Jamais peuple ne fut si honnête, ni si jaloux de la pureté. Les femmes y sont belles et agréables; mais simples, modestes et laborieuses. Les mariages y sont paisibles, féconds et sans tache. Le mari et la femme semblent n'être plus qu'une seule personne en deux corps différens. Le mari et la femme partagent ensemble tous les soins domestiques. Le mari règle toutes les affaires du dehors; la femme se renferme dans son ménage: elle soulage son mari; elle paroît n'être faite que pour lui plaire; elle gagne sa confiance, et le charme moins par sa beauté que par sa vertu. Le vrai charme de leur société dure autant que leur vie. La sobriété, la modération et les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue et exempte de maladies. On y voit des vieillards de cent et de six vingts ans, qui ont encore de la gaieté et de la vigueur.

Il me reste, ajouta Télémaque, à savoir comment ils font pour éviter la guerre avec les peuples voisins. (10) La nature, dit Adoam, les a séparés des autres peuples, d'un côté par la mer; et de l'autre, par de hautes montagnes vers le Nord. D'ailleurs, les peuples voisins les respectent à cause de leur vertu. Souvent les autres nations, ne pouvant s'accorder ensemble, les ont pris pour juges de leurs différens, et leur ont confié les terres et les villes qu'ils dispuoient entre eux. (11) Comme cette sage

(9) *Jamais peuple ne fut si honnête, ni si jaloux de la pureté.* Les Anglois sont si peu jaloux, qu'il n'y a peut-être pas de peuples parmi lesquels les femmes soient si libres. Les Angloises sont belles et agréables, mais elles savent parfaitement l'art de faire valoir leur beauté.

(10) *La nature les a séparés, etc.* C'est là précisément la situation de l'Angleterre, dont les rois ont été souvent les arbitres des autres princes de l'Europe, comme il paroît par l'histoire.

(11) *Comme cette sage nation n'a jamais fait aucune vio-*
nation

nation n'a jamais fait aucune violence, personne ne se défie d'elle. Ils rient quand on leur parle des rois qui ne peuvent régler entre eux les frontières de leurs états. Peut-on craindre, disent-ils, que la terre manque aux hommes ? Il y en aura toujours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis qu'il restera des terres libres et incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre les voisins qui viendroient s'en saisir. On ne trouve dans tous les habitans de la Bétique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaise foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainsi leurs voisins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, et ils ne peuvent espérer de s'en faire craindre ; c'est pourquoi ils les laissent en repos, (12) Ce peuple abandonneroit son pays, ou se livreroit à la mort, plutôt que d'accepter la servitude. Ainsi il est autant difficile à subjuguier, qu'il est incapable de vouloir subjuguier les autres. C'est ce qui fait une paix profonde entre eux et leurs voisins.

Adoam finit ce discours, en racontant de quelle manière les Phéniciens faisoient leur commerce dans la Bétique. Ces peuples, disoit il, furent étonnés, quand ils virent venir au travers des ondes de la mer, des hommes étrangers qui venoient de si loin : ils nous laissèrent fonder une ville dans l'île de Gadès (m) ; ils nous reçurent même chez eux avec bonté, et nous firent part de tout ce qu'ils avoient, sans vouloir de nous aucun paiement. De plus, ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qui leur resteroit de leurs laines, après qu'ils en auroient fait leur provision pour leur usage. En effet,

Unce, personne ne se défie d'elle... On ne trouve dans tous les habitans de la Bétique ni orgueil, ni hauteur, etc. Voici une contre-vérité des plus fortes contre la violence qui porta les Anglois à faire mourir un de leurs rois, et contre leur naturel plein de hauteur et de fierté.

(12) *Ce peuple abandonneroit, etc. plutôt que d'accepter la servitude. Les Anglois sacrifient tout à l'amour de la liberté : il n'y a qu'une si juste cause qui puisse excuser certaines violences.*

(m) C'est Cadix, comme on l'a déjà remarqué.

ils nous envoyèrent un riche présent. C'est un plaisir pour eux que de donner aux étrangers leur superflu.

Pour leurs mines , ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner ; elles leur étoient inutiles. Il leur paroissoit que les hommes n'étoient guère sages d'aller chercher , par tant de travaux , dans les entrailles de la terre , ce qui ne peut les rendre heureux , ni satisfaire à aucun vrai besoin. Ne creusez point , nous disoient-ils , si avant dans la terre : contentez-vous de la labourer , elle vous donnera de véritables biens qui vous nourriront ; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or et que l'argent , puisque les hommes ne veulent de l'or et de l'argent que pour en acheter les ali-mens qui soutiennent la vie.

Nous avons souvent voulu leur apprendre la navigation , et mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie , mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfans apprissent à vivre comme nous. Ils apprendroient , nous disoient-ils , à avoir besoin de toutes les choses qui vous sont devenues nécessaires : ils voudroient les avoir ; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir par de mauvaises industries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes , et qui , perdant l'habitude de marcher , s'accoutume enfin au besoin d'être toujours porté comme un malade. Pour la navigation , ils l'admirent à cause de l'industrie de cet art ; mais ils croient que c'est un art pernicieux. Si ces gens-là , disent-ils , ont suffisamment en leur pays ce qui est nécessaire à la vie , que vont-ils chercher en un autre ? Ce qui suffit au besoin de la nature , ne leur suffit-il pas ? Ils mériteroient de faire naufrage , puisqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes pour assouvir l'avarice des marchands , et pour flatter les passions des autres hommes.

Télémaque étoit ravi d'entendre ce discours d'Alcin , et se réjouissoit qu'il y eût encore au monde un peuple qui , suivant la droite nature , fût si sage et si heureux tout ensemble. O ! combien ces

mœurs, disoit-il, sont-elles éloignées des mœurs vaines et ambitieuses des peuples qu'on croit les plus sages ! Nous sommes tellement gâtés, qu'à peine pouvons-nous croire que cette simplicité si naturelle puisse être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, et il doit regarder les nôtres comme un songe monstrueux.

Pendant que Télémaque et Adoam s'entretenoient de la sorte oubliant le sommeil, et n'apercevant pas que la nuit étoit déjà au milieu de sa course, une Divinité ennemie et trompeuse les éloignoit d'Ithaque, que leur pilote Athamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens, ne pouvoit supporter plus long-temps que Télémaque eût échappé à la tempête qui l'avoit jeté contre les rochers de l'île de Calypso. Vénus étoit encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphoit, ayant vaincu l'Amour et tous ses charmes. Dans le transport de sa douleur, elle quitta Cithère, Paphos, Idalie, et tous les honneurs qu'on lui rend dans l'île de Cypre : elle ne pouvoit plus demeurer dans les lieux où Télémaque avoit méprisé son empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe, où les Dieux étoient assemblés auprès du trône de Jupiter. De ce lieu ils aperçoivent les astres qui roulent sous leurs pieds ; ils voient le globe de la terre comme un petit amas de boue ; les mers immenses ne leur paroissent que comme des gouttes d'eau, dont ce morceau de boue est un peu détrempé ; les plus grands royaumes ne sont à leurs yeux qu'un peu de sable qui couvre la surface de cette boue ; les peuples innombrables et les plus puissantes armées ne sont que comme des fourmis, qui se disputent les unes aux autres un brin d'herbe sur ce morceau de boue. Les Immortels rient des affaires les plus sérieuses qui agitent les foibles humains, et elles leur paroissent des jeux d'enfans. Ce que les hommes appellent gloire, grandeur, puissance, profonde politique, ne paroît à ces suprêmes Divinités que misère et foiblesse.

C'est dans cette demeure si élevée au dessus de la terre, que Jupiter a posé son trône immobile. Ses yeux percent jusques dans l'abîme, et éclairent jusques dans les derniers replis des cœurs; ses regards doux et sereins répandent le calme et la joie dans tout l'univers: au contraire, quand il secoue sa chevelure, il ébranle le ciel et la terre. Les Dieux même, éblouis des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement.

Toutes les Divinités célestes étoient dans ce moment auprès de lui. Vénus se présenta avec tous les charmes qui naissent dans son sein. Sa robe flottante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris se pare au milieu des sombres nuages, quand elle vient promettre aux mortels effrayés la fin des tempêtes, et leur annoncer le retour du beau temps: cette robe étoit nouée par cette fameuse ceinture sur laquelle paroissent les grâces (n): les cheveux de la Déesse étoient attachés par derrière négligemment avec une tresse d'or. Tous les Dieux furent surpris de sa beauté, comme s'ils ne l'eussent jamais vue, et leurs yeux en furent éblouis, comme ceux des mortels le sont quand Phœbus, après une longue nuit, vient les éclairer par ses rayons. Ils se regardoient les uns les autres avec étonnement, et leurs yeux revenoient toujours sur Vénus. Mais ils aperçurent que les yeux de cette Déesse étoient baignés de larmes, et qu'une douleur amère étoit peinte sur son visage.

Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter d'une démarche douce et légère, comme le vol rapide d'un oiseau qui fend l'espace immense des airs. Il la regarda avec complaisance; il lui fit un doux souris, et se levant, il l'embrassa. Ma chère fille, lui dit-il, quelle est votre peine? Je ne puis voir vos larmes sans en être touché: ne craignez point de m'ouvrir votre cœur; vous connoissez ma tendresse et ma complaisance.

(n) Vénus engendra les trois Charites ou les Grâces, qui lui tenoient ordinairement compagnie; ce qui a fourni aux poëtes l'idée de cette ceinture mystérieuse dont il est parlé ici.

Vénus lui répondit d'une voix douce , mais entrecoupée de profonds soupirs : O Père des Dieux et des hommes , vous qui voyez tout , pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine ? Minerve ne s'est pas contentée d'avoir renversé jusqu'aux fondemens la superbe ville de Troie que je défendois , et de s'être vengée de Paris (o) , qui avoit préféré ma beauté à la sienne , elle conduit par toutes les terres et par toutes les mers le fils d'Ulysse , ce cruel destructeur de Troie. Télémaque est accompagné par Minerve ; c'est ce qui empêche qu'elle ne paroisse ici en son rang avec les autres Divinités. Elle a conduit ce jeune téméraire dans l'île de Cypré pour m'outrager. Il a méprisé ma puissance ; il n'a pas daigné seulement brûler de l'encens sur mes autels ; il a témoigné avoir horreur des fêtes que l'on célèbre en mon honneur ; il a fermé son cœur à tous mes plaisirs. En vain Neptune , pour le punir , à ma prière , a irrité les vents et les flots contre lui : Télémaque , jeté par un naufrage horrible dans l'île de Calypso , a triomphé de l'Amour même que j'avois envoyé dans cette île , pour attendrir le cœur de ce jeune Grec. Ni la jeunesse , ni les charmes de Calypso et de ses Nymphes , ni les traits enflammés de l'Amour n'ont pu surmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette île : me voilà confondue ; un enfant triomphe de moi.

Jupiter , pour consoler Vénus , lui dit : Il est vrai , ma fille , que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec contre toutes les flèches de votre fils , et qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je suis fâché qu'il ait méprisé vos autels ; mais je ne puis le soumettre à votre puissance. Je consens , pour l'amour de vous , qu'il soit encore

(o) La Discorde ayant jeté une pomme d'or au milieu de la compagnie assemblée aux noces de Pélée et de Thétis , et cette pomme , selon l'inscription qu'elle portoit , devant être adjugée à la plus belle , Junon , Pallas et Vénus se la disputèrent , et prirent Paris pour juge de leur différent : celui-ci , séduit par les attraits de Vénus , décida en sa faveur , ce qui lui attira la haine des deux autres Déeses.

errant par mer et par terre, qu'il vive loin de sa patrie, exposé à toutes sortes de maux et de dangers ; mais les destins ne permettent, ni qu'il périsse, ni que sa vertu succombe dans les plaisirs dont vous flattez les hommes. Consolerez-vous donc, ma fille ; soyez contente de tenir dans votre empire tant d'autres héros et tant d'Immortels.

En disant ces paroles, il fit à Vénus un souris plein de grâce et de majesté. Un éclat de lumière, semblable aux plus perçans éclairs, sortit de ses yeux. En baisant Vénus avec tendresse, il répandit une odeur d'ambrosie dont l'Olympe fut parfumé. La Déesse ne put s'empêcher d'être sensible à cette caresse du plus grand des Dieux. Malgré ses larmes et sa douleur, on vit la joie se répandre sur son visage. Elle baissa son voile pour cacher la rougeur de ses joues, et l'embarras où elle se trouvoit. Toute l'assemblée des Dieux applaudit aux paroles de Jupiter ; et Vénus, sans perdre un moment, alla trouver Neptune pour concerter avec lui les moyens de se venger de Télémaque.

Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je savois déjà, répondit Neptune, l'ordre invariable des destins. Mais si nous ne pouvons abîmer Télémaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, et pour retarder son retour en Ithaque. Je ne puis consentir à faire périr le vaisseau phénicien dans lequel il est embarqué. J'aime les Phéniciens, c'est mon peuple ; nulle autre nation ne cultive comme eux mon empire. C'est par eux que la mer est devenue le lien de la société de tous les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuels sacrifices sur mes autels ; ils sont justes, sages et laborieux dans le commerce ; ils répandent par-tout la commodité et l'abondance. Non, Déesse, je ne puis souffrir qu'un de leurs vaisseaux fasse naufrage ; mais je ferai que le pilote perdra sa route, et qu'il s'éloignera d'Ithaque, où il veut aller. Vénus, contente de cette promesse, rit avec malignité, et retourna dans son char volant sur les prés fleuris d'Idalie, où les

Grâces, les Jeux et les Ris témoignèrent leur joie de la revoir, en dansant autour d'elle sur les fleurs qui parfument ce charmant séjour.

Neptune envoya aussitôt une Divinité trompeuse, semblable aux songes, excepté que les songes ne trompent que pendant le sommeil, au lieu que cette Divinité enchante les sens de ceux qui veillent. Ce Dieu mal-faisant, environné d'une foule innombrable de mensonges ailés, qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur subtile et enchantée sur les yeux du pilote Athamas, qui considéroit attentivement la clarté de la lune, le cours des étoiles, et le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déjà assez près de lui les rochers escarpés. Dans ce même moment les yeux du pilote ne lui montrèrent plus rien de véritable. Un faux ciel et une terre feinte se présentèrent à lui. Les étoiles parurent comme si elles avoient changé leurs cours, et qu'elles fussent revenues sur leurs pas. Tout l'Olympe sembloit se mouvoir par des loix nouvelles; la terre même étoit chargée. Une fausse Ithaque se présentoit toujours au pilote pour l'amuser, tandis qu'il s'éloignoit de la véritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuse du rivage de l'île, plus cette image reculoit; elle fuyoit toujours devant lui, et il ne savoit que croiser de cette fuite. Quelquefois il s'imaginait entendre déjà le bruit qu'on fait dans un port: déjà il se préparoit, selon l'ordre qu'il en avoit reçu, à aller aborder secrètement dans une petite île, qui est auprès de la grande, pour dérober le retour de Télémaque aux amans de Pénélope conjurés contre lui. Quelquefois il craignoit les écueils, dont cette côte de la mer est bordée, et il lui sembloit entendre l'horrible mugissement des vagues, qui vont se briser contre les écueils: puis tout-à-coup il remarquoit que la terre paroissoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient à ses yeux dans cet éloignement que comme de petits nuages qui obscurcissent quelquefois l'horizon pendant que le soleil se couche. Ainsi Athamas étoit étonné, et l'impression de la

Divinité trompeuse qui charmoit ses yeux , lui faisoit éprouver un certain saisissement qui lui avoit été jusqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas , et qu'il étoit dans l'illusion d'un songe. Cependant Neptune commanda au vent d'Orient de souffler , pour jeter le navire sur les côtes de l'Hespérie (p). Le vent obéit avec tant de violence , que le navire arriva bientôt sur le rivage que Neptune avoit marqué.

Déjà l'aurore annonçoit le jour ; déjà les étoiles ; qui craignent les rayons du soleil , et qui en sont jalouses , alloient cacher dans l'Océan leurs sombres feux , quand le pilote s'écria : Enfin , je n'en puis plus douter , nous touchons presque à l'île d'Ithaque ! Télémaque réjouissez-vous ; dans une heure vous pourrez voir Pénélope , et peut-être trouver Ulysse remonté sur son trône.

A ce cri , Télémaque , qui étoit immobile dans les bras du sommeil , s'éveille , se lève , monte au gouvernail , embrasse le pilote , et de ses yeux à peine encore ouverts , regarde fixement la côte voisine. Il gémit , ne reconnoissant pas les rivages de sa patrie. Hélas ! où sommes-nous ? dit-il. Ce n'est point là ma chère Ithaque ! Vous vous êtes trompé , Athamas , vous connoissez mal cette côte si éloignée de votre pays. Non , non , répondit Athamas ! je ne puis me tromper en considérant les bords de cette île. Combien de fois suis-je entré dans votre port ? J'en connois jusqu'aux moindres rochers ; le rivage de Tyr n'est guère mieux dans ma mémoire. Reconnoissez cette montagne qui avance ; voyez ce rocher qui s'élève comme une tour ; n'entendez-vous pas la vague qui se rompt contre ces autres rochers qui semblent menacer la mer par leur chute ? Mais ne remarquez-vous pas ce temple de Minerve qui fend la nue ? Voilà la forteresse et la maison d'Ulysse votre père.

Vous vous trompez , ô Athamas ! répondit Télé-

(p) L'Hespérie est ici l'Italie , ainsi appelée par les Grecs , parce qu'elle étoit au Couchant par rapport à eux.

maque ; je vois au contraire une côte assez relevée , mais unie ; j'aperçois une ville qui n'est point Ithaque. O Dieux ! est-ce ainsi que vous vous jouez des hommes !

Pendant qu'il disoit ces paroles , tout-à-coup les yeux d'Athamas furent changés. Le charme se rompit , il vit le rivage tel qu'il étoit véritablement , et reconnut son erreur. Je l'avoue , ô Télémaque ! s'écria-t-il ; quelque Divinité ennemie avoit enchanté mes yeux. Je croyois voir Ithaque , et son image toute entière se présenteoit à moi ; mais dans ce moment elle disparoit comme un songe. Je vois une autre ville : c'est sans doute Salente (q) , qu'Idoménee fugitif de Crète , vient de fonder dans l'Hespérie. J'aperçois des murs qui s'élèvent , et qui ne sont pas encore achevés ; je vois un port qui n'est pas entièrement fortifié.

Pendant qu'Athamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naissante , et que Télémaque déplorait son malheur , le vent que Neptune faisoit souffler , les fit entrer à pleines voiles dans une rade où ils se trouvèrent à l'abri tout auprès du port.

(q) Salente , capitale du pays des Salentins , aujourd'hui la terre d'Otrante , dans la Pouille , au royaume de Naples.

Fin du quatrième Livre.

SOMMAIRE DU LIVRE V.

IDOMÉNÉE reçoit Télémaque dans sa nouvelle ville, où il préparoit actuellement un sacrifice à Jupiter pour le succès d'une guerre contre les Manduriens. Le sacrificateur, consultant les entrailles des victimes, fait tout espérer à Idoménée, et lui fait entendre qu'il devra son bonheur à ses deux nouveaux hôtes. Idoménée informe Mentor du sujet de la guerre contre les Manduriens. Il lui raconte que ces peuples lui avoient d'abord cédé la côte de l'Hespérie, où il a fondé sa ville; qu'ils s'étoient retirés sur les montagnes voisines, où quelques-uns des leurs ayant été maltraités par une troupe de ses gens, cette nation lui avoit député deux vieillards, avec lesquels il avoit réglé les articles de paix; qu'après une infraction de ce traité, faite par ceux des siens qui l'ignoroient, ces peuples se préparoient à lui faire la guerre. Pendant ce récit d'Idoménée, les Manduriens, qui s'étoient hâtés de prendre les armes, se présentent aux portes de Salente. Nestor, Phylotète et Phalante, qu'Idoménée croyoit neutres, sont contre lui dans l'armée des Manduriens. Mentor sort de Salente, et va seul proposer aux ennemis des conditions de paix. Télémaque, voyant Mentor au milieu des alliés, veut savoir ce qui se passe entre eux. Il se fait ouvrir les portes de Salente, va joindre Mentor, et sa présence contribue auprès des alliés à leur faire accepter les conditions de paix que celui-ci leur proposoit de la part d'Idoménée. Les rois entrent comme amis dans Salente. Idoménée accepte tout ce qui a été arrêté. On se donne réciproquement des otages, et on fait des sacrifices communs entre la ville et le camp, pour la confirmation de cette alliance. Nestor, au nom des alliés, demande du secours à Idoménée contre les Dauniens leurs ennemis. Mentor, qui veut policer la ville de Salente, et exercer le peuple à l'agriculture, fait en sorte qu'ils se contentent d'avoir Télémaque à la tête de cent nobles Crétois.

L I V R E V.

MENTOR, qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Vénus, n'avoit fait que sourire de l'erreur d'Athamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Télémaque : Jupiter vous éprouve, mais il ne veut pas votre perte ; au contraire, il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez-vous des travaux d'Hercule ; ayez toujours devant vos yeux ceux de votre père. Quiconque ne sait pas souffrir, n'a point un grand cœur. Il faut, par votre patience et votre courage, laisser la cruelle fortune qui se plaît à vous persécuter. Je crains moins pour vous les plus affreuses disgrâces de Neptune, que je ne craignois les caresses flattées de la Déesse qui vous retenoit dans son file. Que tardons-nous ? Entrons dans ce port ; voici un peuple ami ; c'est chez les Grecs que nous arrivons : Idoménée si maltraité par la fortune, aura pitié des malheureux. Aussitôt ils entrèrent dans le port de Salente, où le vaisseau phénicien fut reçu sans peine, parce que les Phéniciens sont en paix et en commerce avec tous les peuples de l'univers.

Télémaque regardoit avec admiration cette ville naissante, semblable à une jeune plante, qui ayant été nourrie par la douce rosée de la nuit, sent dès le matin les rayons du soleil qui viennent l'embellir ; elle croît, elle ouvre ses tendres boutons : elle étend ses feuilles vertes, elle épanouit ses fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles : à chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainsi florissoit la nouvelle ville d'Idoménée sur le rivage de la mer : chaque jour, chaque heure elle croissoit avec magnificence, et elle montoit de loin aux étrangers, qui étoient sur la mer, de nouveaux ornemens d'architecture qui

élevoient jusqu'au ciel. Toute la côte retentissoit des cris des ouvriers et des coups de marteaux : ces pierres étoient suspendues en l'air par des grues avec des cordes. Tous les chefs animoient le peuple au travail dès que l'aurore paroissoit ; et le roi Idoménée , donnant par-tout ses ordres lui-même , faisoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaisseau phénicien fut arrivé , que les Crétois donnèrent à Télémaque et à Mentor toutes les marques d'une amitié sincère. On se hâta d'avertir Idoménée de l'arrivée du fils d'Ulysse. Le fils d'Ulysse ! s'écria-t-il ; d'Ulysse ce cher ami ! ce sage héros , par qui nous avons enfin renversé la ville de Troie ! Qu'on l'amène ici , et que je lui montre combien j'ai aimé son père ! Aussitôt on lui présente Télémaque qui lui demande l'hospitalité , en lui disant son nom.

Idoménée lui répondit avec un visage doux et riant : Quand même on ne m'auroit pas dit que vous êtes , je crois que je vous aurois reconnu. Voilà Ulysse lui-même ; voilà ses yeux pleins de feu , et dont le regard est si ferme ; voilà son air d'abord froid et réservé , qui cachoit tant de vivacité et de grâces ; je reconnois même ce sourire fin , cette action négligée , cette parole douce , simple et insinuante , qui persuadoit avant qu'on eût le temps de s'en défier. Oui , vous êtes le fils d'Ulysse ; mais vous serez aussi le mien. O mon fils , mon cher fils ! quelle aventure vous amène sur ce rivage ? Est-ce pour chercher votre père ? Hélas ! je n'en ai aucune nouvelle. La fortune nous a persécutés lui et moi : il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver sa patrie , et j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colère des Dieux contre moi. Pendant qu'Idoménée disoit ces paroles , il regardoit fixement Mentor , comme un homme dont le visage ne lui étoit pas inconnu , mais dont il ne pouvoit retrouver le nom.

Cependant Télémaque lui répondoit les larmes aux yeux : O roi ! pardonnez-moi la douleur que

Je ne saurois vous cacher dans un temps où je ne devois vous marquer que de la joie et de la reconnaissance pour vos bontés. Par le regret que vous témoignez de la perte d'Ulysse, vous m'apprenez vous-même à sentir le malheur de ne point retrouver mon père. Il y a déjà long-temps que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux irrités ne me permettent pas de le revoir, ni de savoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque, où Pénélope languit dans le désir d'être délivrée de ses amans. J'avois cru vous trouver dans l'île de Crète j'y ai su votre cruelle destinée, et je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Hespérie, où vous avez fondé un nouveau royaume. Mais la fortune qui se joue des hommes, et qui me tient errant dans tous les pays loin d'Ithaque, m'a enfin jeté sur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'est celui que je supporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus généreux de tous les rois.

A ces mots Idoménée embrasse tendrement Télémaque, et le menant dans son palais, il lui dit : Quel est donc ce prudent vieillard qui vous accompagne ? Il me semble que je l'ai vu autrefois. C'est Mentor, répliqua Télémaque ; Mentor l'ami d'Ulysse, à qui il a confié mon enfance. Qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois ?

Aussitôt Idoménée s'avance, tend la main à Mentor. Nous nous sommes vus, dit-il, autrefois. Vous souvenez-vous du voyage que vous fîtes en Crète, et des bons conseils que vous me donâtes ? Mais alors l'ardeur de la jeunesse et le goût des vains plaisirs m'entraînoient. Il a fallu que mes malheurs m'aient instruit, pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plât aux Dieux que je vous eusse cru, ô sage vieillard ! Mais je remarque avec étonnement que vous n'êtes presque point changé depuis tant d'années : c'est la même fraîcheur de visage, la même taille droite, la même vigueur ; vos cheveux seulement ont un peu blanchi.

Grand roi, répondit Mentor, si j'étois flatteur je vous dirois de même que vous avez conservé cette fleur de jeunesse qui éclatoit sur votre visage avant le siège de Troie; mais j'aimerois mieux vous déplaire, que de blesser la vérité. D'ailleurs, je vois, par votre sage discours, que vous n'aimez pas la flatterie, et qu'on ne hasarde rien en vous parlant avec sincérité. Vous êtes bien changé, et j'aurois eu de la peine à vous reconnoître. J'en conçois clairement la cause; c'est que vous avez beaucoup souffert dans vos malheurs: mais vous avez bien gagné en souffrant, puisque vous avez acquis la sagesse. On doit se consoler aisément des rides qui viennent sur le visage, pendant que le cœur s'exerce et se fortifie dans la vertu. Au reste, sachez que les rois s'usent toujours plus que les autres hommes. Dans l'adversité, les peines de l'esprit et les travaux du corps les font vieillir avant le temps. Dans la prospérité, les délices d'une vie molle les usent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'est si mal-sain que les plaisirs où l'on ne peut se modérer. De là vient que les rois, et en paix et en guerre, ont toujours des peines et des plaisirs qui font venir la vieillesse avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie sobre, modérée, simple, exempte d'inquiétudes et de passions, réglée et laborieuse, retient dans les membres d'un homme sage la vive jeunesse, qui, sans ces précautions, est toujours prête à s'envoler sur les ailes du temps.

Idoménée, charmé du discours de Mentor, l'eût écouté long-temps, si on ne fût venu l'avertir pour un sacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Télémaque et Mentor le suivirent. Environnés d'une grande foule de peuple qui considéroit avec empressement et curiosité ces deux étrangers. Les Salentins se disoient les uns aux autres: Ces deux hommes sont bien différens! Le jeune a je ne sais quoi de vil et d'aimable; toutes les grâces de la beauté et de la jeunesse sont répandues sur son visage et sur son corps: mais cette beauté n'a rien de mou ni d'efféminé; avec cette

Heur si tendre de la jeunesse , il paroît vigoureux , robuste , endurci au travail. Cet autre , quoique bien plus âgé , n'a encore rien perdu de sa force : sa mine paroît d'abord moins haute , et son visage moins gracieux ; mais quand on le regarde de près , on trouve dans sa simplicité des marques de sagesse et de vertu , avec une noblesse qui étonne. Quand les Dieux sont descendus sur la terre pour se communiquer aux mortels , sans doute qu'ils ont pris de telles figures d'étrangers et de voyageurs.

Cependant on arrive dans le temple de Jupiter , qu'Idoménée , du sang de ce Dieu , avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colonnes de marbre jaspé : les chapiteaux étoient d'argent. Le temple étoit tout incrusté de marbre avec des bas-reliefs qui représentoient Jupiter changé en taureau , le ravissement d'Europe (a) , et son passage en Crète au travers des flots : ils sembloient respecter Jupiter , quoiqu'il fût sous une forme étrangère. On voyoit ensuite la naissance et la jeunesse de Minos : enfin , ce sage roi donnant , dans un âge plus avancé , des loix à toute son île pour la rendre à jamais florissante. Télémaque y remarqua aussi les principales aventures du siège de Troie , où Idoménée avoit acquis la gloire d'un grand capitaine. Parmi ces représentations de combats , il chercha son père. Il le reconnut prenant les chevaux de Rhésus que Diomède (b) venoit de tuer ; ensuite disputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les chefs de l'armée grecque assemblés ; enfin , sortant du cheval fatal pour verser le sang de tant de Troyens.

Télémaque le reconnut d'abord à ces fameuses actions , dont il avoit souvent ouï parler , et que

(a) Europe étoit fille d'Agénor , roi des Phéniciens , et sœur de Cadmus. Elle fut enlevée par Jupiter sous la forme d'un taureau. C'est elle qui a donné son nom à la première des quatre parties du monde.

(b) Diomède , roi d'Étolie , fils de Tydée. Il se distingua beaucoup au siège de Troie , et fut un de ceux qui enlevèrent le Palladium.

Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulèrent de ses yeux : il changea de couleur ; son visage parut troublé. Idoménée l'aperçut , quoique Télémaque se détournât pour cacher son trouble. N'ayez point honte , lui dit Idoménée , de nous laisser voir combien vous êtes touché de la gloire et des malheurs de votre père.

Cependant le peuple s'assembloit en foule sous ces vastes portiques formés par le double rang de colonnes qui environnoient le temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons et de jeunes filles , qui chantoient des vers à la louange du Dieu qui tient dans ses mains la foudre. Ces enfans , choisis de la figure la plus agréable , avoient de longs cheveux flottans sur leurs épaules. Leurs têtes étoient couronnées de roses et parfumées : ils étoient tous vêtus de blanc. Idoménée faisoit à Jupiter un sacrifice de cent taureaux pour se le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entreprise contre ses voisins. Le sang des victimes fumoit de tous côtés : on le voyoit ruisseler dans les profondes coupes d'or et d'argent.

Le vieillard Théophras , ami des Dieux et prêtre du temple , tenoit , pendant le sacrifice , sa tête couverte d'un bout de sa robe de pourpre : ensuite il consulta les entrailles des victimes , qui palpitoient encore ; puis s'étant mis sur le trépied sacré : O Dieux ! s'écria-t-il , quels sont donc ces deux étrangers que le Ciel envoie en ces lieux ? Sans eux la guerre entreprise nous seroit funeste , et Salente tomberoit en ruine avant que d'achever d'être élevée sur ses fondemens. Je vois un jeune héros que la Sagesse mène par la main. Il n'est pas permis à une bouche mortelle d'en dire davantage.

En disant ces paroles , son regard étoit farouche , et ses yeux étincelans ; il sembloit voir d'autres objets que ceux qui paroisoient devant lui : son visage étoit enflammé ; il étoit troublé et hors de lui-même ; ses cheveux étoient hérissés , sa bouche écumante , ses bras levés et immobiles. Sa voix

émue étoit plus forte qu'aucune voix humaine : il étoit hors d'haleine, et ne pouvoit tenir renfermé au dedans de lui l'esprit divin qui l'agitoit.

O heureux Idoménée ! s'écria-t-il encore, que vois-je ? quels malheurs évités ! quelle douce paix au dedans, mais au dehors quels combats ! quelles victoires ! O Télémaque ! tes travaux surpassent ceux de ton père : le fier ennemi gémit dans la poussière sous ton glaive : les portes d'airain, les inaccessibles remparts tombent à tes pieds. O grande Déesse ! que son père... O jeune homme ! tu reverras enfin... A ces mots la parole meurt dans sa bouche, et il demeure, comme malgré lui, dans un silence plein d'étonnement.

Tout le peuple est glacé de crainte. Idoménée tremblant n'ose lui demander qu'il achève. Télémaque même surpris, comprend à peine ce qu'il vient d'entendre ; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor est le seul que l'esprit divin n'a point étonné. Vous entendez, dit-il à Idoménée, le dessein des Dieux. Contre quelque nation que vous ayez à combattre, la victoire sera dans vos mains, et vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vos armes. N'en soyez point jaloux ; profitez seulement de ce que les Dieux vous donnent par lui.

Idoménée n'étant pas encore revenu de son étonnement, cherchoit en vain des paroles ; sa langue demeuroit immobile. Télémaque plus prompt dit à Mentor : Tant de gloire promise ne me touche point ; mais que peuvent donc signifier ces dernières paroles. Tu reverras... Est-ce mon père, ou seulement Ithaque ! Hélas ! que n'a-t-il achevé ! Il m'a laissé plus en doute que je n'étois. O Ulysse ! ô mon père ! seroit-ce vous-même que je dois revoir ? Serait-il vrai ? Mais je me flatte. Cruel oracle, tu prends plaisir à te jouer d'un malheureux : encore une parole, et j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit : Respectez ce que les Dieux découvrent, et n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curiosité téméraire mé-

rite d'être confondue. C'est par une sagesse pleine de bonté, que les Dieux cachent aux foibles hommes leurs destinées dans une nuit impénétrable. Il est utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire : mais il n'est pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos soins, et ce que les Dieux veulent faire de nous.

Télémaque, touché de ces paroles, se retint avec beaucoup de peine. Idoménée, qui étoit revenu de son étonnement, commença de son côté à louer le grand Jupiter qui lui avoit envoyé le jeune Télémaque et le sage Mentor, pour le rendre victorieux de ses ennemis. Après qu'on eut fait un magnifique repas qui suivit le sacrifice, il parla ainsi aux deux étrangers :

J'avoue que je ne connoissois point encore assez l'art de régner, quand je revins en Crète après le siège de Troie. Vous savez, chers amis, (1) les malheurs qui m'ont privé de régner dans cette grande Ile, puisque vous m'assurez que vous y avez été depuis que j'en suis parti. Encore trop heureux si les coups les plus cruels de la fortune ont servi à m'instruire et à me rendre plus modéré ! Je traversai les mers, comme un fugitif, que la vengeance des Dieux et des hommes poursuit. Toute ma grandeur passée ne servoit qu'à me rendre ma chute plus honteuse et plus insupportable. Je vins réfugier mes Dieux Pénates (c) sur cette côte déserte, où je ne trouvai que des terres incultes, couvertes de ronces et d'épines, des forêts aussi anciennes que la terre,

(1) Les malheurs qui ont privé Jacques II du trône d'Angleterre, sont encore trop récents et trop connus pour avoir besoin d'être détaillés. Si jamais roi fut un exemple terrible pour les autres rois, c'est sans doute celui-ci qui, par l'abus qu'il fit de son autorité, mérita d'en être dépouillé, pour aller chercher un asile dans des terres étrangères.

(c) Les Dieux Pénates, aussi nommés Dieux Lares et Domestiques, n'étoient que de petits marmousets attachés en divers lieux de la maison. Les peuples les honoroient comme leurs protecteurs, et leur offroient du vin et de l'encens en sacrifice.

des rochers presque inaccessibles où se retiroient les bêtes farouches. Je fus réduit à me réjouir de posséder, avec un petit nombre de soldats et de compagnons, qui avoient bien voulu me suivre dans mes malheurs, cette terre sauvage, et d'en faire ma patrie, ne pouvant plus espérer de revoir jamais cette île fortunée, où les Dieux m'avoient fait naître pour y régner. Hélas ! disois-je en moi-même, quel changement ! Quel exemple terrible ne suis-je point pour les rois ! Il faudroit me montrer à tous ceux qui règnent dans le monde, pour les instruire par mon exemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre à cause de leur élévation au-dessus du reste des hommes ; et c'est leur élévation même qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois craint de mes ennemis et aimé de mes sujets : je commandois à une nation puissante et belliqueuse ; la Renommée avoit porté mon nom dans les pays les plus éloignés ; je régnois dans une île fertile et délicieuse ; cent villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richesses : ces peuples me reconnoissoient pour être du sang de Jupiter né dans leur pays ; ils m'aïmoient comme le petit-fils du sage Minos, dont les loix les rendent si puissans et si heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, sinon d'en savoir jouir avec modération ? Mais (2) mon orgueil et la flatterie que j'ai écoutée, ont renversé mon trône. Ainsi tomberont tous les rois qui se livreront à leurs désirs et aux conseils des esprits flatteurs.

Pendant le jour je tâchois de montrer un visage gai et plein d'espérance pour soutenir le courage de ceux qui m'avoient suivi. Faisons, leur disois-je, une nouvelle ville, qui nous console de tout ce que nous avons perdu. Nous sommes environnés de

(2) *Mon orgueil et la flatterie que j'ai écoutée, ont renversé mon trône.* L'orgueil et la flatterie engagèrent Jacques II à renverser les loix de l'Angleterre, pour y établir le pouvoir arbitraire que Louis XIV exerçoit en France impunément. Il trouva des oppositions à ses dessein, et les efforts qu'il fit pour les détruire, le renversèrent lui-même du trône qu'il laissa vide par sa fuite.

peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entreprise. Nous voyons Tarente, qui s'élève assez près de nous. C'est Phalante avec ses Lacédémoniens, qui a fondé ce nouveau royaume. Phylacte donne le nom de Pétilie à une grande ville, qu'il bâtit sur la même côte. Métaponte est encore une semblable colonie. Ferois-nous moins que tous ces étrangers errans comme nous ? La fortune ne nous est pas plus rigoureuse.

Tandis que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle. C'étoit une consolation pour moi, que la lumière du jour me quittât, et que la nuit vînt m'envelopper de ses ombres, pour déplorer en liberté ma misérable destinée. Deux torrens de larmes amères couloient de mes yeux, et le doux sommeil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé si vieilli.

Après qu'Idoménée eut achevé de raconter ses peines, il demanda à Télémaque et à Mentor leurs secours dans la guerre où il se trouvoit engagé. Je vous renverrai, leur disoit-il, à Ithaque dès que la guerre sera finie. Cependant je ferai partir des vaisseaux vers toutes les côtes les plus éloignées pour apprendre des nouvelles d'Ulysse. En quelque endroit des terres connues que la tempête ou la colère de quelque Divinité l'ait jeté, je saurai bien l'en retirer. Plaise aux Dieux qu'il soit encore vivant ! Pour vous, je vous renverrai avec les meilleurs vaisseaux qui aient jamais été construits dans l'île de Crète. Ils sont faits du bois coupé sur le véritable mont Ida, où Jupiter naquit. Ce bois sacré ne sauroit périr dans les flots. Les vents et les rochers le craignent et le respectent. Neptune même dans son plus grand courroux, n'oseroit soulever les vagues contre lui. Assurez-vous donc que vous retournerez heureusement à Ithaque sans peine, et qu'aucune Divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer sur tant de mers. Le trajet est court et facile. Re-

voyez le vaisseau phénicien qui vous a portés jusqu'ici, et ne songez qu'à acquérir la gloire d'établir le nouveau royaume d'Idoménée, pour réparer tous ses malheurs. C'est à ce prix, ô fils d'Ulysse ! que vous serez jugé digne de votre père. Quand même les destinées glorieuses l'auroient déjà fait descendre dans le sombre royaume de Pluton, toute la Grèce charmée croira le revoir en vous.

A ces mots, Télémaque interrompit Idoménée : Renvoyons, dit-il, le vaisseau phénicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis ? Ils sont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceste, Troyens et ennemis de la Grèce, ne serons-nous pas encore plus ardens et plus favorisés des Dieux, quand nous combattrons pour un des héros grecs, qui ont renversé l'injuste ville de Priam ? L'oracle que nous venons d'entendre, ne nous permet pas d'en douter.

Mentor, regardant d'un œil doux et tranquille Télémaque qui étoit déjà plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainsi la parole : Je suis bien aise, fils d'Ulysse, de voir en vous une si belle passion pour la gloire : mais souvenez-vous que votre père n'en a acquis une si grande parmi les Grecs au siège de Troie, qu'en se montrant le plus sage et le plus modéré d'entre eux. Achille, quoiqu'invincible et invulnérable, quoique sûr de porter la terreur et la mort par-tout où il combattoit, n'a pu prendre la ville de Troie : il est tombé lui-même aux pieds des murs de cette ville, et elle a triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulysse, en qui la prudence conduisoit la valeur, a porté la flamme et le fer au milieu des Troyens ; et c'est à ses mains qu'on doit la chute de ces hautes et superbes tours qui menacèrent pendant dix ans toute la Grèce conjurée. Autant Minerve est au-dessus de Mars, autant une valeur discrète et prévoyante surpasse-t-elle un courage bouillant et farouche. Commençons donc par nous instruire des circonstances de cette guerre qu'il faut soutenir. Je ne refuse aucun péril ; mais je crois, ô Idoménée ! que vous devez nous

expliquer premièrement si votre guerre est juste : ensuite contre qui vous la faites , et enfin quelles sont vos forces pour en espérer un heureux succès (3).

Idoménée lui répondit : Quand nous arrivâmes sur cette côte , nous y trouvâmes un peuple sauvage qui erroit dans les forêts , vivant de sa chasse et des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples qu'on nomme les Manduriens (d) furent épouvantés en voyant nos vaisseaux et nos armées. Ils se retirèrent dans les montagnes ; mais comme nos soldats furent curieux de voir le pays , et voulurent poursuivre des cerfs , ils rencontrèrent ces Sauvages fugitifs. Alors les chefs de ces Sauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les céder ; il ne nous reste que des montagnes presque inaccessibles : du moins est-il juste que vous nous y laissiez en paix et en liberté. Nous vous trouvons errans , dispersés et plus foibles que nous : il ne tiendrait qu'à nous de vous égorger et d'ôter même à vos compagnons la connaissance de votre malheur : mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le sang de ceux qui sont hommes aussi-bien que nous. Allez , souvenez-vous que vous devez la vie à nos sentimens d'humanité. N'oubliez jamais que c'est d'un peuple que vous nommez grossier et sauvage , que vous recevez cette leçon de modération et de générosité (4).

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainsi renvoyés

(3) De ces trois circonstances , la première fut toujours négligée de Louis XIV , qui se mit moins en peine de la justice dans les guerres qu'il entreprit , que du désir de satisfaire son ambition et d'élever sa gloire.

(d) Les Manduriens étoient des peuples de la Pouille , au royaume de Naples , ainsi nommés du lac Andorio , dont parle Pline , et dont les eaux salées ne diminuent et n'augmentent jamais.

(4) C'est assez l'ordinaire des Français d'appeler grossiers et sauvages tous ceux qui ne sont pas de leur nation ; cependant ils ont souvent reçu de leurs voisins de semblables leçons de modération et de générosité , et ils n'ont pas laissé de leur faire la guerre par le seul désir de subjuguier des peuples qui ne leur avoient jamais fait de mal.

par ces Barbares, revinrent dans le camp, et racontèrent ce qui leur étoit arrivé. Nos soldats en furent émus : ils eurent honte de voir que des Crétois dussent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, qui leur paroissoient ressembler plutôt à des ours qu'à des hommes : ils s'en allèrent à la chasse en plus grand nombre que les premiers, et avec toutes sortes d'armes. Bientôt ils rencontrèrent les Sauvages, et les attaquèrent. Le combat fut cruel. Les traits voloient de part et d'autre, comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les Sauvages furent contraints de se retirer dans leurs montagnes escarpées, où les nôtres n'osèrent s'engager.

Peu de temps après, ces peuples envoyèrent vers moi deux de leurs plus sages vieillards, qui venoient me demander la paix. Ils m'apportèrent des présens : c'étoient des peaux de bêtes farouches qu'ils avoient tuées, et des fruits du pays. Après m'avoir donné leurs présens, ils parlèrent ainsi :

(5) O roi ! nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, et dans l'autre une branche d'olivier. (En effet ils tenoient l'une et l'autre dans leurs mains.) Voilà la paix ou la guerre : choisis. Nous aimerions mieux la paix : c'est pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu honte de te céder le doux rivage de la mer, où le soleil rend la terre fertile, et produit tant de fruits délicieux. La paix est plus douce que tous ces fruits : c'est pour elle que nous nous sommes retirés dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glaces et de neige, où l'on ne voit jamais ni les fleurs du printemps, ni les riches fruits de l'automne. Nous avons horreur de cette brutalité qui, sous de beaux noms d'ambition et de gloire, va follement ravager les provinces, et répand le sang des

(6) Cette harangue contient une vive peinture de l'ambition de Louis XIV, qui, par le motif d'une fausse gloire, n'a que trop souvent entrepris des guerres injustes, qui lui ont attiré les plus fâcheux revers. Ni les sciences dont il se disoit le protecteur, ni la politesse dont on se piquoit sous son règne, n'ont pu le préserver de cette fureur qui le portoit à ravager les terres de ses voisins.

hommes qui sont tous frères. Si cette fausse gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier ; nous te plaignons, et nous prions les Dieux de nous préserver d'une fureur semblable. Si les sciences que les Grecs apprennent avec tant de soin, et si la politesse dont ils se piquent, ne leur inspirent que cette détestable injustice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous nous ferons gloire d'être toujours ignorans et barbares, mais justes, humains, fidèles, désintéressés, accoutumés à nous contenter de peu, et à mépriser la vaine délicatesse qui fait qu'on a besoin d'avoir beaucoup. Ce que nous estimons, c'est la santé, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps et de l'esprit ; c'est l'amour de la vertu, la crainte des Dieux, le bon naturel pour nos proches, l'attachement à nos amis, la fidélité pour tout le monde, la modération dans la prospérité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours hardiment la vérité, l'horreur de la flatterie. Voilà quels sont les peuples que nous t'offrons pour voisins et pour alliés. Si les Dieux irrités t'aveuglent jusqu'à te faire refuser la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par modération la paix, sont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces vieillards me parloient ainsi, je ne pouvois me lasser de les regarder. Ils avoient la barbe longue et négligée, les cheveux plus courts, mais blancs ; les sourcils épais, les yeux vifs, un regard et une contenance fermes, une parole grave et pleine d'autorité, des manières simples et ingénues. Les fourrures qui leur servoient d'habits, étoient nouées sur l'épaule, et laissoient voir des bras plus nerveux et des muscles mieux nourris que ceux de nos athlètes. Je répondis à ces deux envoyés que je désirois la paix. Nous réglâmes ensemble de bonne foi plusieurs conditions ; nous en prîmes tous les Dieux à témoins, et je renvoyai ces hommes chez eux avec des présens. Mais les Dieux, qui m'avoient chassé du royaume de mes ancêtres, n'étoient pas encore lassés de me persécuter. Nos chasseurs, qui ne pouvoient pas être sitôt avertis de la paix que nous

venions de faire, rencontrèrent le même jour une grande troupe de ces Barbares qui accompagnoient leurs envoyés, lorsqu'ils revenoient de notre camp : ils les attaquèrent avec fureur, en tuèrent une partie, et poursuivirent le reste dans les bois. Voilà la guerre rallumée. Ces Barbares croient qu'ils ne peuvent plus se fier ni à nos promesses, ni à nos sermens (6).

Pour être plus puissans contre nous, ils appellent à leur secours les Locriens, les Apulien, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotonne, de Nérite, de Messapie et de Brindes. Les Lucaniens viennent avec des chariots armés de faux tranchantes. Parmi les Apulien, chacun est couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée ; ils portent des massues pleines de gros nœuds, et garnies de pointes de fer ; ils sont presque de la taille des géans, et leurs corps se rendent si robustes par les exercices pénibles auxquels ils s'adonnent, que leur seule vue épouvante. Les Locriens (e), venus de la Grèce, sentent encore leur origine, et sont plus humains que les autres ; mais ils ont joint à l'exacte discipline des troupes grecques, la vigueur des Barbares et l'habitude de mener une vie dure ; ce qui les rend invincibles. Ils portent des boucliers légers, qui sont faits d'un tissu d'osier, et couverts de peaux ; leurs épées sont longues. Les Brutiens (f) sont légers à la course comme les cerfs et comme les daims : on croiroit que l'herbe même la plus tendre n'est point soulevée sous leurs pieds. A peine laissent-ils dans le sable quelques traces de leurs pas. On les voit tout-à-coup fondre sur leurs ennemis, et puis disparoi-

(6) Combien de fois les alliés de la France n'ont-ils pas éprouvé qu'on ne pouvoit se fier ni à ses promesses, ni à ses sermens ! Souvent elle a violé les traités les plus solennels presque aussitôt qu'ils venoient d'être conclus.

(e) Les Locriens étoient des peuples de la Phocide, qui habitoient des deux côtés du mont Parnasse.

(f) Les Brutiens étoient des peuples d'Italie, habitans une presque-île de la Calabre ultérieure, qui forme le golfe appelé aujourd'hui de Gioia, à l'embouchure du fleuve Miaro ou Metauro,

tre avec une égale rapidité. Les peuples de Crotoné (*g*) sont adroits à tirer des flèches. Un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates ; et si jamais ils s'appliquent à nos jeux, ils y remporteront les prix. Leurs flèches sont trempées dans le suc de certaines herbes venimeuses, qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne, et dont le poison est mortel. Pour ceux de Nérîte (*h*), de Brindes (*i*) et de Messapie (*k*), ils n'ont en partage que la force du corps et une valeur sans art. Les cris qu'ils poussent jusqu'au ciel, à la vue de leurs ennemis, sont affreux. Ils se servent assez bien de la fronde, et ils obscurcissent l'air par une grêle de pierres lancées ; mais ils combattent sans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous désirez de savoir. Vous connoissez maintenant l'origine de cette guerre, et quels sont nos ennemis.

Après cet éclaircissement, Télémaque, impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, et parla ainsi à Idoménée : D'où vient donc que les Locriens même, peuples sortis de la Grèce, s'unissent aux Barbares contre les Grecs ? D'où vient que tant de colonies fleurissent sur cette côte de la mer, sans avoir les mêmes guerres que vous à soutenir ? O Idoménée ! vous dites que les Dieux ne sont pas encore las de vous persécuter ; et moi, je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de vous instruire. Tant de malheurs que vous avez soufferts, ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre. Ce que vous racontez vous-même de la bonne foi de ces Barbares, suffit pour montrer que vous auriez pu

(*g*) Crotoné ou Cortone est une ville de Toscane, située dans le Florentin entre le lac de Perugia et la ville d'Arezzo.

(*h*) Nérîte, aujourd'hui Nardo, est une petite ville du royaume de Naples, dans la terre d'Otrante, vers le Couchant, à une lieue du golfe de Tarente.

(*i*) Brindes est aussi dans la terre d'Otrante, et a le meilleur port de toute l'Italie.

(*k*) Messapie est une partie de la Pouille, à laquelle répond aujourd'hui la terre d'Otrante.

vivre en paix avec eux. Mais la hauteur et la fierté attirent les guerres les plus dangereuses (7). Vous auriez pu leur donner des otages et en prendre d'eux. Il eût été facile d'envoyer avec leurs ambassadeurs quelques-uns de vos chefs, pour les reconduire avec sûreté. Depuis cette guerre renouvelée, vous auriez dû encore les apaiser, en leur représentant qu'on les avoit attaqués, faute de savoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il falloit leur offrir toutes les sûretés qu'ils auroient demandées, et établir de rigoureuses peines contre ceux de vos sujets qui auroient manqué à l'alliance. Mais qu'est-il arrivé depuis ce commencement de guerre ?

Je crus, répondit Idoménée, que nous n'aurions pu sans bassesse rechercher ces Barbares, qui assemblèrent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, et qui implorèrent le secours de tous les peuples voisins, auxquels ils nous rendirent suspects et odieux. Il me parut que le parti le plus assuré étoit de s'emparer promptement de certains passages dans les montagnes, qui étoient mal gardés. Nous les prîmes sans peine, et par là nous nous sommes mis en état de désoler ces Barbares. J'y ai fait élever des tours (8), d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans notre pays. Nous pouvons entrer dans le leur, et ravager, quand il nous plaira, leurs principales habitations. Par ce moyen nous sommes en état de résister, avec des forces inégales, à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste, la paix entre eux et nous est devenue très-difficile. Nous ne saurions leur abandonner ces tours, sans nous exposer à leurs incursions et

(7) La hauteur et la fierté de Louis XIV est ce qui lui a attiré de dangereuses guerres. Il a voulu dominer sur tous, et tous se sont ligués contre lui.

(8) Les forteresses que Louis XIV a élevées sur les frontières de ses voisins, sont précisément ce qui a excité leur jalousie. Il a voulu les brider et se mettre en état d'entrer dans leur pays pour les opprimer, et il les a excités par là à faire souvent de fâcheuses irruptions dans ses propres terres.

ils les regardent comme des citadelles dont nous voulons nous servir pour les réduire en servitude.

Mentor répondit ainsi à Idoménée : (9) Vous êtes un sage roi, et vous voulez qu'on vous découvre la vérité sans aucun adoucissement. Vous n'êtes point comme ces hommes foibles, qui craignent de la voir, et qui, manquant de courage pour se corriger, n'emploient leur autorité qu'à soutenir les fautes qu'ils ont faites. Sachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuse leçon, quand il est venu vous demander la paix. Etoit-ce par foiblesse qu'il la demandoit? Manquoit-il de courage ou de ressources contre vous? Vous voyez que non, puisqu'il est si aguerrri et soutenu par tant de voisins redoutables. Que n'imitiez-vous sa modération! Mais une mauvaise honte et une fausse gloire vous ont jeté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, et vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant, en réunissant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine et injuste. A quoi servent ces tours que vous vantez tant, sinon à mettre tous vos voisins dans la nécessité de périr, ou de vous faire périr vous-même, pour se préserver d'une servitude prochaine? Vous n'avez élevé ces tours que pour votre sûreté, et c'est par ces tours que vous êtes dans un si grand péril. Le rempart le plus sûr d'un état, est la justice, la modération, la bonne foi, et l'assurance où sont vos voisins, que vous êtes incapable d'usurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidens imprévus : la fortune est capricieuse et inconstante dans la guerre ; mais l'amour et la confiance de vos voisins, quand ils ont senti votre modération, font que votre état ne peut être vaincu, et n'est presque jamais attaqué. Quand même un voisin injuste l'attaqueroit, tous les autres intéressés à sa conservation, prennent aussitôt

(9) *Vous êtes un sage roi, etc.* Voici une contre-vérité très-forte, dont il est aisé de faire l'application à Louis XIV. Il ne faut que lire la plupart de ses déclarations de guerre, pour y voir tous les motifs que Mentor reproche ici à Idoménée.

les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples, qui trouvent leurs véritables intérêts à soutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puissant que ces tours qui rendent vos maux irrémédiables. Si vous aviez songé d'abord à éviter la jalousie de tous vos voisins, votre ville naissante fleuriroit dans une heureuse paix, et vous seriez l'arbitre de toutes les nations de l'Hespérie. Retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut réparer le passé par l'avenir. Vous avez commencé à me dire qu'il y a sur cette côte diverses colonies grecques. Ces peuples doivent être disposés à vous secourir. Ils n'ont oublié ni le grand nom de Minos, fils de Jupiter, ni vos travaux au siège de Troie, où vous vous êtes signalé tant de fois entre les princes grecs, pour la querelle commune de toute la Grèce. Pourquoi ne songez-vous pas à mettre ces colonies dans votre parti ?

Elles sont toutes, répondit Idoménée, résolues à demeurer neutres. Ce n'est pas qu'elles n'eussent quelque inclination à me secourir ; mais le trop grand éclat que cette ville a eu dès sa naissance, les a épouvantés. Ces Grecs, aussi-bien que les autres peuples, ont craint que nous n'eussions des desseins sur leur liberté. Ils ont pensé qu'après avoir subjugué les Barbares des montagnes, nous pousserions plus loin notre ambition. En un mot, (10) tout est contre nous. Ceux même qui ne nous font pas une guerre ouverte, désirent notre abaissement, et la jalousie ne nous laisse aucun allié.

Étrange extrémité ! reprit Mentor : pour vouloir paroître trop puissant, vous ruinez votre puissance ; et pendant que vous êtes au dehors l'objet de la crainte et de la haine de vos voisins, vous vous épuisez au dedans par les efforts nécessaires pour soutenir une telle guerre. O malheureux, et doublement mal-

(10) *Tout est contre nous, etc.* Voilà l'état où s'est trouvé plusieurs fois Louis XIV, par la défiance où il a jeté tous ses voisins. Ceux même qui ne lui ont pas fait une guerre ouverte, ont désiré son abaissement, parce que sa puissance leur étoit devenue formidable.

heureux Idoménée, que son malheur même n'a pu instruire qu'à demi ! aurez-vous encore besoin d'une seconde chute, pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands rois ? Laissez-moi faire, et racontez-moi seulement en détail quelles sont donc ces villes grecques qui refusent votre alliance.

La principale, lui répondit Idoménée, est la ville de Tarente (l) ; Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramassa en Laconie (m) un grand nombre de jeunes hommes nés de femmes qui avoient oublié leurs maris absens pendant la guerre de Troie. Quand les maris revinrent, ces femmes ne songèrent qu'à les apaiser et qu'à désavouer leurs fautes. Cette jeunesse nombreuse, qui étoit née hors du mariage, ne connoissant plus ni père ni mère, vécut avec une licence sans bornes. La sévérité des loix réprima leurs désordres. Ils se réunirent sous Phalante, chef hardi, intrépide, ambitieux, et qui sut gagner les cœurs par ses artifices. Il est venu sur ce rivage avec ces jeunes Laconiens. Ils ont fait de Tarente une seconde Lacédémone. D'un autre côté, Phyloctète (n), qui a eu une si grande gloire au siège de Troie, en y portant les flèches d'Hercule, a élevé dans ce voisinage les murs de Pétilie (o), moins puissante à la vérité, mais plus sagement gouvernée que Tarente. Enfin, nous avons ici près la ville de Métaponte (p) que le sage Nestor a fondée avec ses Pyléens.

Quoi ! reprit Mentor, vous avez Nestor dans l'Hespérie, et vous n'avez pas su l'engager dans vos intérêts ? Nestor qui vous a vu tant de fois combattre contre les Troyens, et dont vous aviez l'amitié ? Je l'ai perdue, répliqua Idoménée, par l'artifice de ces

(l) Tarente, ville des Salentins, dans la province de Messapie, aujourd'hui ville archiépiscopale de la terre d'Otrante, sur la côte méridionale dans le royaume de Naples.

(m) La Laconie étoit une province du Péloponnèse ; c'est aujourd'hui Traconia dans la Morée.

(n) Phyloctète, ami et compagnon d'Hercule, à qui il fit jurer de ne découvrir à personne le lieu de sa sépulture, et à qui il fit present de ses flèches teintes dans le sang de l'hydre.

(o) Pétilie, aujourd'hui Pétigliano dans la Toscane.

(p) Métaponte, dans le golfe de Tarente.

peuples qui n'ont rien de barbare que le nom. Ils ont eu l'adresse de lui persuader que je voulois me rendre le tyran de l'Hespérie. Nous le détromperons, dit Mentor. Télémaque le vit à Pylos, avant qu'il fût venu fonder sa colonie, et avant que nous eussions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulysse. Il n'aura pas encore oublié ce héros, ni les marques de tendresse qu'il donna à son fils Télémaque. Mais le principal est de guérir sa défiance : c'est par les ombrages donnés à tous vos voisins que cette guerre s'est allumée (11) ; et c'est en dissipant ces vains ombrages que cette guerre peut s'éteindre. Encore une fois laissez-moi faire.

A ces mots Idoménée, embrassant Mentor, s'attendrissoit et ne pouvoit parler. Enfin, il prononça à peine ces paroles : O sage vieillard envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fautes ! j'avoue que je me serois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé aussi librement que vous ; j'avoue qu'il n'y a que vous seul qui puissiez m'obliger à rechercher la paix. J'avois résolu de périr ou de vaincre tous mes ennemis : mais il est juste de croire vos sages conseils plutôt que ma passion. O heureux Télémaque ! vous ne pourrez jamais vous égarer comme moi, puisque vous avez un tel guide. Mentor, vous êtes le maître : toute la sagesse des Dieux est en vous ; Minerve même ne pourroit donner de plus salutaires conseils. Allez, promettez, concluez, donnez tout ce qui est à moi. Idoménée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Pendant qu'ils raisoignoient ainsi, on entendit tout-à-coup un bruit confus de Chariots, de chevaux hennissans, d'hommes qui pousoient des hurlemens épouvantables, et de trompettes qui remplissoient l'air d'un son belliqueux. On s'écrie : Voilà les enne-

(11) C'est par les ombrages donnés à tous vos voisins, que cette guerre s'est allumée, etc. Ceci, et tout ce qui précède, doit s'entendre de la guerre des Pays-Bas en 1667, et de celle de Hollande en 1672. Les Flamands et les Hollandais sont ces peuples que les Français appellent grossiers et sauvages, mais qui n'ont rien de barbare que le nom.

mis qui ont fait un grand détour pour éviter les passages gardés; les voilà qui viennent assiéger Salente! Les vieillards et les femmes paroissent consternés. Hélas! disoient-ils, falloit-il quitter notre chère patrie, la fertile Crète, et suivre un roi malheureux au travers de tant de mers, pour fonder une ville qui sera mise en cendres comme Troie? On voyoit de dessus les murailles nouvellement bâties, dans la vaste campagne, briller au soleil les casques, les cuirasses et les boucliers des ennemis: les yeux en étoient éblouis. On voyoit aussi les piques hérissées, qui couvroient la terre comme elle est couverte par une abondante moisson que Cérès prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile pendant les chaleurs de l'été, pour récompenser le laboureur de toutes ses peines. Déjà on remarquoit les chariots armés de faux tranchantes; on distinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta sur une haute tour pour les mieux découvrir: Idoménée et Télémaque le suivirent de près. A peine y fut-il arrivé, qu'il aperçut d'un côté Phyloctète, et de l'autre Nestor (q) avec Pisistrate son fils. Nestor étoit facile à reconnoître à sa vieillesse vénérable. Quoi donc, s'écria Mentor, vous avez cru, ô Idoménée! que Phyloctète et Nestor se contentoient de ne point vous secourir; les voilà qui ont pris les armes contre vous! et si je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en si bon ordre avec tant de lenteur, sont des troupes lacédémoniennes, commandées par Phalante. Tout est contre vous. Il n'y a aucun voisin de cette côte, dont vous n'ayez fait un ennemi sans vouloir le faire.

En disant ces paroles, Mentor descend à la hâte de cette tour. Il marche vers une porte de la ville, du côté par où les ennemis s'avançoient. Il la fait ouvrir; et Idoménée, surpris de la majesté avec laquelle il fait ces choses, n'ose pas même lui demander quel

(q) Nestor, fils de Nélée, roi de Pile dans la Morée, fort célèbre par sa prudence, son éloquence et sa longue vie que l'on dit avoir duré trois cents ans.

est son dessein. Mentor fait signe de la main, afin que personne ne songe à le suivre. Il va au devant des eunemis étonnés de voir un seul homme qui se présente à eux. Il leur montre de loin une branche d'olivier en signe de paix ; et quand il fut à portée de se faire entendre , il leur demanda d'assembler tous les chefs. Aussitôt les chefs s'assemblèrent , et il leur parla ainsi :

O hommes généreux ! assemblés de tant de nations qui fleurissent dans la riche Hespérie, je sais que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je loue votre zèle : mais souffrez que je vous présente un moyen facile de conserver la liberté et la gloire de tous vos peuples , sans répandre le sang humain.

O Nestor , sage Nestor ! que j'aperçois dans cette assemblée , vous n'ignorez pas combien la guerre est funeste à ceux même qui l'entreprennent avec justice sous la protection des Dieux ! La guerre est le plus grand des maux dont les Dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont souffert pendant dix ans devant la malheureuse Troie. Quelle division entre les chefs ! quels caprices de la fortune ! quel carnage des Grecs par la main d'Hector ! quels malheurs dans toutes les villes les plus puissantes , causés par la guerre pendant la longue absence de leurs rois ! Au retour, les uns ont fait naufrage au promontoire de Capharée (1) ; les autres ont trouvé une mort funeste dans le sein même de leurs épouses. O Dieux ! c'est donc dans votre colère que vous armâtes les Grecs pour cette éclatante expédition. O peuples hespériens ! je prie les Dieux de ne vous jamais donner une victoire si funeste. Troie est en cendres , il est vrai ; mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute sa gloire , et que le lâche Paris jouît de ses infâmes amours avec Hélène. Phylacte si long-

(1) Capharée est le Cap le plus occidental de l'île de Négrepont , aujourd'hui Capo-Figera ou del Oro.

temps malheureux est abandonné dans l'île de Lemnos (5), ne craignez-vous point de retrouver de semblables malheurs dans une semblable guerre? Je sais que les peuples de la Laconie ont senti aussi les troubles causés par la longue absence des princes, des capitaines et des soldats, qui allèrent contre les Troyens. O Grecs! qui avez passé dans l'Hespérie, vous n'y avez tous passé que par une série de malheurs qui ont été les suites de la guerre de Troie.

Après avoir ainsi parlé, Mentor s'avança vers les Pyléens; et Nestor, qui l'avoit reconnu, s'avança aussi pour le saluer. O Mentor! lui dit-il, c'est avec plaisir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis, pour la première fois, dans la Phocide (6); vous n'aviez que quinze ans; et je prévis dès lors que vous seriez aussi sage que vous l'avez été dans la suite. Mais par quelle aventure avez-vous été conduit en ces lieux? Quels sont donc les moyens que vous avez pour finir cette guerre? Idoménée nous a contraints de l'attaquer. Nous ne demandons que la paix. Chacun de nous avoit un intérêt pressant de la désirer. Mais nous ne pouvions plus trouver de sûreté avec lui. Il a violé (12) toutes ses promesses à l'égard de ses plus proches voisins. La paix avec lui ne seroit pas une paix; elle lui serviroit seulement à dissiper notre ligue qui est notre unique ressource. Il a montré à tous les autres peuples son dessein ambitieux de les mettre dans l'esclavage; et il ne nous a laissé aucun moyen de défendre notre liberté, qu'en tâchant de renverser son nouveau royaume. Par sa mauvaise foi, nous sommes réduits à le faire périr, ou à recevoir de lui le joug de la servitude. Si vous trouvez quelque expédient pour faire en sorte

(5) Lemnos, île de la mer Egée, aujourd'hui Stalimène.

(6) La Phocide étoit un pays de l'Achaïe en Grèce; c'est aujourd'hui une partie de la Livadie et Syramulipa, ou de l'Achaïe moderne, dépendant de la Turquie en Europe.

(12) Il a violé, etc. C'est le reproche que les voisins de la France ont toujours fait au roi: il n'a souvent conclu la paix, que pour se mettre en état de mieux recommencer la guerre.

qu'on puisse se confier en lui, et s'assurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici quitteront volontiers les armes, et nous avouerons avec joie que vous nous surpassez en sagesse.

Mentor lui répondit : Sage Nestor, vous savez qu'Ulysse m'avoit confié son fils Télémaque. Ce jeune homme, impatient de découvrir la destinée de son père, passa chez vous à Pylos, et vous le reçûtes avec tous les soins qu'il pouvoit attendre d'un fidelle ami de son père. Vous lui donnâtes même votre fils pour le conduire. Il entreprit ensuite de longs voyages sur la mer. Il a vu la Sicile, l'Égypte, l'île de Chypre, celle de Crète. Les vents, ou plutôt les Dieux, l'ont jeté sur cette côte comme il vouloit retourner à Ithaque. Nous sommes arrivés ici tout à propos, pour vous épargner l'horreur d'une guerre cruelle. Ce n'est plus Idoménée ; c'est le fils du sage Ulysse, c'est moi qui vous réponds de toutes les choses qui sont promises.

Pendant que Mentor parloit ainsi avec Nestor au milieu des troupes confédérées, Idoménée et Télémaque, avec tous les Crétois armés, le regardoient du haut des murs de Salente. Ils étoient attentifs pour remarquer comment les discours de Mentor seroient reçus, et ils auroient voulu pouvoir entendre les sages entretiens de ces deux vieillards. Nestor avoit toujours passé pour le plus expérimenté et le plus éloquent de tous les rois de la Grèce. C'étoit lui qui modéroit, pendant le siège de Troie, le bouillant courroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon (u) la fierté d'Ajax (x), et le courage impétueux de Diomède. La douce persuasion couloit de ses lèvres, comme un ruisseau de miel : Sa voix seule se faisoit entendre à tous ces héros : tous se taisoient, dès qu'il ouvroit la bouche ; et il n'y avoit que lui qui pouvoit apaiser dans le camp la farouche Discorde.

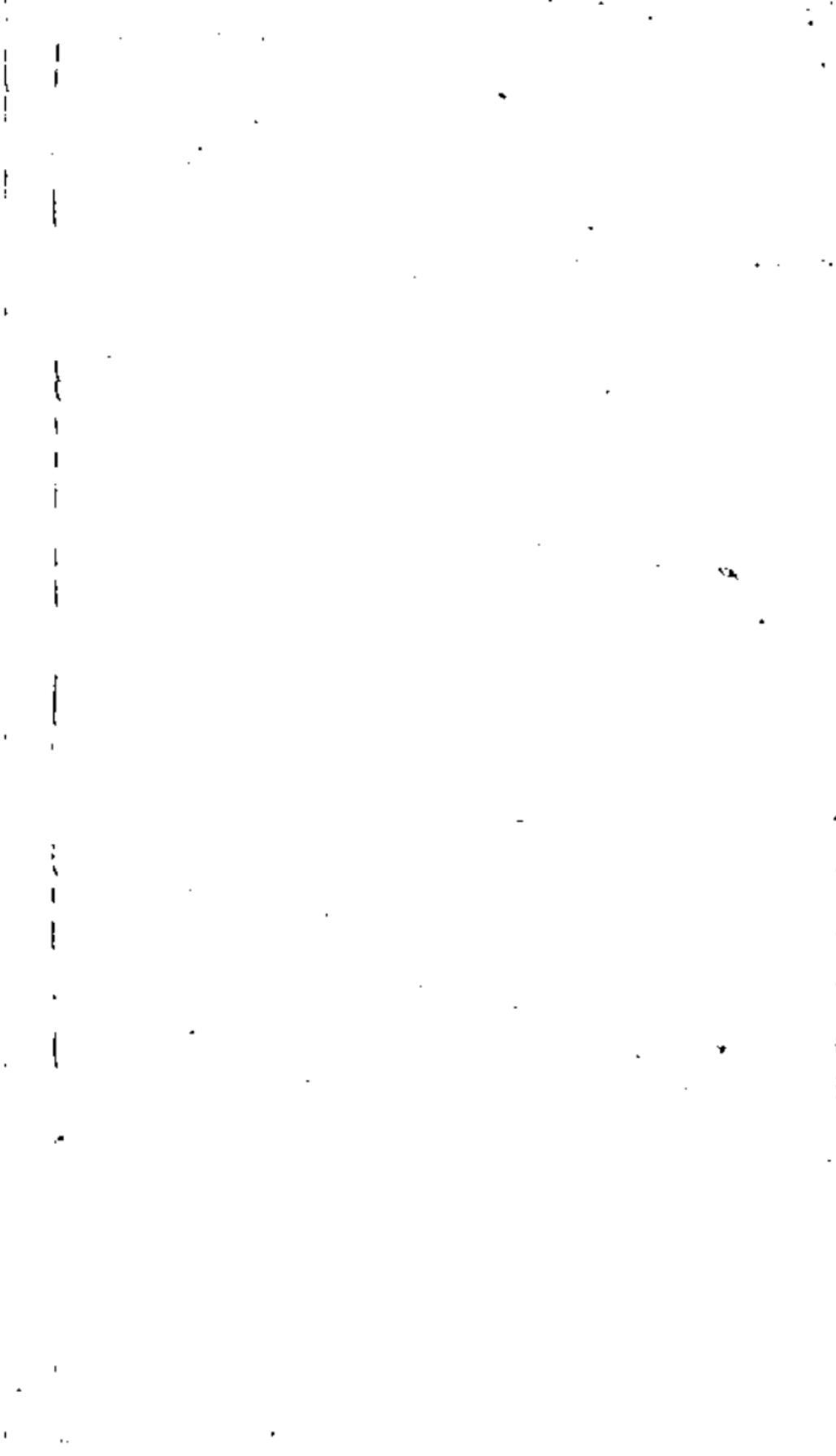
(u) Agamemnon, roi de Mycène, fut élu général de l'armée des Grecs au siège de Troie.

(x) Ajax, fils d'Oïlée, roi des Locriens, viola Cassandra dans le temple de Pallas, après la prise de Troie, mais il en fut puni par un coup de foudre.

Il commençoit à sentir les injures de la froide vieillesse ; mais ses paroles étoient encore pleines de force et de douceur. Il racontoit les choses passées , pour instruire la jeunesse par ses expériences ; mais il les racontoit avec grâce , quoiqu'avec un peu de lenteur.

Ce vieillard , admiré de toute la Grèce , sembla avoir perdu toute son éloquence et toute sa majesté , dès que Mentor parut avec lui. Sa vieillesse paroissoit flétrie et abattue auprès de celle de Mentor , en qui les ans sembloient avoir respecté la force et la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor , quoique graves et simples , avoient une vivacité et une autorité qui commençoient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il disoit étoit court , précis et nerveux. Jamais il ne faisoit aucune redite ; jamais il ne racontoit que le fait nécessaire pour l'affaire qu'il falloit décider. S'il étoit obligé de parler plusieurs fois d'une même chose pour l'inculquer , ou pour parvenir à la persuasion , c'étoit toujours par des tours nouveaux et des comparaisons sensibles. Il avoit même je ne sais quoi de complaisant et d'enjoué , quand il vouloit se proportionner aux besoins des autres , et leur insinuer quelque vérité. Ces deux hommes si vénérables furent un spectacle touchant à tant de peuples assemblés. Pendant que tous les alliés , ennemis de Salente , se jetoient les uns sur les autres pour les voir de plus près , et pour tâcher d'entendre leurs sages discours , Idoménée et tous les siens s'efforçoient de découvrir , par leurs regards avides et empressés , ce que signifioient leurs gestes et l'air de leur visage.

Cependant Télémaque impatient se dérobe à la multitude qui l'environne : il court à la porte par où Mentor étoit sorti ; il se la fait ouvrir avec autorité. Bientôt Idoménée , qui le croit à ses côtés , s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne , et qui est déjà auprès de Nestor. Nestor le reconnoît et se hâte , mais d'un pas pesant et tardif , de l'aller recevoir. Télémaque saute à son cou , et le tient serré entre ses bras sans parler. Enfin , il s'écrie : O mon





père ! (je ne crains point de vous nommer ainsi) le malheur de ne point retrouver mon véritable père , et les bontés que vous m'avez fait sentir , me donnent droit de me servir d'un nom si tendre. Mon père , mon cher père , je vous revois ! ainsi puisse-je revoir Ulysse ! Si quelque chose pouvoit me consoler d'en être privé , ce seroit de retrouver en vous un autre lui-même.

Nestor ne put à ces paroles retenir ses larmes ; et il fut touché d'une secrète joie , en voyant celles qui couloient avec une merveilleuse grâce sur les joues de Télémaque. La beauté , la douceur et la noble assurance de ce jeune inconnu , qui traversoit sans précaution tant de troupes ennemies , étonnèrent tous les alliés. N'est-ce pas , disoient-ils , le fils de ce vieillard qui est venu parler à Nestor ? Sans doute, c'est la même sagesse dans les deux âges les plus opposés de la vie : dans l'un elle ne fait encore que fleurir ; dans l'autre elle porte avec abondance les fruits les plus mûrs.

Mentor , qui avoit pris plaisir à voir la tendresse avec laquelle Nestor venoit de recevoir Télémaque , profita de cette heureuse disposition. Voilà , dit-il , le fils d'Ulysse , si cher à toute la Grèce , et si cher à vous-même ô sage Nestor ! le voilà , je vous le livre comme un otage et comme le gage le plus précieux qu'on puisse vous donner de la fidélité des promesses d'Idoménée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils suivît celle du père , et que la malheureuse Pénélope pût reprocher à Mentor qu'il a sacrifié son fils à l'ambition du nouveau roi de Salente. Avec ce gage qui est venu de lui-même s'offrir , et que les Dieux amateurs de la paix , vous envoient , je commence , ô peuples assemblés de tant de nations , à vous faire des propositions pour établir à jamais une paix solide.

A ce nom de paix , on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces différentes nations frémissent de courroux , croyant perdre tout le temps où il retardoit le combat ; elles s'imaginoient qu'on ne

faisoit tous ces discours, que pour ralentir leur fureur et pour faire échapper leur proie. Sur-tout les Manduriens souffroient impatiemment qu'Idoménée espérait de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor ; car ils craignoient que ses discours pleins de sagesse ne détachassent leurs alliés. Ils commençoient à se délier de tous les Grecs qui étoient dans l'assemblée. Mentor qui l'aperçut, se hâta d'augmenter cette défiance, pour jeter la division dans l'esprit de tous ces peuples.

J'avoue, disoit-il, que les Manduriens ont sujet de se plaindre et de demander quelque réparation des torts qu'ils ont soufferts ; mais il n'est pas juste aussi que les Grecs, qui sont sur cette côte des colonies, soient suspects et odieux aux anciens peuples du pays. Au contraire, les Grecs doivent être unis entre eux et se faire bien traiter par les autres : il faut seulement qu'ils soient modérés, et qu'ils n'entreprennent jamais d'usurper les terres de leurs voisins. Je sais qu'Idoménée a eu le malheur de vous donner des ombrages ; mais il est aisé de guérir toutes vos défiances. Télémaque et moi, nous nous offrons à être des otages qui vous répondent de la bonne foi d'Idoménée. Nous demeurerons entre vos mains jusqu'à ce que les choses qu'on vous prometta, soient fidèlement accomplies. Ce qui vous irrite, ô Manduriens, s'écria-t-il, c'est que les troupes des Crétois ont saisi les passages de vos montagnes par surprise, et que par là ils sont en état d'entrer, malgré vous, aussi souvent qu'il leur plaira, dans le pays où vous vous êtes retirés, pour leur laisser le pays uni qui est sur les rivages de la mer. Ces passages que les Crétois ont fortifiés par de hautes tours pleines de gens armés, sont donc le véritable sujet de la guerre ? Répondez-moi, y en a-t-il encore quelque autre ?

Alors le chef des Manduriens s'avança, et parla ainsi : Que n'avons-nous pas fait pour éviter cette guerre ? Les Dieux nous sont témoins que nous

n'avons renoncé à la paix que quand la paix nous est échappée sans ressource (13), par l'ambition inquiète des Crétois, et par l'impossibilité où il nous ont mis de nous fier à leurs sermens. Nation insensée ! qui nous a réduits, malgré nous, à l'affreuse nécessité de prendre un parti de désespoir contre elle, et de ne pouvoir plus chercher notre sûreté que dans sa perte. Tandis qu'ils conserveront ces passages, nous croirons toujours qu'ils veulent usurper nos terres, et nous mettre en servitude. S'il étoit vrai qu'ils ne songeassent qu'à vivre en paix avec leurs voisins, ils se contenteroient de ce que nous leur avons cédé sans peine, et ils ne s'attacheroient pas à conserver des entrées dans un pays, contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun dessein ambitieux. Mais vous ne les connoissez pas, ô sage vieillard ! C'est par un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Cessez, ô homme aimé des Dieux ! de retarder une guerre juste et nécessaire, sans laquelle l'Hespérie ne pourroit jamais espérer une paix constante. O nation ingrate, trompeuse et cruelle, que les Dieux irrités ont envoyée auprès de nous pour troubler notre paix, et pour nous punir de nos fautes ! Mais après nous avoir punis, ô Dieux ! vous nous vengerez ; vous ne serez pas moins justes contre nos ennemis que contre nous.

A ces paroles toute l'assemblée parut émue. Il sembloit que Mars et Bellone alloient de rang en rang rallumant dans les cœurs la fureur des combats, que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainsi la parole :

Si je n'avois que des promesses à vous faire, vous pourriez refuser de vous y fier ; mais je vous offre des choses certaines et présentes. Si vous n'êtes pas contents d'avoir pour otages Télémaque et moi, je

(13) Tel a été de tous temps le langage des Hollandais à l'égard des Français ; ils ont bien voulu les avoir pour amis, mais non pour voisins. L'ambition inquiète de Louis XIV leur a fait redouter son voisinage, et ils n'ont trouvé leur sûreté que dans une forte barrière entre lui et eux.

vous ferai donner douze des plus notables et des plus vaillans Crétois : mais il est juste que vous donniez aussi de votre côté des otages ; car Idoménée , qui désire sincèrement la paix , la désire sans crainte et sans bassesse. Il désire la paix , comme vous dites vous-mêmes que vous l'avez désirée , par sagesse et par modération ; mais non par l'amour d'une vie molle , ou par foiblesse à la vue des dangers dont la guerre menace les hommes. Il est prêt à périr ou à vaincre ; mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante. Il auroit honte de craindre d'être vaincu ; mais il craint d'être injuste , et il n'a point de honte de vouloir réparer ses fautes. Les armes à la main , il vous offre la paix : il ne veut point en imposer les conditions avec hauteur (14) ; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée. Il veut une paix dont toutes les parties soient contentes , qui finisse toutes les jalousies , qui apaise tous les ressentimens , et qui guérisse toutes les défiances. En un mot , Idoménée est dans les sentimens où je suis sûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'est question que de vous en persuader. La persuasion ne sera pas difficile , si vous voulez m'écouter avec un esprit dégagé et tranquille.

Écoutez donc , ô peuples remplis de valcur ! et vous , ô chefs si sages et si unis ! écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée. Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les terres de ses voisins ; il n'est pas juste aussi que ses voisins puissent entrer dans les siennes. Il consent que les passages que l'on a fortifiés par de hautes tours , soient gardés par des troupes neutres. Vous , Nestor , et vous , Phylacte , vous êtes Grecs d'origine ; mais en cette occasion vous vous êtes déclarés contre Idoménée : ainsi vous ne pouvez être suspects d'être trop favorables à ses intérêts. Ce qui vous touche , c'est l'intérêt commun

(14) Il ne veut point en imposer les conditions avec hauteur. Louis XIV fit tout le contraire à la paix de Nimègue : aussi n'éteignit-elle point les jalousies et les ressentimens des parties contractantes , qui se réveillèrent dans la suite avec plus de force et de succès qu'auparavant.

de la paix et de la liberté de l'Hespérie. Soyez vous-mêmes les dépositaires et les gardiens de ces passages qui causent la guerre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples de l'Hespérie ne détruisent Salente, nouvelle colonie des Grecs, semblable à celles que vous avez fondées, qu'à empêcher qu'Idoménée n'usurpe les terres de ses voisins. Tenez l'équilibre entre les uns et les autres. Au lieu de porter le fer et le feu chez un peuple que vous devez aimer, réservez-vous la gloire d'en être les juges et les médiateurs (15). Vous me direz que ces conditions vous paroîtroient merveilleuses, si vous pouviez vous assurer qu'Idoménée les accompliroit de bonne foi ; mais je vais vous satisfaire.

Il y aura pour sûreté réciproque, les otages dont je vous ai parlé, jusqu'à ce que tous les passages soient mis en dépôt dans vos mains. Quand le salut de l'Hespérie entière, quand celui de Salente même et d'Idoménée sera à votre discrétion, serez-vous contents ? De qui pourrez-vous désormais vous déber ? Sera-ce de vous-mêmes ? Vous n'osez vous fier à Idoménée, et Idoménée est si incapable de vous tromper, qu'il veut se fier à vous. Oui, il veut vous confier le repos, la vie, la liberté de tout son peuple et de lui-même. S'il est vrai que vous ne désiriez qu'une bonne paix, la voilà qui se présente à vous, et qui vous ôte tout prétexte de reculer. Encore une fois, ne vous imaginez pas que la crainte réduise Idoménée à vous faire ces offres (16) : c'est la sagesse et la justice qui l'engagent à prendre ce parti, sans se mettre en peine

(15) Réservez-vous la gloire d'en être les juges et les médiateurs. C'est ainsi que le roi d'Angleterre et les états-généraux des Provinces-Unies furent médiateurs de la paix d'Aix-la-Chapelle, que le roi fit en 1668, comme par nécessité ; mais la jalousie de la médiation tourna bientôt au préjudice de ces derniers médiateurs.

(16) Ne vous imaginez pas, etc. Voilà comme parloit Louis XIV. Il coloroit toujours des plus beaux prétextes de modération et de justice, la nécessité où il étoit de faire la paix.

si vous imputerez à foiblesse ce qu'il fait par vertu. Dans les commencemens il a fait des fautes, et il met sa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient. C'est foiblesse, c'est vanité, c'est ignorance-grossière de son propre intérêt, que d'espérer de pouvoir cacher ses fautes en affectant de les soutenir avec fierté et avec hauteur. Celui qui avoue ses fautes à son ennemi, qui offre de les réparer, montre par là qu'il est devenu incapable d'en commettre, et que l'ennemi a tout à craindre d'une conduite si sage et si ferme, à moins qu'il ne fasse la paix. Gardez-vous bien de souffrir qu'il vous mette à son tour dans le tort. Si vous refusez la paix et la justice qui viennent à vous, la paix et la justice seront vengées. Idoménée, qui devoit craindre de trouver les Dieux irrités contre lui, les tournera pour lui contre vous. Télémaque et moi nous combattrons pour la bonne cause. Je prends tous les Dieux du Ciel et des Enfers à témoins des justes propositions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva son bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier, qui étoit dans sa main le signe pacifique. Les chefs, qui le regardèrent de près, furent étonnés et éblouis du feu divin qui éclatoit dans ses yeux. Il parut avec une majesté et une autorité qui sont au-dessus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de ses paroles douces et fortes enlevoit les cœurs. Elles étoient semblables à ces paroles enchantées, qui, tout-à-coup dans le profond silence de la nuit, arrêtent la lune et les étoiles, calment la mer irritée, font taire les vents et les flots, et suspendent le cours des fleuves rapides.

Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus, lorsqu'il étoit environné de tigres, qui, oubliant leur cruauté, venoient, par la puissance de sa douce voix, lécher ses pieds et se soumettre par leur caresses. D'abord il se fit un profond silence dans toute l'armée. Les chefs se regardoient les

ans les autres, ne pouvant résister à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes immobiles avoient les yeux attachés sur lui. On n'osoit parler de peur qu'il n'eût encore quelque chose à dire, et qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choses qu'il avoit dites, on auroit souhaité qu'il eût parlé plus long-temps. Tout ce qu'il avoit dit, demeurait comme gravé dans les cœurs. En parlant, il se faisoit aimer, il se faisoit croire. Chacun étoit avide et comme suspendu pour recueillir jusqu'aux moindres paroles qui sortoient de sa bouche.

Enfin, après un assez long silence, on entendit un bruit sourd qui se répandoit peu à peu. Ce n'étoit plus un bruit confus des peuples qui frémissaient dans leur indignation; c'étoit, au contraire, un murmure doux et favorable. On découvroit déjà sur les visages je ne sais quoi de serein et de radouci. Les Manduriens si irrités sentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalante avec ses Lacédémoniens, fut surpris de trouver leurs entrailles attendries. Les autres commencèrent à soupirer après cette heureuse paix qu'on venoit leur montrer. Phylacte, plus sensible qu'un autre par l'expérience de ses malheurs, ne put retenir ses larmes. Nestor, ne pouvant parler dans le transport où le discours de Mentor venoit de le mettre, l'embrassa tendrement, et tous les peuples à-la-fois, comme si c'eût été un signal, s'écrièrent aussitôt : O sage vieillard, vous nous désarmez ! La paix ! la paix !

Nestor, un moment après, voulut commencer un discours; mais toutes les troupes impatientes craignoient qu'il ne voulût représenter quelque difficulté. La paix ! la paix ! s'écrièrent-elles encore une fois. On ne put leur imposer silence, qu'en faisant crier, avec eux par tous les chefs de l'armée : La paix ! la paix !

Nestor, voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un discours suivi, se contenta de dire : Vous voyez, ô Mentor ! ce que peut la parole d'un homme

de bien. Quand la sagesse et la vertu parlent, elles calment toutes les passions. Nos justes ressentimens se changent en amitié et en désir d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous l'offrez. En même temps tous les chefs tendirent les mains en signe de consentement.

Mentor courut vers la porte de Salente pour la faire ouvrir, et pour mander à Idoménée de sortir de la ville sans précaution. Cependant Nestor embrassoit Télémaque, disant : O aimable fils du plus sage de tous les Grecs, puissiez-vous être aussi sage et plus heureux que lui ! N'avez-vous rien découvert sur sa destinée ? Le souvenir de votre père, à qui vous ressemblez, a servi à étouffer notre indignation. Phalante, quoique dur et farouche, quoiqu'il n'eût jamais vu Ulysse, ne laissa pas d'être touché de ses malheurs et de ceux de son fils. Déjà on pressoit Télémaque de raconter ses aventures, lorsque Mentor revint avec Idoménée et toute la jeunesse crétoise qui le suivait.

A la vue d'Idoménée (17) les alliés sentirent que leur courroux se rallumoit : mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette sainte alliance dont les Dieux seront les témoins et les défenseurs ? Qu'ils la vengent, si jamais quelqu'impie ose la violer ; et que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fidèles et innocens, retombent sur la tête parjure et exécrable de l'ambitieux qui foulera aux pieds les droits sacrés de cette alliance ; qu'il soit détesté des Dieux et des hommes ; qu'il ne jouisse jamais du fruit de sa perfidie ; que les Furies infernales, sous les figures les plus hideuses, viennent exciter sa rage et son désespoir ! qu'il tombe mort sans aucune espérance de

(17) *A la vue d'Idoménée, etc.* Lorsque Louis XIV prenoit possession de quelque nouvelle conquête, les peuples ne pouvoient le voir sans frémir ; et ce que les Français attribuoient à l'admiration, étoit plutôt l'effet de l'indignation des étrangers.

sépulture : que son corps soit la proie des chiens et des vautours, et qu'il soit aux Enfers dans le profond abîme du Tartare, tourmenté à jamais plus rigoureusement que Tantale, Ixion et les Danaïdes ! Mais plutôt que cette paix soit inébranlable comme le rocher d'Atlas (y) qui soutient le ciel ! Que tous ces peuples la révèrent et goûtent ses fruits de génération en génération ; que les noms de ceux qui l'auront jurée, soient, avec amour et vénération, dans la bouche de nos derniers neveux ; que cette paix, fondée sur la justice et sur la bonne foi, soit le modèle de toutes les paix qui se feront à l'avenir chez toutes les nations de la terre ; et que tous les peuples, qui voudront se rendre heureux en se réunissant, songent à imiter ceux de l'Hespérie !

A ces paroles, Idoménée et les autres rois jurèrent la paix aux conditions marquées. On donna, de part et d'autre, douze otages. Télémaque veut être du nombre des otages donnés par Idoménée ; mais on ne peut consentir que Mentor en soit, parce que les alliés veulent qu'il demeure auprès d'Idoménée, pour répondre de sa conduite et de celle de ses conseillers jusqu'à l'entière exécution des choses promises. On immola, entre la ville et l'armée, cent génisses blanches comme la neige, et autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées et ornées de festons. On entendoit retentir, jusques dans les montagnes voisines, les mugissemens affreux des victimes qui tomboient sous le couteau sacré. Le sang fumant ruisseloit de toutes parts. On faisoit couler avec abondance un vin exquis pour les libations (z). Les aruspices consultoient (a) les entrailles qui palpitoient encore.

(y) Atlas, roi de Mauritanie, grand astrologue, que la Fable a changé en un rocher élevé jusqu'au ciel, d'où l'on a feint qu'il portoit les cieux sur ses épaules.

(z) Les libations étoient des effusions de vin ou de quelque autre liqueur, faites en l'honneur des fausses Divinités.

(a) Les aruspices étoient des devins qui interprétoient les prodiges, et qui prédisoient l'avenir en considérant les entrailles des victimes égorgées.

Les sacrificateurs brûloient sur l'autel un encens qui formoit un épais nuage, et dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne.

Cependant les soldats des deux partis, cessant de se regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir sur leurs aventures. Ils se délassoient déjà de leurs travaux, et goûtoient par avance les douceurs de la paix. Plusieurs de ceux qui avoient suivi Idoménée au siège de Troie, reconnurent ceux de Nestor, qui avoient combattu dans la même guerre. Ils s'embrassoient avec tendresse, et se racontaient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé depuis qu'ils avoient ruiné la superbe ville qui étoit l'ornement de toute l'Asie. Déjà ils se couchoient sur l'herbe, se couronnoient de fleurs, et buvoient ensemble le vin qu'on apportoit de la ville dans de grands vases, pour célébrer une si heureuse journée.

Tout-à-coup Mentor dit : O rois, ô capitaines, assemblés ! désormais, sous divers noms et divers chefs, vous ne serez plus qu'un seul peuple. C'est ainsi que les justes Dieux, amateurs des hommes qu'ils ont formés, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la face de toute la terre. Tous les peuples sont frères, et doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs frères, qui est leur propre sang. La guerre est quelquefois nécessaire, il est vrai ; mais c'est la honte du genre humain qu'elle soit inévitable en certaines occasions. O rois ! ne dites point qu'on doit la désirer pour acquérir de la gloire. La vraie gloire ne se trouve point hors de l'humanité. Quiconque (18) préfère sa propre gloire aux sentimens de l'humanité, est un monstre d'orgueil, et non pas un homme. Il ne parviendra même qu'à une fausse gloire ; car la vraie gloire ne

(18) *Quiconque préfère sa propre gloire, etc.* Quelle instruction pour le petit-fils d'un roi, que son orgueil avoit rendu l'aversion de tous ses voisins ! On ne pouvoit trop le fortifier contre l'illusion de la fausse gloire, puisqu'elle étoit dès-lors si préjudiciable à son aieul.

se trouve que dans la modération et dans la bonté. — On pourra le flatter pour contenter sa vanité folle. Mais on dira toujours de lui en secret, quand on voudra parler sincèrement : Il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a désirée avec une passion injuste. Les hommes ne doivent point l'estimer, puisqu'il a si peu estimé les hommes, et qu'il a prodigué leur sang par une brutale vanité. Heureux le roi qui aime son peuple, qui en est aimé, qui se confie en ses voisins, et qui a leur confiance ; qui, loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entre eux, et qui fait envier à toutes les nations étrangères le bonheur qu'ont ses sujets de l'avoir pour roi. Songez donc à vous rassembler de temps en temps, ô vous qui gouvernez les plus puissantes villes de l'Hespérie ! Faites, de trois ans en trois ans, une assemblée générale, où tous les rois qui sont ici présents, se trouvent pour renouveler l'alliance par un nouveau serment, pour rallier l'amitié promise, et pour délibérer sur tous les intérêts communs. Tandis que vous serez unis, vous aurez au dedans de ce beau pays la paix, la gloire et l'abondance ; au dehors, vous serez toujours invincibles : il n'y a que la Discorde sortie de l'Enfer pour tourmenter les hommes, qui puisse troubler la félicité que les Dieux vous préparent.

Nestor lui répondit : Vous voyez, par la facilité avec laquelle nous faisons la paix, combien nous sommes éloignés de vouloir faire la guerre par une vaine gloire, ou par l'injuste avidité de nous agrandir au préjudice de nos voisins. Mais que peut-on faire quand on se trouve auprès d'un prince violent, qui ne connoît point d'autre loi que son intérêt, et qui ne perd aucune occasion d'envahir les terres des autres états (19) ? Ne croyez pas que je parle

(19) C'est ainsi que la foi même des traités ne rassuroit point les princes voisins de Louis XIV contre ses violences et son ambition. L'avidité qu'il avoit de s'agrandir leur faisoit craindre pendant la paix les projets qu'il formoit pour renouveler la guerre.

d'Idoménée (20) : non, je n'ai plus de lui cette pensée; c'est Adraste (b), roi des Dauniens, de qui nous avons tout à craindre. Il méprise les Dieux; et croit que tous les hommes, qui sont sur la terre, ne sont nés que pour servir à sa gloire par leur servitude. Il ne veut point de sujet dont il soit le roi et le père; il veut des esclaves et des adorateurs: il se fait rendre les honneurs divins. Jusqu'ici l'aveugle fortune a favorisé ses plus injustes entreprises. Nous nous étions hâtés de venir attaquer Salente, pour nous défaire du plus foible de nos ennemis, qui ne commençoit qu'à s'établir sur cette côte, afin de tourner ensuite nos armes contre cet autre ennemi plus puissant. Il a déjà pris plusieurs villes de nos alliés. Ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batailles. Il se sert de toutes sortes de moyens pour contenter son ambition: la force et l'artifice, tout lui est égal, pourvu qu'il accable ses ennemis. Il a amassé de grands trésors: ses troupes sont disciplinées et aguerries, ses capitaines sont experimen-

(20) Plusieurs des choses qui ont été dites d'Idoménée conviennent parfaitement à Louis XIV; mais il n'est pourtant pas la figure de ce dernier roi des Français. Idoménée souffroit qu'on lui représentât ses fautes, parce qu'il souhaitoit de les réparer; mais Louis XIV ne pouvoit souffrir de remontrance, bien loin d'être disposé à en profiter. C'est Adraste qui est l'emblème véritable de ce monarque, par la conformité de leurs inclinations. Comme lui, Louis XIV ne crut les autres hommes nés que pour servir à sa gloire par leur servitude; comme lui, il ne voulut que des esclaves et des adorateurs; comme lui, il se fit rendre les honneurs divins, en souffrant les inscriptions orgueilleuses qui lui attribuoient la Divinité; comme lui enfin, il auroit été un roi accompli, si la justice et la bonne foi eussent réglé sa conduite. Il est aisé d'appliquer le reste du parallèle. Louis XIV fut heureux jusqu'à la paix de Nimègue. La force et l'artifice, tout lui étoit égal, pourvu qu'il accablât ses ennemis. Il étoit bien servi; sa présence soutenoit la valeur de ses troupes; il ne comptoit pour un bien solide et réel, que l'avantage de fouler aux pieds le genre humain.

(b) Adraste étoit roi d'Argos et des Dauniens, peuples de la Pouille. Il fit la guerre aux Thébains en faveur de son gendre Polinice, comme Louis XIV la fit aux Flamands sur le prétexte des droits de la reine son épouse.

tés. Il est bien servi. Il veille lui-même sans cesse sur tous ceux qui agissent par ses ordres. Il punit sévèrement les moindres fautes, et récompense avec libéralité les services qu'on lui rend. Sa valeur soutient et anime celle de toutes ses troupes. Ce seroit un roi accompli, si la justice et la bonne foi régloient sa conduite. Mais il ne craint ni les Dieux ni les reproches de sa conscience. Il compte même pour rien la réputation; il la regarde comme un vain fantôme, qui ne doit arrêter que les esprits foibles. Il ne compte pour un bien solide et réel, que l'avantage de posséder de grandes richesses, d'être craint et de fouler aux pieds tout le genre humain. Bientôt son armée paroîtra sur nos terres; et si l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui résister, toute espérance de liberté nous sera ôtée. C'est l'intérêt d'Idoménée aussi-bien que le nôtre de s'opposer à ce voisin, qui ne peut rien souffrir de libre dans son voisinage. Si nous étions vaincus, Salente seroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous ensemble de le prévenir. Pendant que Nestor parloit ainsi, on s'avançoit vers la ville; car Idoménée avoit prié tous les rois et les principaux chefs d'y entrer pour y passer la nuit.

Toute l'armée des alliés dressoit déjà ses tentes, et la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes sortes de couleurs; où les Hespériens fatigués attendoient le sommeil. Quand les rois avec leur suite furent entrés dans la ville, ils parurent étonnés qu'en si peu de temps on eût pu faire tant de bâtimens magnifiques, et que (21) l'embarras d'une si grande guerre n'eût point empêché

(21) Quoiqu'Idoménée ne soit pas l'emblème de Louis XIV à tous égards, ce qui est dit ici ne laisse pas de regarder le monarque français. L'embarras de la guerre ne l'empêcha jamais de satisfaire sa passion pour les bâtimens et pour les jardins; et ces dépenses énormes, jointes à celles qu'il lui fallut faire pour soutenir la guerre, ont enfin épuisé le royaume, et l'ont réduit dans un pitoyable état où nous le voyons aujourd'hui.

cette ville naissante de croître et de s'embellir tout-à-coup.

On admira la sagesse et la vigilance d'Idoménée, qui avoit fondé un si beau royaume ; et chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les alliés seroient bien puissans, s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On proposa à Idoménée d'y entrer, il ne put rejeter une si juste proposition, et il promit des troupes. Mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui est nécessaire pour rendre un état florissant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pourroient pas être aussi grandes qu'elles le paroissoient. Il le prit en particulier, et lui parla ainsi :

Vous voyez que nos soins ne vous ont pas été inutiles. Salente est garantie des maux qui la mençoient. Il ne tient plus qu'à vous d'en élever jusqu'au ciel la gloire, et d'égaliser la sagesse de Minos votre aïeul, dans le gouvernement de vos peuples. Je continue à vous parler librement, supposant que vous le voulez, et que vous détestez toute flatterie. Pendant que les rois ont loué votre magnificence, je pensois en moi-même à la témérité de votre conduite.

A ce mot de témérité, Idoménée changea de visage, ses yeux se troublèrent, il rougit, et peu s'en fallut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner son ressentiment. Mentor lui dit d'un ton modeste et respectueux, mais libre et hardi : Ce mot de témérité vous choque, je le vois bien ; tout autre que moi auroit eu tort de s'en servir ; car il faut respecter les rois, et ménager leur délicatesse, même en les reprenant. La vérité par elle-même les blesse assez, sans y ajouter des termes forts ; mais j'ai cru que vous pouviez souffrir que je vous parlasse sans adoucissement, pour vous découvrir votre faute. Mon dessein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choses par leur nom, et à comprendre que quand les autres vous donneront des conseils sur votre conduite, ils n'oseront jamais vous dire tout ce qu'ils penseront. Il faudra, si vous voulez

n'y être pas trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront sur les choses qui vous seront désavantageuses. Pour moi, je veux bien adoucir mes paroles selon votre besoin; mais il vous est utile qu'un homme sans intérêt et sans conséquence vous parle en secret un langage dur. Nul autre n'osera jamais vous le parler: vous ne verrez la vérité qu'à demi, et sous de belles enveloppes.

A ces mots Idoménée, déjà revenu de sa première promptitude, parut honteux de sa délicatesse. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flatté. Je vous dois le salut de mon nouveau royaume; il n'y a aucune vérité que je ne me croie heureux d'entendre de votre bouche: mais ayez pitié d'un roi que la flatterie avoit empoisonné (22), et qui n'a pu, même dans ses malheurs, trouver des hommes assez généreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé personne qui m'ait assez aimé, pour vouloir me déplaire, en me disant la vérité toute entière.

En disant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, et il embrassa tendrement Mentor. Alors ce sage vieillard lui dit: C'est avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choses dures; mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité? Mettez-vous en ma place: si vous avez été trompé jusqu'ici, c'est que vous avez bien voulu l'être; c'est que vous avez craint des conseillers trop sincères. Avez-vous cherché les gens les plus désintéressés et les plus propres à vous contredire? Avez-vous pris soin de choisir les hommes les moins empressés à vous plaire, les plus désintéressés dans leur conduite, et les plus capables de condamner vos

(22) Louis XIV avoit cela de commun avec Idoménée: empoisonné dès l'enfance par la flatterie, il n'a pu, même dans ses malheurs, trouver des hommes assez généreux pour lui dire la vérité. Il étoit extrêmement délicat sur tout ce qui avoit seulement l'apparence de réprimande. Or étoit si sûr de lui déplaire, en lui disant les choses comme elles étoient, que madame de Maintenon eut toujours grand soin de les lui cacher.

passions et vos sentimens injustes ? Quand vous avez trouvé des flatteurs , les avez-vous écartés ? vous en êtes-vous délié ? Non , non , vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité , et qui méritent de la connoître. Voyons si vous aurez maintenant le courage de vous laisser humilier par la vérité qui vous condamne.

Je vous disois donc , que ce qui vous attire tant de louanges , ne mérite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au dehors tant d'ennemis qui menaçoient votre royaume encore mal établi , vous ne songiez au dedans de votre nouvelle ville , qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'est ce qui vous a coûté tant de mauvaises nuits , comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuisé vos richesses ; vous n'avez songé ni à augmenter votre peuple , ni à cultiver les terres fertiles de cette côte. Ne falloit-il pas regarder ces deux choses comme les deux fondemens essentiels de votre puissance ; avoir beaucoup de bons hommes , et des terres bien cultivées pour les nourrir ? Il falloit une longue paix dans ces commencemens , pour favoriser la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez songer qu'à l'agriculture et à l'établissement des plus sages loix. Une vaine ambition vous a poussé jusqu'au bord du précipice. A force de vouloir paroître grand , vous avez pensé ruiner votre véritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes ; suspendez tous vos grands ouvrages ; renoncez à ce faste qui ruinerait votre nouvelle ville ; laissez en paix respirer vos peuples ; appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'êtes roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner ; et que votre puissance doit se mesurer , non par l'étendue des terres que vous occuperez , mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres , et qui seront attachés à vous obéir. Possédez une bonne terre , quoique médiocre en étendue ; couvrez-la de peuples innombrables , laborieux et disciplinés ; faites que ces peuples vous aiment : vous êtes plus puissant , plus heu-

reux, et plus rempli de gloire, que tous les conquérans qui ravagent tant de royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces rois ? reprit Idoménée ; leur avouerai-je ma foiblesse ? Il est vrai que j'ai négligé l'agriculture, et même le commerce, qui m'est si facile sur cette côte. Je n'ai songé qu'à faire une ville magnifique. Faudra-t-il donc, mon cher Mentor, me déshonorer dans l'assemblée de tant de rois, et découvrir mon imprudence ? S'il le faut, je le veux ; je le ferai sans hésiter, quoi qu'il m'en coûte ; car vous m'avez appris qu'un vrai roi, qui est fait pour ses peuples, et qui se doit tout entier à eux, doit préférer le salut de son royaume à sa propre réputation.

Ce sentiment est digne du père des peuples, reprit Mentor ; c'est à cette bonté, et non à la vaine magnificence de votre ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai roi. Mais il faut ménager votre honneur pour l'intérêt même de votre royaume. Laissez-moi faire : je vais faire entendre à ces rois que (23) vous êtes engagé à rétablir Ulysse s'il est encore vivant, ou du moins son fils dans la puissance royale à Ithaque, et que vous voulez en chasser par force tous les amans de Pénélope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuses. Ainsi ils consentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible secours contre les Dauniens.

A ces mots, Idoménée parut comme un homme qu'on soulage d'un fardeau accablant. Vous sauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur et la réputation de cette ville naissante, dont vous cacherez

(23) Vous êtes engagé à rétablir Ulysse, etc. C'est encore ici une contre-vérité qui a un grand fondement dans la conduite de Louis XIV. Il s'étoit engagé à rétablir le roi Jacques ; cependant il fit une diversion en Allemagne, lors de la prise de Philipsbourg, qui l'empêcha de secourir ce roi fugitif, aussi efficacement qu'il l'auroit dû. Il comptoit que les seules forces de l'Angleterre ne suffiroient pas à y établir le prince d'Orange, et qu'en occupant ailleurs les Hollandais, il seroit échouer ce dessein ; mais il fut trompé dans ses vues, comme il a paru par l'événement.

l'épuisement à tous mes voisins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulysse, ou du moins Télémaque son fils, pendant que Télémaque lui-même est engagé d'aller à la guerre contre les Dauniens? Ne soyez pas en peine, répliqua Mentor; je ne dirai rien que de vrai. Les vaisseaux que vous enverrez pour l'établissement de votre commerce, iront sur la côte de l'Épire: ils feront deux choses à-la-fois; l'une de rappeler sur votre côte les marchands étrangers, que les trop grands impôts éloignent de Salente; l'autre, de chercher des nouvelles d'Ulysse. S'il est encore vivant, il faut qu'il ne soit pas loin de ces mers qui divisent la Grèce d'avec l'Italie, et on assure qu'on l'a vu chez les Phéaciens. Quand même il n'y auroit plus aucune espérance de le revoir, vos vaisseaux rendront un signalé service à son fils: ils répandront dans Ithaque et dans tous les pays voisins la terreur du nom du jeune Télémaque, qu'on croit mort comme son père. Les amans de Pénélope seront étonnés d'apprendre qu'il est prêt à revenir avec le secours d'un puissant allié. Les Ithaciens n'oseront secouer le joug. Pénélope sera consolée, et refusera toujours de choisir un nouvel époux. Ainsi vous servirez Télémaque pendant qu'il sera en votre place avec les alliés de cette côte d'Italie contre les Dauniens.

A ces mots, Idoménée s'écria: Heureux le roi qui est soutenu par de sages conseils! Un ami sage et fidèle vaut mieux à un roi que des armées victorieuses. Mais doublement heureux le roi qui sent son bonheur, et qui sait en profiter par le bon usage des sages conseils; car souvent il arrive qu'on éloigne de sa confiance les hommes sages et vertueux dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flatteurs dont on ne craint point la trahison. Je suis moi-même tombé dans cette faute, et je vous raconterai tous les malheurs qui me sont venus par un faux ami qui flattoit mes passions, dans l'espérance que je flatterois à mon tour les siennes.

Mentor fit aisément entendre aux rois alliés qu'Idoménée devoit se charger des affaires de Télémaque, pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils se contentèrent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulysse avec cent jeunes Crétois qu'Idoménée lui donna pour l'accompagner. C'étoit la fleur de la jeune noblesse que le roi avoit emmenée de Crète. Mentor lui avoit conseillé de les envoyer dans cette guerre. Il faut, disoit-il, avoir soin pendant la paix de multiplier le peuple; mais de peur que toute la nation ne s'amollisse, et ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangères la jeune noblesse. Ceux-là suffisent pour entretenir toute la nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues et de la mort même, enfin dans l'expérience de l'art militaire.

Les rois alliés partirent de Salente, contents d'Idoménée, et charmés de la sagesse de Mentor. Ils étoient pleins de joie de ce qu'ils emmenoit avec eux Télémaque. Celui-ci ne put modérer sa douleur quand il fallut se séparer de son ami. Pendant que les rois alliés faisoient leurs adieux, et juroient à Idoménée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tendit Télémaque serré entre ses bras, et il se sentoit arrosé de ses larmes. Je suis insensible, disoit Télémaque, à la joie d'aller acquérir de la gloire; je ne suis touché que de la douleur de notre séparation. Il me semble que je vois encore ce temps infortuné où les Egyptiens m'arrachèrent d'entre vos bras, et m'éloignèrent de vous, sans me laisser aucune espérance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur pour le consoler: Voici, lui disoit-il, une séparation bien différente; elle est volontaire, elle sera courte; vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre et plus courageux; accoutumez-vous à mon absence; vous ne m'aurez pas toujours: il faut que ce soit la sagesse et la vertu, plutôt que la présence de Mentor, qui vous inspirent ce que vous devez faire.

En disant ces mots, la Déesse, cachée sous la figure de Mentor, couvrit Télémaque de son égide; elle répandit au dedans de lui l'aspirit de sagesse et de prévoyance, la valeur intrépide et la douce modération qui se trouvent si rarement ensemble. Allez, disoit Mentor, au milieu des plus grands périls toutes les fois qu'il sera utile que vous y alliez. (24) Un prince se déshonore encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres, puisse être douteux. S'il est nécessaire à un peuple de conserver son chef ou son roi, il lui est encore plus nécessaire de ne le point voir dans une réputation douteuse sur sa valeur. Souvenez-vous que celui qui commande, doit être le modèle de tous les autres : son exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Télémaque ! et périssez dans les combats, plutôt que de faire douter de votre courage. Les flatteurs qui auront le plus d'empressement pour vous empêcher de vous exposer au péril dans les occasions nécessaires, seront (25) les premiers à dire en secret, que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occasions. Mais aussi n'allez pas chercher les périls sans utilité. La valeur ne peut être une vertu, qu'autant qu'elle est réglée par la prudence; autrement c'est un mépris

(24) *Un Prince se déshonore encore plus, etc.* Louis XIV alla plusieurs fois à la guerre, mais il évita toujours soigneusement les dangers dans les combats. Rien ne fut plus douteux que son courage, comme il parut sur-tout en 1676 au siège de Bouchain, où la bataille étoit inévitable avec le prince d'Orange : le maréchal de Chamberg, qui vit pâlir le roi dans le conseil de guerre, détourna adroitement les avis qui alloient tous à donner combat.

(25) *Seront les premiers à dire, etc.* C'est ce qui fut dit plusieurs fois à la cour, où les princes même faisoient des railleries du roi qui demeurait tranquillement enfermé avec madame de Maintenon, qu'ils appeloient sa vieille, pendant que ses généraux exposoient leur vie sur les frontières ouvertes de tous côtés aux irruptions des ennemis.





insensé de la vie et une chaleur brutale ; la valeur emportée n'a rien de sûr. Celui qui ne se possède point dans les dangers , est plus fougueux que brave , il a besoin d'être hors de lui pour se mettre au-dessus de la crainte , parce qu'il ne peut la surmonter par la situation naturelle de son cœur. En cet état , s'il ne fuit point , du moins il se trouble ; il perd la liberté de son esprit , qui lui seroit nécessaire pour donner de bons ordres , pour profiter des occasions , pour renverser les ennemis , et pour servir sa patrie. S'il a toute l'ardeur d'un soldat , il n'a point le discernement d'un capitaine : encore même n'a-t-il pas le courage d'un simple soldat ; car le soldat doit conserver dans le combat la présence d'esprit et la modération nécessaires pour obéir. Celui qui s'expose témérairement , trouble l'ordre de la discipline des troupes , donne un exemple de témérité , et expose souvent l'armée entière à de grands malheurs. Ceux qui préfèrent leur vaine ambition à la sûreté de la cause commune , méritent des châtimens , et non des récompenses.

Gardez-vous donc bien , mon cher fils , de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver , est d'attendre tranquillement l'occasion favorable. La vertu se fait d'autant plus révérer , qu'elle se montre plus simple , plus modeste , plus ennemie de tout faste. C'est à mesure que la nécessité de s'exposer au péril augmente , qu'il faut aussi de nouvelles ressources de prévoyance et de courage qui aillent toujours en croissant. Au reste , souvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de personne. De votre côté , ne soyez point jaloux du succès des autres. Louez - les pour tout ce qui mérite quelque louange : mais louez avec discernement , disant le bien avec plaisir ; cachez le mal , n'y pensez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens capitaines , qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir ; écoutez-les avec déférence ; consultez les , priez les plus habiles de vous instruire , et n'ayez point de honte d'attribuer à leurs instructions tout ce que vous ferez de meilleur.

Enfin, n'écoutez jamais des discours par lesquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalousie contre les autres chefs. Parlez-leur avec confiance et ingénuité. Si vous croyez qu'ils aient manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur, expliquez-leur toutes vos raisons. S'ils sont capables de sentir la noblesse de cette conduite, vous les charmerez, et vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez sujet d'en attendre. Si au contraire ils ne sont pas assez raisonnables pour entrer dans vos sentimens, vous serez instruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuste à souffrir; vous prendrez vos mesures pour ne vous plus commettre, jusqu'à ce que la guerre finisse, et vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais sur-tout, ne dites jamais à certains flatteurs qui sèment la division, les sujets de peine que vous croirez avoir contre les chefs de l'armée où vous serez. Je demeurerai ici, continua Mentor, pour secourir Idoménée dans le besoin où il est de travailler pour le bonheur de ses peuples, et pour achever de lui faire réparer les fautes que ses mauvais conseils et les flatteurs lui ont fait commettre dans l'établissement de son nouveau royaume.

Alors Télémaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque surprise, et même quelque mépris pour la conduite d'Idoménée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton sévère : Etes-vous étonné, lui dit-il, de ce que les hommes les plus estimables sont encore hommes, et montrent encore quelques restes de foiblesses de l'humanité parmi les pièges innombrables et les embarras inséparables de la royauté? Idoménée (26), il est vrai, a été nourri dans des idées de faste et de hauteur : mais quel philosophe auroit pu se défendre de la flatterie, s'il avoit été en sa place? Il est vrai qu'il s'est laissé trop prévenir par ceux qui ont eu sa confiance : mais les plus sages rois sont souvent trompés, quelque

(26) *Idoménée a été nourri dans des idées de faste et de hauteur, etc.* On ne peut mieux dépeindre l'éducation de Louis XIV, qui s'est trop laissé prévenir par ses ministres, et qui ne prouvoit guère se défendre de leurs pièges, ayant été mis si jeune entre leurs mains.

précaution qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un roi ne peut se passer de ministres qui le soulagent, et en qui il se confie, puisqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs, un roi connoît beaucoup moins que les particuliers, les hommes qui l'environnent. On est toujours masqué auprès de lui; on épuise toutes sortes d'artifices pour le tromper. Hélas! cher Télémaque, vous ne l'éprouverez que trop! On ne trouve point dans les hommes ni les vertus, ni les talens qu'on y cherche; on a beau les étudier et les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire, des meilleurs hommes, ce qu'on auroit besoin d'en faire pour le public. (27) Ils ont leurs entêtements, leurs incompatibilités, leurs jalousies; on ne les persuade ni on ne les corrige guère. Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de ministres pour faire par eux ce qu'on ne peut faire soi-même; et plus on a besoin d'hommes à qui on confie l'autorité, plus on est exposé à se tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui in-pitoyablement les rois, qui gouverneroit demain moins bien qu'eux, et qui feroit les mêmes fautes avec d'autres infiniment plus grandes, si on lui confioit la même puissance. La condition privée, quand on y joint un peu d'esprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, relève les talens éblouissans, et fait paroître un homme digne de toutes les places dont il est éloigné. Mais c'est l'autorité qui met tous les talens à une rude épreuve, et qui découvre de grands défauts. La grandeur est comme certains verres qui grossissent tous les objets. Tous les défauts paroissent croître dans ces hautes places, où les moindres choses ont de grandes conséquences, et où les plus légères fautes ont de violens contrecoups. Le monde entier est occupé à observer un seul homme à toute heure, et à le juger en toute rigueur. Ceux qui le

(27) Ils ont leurs entêtements, leurs incompatibilités, etc. Ceci regarde M. de Louvois et M. Colbert, qui ne s'accordoient jamais ensemble, et dont l'incompatibilité a causé de grands préjudices au roi et à l'Etat.

jugent, n'ont aucune expérience de l'état où il est : ils n'en sentent point les difficultés, et ils ne veulent plus qu'il soit homme, tant ils exigent de perfection de lui. Un roi, quelque bon et sage qu'il soit, est encore homme ; son esprit a des bornes, et la vertu en a aussi. Il a de l'humeur, des passions, des habitudes, dont il n'est pas tout-à-fait le maître. Il est obsédé par des gens intéressés et artificieux. Il ne trouve point les secours qu'il cherche. Il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ses passions, et tantôt par celles de ses ministres. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Telle est la condition des rois les plus éclairés et les plus vertueux.

Les plus longs et les meilleurs règnes sont trop courts et trop imparfaits pour réparer à la fin ce qu'on a gâté, sans le vouloir, dans les commencemens. La royauté porte avec elle toutes ses misères. L'impuissance humaine succombe sous un fardeau si accablant. Il faut plaindre les rois et les excuser. Ne sont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les besoins sont infinis, et qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner ? Pour parler franchement, les hommes sont fort à plaindre d'avoir à être gouvernés par un roi qui n'est qu'un homme semblable à eux ; car il faudroit des Dieux pour redresser les hommes. Mais les rois ne sont pas moins à plaindre, n'étant qu'hommes, c'est-à-dire, foibles et imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus et trompeurs.

Télémaque répondit avec vivacité : Idoménée a perdu par sa faute le royaume de ses ancêtres en Crète (28), et sans vos conseils, il en auroit perdu un second à Salente. J'avoue, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes ; mais cherchez dans

(28) Idoménée a perdu par sa faute le royaume de ses ancêtres. C'est ainsi que le roi Jacques II a perdu son royaume par sa faute, et pour avoir voulu changer la constitution de l'état, dont il devoit protéger et observer les loix.

la Grèce et dans tous les autres pays les mieux policés, un roi qui n'en ait point fait d'inexcusables. Les plus grands hommes ont dans leur tempérament et dans le caractère de leur esprit, des défauts qui les entraînent; les plus louables sont ceux qui ont le courage de connoître et de réparer leurs égaremens.

Pensez-vous qu'Ulysse, le grand Ulysse votre père, qui est le modèle des rois de la Grèce, n'ait pas aussi ses foiblesses et ses défauts? Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois auroit-il succombé dans les périls et dans les embarras où la fortune s'est jouée de lui? Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou redressé pour le conduire toujours à la gloire par le chemin de la vertu? N'attendez pas même, quand vous le verrez régner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver sans imperfection. Vous lui en verrez sans doute. La Grèce, l'Asie et toutes les îles des mers l'ont admiré malgré ses défauts: mille qualités merveilleuses les font oublier. Vous serez trop heureux de pouvoir l'admirer aussi, et de l'étudier sans cesse comme votre modèle.

Accoutumez-vous, ô Télémaque! à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité est capable de faire. La jeunesse sans expérience se livre à une critique présomptueuse, qui la dégoûte de tous les modèles qu'elle a besoin de suivre, et qui la jette dans une indocilité incurable. Non-seulement vous devez aimer, respecter, imiter votre père, quoiqu'il ne soit point parfait, mais encore vous devez avoir une haute estime pour Idoménée, malgré tout ce que j'ai repris en lui. (29) Il est naturellement sincère, droit, équitable, libéral, bienfaisant; sa valeur est parfaite: il déteste la fraude quand il la connoît, et il suit librement la véritable pente de son cœur. Tous ses talens extérieurs sont

(29) Il est naturellement sincère, droit, équitable, etc. Il paroît par ce caractère que la personne d'Idoménée n'est pas l'emblème de Louis XIV, quoiqu'il ait fait plusieurs choses qu'on a en vue d'appliquer au dernier. Mais, comme on l'a déjà dit, il étoit à propos de mêler ainsi les caractères, pour les déguiser un peu plus aux yeux de la cour.

grands et proportionnés à sa place. Sa simplicité à avouer ses torts, sa douceur, sa patience pour se laisser dire par moi les choses les plus dures, son courage contre lui-même pour réparer publiquement ses fautes, et pour se mettre par là au-dessus de toute la critique des hommes, montrent une âme véritablement grande. Le bonheur ou le conseil d'autrui peuvent préserver de certaines fautes un homme très-médiocre ; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puisse engager un roi, si longtemps séduit par la flatterie, à réparer son tort. Il est bien plus glorieux de se relever ainsi, que de n'être jamais tombé.

Idoménée a fait les fautes que presque tous les rois font ; mais aucun roi ne fait pour se corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi, je ne pouvois me lasser de l'admirer dans les momens même où il me permettoit de le contredire. Admirez-le aussi, mon cher Télémaque : c'est moins pour sa réputation que pour votre utilité, que je vous donne ce conseil.

Mentor fit sentir à Télémaque par ce discours, combien il est dangereux d'être injuste en se laissant aller à une critique rigoureuse contre les autres hommes, et sur-tout contre ceux qui sont chargés des embarras et des difficultés du gouvernement. Ensuite il lui dit : Il est temps que vous partiez ; adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Télémaque ! Souvenez-vous que ceux qui craignent les Dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls ; mais sachez que Minerve ne vous abandonnera pas.

A ces mots, Télémaque crut sentir la présence de la Déesse ; et il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, si la Déesse n'eût rappelé l'idée de Mentor, en lui disant : N'oubliez pas, mon fils, tous les soins que j'ai pris pendant votre enfance pour vous rendre sage et courageux comme votre père. Ne faites rien qui ne soit digne de ses grands exemples, et des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inspirer.

Le soleil se levoit déjà, et doroit le sommet des montagnes, quand les rois sortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes campées autour de la ville, se mirent en marche sous leurs commandans. On voyoit de tous côtés le fer des piques hérissées; l'éclat des boucliers éblouissoit les yeux; un nuage de poussière s'élevoit jusqu'aux nues. Idoménée avec Mentor conduisoit dans la campagne les rois alliés qui s'éloignoient des murs de la ville. Enfin ils se séparèrent, après s'être donné de part et d'autre, les marques d'une vraie amitié; et les alliés ne doutèrent plus que la paix ne fût durable, lorsqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idoménée, qu'on leur avoit représenté bien différent de ce qu'il étoit: c'est qu'on jugeoit de lui, non par ses sentimens naturels, mais par les conseils flatteurs et injustes auxquels il s'étoit livré.

Fin du cinquième Livre.

SOMMAIRE DU LIVRE VI

APRÈS le départ de Télémaque, Mentor fait une revue exacte dans la ville et dans le port, s'informe de tout, fait faire à Idoménée de nouveaux réglemens pour le commerce et pour la police, lui fait partager en sept classes le peuple, dont il distingue les rangs et la naissance par la diversité des habits; lui fait retrancher le luxe et les arts inutiles, pour appliquer les artisans au labourage qu'il met en honneur. Idoménée raconte à Mentor sa confiance en Protésilas, et les artifices de ce favori, qui étoit de concert avec Timocrate pour faire périr Philoclès, et le trahir lui-même. Il lui avoue que, prévenu par ces deux hommes contre Philoclès, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expédition où il commandoit sa flotte; que celui-ci ayant manqué son coup, Philoclès l'avoit épargné, et s'étoit retiré en l'île de Samos, après avoir remis le commandement de la flotte à Polimène, que lui Idoménée avoit nommé dans son ordre par écrit; que malgré la trahison de Protésilas, il n'avoit pu se résoudre à se défaire de lui. Mentor oblige Idoménée à faire conduire Protésilas et Timocrate en l'île de Samos, à rappeler Philoclès pour le remettre en honneur auprès de lui. Hégésippe, qui est chargé de cet ordre, l'exécute avec joie, il arrive avec ces deux hommes à Samos, où il revoit son ami Philoclès, content d'y mener une vie pauvre et solitaire. Celui-ci ne consent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les siens; mais après avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hégésippe; et arrive à Salente, où Idoménée, qui n'est plus le même homme, les reçoit avec amitié.

L I V R E V I.

APRÈS que l'armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la ville. Voyons, disoit Mentor, combien vous avez d'hommes, et dans la ville, et dans la campagne; faisons-en le dénombrement. Examinons combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent, dans les années médiocres, de blé, de vin, d'huile et d'autres choses utiles. Nous saurons par cette voie si la terre fournit de quoi nourrir tous ses habitans, et si elle produit encore de quoi faire un commerce utile de son superflu avec les pays étrangers. Examinons aussi combien vous avez de vaisseaux et de matelots: c'est par là qu'il faut juger de votre puissance. Il alla visiter le port, et entra dans chaque vaisseau. Il s'informa du pays où chaque vaisseau alloit faire son commerce; quelles marchandises il portoit, celles qu'il prenoit au retour; quelle étoit la dépense du vaisseau pendant la navigation, les prêts que les marchands se faisoient les uns aux autres, les sociétés qu'ils faisoient entre eux, pour savoir si elles étoient équitables et fidèlement observées; enfin, les hasards du naufrage et les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des marchands, qui, par l'avidité du gain, entreprennent souvent des choses qui sont au delà de leurs forces.

Il voulut qu'on punit sévèrement toutes les banqueroutes, parce que celles qui sont exemptes de mauvaise foi, ne le sont presque jamais de témérité. En même temps il fit des règles pour faire en sorte qu'il fût aisé de ne jamais faire banqueroute. Il établit des magistrats à qui les marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenses et de leurs entreprises. Il ne leur étoit jamais permis de risquer le bien d'autrui, et ils ne pouvoient même risquer que la moitié du leur. De plus, ils faisoient

en société les entreprises qu'ils ne pouvoient faire seuls, et la police de ces sociétés étoit inviolable par la rigueur des peines imposées à ceux qui ne les suivroient pas. D'ailleurs, la liberté du commerce étoit entière. Bien loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompense à tous les marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainsi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts. Le commerce (1) de cette ville étoit semblable au flux et reflux de la mer. Les trésors y entroient comme les flots viennent l'un sur l'autre. Tout y étoit apporté et en sortoit librement. Tout ce qui y entroit, étoit utile. Tout ce qui en sortoit, laissoit en sortant d'autres richesses en sa place. La justice sévère présidoit dans le port au milieu de tant de nations. La franchise, la bonne foi, la candeur, sembloient, du haut de ces superbes tours, appeler les marchands des terres les plus éloignées. Chacun de ces marchands, soit qu'il vint des rives orientales, où le soleil sort chaque jour du sein des ondes, soit qu'il fût parti de cette grande mer, où le soleil lassé de son cours, va éteindre ses feux, vivoit paisible en sûreté dans Salente comme dans sa patrie.

Pour le dedans de la ville (2), Mentor visita tous les magasins, toutes les boutiques d'artisans et toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandises des pays étrangers qui pouvoient introduire le luxe et la mollesse. Il régla les habits, la nourriture, les meubles, la grandeur et l'ornement des maisons pour toutes les conditions différentes. Il bannit tous les ornemens d'or et d'ar-

(1) *Le commerce de cette ville, etc.* Tout ceci s'entend de la ville d'Amsterdam, digne de servir de modèle à toutes les autres pour la liberté du commerce.

(2) *Pour le dedans de la ville, etc.* Tout ce qui suit est une leçon admirable, qui sert en même temps de critique au luxe que Louis XIV a introduit à Paris et à la cour. Ce prince a toujours aimé le faste, et a porté la magnificence plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs.

gent , et il dit à Idoménée : Je ne connois qu'un seul moyen pour rendre votre peuple modeste dans sa dépense ; c'est que vous lui en donniez vous-même l'exemple. Il est nécessaire que vous ayez une certaine majesté dans votre extérieur. Mais votre autorité sera assez marquée par vos gardes et par les principaux officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très-fine , teinte en pourpre. Que les principaux de l'état après vous soient vêtus de la même laine , et que toute la différence ne consiste que dans la couleur et dans une légère broderie d'or que vous aurez sur le bord de votre habit. Les différentes couleurs serviront à distinguer les différentes conditions , sans avoir besoin ni d'or , ni d'argent , ni de pierreries. Réglez les conditions par la naissance ; mettez au premier rang ceux qui ont une noblesse plus ancienne et plus éclatante. Ceux qui auront le mérite et l'autorité des emplois , seront assez contents de venir après ces anciennes et illustres familles qui sont dans une si longue possession des premiers honneurs. Les hommes , qui n'ont pas la même noblesse , leur céderont sans peine , pourvu que vous ne les accoutumiez point à se méconnoître dans une trop haute et trop prompte fortune , et que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui seront modestes dans la prospérité. La distinction la moins exposée à l'envie , est celle qui vient d'une longue suite d'ancêtres.

Pour la vertu , elle sera assez excitée , et l'on aura assez d'empressement à servir l'état , pourvu que vous donniez des couronnes et des statues aux belles actions , et que ce soit un commencement de noblesse pour les enfans de ceux qui les auront faites.

Les personnes du premier rang après vous seront vêtues de blanc avec une frange d'or au bas de leur habit : ils auront au doigt un anneau d'or , et au cou une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du second rang seront vêtus de bleu : ils porteront une frange d'argent avec l'anneau , et point de médaille. Les troisièmes , de vert , sans anneau et sans frange ,

mais avec la médaille. Les quatrièmes, d'un jaune d'aurors. Les cinquièmes, d'un rouge pâle ou du rose. Les sixièmes, de gris de lin. Les septièmes, qui seront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune et de blanc.

Voilà les habits des sept conditions différentes pour les hommes libres. Les esclaves seront habillés de gris-brun. Ainsi, sans aucune dépense, chacun sera distingué suivant sa condition, et on bannira de Salente tous les arts qui ne servent qu'à entretenir le faste. Tous les artisans qui seront employés à ces arts pernicious, serviront aux arts nécessaires qui sont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. (3) On ne souffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits; car il est indigne que des hommes destinés à une vie sérieuse et noble; s'amuse à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amusemens seroient moins honteux, tombent jamais dans cet excès.

Mentor, semblable à un habile jardinier qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit ainsi de retrancher le faste qui corrompoit les mœurs. Il ramenoit toutes choses à une noble et frugale simplicité. Il régla de même la nourriture des citoyens et des esclaves. Quelle honte, disoit-il, que les hommes les plus élevés fassent consister leur grandeur dans les ragoûts, par lesquels ils amollissent leur ame, et ruinent insensiblement la santé de leurs corps! Ils doivent faire consister leur bonheur dans leur modération, dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, et dans la réputation que les bonnes actions doivent leur procurer. La sobriété rend la nourri-

(3) On ne souffrira jamais aucun changement, etc. Ceci est une critique des modes qui se sont sur-tout introduites en France sous le règne de Louis XIV. On ne trouve point dans tout le reste de l'histoire de France tant de changemens à cet égard, qu'il en est arrivé seulement pendant la jeunesse du roi.

ture la plus simple très-agréable. C'est elle qui donne avec la santé la plus vigoureuse, les plaisirs les plus purs et les plus constans. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais apprêtées sans aucun ragoût. C'est un art pour empoisonner les hommes, que celui d'irriter leur appétit au delà des vrais besoins.

Idoménée comprit bien qu'il avoit eu tort de laisser les habitans de sa nouvelle ville amollir et corrompre leurs mœurs, en violant toutes les loix de Minos sur la sobriété. Mais le sage Mentor lui fit remarquer que les loix même, quoique renouvelées, seroient inutiles, si l'exemple du roi ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Aussitôt Idoménée régla sa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays, qui est fort et agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes simples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au siège de Troie. Personne n'osa se plaindre d'une règle que le roi s'imposoit lui-même, et chacun se corrigea ainsi de la profusion et de la délicatesse où l'on commençoit à se plonger pour les repas.

Mentor retrancha ensuite (4) la musique molle et efféminée qui corrompoit toute la jeunesse. Il ne condamna pas avec une moindre sévérité la musique bachique, qui n'enivre guère moins que le vin, et qui produit des mœurs pleines d'emportement et d'impudence. Il borna toute la musique aux fêtes dans les temples, pour y chanter les louanges des Dieux et des héros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. (5) Il ne permit aussi que pour les temples les grands ornemens d'architecture, tels

(4) *La musique molle et efféminée, etc.* Jamais prince n'eut une musique plus excellente que Louis XIV; aussi n'y eut-il jamais de cour plus corrompue que la sienne. On sait que ce prince ne s'endormoit jamais qu'au son d'une douce symphonie qui étoit dans son antichambre.

(5) *Il ne permit aussi que pour les temples, etc.* Ceci est une critique de la somptuosité du château de Versailles, où le roi a prodigué des sommes immenses en vains ornemens.

que les colonnes , les frontons , les portiques. Il donna des modèles d'une architecture simple et gracieuse , pour faire dans un médiocre espace une maison gaie et commode pour une famille nombreuse ; en sorte qu'elle fût tournée à un aspect sain , que les logemens en fussent dégagés les uns des autres , que l'ordre et la propreté s'y conservassent facilement , et que l'entretien fût de peu de dépense.

Il voulut que chaque maison un peu considérable eût un salon et un petit péristile (a) , avec de petites chambres pour toutes les personnes libres ; mais il défendit très-sévèrement la multitude superflue et la magnificence des logemens.

Ces divers modèles des maisons , suivant la grandeur des familles , servirent à embellir à peu de frais une partie de la ville , et à la rendre régulière ; au lieu que l'autre partie déjà achevée suivant le caprice et le faste des particuliers , avoit , malgré sa magnificence , une disposition (b) moins agréable et moins commode. Cette nouvelle ville fut bâtie en très-peu de temps , parce que la côte voisine de la Grèce fournit de bons architectes , et qu'on fit venir un très-grand nombre de maçons d'Epire et de plusieurs autres pays , à condition qu'après avoir achevé leurs travaux , ils s'établiront autour de Salente , y prendroient des terres à défricher , et serviroient à peupler la campagne.

La peinture et la sculpture , parurent à Mentor des arts qu'il n'est pas permis d'abandonner. Mais il voulut qu'on ne souffrît dans Salente que peu d'hommes attachés à ces arts. Il établit une école , où présidoient des maîtres d'un goût exquis , qui examinoient les jeunes élèves. (6) Il ne faut , disoit-il ,

(a) Le péristile est un bâtiment environné de colonnes en dedans comme les cloîtres.

(b) Une disposition moins agréable et moins commode. Telle est celle des anciens quartiers de Paris , que l'on travaille à réparer tous les jours , en rendant la face des maisons uniforme.

(6) Il ne faut disoit-il , rien de bas , etc. Voici un parallèle glorieux à Louis XIV. Il a établi , comme Idoménée , des Académies de peinture et de sculpture , d'où il n'est rien sorti que d'achevé.

rien de bas et de foible dans les arts qui ne sont pas absolument nécessaires. Par conséquent, on ne doit y admettre que des jeunes gens d'un génie qui promette beaucoup, et qui tende à la perfection. Les autres qui sont nés pour des arts moins nobles, seroient employés fort utilement aux besoins ordinaires de la république. Il ne faut employer les sculpteurs et les peintres, que pour conserver la mémoire des grands hommes et des grandes actions. C'est dans les bâtimens publics, ou dans les tombeaux qu'on doit conserver des représentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le service de la patrie. Au reste, la modération et la frugalité de Mentor n'empêchèrent point qu'il n'autorisât tous ces grands bâtimens destinés aux courses des chevaux et des chariots, aux combats des lutteurs, à ceux du ceste, et à tous les autres exercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits et plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de marchands qui vendoient des étoffes façonnées, des (7) broderies d'un prix excessif, des vases d'or et d'argent, avec des figures de Dieux, d'hommes et d'animaux; enfin, des liqueurs et des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maison fussent simples et faits de manière à durer long-temps. En sorte que les Salentins, qui se plaignoient hautement de leur pauvreté, commencèrent à sentir combien ils avoient de richesses superflues; mais c'étoient des richesses trompeuses qui les appauvrissent, et ils devenoient effectivement riches, à mesure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'est s'enrichir, disoient-ils eux-mêmes, que de mépriser de telles richesses qui épuisent l'état, et que de diminuer ses besoins en les réduisant aux vraies nécessités de la nature.

(7) Des broderies d'un prix excessif, des vases d'or et d'argent, etc. Ceci est encore une critique de la somptuosité des palais de Louis XIV, où il y avoit une quantité de vases et de meubles d'argent massif, et des ameublemens des plus riches étoffes.

Mentor se hâta de visiter les arsenaux et tous les magasins, pour savoir si les armes et toutes les autres choses nécessaires à la guerre étoient en bon état; car il faut, disoit-il, être toujours prêt à faire la guerre pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que plusieurs choses manquoient par-tout. Aussitôt on assembla des ouvriers pour travailler sur le fer, sur l'acier et sur l'airain. On voyoit s'élever des fournaies ardentes, des tourbillons de fumée, et des flammes semblables à ces feux souterrains que vomit le mont Etna. Le marteau résonnoit sur l'enclume qui gémissoit sous les coups redoublés; les montagnes voisines et les rivages de la mer en retentissoient; on eût cru être dans cette île, où Vulcain, animant les Cyclopes, forge des foudres pour le père des Dieux; et par une sage prévoyance, on voyoit dans une profonde paix tous les préparatifs de la guerre.

Ensuite Mentor sortit de la ville avec Idoménée, et trouva (8) une grande étendue de terres fertiles qui demeuroient incultes: d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la négligence et la pauvreté des laboureurs qui, manquant d'hommes et de bestiaux, manquoient aussi de courage et de moyens pour mettre l'agriculture dans sa perfection. Mentor, voyant cette campagne désolée, dit au roi: La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitans; mais les habitans manquent à la terre. Prenons donc tous ces artisans superflus qui sont dans la ville, et dont les métiers ne serviroient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines et ces collines. Il est vrai que c'est un malheur que tous ces hommes, exercés à des arts qui demandent une vie sédentaire, ne soient point exercés au travail; mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entre eux les terres vacantes, et appeler à leur secours des peuples voisins qui feront sous eux le plus rude

(8) Une grande étendue de terres fertiles qui demeuroient incultes, etc. Ceci est une peinture de l'état où étoit la France dès la première guerre, où les enrôlemens forcés avoient dépeuplé la campagne de laboureurs.

travail. Ces peuples le feront , pourvu qu'on leur promette des récompenses convenables sur les fruits des terres même qu'ils défricheront. Ils pourront , dans la suite , en posséder une partie , et être ainsi incorporés à votre peuple qui n'est pas assez nombreux. Pourvu qu'ils soient laborieux et dociles aux loix, vous n'aurez point de meilleurs sujets, et ils accroîtront votre puissance. Vos artisans de la ville, transplantés dans la campagne, élèveront leurs enfans au travail et au joug de la vie champêtre. De plus, tous les maçons des pays étrangers, qui travaillent à bâtir votre ville, se sont engagés à défricher une partie de vos terres, et à se faire laboureurs : incorporez-les à votre peuple, dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville. Ces ouyriers seront ravis de s'engager à passer leur vie sous une domination qui est maintenant si douce. Comme ils sont robustes et laborieux, leur exemple servira pour exciter au travail les artisans transplantés de la ville à la campagne, avec lesquels ils seront mêlés. Dans la suite, tout le pays sera peuplé de familles vigoureuses et adonnées à l'agriculture.

Au reste, ne soyez point en peine de la multiplication de ce peuple ; il deviendra bientôt innombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages. La manière de les faciliter est bien simple. Presque tous les hommes ont l'inclination de se marier ; il n'y a que la misère qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivent sans peine avec leurs femmes et leurs enfans ; car la terre n'est jamais ingrate ; elle nourrit toujours de ses fruits ceux qui la cultivent soigneusement ; elle ne refuse des biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les laboureurs ont d'enfans, plus ils sont riches, si le prince ne les appauvrit pas ; car leurs enfans, dès leur plus tendre jeunesse, commencent à les secourir. Les plus jeunes conduisent les moutons dans les pâturages ; les autres, qui sont plus avancés en âge, mènent déjà les grands troupeaux ; enfin, les plus âgés labourent avec leur père, Cependant la mère et toute la famille préparent un

repas simple à son époux et à ses chers enfans, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée : elle a soin de traire ses vaches et ses brebis, et on voit couler des ruisseaux de lait : elle fait un grand feu autour duquel toute la famille innocente et paisible prend plaisir à chanter tout le soir en attendant le doux sommeil : elle prépare des fromages, des châtaignes et des fruits conservés dans la même fraîcheur que si on venoit de les cueillir.

Le berger revient avec sa flûte, et chante à la famille assemblée les nouvelles chansons qu'il a apprises dans les hameaux voisins. Le laboureur rentre avec sa charrue, et ses bœufs fatigués marchent le cou penché d'un pas lent et tardif, malgré l'aiguillon qui les presse. Tous les maux du travail finissent avec la journée. Les pavots que le sommeil, par l'ordre des Dieux, répand sur la terre, apaisent tous les noirs soucis par leurs charmes, et tiennent toute la nature dans un doux enchantement. Chacun s'endort sans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes sans ambition, sans défiance, sans artifice, pourvu que les Dieux leur donnent un bon roi qui ne trouble point leur joie innocente ! Mais (9) quelle horrible inhumanité, que de leur arracher, par des desseins pleins de faste et d'ambition, les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale nature et de la sueur de leur front ! La nature seule tireroit de son sein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes modérés et laborieux ; mais c'est l'orgueil et la mollesse de certains hommes, qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté.

Que ferai-je, disoit Idoménée, si ces peuples que je répandrai dans ces fertiles campagnes, négligent de les cultiver ? Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les princes avides et sans prévoyance (10) ne songent qu'à

(9) *Quelle horrible inhumanité ! etc.* Ceci réédit sur les tailles et les autres impôts qui laissoient à peine aux gens de la campagne de quoi subvenir à leurs besoins pressans.

(10) *Ne songent qu'à charger d'impôts, etc.* Ce mauvais

charger d'impôts ceux d'entre leurs sujets qui sont les plus vigilans et les plus industrieux pour faire valoir leurs biens : c'est qu'ils espèrent en être payés plus facilement ; en même temps ils chargent moins ceux que leur paresse rend plus misérables. Renversez ce mauvais ordre qui accable les bons, qui récompense le vice, et qui introduit une négligence aussi funeste au roi même qu'à tout l'état. Mettez des taxes, des amendes, et même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuses sur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puniriez des soldats qui abandonneraient leur poste dans la guerre. Au contraire, donnez des grâces et des exemptions aux familles qui se multiplient ; augmentez-les à proportion de la culture de leurs terres. Bientôt leurs familles se multiplieront, et tout le monde s'animera au travail ; il deviendra même honorable. La profession de laboureur ne sera plus méprisée, n'étant plus accablé de tant de maux. On reverra en honneur la charrue maniée par des mains victorieuses, qui auront défendu la patrie. Il ne sera pas moins beau de cultiver l'héritage de ses ancêtres pendant une heureuse paix, que de l'avoir défendu généreusement pendant les troubles de la guerre. Toute la campagne refleurira : Cérès se couronnera d'épis dorés ; Bacchus, foulant sous ses pieds les raisins, fera couler, du penchant des montagnes, des ruisseaux de vin plus doux que le nectar. Les creux vallons retentiront des concerts des bergers qui le long des clairs ruisseaux joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondissans paîtront sur l'herbe et parmi les fleurs, sans craindre les loups.

Ne serez-vous pas trop heureux, ô Idoménée ! d'être la source de tant de biens, et de faire vivre, à l'ombre de votre nom, tant de peuples dans un si aimable repos ? Cette gloire n'est-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, et de répandre

ordre, pratiqué en France avec la dernière inhumanité, a bientôt réduit les plus vigilans et les plus industrieux à l'état des plus misérables,

par-tout, et presque autant chez soi au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim et le désespoir (11)?

O, heureux le roi assez aimé des Dieux et d'un cœur assez grand, pour entreprendre d'être ainsi les délices des peuples, et de montrer à tous les siècles dans son règne un si charmant spectacle ! La terre entière, loin de se défendre de sa puissance par des combats, viendrait à ses pieds le prier de régner sur elle.

Idoménée lui répondit : Mais quand les peuples seront ainsi dans la paix et dans l'abondance, les délices les corrompent, et ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient ; c'est un prétexte qu'on allègue toujours pour flatter les princes prodigues, qui veulent accabler leurs peuples d'impôts : le remède est facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'agriculture, rendront leur vie laborieuse, et dans leur abondance ils n'auront que le nécessaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fournissent le superflu. Cette abondance même sera diminuée par la facilité des mariages, et par la grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuse, et ayant peu de terre, aura besoin de la cultiver par un travail sans relâche. C'est la mollesse et l'oisiveté qui rendent les peuples insolens et rebelles. Ils auront du pain, à la vérité, et assez largement ; mais ils n'auront que du pain et des fruits de leur propre terre, gagnés à la sueur de leur visage.

Pour tenir votre peuple dans cette modération, il faut régler dès à présent l'étendue de terre que chaque famille pourra posséder. Vous savez que nous

(11) La plupart des conquêtes de Louis XIV n'ont presque produit à ses sujets d'autres fruits que les maux qui sont décrits ici : c'est que faisant la guerre par ambition, il avoit moins en vue d'assurer leur bonheur, que d'acquérir une fausse gloire, et que plus il faisoit de conquêtes, plus il chargeoit les peuples pour en tirer de quoi fournir à de nouveaux projets.

avons divisé tout votre peuple en sept classes, suivant leurs différentes conditions. Il ne faut permettre à chaque famille, dans chaque classe, de pouvoir posséder que l'étendue de terre absolument nécessaire pour nourrir le nombre de personnes dont elle sera composée. Cette règle étant inviolable, les nobles ne pourront faire des acquisitions sur les pauvres. Tous auront des terres; mais chacun en aura fort peu, et sera excité par là à la bien cultiver. Si, dans une longue suite de temps, les terres manquoient ici, on seroit des colonies qui augmenteroient cet état.

Je crois même que vous devez prendre garde à ne jamais laisser le vin devenir trop commun dans votre royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache. Le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples. Il cause les maladies, les querelles, les séditions, l'oisiveté, le dégoût du travail, le désordre des familles. Que le vin soit donc conservé comme une espèce de remède, ou comme une liqueur très-rare, qui n'est employée que pour les sacrifices ou pour les fêtes extraordinaires. Mais n'espérez point de faire observer une règle si importante, si vous n'en donnez vous-même l'exemple. D'ailleurs, il faut faire garder inviolablement les loix de Minos, pour l'éducation des enfans; il faut établir des écoles publiques, où l'on enseigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le respect des loix, la préférence de l'honneur aux plaisirs et à la vie même.

Il faut avoir des magistrats qui veillent sur les familles et sur les mœurs des particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'êtes roi, c'est-à-dire, pasteur du peuple, que pour veiller nuit et jour sur votre troupeau. Par là vous prévienerez un nombre infini de désordres et de crimes. Ceux que vous ne pourrez prévenir, punissez-les d'abord sévèrement: c'est une clémence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité; par un peu de sang répandu à propos, on en épargne beaucoup, et on se met en état d'être craint sans user souvent

de rigueur. Mais (12) quelle détestable maxime, de ne croire trouver sa sûreté que dans l'oppression des peuples! Ne les point faire instruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pousser par la terreur jusqu'au désespoir, les mettre dans l'affreuse nécessité, ou de ne pouvoir jamais respirer librement, ou de secouer le joug de votre tyranique domination; est-ce là le moyen de régner sans trouble? est-ce là le chemin qui mène à la gloire?

Souvenez-vous que les pays où la domination du souverain est plus absolue, sont ceux où les souverains sont moins puissans. Ils prennent, ils ruinent tout, ils possèdent seuls tout l'état, mais aussi tout l'état languit, les campagnes sont en friche et presque désertes. Les villes diminuent chaque jour; le commerce tarit. Le roi, qui ne peut être roi tout seul, et qui n'est grand que par ses peuples, s'anéantit lui-même peu à peu par l'anéantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses et sa puissance. Son état s'épuise d'argent et d'hommes: cette dernière perte est la plus grande et la plus irréparable; son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets. On le flatte, on fait semblant de l'adorer; on tremble au moindre de ses regards. Mais attendez la moindre révolution, cette puissance monstrueuse, poussée jusqu'à un excès trop violent, ne sauroit durer: elle n'a aucune ressource dans les cœurs des peuples; elle a lassé et irrité tout le corps de l'état; elle contraint tous les membres de ce corps de soupirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'idole se renverse, se brise et est foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le ressentiment, la défiance, en un mot, toutes les passions se réunissent contre une autorité si odieuse. Le roi, qui, dans sa vaine prospérité, ne

(12) *Quelle détestable maxime, etc.* Ce qui suit jusqu'à la fin de la page, est un recueil des maximes que Louis XIV a prises pour règle de son gouvernement. On en laisse faire l'application au lecteur qui y trouvera une parfaite conformité avec l'état où se trouvoit encore la France sous le dernier règne.

trouvoit pas un seul homme assez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera dans son malheur aucun homme qui daigne ni l'excuser, ni le défendre contre les ennemis.

Après ce discours, Idoménée persuadé par Mentor, se hâta de distribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artisans inutiles, et d'exécuter tout ce qui avoit été résolu. Il réserva seulement pour les maçons les terres qu'il leur avoit destinées, et qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la ville.

Déjà la réputation du gouvernement doux et modéré d'Idoménée attire en foule de tous côtés des peuples qui viennent s'incorporer au sien, et chercher leur bonheur sous une si aimable domination. Déjà ces campagnes, qui avoient été si long-temps couvertes de ronces et d'épines, promettent de riches moissons et des fruits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charrue, et prépare ses richesses pour récompenser le laboureur. L'espérance reluit de tous côtés. On voit dans les vallons et sur les collines les troupeaux de moutons qui bondissent sur l'herbe, et les grands troupeaux de bœufs et de génisses, qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugissemens : ces troupeaux servent à engraisser les campagnes. C'est Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conseille à Idoménée de faire avec les Peucettes (c), peuples voisins, un échange de toutes les choses superflues qu'on ne vouloit plus souffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même temps, la ville et les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeunesse qui avoit languï long-temps dans la misère, et qui n'avoit pas osé se marier, de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idoménée prenoit des sentimens d'humana-

(c) Les Peucettes étoient des peuples voisins des Daunsiens, qui habitoient cette partie de l'Italie, appelée aujourd'hui la terre de Bari, dans le royaume de Naples.

mité, et qu'il vouloit être leur père, ils ne craignirent plus la faim et les autres fléaux par lesquels le Ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joie, que les chansons des bergers et des laboureurs qui célébroient leurs hyménées. On auroit cru voir le Dieu Pan (d) avec une foule de Satyres et de Faunes mêlés parmi les Nymphes, et dansans au son de la flûte à l'ombre des bois. Tout étoit tranquille et riant; mais la joie étoit modérée, et ces plaisirs ne servoient qu'à délasser des longs travaux: ils en étoient plus vifs et plus purs.

Les vieillards, étonnés de voir ce qu'ils n'auroient osé espérer dans la suite d'un si long âge, pleuroient par un excès de joie mêlée de tendresse. Ils levoient leurs mains tremblantes vers le ciel: Bénissez, disoient-ils, ô grand Jupiter! le roi qui vous ressemble, et qui est le plus grand don que vous nous avez fait. Il est né pour le bien des hommes; rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui. Nos arrière-neveux, venus de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout, jusqu'à leur naissance, et il sera véritablement le père de tous ses sujets. Les jeunes hommes et les jeunes filles qui s'épousaient, ne faisoient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joie si douce leur étoit venue. Les bouches et encore plus les cœurs étoient sans cesse remplis de son nom. On se croyoit heureux de le voir; on craignoit de le perdre: sa perte eût été la désolation de chaque famille.

Alors Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avoit jamais senti de plaisir aussi touchant que celui d'être aimé et de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais cru, disoit-il; il me sembloit que toute la grandeur des princes ne consistoit qu'à se faire craindre; que le reste des hommes étoit fait pour eux; et tout ce que j'avois ouï dire des rois, qui avoient été l'amour et les délices de leurs peuples, me paroissoit une pure fable. J'en reconnois

(d) Pan étoit le Dieu de la nature, adoré particulièrement par les bergers. Il devint amoureux de la Nympe Syrinx, et l'ayant changée en roseau, il en fit sa flûte.

maintenant la vérité ; mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoisonné mon cœur dès ma plus tendre enfance sur l'autorité des rois : c'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration.

Protésilas (13), qui est un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus. Son naturel vil et hardi étoit selon mon goût. Il entra dans mes plaisirs, il flatta mes passions, il me rendit suspect un autre jeune homme que j'aimois aussi, et qui se nommoit Philoclès (14). Celui-ci avoit la crainte des Dieux et l'âme grande, mais modérée. Il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à se vaincre et à ne rien faire de bas. Il me parloit librement sur mes défauts, et lors même qu'il n'osoit me parler, son silence et la tristesse de son visage me faisoient assez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans les commencemens, cette sincérité me plaisoit, et je lui protestois souvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie pour me préserver des flatteurs. Il me disoit tout ce que je devois faire pour marcher sur les traces de Minos, et pour rendre mon royaume heureux. Il n'avoit pas une aussi profonde sagesse que vous, ô Mentor ! mais ses maximes étoient bonnes : je le reconnois maintenant. Peu à peu les artifices de Protésilas, qui étoit jaloux et plein d'ambition, me dégoûtèrent de Philoclès. Celui-ci étoit sans empressement, et laissoit l'autre prévaloir : il se contenta de me dire toujours

(13) Protésilas est le marquis de Louvois, que le roi admit dans sa familiarité, qui entra dans ses plaisirs, et qui flatta toutes ses passions : mais il lui rendit bientôt suspect le vicomte de Turenne, désigné ci-après par Philoclès.

(14) Celui-ci avoit la crainte des Dieux, et l'âme grande, mais modérée. Toute la vie de M. de Turenne fut une suite d'actions grandes, nobles et généreuses. Le roi prenoit un singulier plaisir dans sa conversation ; il l'écouloit avec confiance, et recevoit de lui d'excellentes leçons sur la guerre. Ce fut cette confiance qui excita la jalousie de Louvois.

La vérité, lorsque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien et non sa fortune qu'il cherchoit.

Protésilas me persuada insensiblement que c'étoit un esprit chagrin et superbe, qui critiquoit toutes mes actions, qui ne demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi (15), et d'aspirer à la réputation d'un homme qui est au-dessus de tous les honneurs. Il ajouta que ce jeune homme, qui me parloit si librement sur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté; qu'il faisoit assez entendre qu'il ne m'estimoit guère, et qu'en rabaissant ainsi ma réputation, il vouloit, par l'éclat d'une vertu austère, s'ouvrir un chemin à la royauté.

D'abord, je ne pus croire que Philoclès voulût me détrôner. Il y a dans la véritable vertu une candeur et une ingénuité que rien ne peut contrefaire, et à laquelle on ne se méprend point, pourvu qu'on y soit attentif : mais la fermeté de Philoclès contre mes foiblesses, commençoit à me lasser. Les complaisances de Protésilas et son industrie inépuisable pour m'inventer de nouveaux plaisirs, me faisoient sentir encore plus impatiemment l'austérité de l'autre.

Cependant Protésilas, ne pouvant souffrir que je ne crusse pas tout ce qu'il me disoit contre son ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, et de me persuader par quelque chose de plus fort que toutes ses paroles. Voici comment il acheva de me tromper. Il me conseilla d'envoyer Philoclès commander les vaisseaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie (e); et, pour m'y déterminer, il me dit : Vous savez que je ne suis pas suspect dans les louanges que je lui donne. J'avoue (16) qu'il a du courage

(15) *Au-dessus de tous les honneurs, etc.* M. de Turcenne préféra toujours son titre de vicomte à celui de maréchal de France, et crut ne pouvoir porter le dernier sans s'abaisser.

(e) Carpathie, aujourd'hui Scarpento, est une île de la mer Méditerranée, à l'entrée de l'Archipel, entre Candie et Rhodes.

(16) *J'avoue qu'il a du courage et du génie pour la guerre.* Le marquis de Louvois ne pouvoit refuser cette justice

et du génie pour la guerre. Il vous servira mieux qu'un autre, et je préfère l'intérêt de votre service à tous mes ressentimens contre lui.

Je fus ravi de trouver cette droiture et cette équité dans le cœur de Protésilas, à qui j'avois confié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joie, et je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroissoit ainsi au-dessus de toute passion et de tout intérêt. Mais hélas ! que les princes sont dignes de compassion ! Cet homme me connoissoit mieux que je ne me connoissois moi-même : il savoit que les rois sont d'ordinaire défians et inappliqués ; défians, par l'expérience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus dont ils sont environnés ; inappliqués, parce que les plaisirs les entraînent, et qu'ils sont accoutumés à avoir des gens chargés de penser pour eux, sans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui seroit pas difficile de me mettre en défiance et en jalousie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions, et sur-tout l'absence lui donnant une entière facilité de lui tendre des pièges.

Philoclès en parlant prévint ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me défendre ; que vous n'écoutez que mon ennemi ; et qu'en vous servant au péril de ma vie, je courrai risque de n'avoir d'autre récompense que votre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je ; Protésilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui ; il vous loue, il vous estime ; il vous croit digne des plus importants emplois : s'il commençoit à me parler contre vous, il perdrait ma confiance. Ne craignez rien, allez, et ne songez qu'à me bien servir. Il partit, et me laissa dans une étrange situation.

au mérite du vicomte de Turenne ; mais il se servit de ce prétexte, pour éloigner d'auprès du roi ce concurrent qu'il n'y voyoit qu'avec envie.

Il faut l'avouer, Mentor ; je voyois clairement combien il m'étoit nécessaire d'avoir plusieurs hommes que je consultaase , et que rien n'étoit plus mauvais , ni pour ma réputation , ni pour le succès des affaires , que de me livrer à un seul. J'avois éprouvé que les sages conseils de Philoclès m'avoient garanti de plusieurs fautes dangereuses , où la hauteur de Protésilas m'auroit fait tomber. Je sentois bien qu'il y avoit dans Philoclès un fonds de probité et des maximes équitables , qui ne se faisoient point sentir de même dans Protésilas : mais j'avois laissé prendre à Protésilas un ton décisif , auquel je ne pouvois presque plus résister. J'étois fatigué de me trouver toujours entre ces deux hommes , que je ne pouvois accorder : et dans cette lassitude j'aimois mieux par foiblesse hasarder quelque chose aux dépens des affaires , et respirer en liberté. Je n'eusse osé me dire à moi-même une si honteuse raison du parti que je venois de prendre ; mais cette honteuse raison que je n'osois développer , ne laissoit pas d'agir secrètement au fond de mon cœur , et d'être le vrai motif de tout ce que je faisois.

Philoclès (17) surprit les ennemis , remporta une pleine victoire , et se hâta de revenir pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre ; mais Protésilas , qui n'avoit pas encore eu le temps de me tromper , lui écrivit que je désirois qu'il fît une descente dans l'île de Carpathie pour profiter de la victoire. En effet , il m'avoit persuadé que je pouvois facilement faire la conquête de cette île. Mais (18) il fit en sorte que plusieurs choses nécessaires

(17) *Philoclès surprit les ennemis , etc.* Ceci regarde la campagne de 1676 en Allemagne , où le vicomte de Turenne battit Montécuculli , et se hâtoit de revenir , parce qu'il commençoit à manquer de vivres ; mais Louvois y fit marcher le maréchal de Créqui avec un détachement des troupes de Flandres pour l'y retenir. Le vicomte ayant reçu ce renfort , se disposoit à donner combat aux Impériaux , lorsqu'il fut tué d'un coup de canon à la journée d'Altenheim.

(18) *Il fit en sorte que plusieurs choses nécessaires manquèrent , etc.* C'est ainsi que Louvois en usa envers les géné-

manquèrent à Philoclès dans cette entreprise, et il l'assujettit à certains ordres qui causèrent divers contre-temps dans l'exécution. Cependant il se servit d'un domestique très-corrompu, que j'avois auprès de moi, et qui observoit jusques aux moindres choses, pour lui en rendre compte, quoiqu'ils parussent ne se voir guère, et n'être jamais d'accord en rien.

Ce domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour, en grand secret, qu'il avoit découvert une affaire très-dangereuse. Philoclès, me dit-il, veut se servir de votre armée navale pour se faire roi de l'île de Carpathie. Les chefs des troupes sont attachés à lui, tous les soldats sont gagnés par ses largesses, et plus encore par la licence pernicieuse où il les laisse vivre : il est enflé de sa victoire. Voilà une lettre qu'il a écrite à un de ses amis, sur son projet de se faire roi : on n'en peut plus douter après une preuve si évidente.

Je lus cette lettre (19), et elle me parut être de la main de Philoclès. On avoit parfaitement imité son écriture, et c'étoit Protésilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette lettre me jeta dans une étrange surprise. Je la relisais sans cesse, et je ne pouvois me persuader qu'elle fût de Philoclès, repassant dans mon esprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de son désintéressement et de sa bonne foi. Cependant que pouvois-je faire ? Quel moyen de résister à une lettre, où

raux qui lui portoient ombrage ; il les laissa manquer de tout, et les rendit responsables des mauvais succès dont il étoit lui-même la cause.

(19) Je lus cette lettre, et elle me parut de la main de Philoclès. Ceci regarde la disgrâce du duc de Navailles, dont on a déjà parlé. On lui attribua la lettre que le marquis de Vardes et le comte de Guiche firent tomber entre les mains de la reine, à qui ils découvrirent l'intrigue du roi avec la Valière. On a déjà averti que M. de Cambrai mêle souvent ses caractères pour donner le change aux yeux de la cour. C'est par cette raison qu'il ne faut pas prétendre y trouver beaucoup de suite.

je croyois être sûr de reconnoître l'écriture de Philoclès.

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus résister à son artifice, il le poussa plus loin. Oserai-je, me dit-il en hésitant, vous faire remarquer un mot qui est dans cette lettre? Philoclès dit à son ami, qu'il peut parler en confiance à Protésilas sur une chose qu'il ne désigne que par un chiffre (20). Assurément Protésilas est entré dans le dessein de Philoclès, et ils se sont accommodés à vos dépens. Vous savez que c'est Protésilas qui vous a pressé d'envoyer Philoclès contre les Carpathiens. Depuis un certain temps il a cessé de vous parler contre lui, comme il le faisoit souvent autrefois. Au contraire, il le loue et l'excuse en toute occasion; ils se voient, depuis quelque temps, avec assez d'honnêteté. Sans doute Protésilas a pris avec Philoclès des mesures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fît cette entreprise contre toutes les règles, et qu'il s'expose à faire périr votre armée navale, pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voudût ainsi servir à celle de Philoclès s'ils étoient encore mal ensemble? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne se soient réunis pour s'élever ensemble à une grande autorité, et peut-être pour renverser le trône où vous réglez. En vous parlant ainsi, je sais que je m'expose à leur ressentiment, si malgré mes avis sincères, vous leur laissez encore votre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourvu que je vous dise la vérité?

(20) Sur une chose qu'il ne désigne que par un chiffre. On peut encore entendre par cette lettre le projet trouvé dans les papiers de M. Fouquet, de fortifier Belle-Ile, et de s'y cantonner en cas d'oppression. Alors Timocrate sera l'abbé Fouquet qui trahit son frère, en le découvrant au cardinal Mazarin. Auquel de ces deux exemples qu'on applique cet endroit, il suffit de faire voir jusqu'où alla la crédulité du roi qui condamna légèrement ces deux hommes, dont l'un n'étoit pas coupable, et l'autre l'étoit beaucoup moins qu'on ne se l'imaginait.

Ces dernières paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi. Je ne doutai plus de la trahison de Philoclès, et je me déliai de Protésilas, comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse : Si vous attendez que Philoclès ait conquis l'île de Carpathie, il ne sera plus temps d'arrêter ses desseins. Hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes ; je ne savois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philoclès, je ne voyois plus d'homme sur la terre, dont la vertu me pût rassurer. J'étois résolu de faire périr au plutôt ce perfide ; mais je craignois Protésilas, et je ne savois comment faire à son égard. Je craignois de le trouver coupable, et je craignois aussi de me fier à lui.

Enfin, dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'étoit devenu suspect. Il en parut surpris ; il me représenta sa conduite droite et modérée ; il m'exagéra ses services ; en un mot, il fit tout ce qu'il falloit pour me persuader qu'il étoit très-bien avec lui. D'un autre côté, Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, et pour m'obliger à perdre Philoclès, pendant que je pouvois encore m'assurer de lui. Voyez, Mon cher Mentor, combien les rois sont malheureux, et exposés à être le jonet des autres hommes, lors même que les autres hommes paroissent tremblans à leurs pieds.

Je crus faire un coup d'une profonde politique, et déconcerter Protésilas, en envoyant secrètement à l'armée navale Timocrate pour faire mourir Philoclès. Protésilas poussa jusqu'au bout sa dissimulation, et me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laissoit tromper. Timocrate partit donc, et trouva Philoclès assez embarrassé dans sa descente. Il manquoit de tout ; car Protésilas ne sachant si sa lettre supposée pourroit faire périr son ennemi, vouloit avoir en même temps une autre ressource prête, par le mauvais succès d'une entreprise dont il n'avoit fait tant espérer.

et qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philoclès. (21) Celui-ci soutenoit cette guerre si difficile par son courage, par son génie, et par l'amour que les troupes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnoît dans l'armée que cette descente étoit téméraire et funeste pour les Crétois, chacun travailloit à la faire réussir, comme s'il eût eu sa vie et son bonheur attachés au succès. Chacun étoit content de hasarder sa vie à toute heure sous un chef si sage et si appliqué à se faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire périr ce chef au milieu d'une armée qui l'aimoit avec tant de passion : mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protésilas, avec lequel il s'imaginoit gouverner absolument après la mort de Philoclès. Protésilas ne pouvoit souffrir un homme de bien, dont la seule vue étoit un reproche secret de ses crimes, et qui pouvoit, en m'ouvrant les yeux, renverser ses projets.

Timocrate s'assura de deux capitaines qui étoient sans cesse auprès de Philoclès. Il leur promit de ma part de grandes récompenses, et il dit ensuite à Philoclès, qu'il étoit venu pour lui dire, par mon ordre, des choses secrètes, qu'il ne devoit lui confier qu'en présence de ces deux capitaines. Philoclès se renferma avec eux et avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès. Le coup glissa et n'enfonça guère avant. Philoclès sans s'étonner, lui arracha le poignard, s'en servit contre lui et contre les deux autres. En même temps, il cria; on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui étant troublés, l'avoient attaqué foiblement. Ils furent pris, et on les auroit d'abord déchirés, tant l'indignation de l'armée étoit grande, si Philoclès n'eût

(21) *Celui-ci soutenoit, etc.* M. de Turenne soutint ainsi plusieurs fois la guerre en Allemagne, où il manquoit souvent de tout, plutôt par son courage, par son génie, et l'amour que les troupes avoient pour lui, que par aucun autre secours.

arrêté la multitude. Ensuite il prit Timocrate en particulier, et lui demanda avec douceur, qui l'avoit obligé à commettre un action si noire. Timocrate, qui craignoit qu'on ne le fît mourir, se hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philoclès; et comme les traîtres sont toujours lâches, il songea à sauver sa vie, en découvrant à Philoclès toute la trahison de Protésilas.

Philoclès, effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération. Il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent; il le mit en sureté, le renvoya en Crète, et défera le commandement de l'armée à Polimène, que j'avois nommé dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on auroit tué Philoclès. Enfin, il exhorta les troupes à la fidélité qu'elles me devoient, et passa pendant la nuit dans une légère barque, qui le conduisit dans l'île de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté et dans la solitude, travaillant à faire des statues pour gagner sa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs et injustes, mais sur-tout des rois, qu'il croit les plus malheureux et les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit Mentor arrêta Idoménée. Hé bien, dit-il, fûtes-vous long-temps à découvrir la vérité? Non, répondit Idoménée; je compris peu à peu les artifices de Protésilas et de Timocrate; ils se brouillèrent même; car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jeté. Hé bien, reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un et de l'autre? Hélas, répondit Idoménée, est-ce que vous ignorez la faiblesse et l'embarras des princes? Quand ils sont une fois livrés à des hommes qui ont l'art de se rendre nécessaires, ils ne peuvent plus espérer aucune liberté. Ceux qu'ils méprisent le plus, sont ceux qu'ils traitent le mieux et qu'ils comblent de bienfaits. (22) j'avois horreur de Protésilas, et je lui

(22) J'avois horreur de Protésilas, et je lui laissois toute

laissois toute l'autorité. Étrange illusion ! je me savois bon gré de le connoître, et je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée. D'ailleurs, je le trouvois commode, complaisant, industrieux pour flatter mes passions, ardent pour mes intérêts. Enfin, j'avois une raison pour m'excuser en moi-même de ma faiblesse. C'est que je ne connoissois pas de véritable vertu, faute d'avoir su choisir des gens de bien qui conduisissent mes affaires. Je croyois qu'il n'y en avoit pas sur la terre, et que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, disois je, de faire un grand éclat pour sortir des mains d'un homme corrompu, et pour tomber dans celles de quelqu'autre qui ne sera ni plus désintéressé, ni plus sincère que lui ? Cependant l'armée navale commandée par Polixène revint. Je ne songeai plus à la conquête de l'île de Carpathie, et Protésilas ne put dissimuler si profondément, que je ne découvrisse combien il étoit affligé de savoir que Philoclès étoit en sûreté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idoménée, pour lui demander s'il avoit continué, après une si noire trahison, à confier toutes ses affaires à Protésilas. (23) J'étois, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires et trop inappliqué pour pouvoir me tirer de ses mains. Il auroit fallu renverser l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, et instruire un nouvel homme. C'est ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux, pour ne pas voir les artifices de Protésilas. Je me consolais seulement, en faisant entendre à certaines personnes de confiance, que je n'ignorois pas sa mauvaise foi.

L'autorité, etc. Le roi étoit sur la fin fort dégradé de M. de Louvois, et cependant il n'avoit pas la force de s'en défaire, parce qu'il s'étoit livré à lui, et qu'il en étoit gouverné.

(23) *J'étois trop ennemi des affaires, et trop inappliqué, etc.* Voilà précisément la raison pour laquelle le roi ne put se résoudre à éloigner un ministre qui lui étoit devenu nécessaire. Il trouvoit de la commodité à employer un homme qui le servoit bien, quoiqu'il lui vendit souvent bien cher ses services.

Ainsi je m'imaginois n'y être trompé qu'à demi, puisque je savois que j'étois trompé. Je faisais même de temps en temps sentir à Protésilas que je supportois son joug avec impatience. Je prenois souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, et à décider contre son sentiment. Mais comme il connoissoit ma lenteur et ma paresse, il ne s'embarrassoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniâtrément à la charge. Il usoit tantôt de manières pressantes, tantôt de souplesse et d'insinuation. Sur-tout quand il s'apercevoit que j'étois peiné contre lui, il redoubloit ses soins pour me fournir de nouveaux amusemens propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occasion de se rendre nécessaire et de faire valoir son zèle pour ma réputation.

Quoique je fusse en garde contre lui, cette manière de flatter mes passions m'entraînoit toujours. Il savoit mes secrets, il me soulageoit dans mes embarras; (24) il faisoit trembler tout le monde par mon autorité: enfin, je ne pus me résoudre à le perdre. Mais en le maintenant dans sa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me représenter mes véritables intérêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conseils aucune parole libre. La vérité s'éloigna de moi. L'erreur qui prépare la chute des rois, me punit d'avoir sacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protésilas. Ceux même qui avoient le plus de zèle pour l'état et pour ma personne, se crurent dispensés de me détromper, après un si terrible exemple. Moi même, mon cher Mentor, je craignois que la vérité ne perçât le nuage; et qu'elle ne parvînt jusqu'à moi malgré les flatteurs, car n'ayant plus la force de la suivre, sa lumière m'étoit importune. Je sentois en moi-même qu'elle m'avoit causé de cruels remords, sans pouvoir me

(24) Il faisoit trembler tout le monde par mon autorité. Tout ce qui précède et tout ce qui suit, contient le portrait au naturel de M. de Louvois. Il s'étoit rendu si nécessaire au roi, et si redoutable à tout le royaume, que le monarque ne voyoit que par ses yeux, et personne n'osoit l'aborder.

tirer d'un si funeste engagement. Ma mollesse et l'ascendant que Protésilas avoit pris insensiblement sur moi , me jetoient dans une espèce de désespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état , ni le laisser voir aux autres. Vous savez , cher Mentor , la vaine hauteur et la fausse gloire dans laquelle on élève les rois : ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute , il en faut faire cent. Plutôt que d'avouer qu'on s'est trompé , et que de se donner la peine de revenir de son erreur , il faut se laisser tromper toute sa vie. (25) Voilà l'état des princes foibles et inappliqués ; c'étoit précisément le mien , lorsqu'il fallut que je partisse pour le siège de Troie.

En partant je laissai Protésilas maître des affaires. Il les conduisit , en mon absence , avec hauteur et inhumanité. Tout le royaume de Crète gémissoit sous sa tyrannie : mais personne n'osoit me mander l'oppression des peuples. On savoit que je craignois de voir la vérité , et que j'abandonnois à la cruauté de Protésilas tous ceux qui entreprennent de parler contre lui : mais moins on osoit éclater , plus le mal étoit violent. Dans la suite il me contraignit de chasser le vaillant Mérion , qui n'avoit suivi avec tant de gloire au siège de Troie. Il en étoit devenu jaloux , comme de tous ceux que j'aimeis , et qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous sachiez , mon cher Mentor , que tous mes malheurs sont venus de là. Ce n'est pas tant la mort de mon fils qui causa la révolte des Crétois , que la vengeance des Dieux irrités contre mes foiblesses , et la haine des peuples que Protésilas m'avoit attirée. Quand je répandis le sang de mon fils , les Crétois , lassés d'un gouvernement rigoureux , avoient épuisé toute leur patience , et l'hor-

(25) *Voilà l'état des princes foibles et inappliqués , etc.* Tel fut précisément l'état de Louis XIV pendant tout son règne ; il fut trompé toute sa vie , parce que la fausse gloire d'un côté l'empêcha toujours de reconnoître ses erreurs , et que de l'autre , personne n'osa entreprendre de lui découvrir la vérité.

reur de cette dernière action ne fit que montrer au dehors ce qui étoit depuis long-temps dans le fond des cœurs.

Timocrate me suivit au siège de Troie, et rendoit compte secrètement par ses lettres à Protésilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je sentoie bien que j'étois en captivité; mais je tâchois de n'y pas penser, désespérant d'y remédier. Quand les Crétois à mon arrivée se révoltèrent, Protésilas et Timocrate furent les premiers à s'enfuir. Ils m'auroient sans doute abandonné, si je n'eusse été contraint de m'enfuir presque aussitôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes insolens pendant la prospérité, sont toujours foibles et tremblans dans la disgrâce. (26) La tête leur tourne aussitôt que l'autorité absolue leur échappe : on les voit aussi rampans qu'ils ont été hautains; et c'est en un moment qu'ils passent d'une extrémité à l'autre.

Mentor dit à Idoménée : Mais d'où vient que, connoissant à fond ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je le vois? Je ne suis pas surpris qu'ils vous aient suivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts. Je comprends même que vous aviez fait une action généreuse de leur donner un asile dans votre nouvel établissement; mais pourquoi vous livrer encore à eux après tant de cruelles expériences?

Vous ne savez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences sont inutiles aux princes amollis et inappliqués, qui vivent sans réflexion. Ils sont mécontents de tout, et ils n'ont pas le courage de rien redresser. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes, et ils m'obsédoient à toute heure. Depuis que je suis ici, ils m'ont jeté dans toutes les dépenses excessives que vous avez vues; ils ont épuisé cet

(26) *La tête leur tourne..... on les voit aussi rampans, etc.* Tel étoit encore le marquis de Louvois. Dès que le roi lui témoignoit quelque froideur, il étoit au désespoir; il faisoit mille bassesses, et il eut besoin plus d'une fois du crédit de madame de Maintenon pour se rétablir.

état naissant ; ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler sans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai sentis en Crète : mais vous m'avez enfin ouvert les yeux , et vous m'avez inspiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de servitude. Je ne sais ce que vous avez fait en moi ; mais depuis que vous êtes ici , je me sens un autre homme.

Mentor demanda ensuite à Idoménée, quelle étoit la conduite de Protésilas dans ce changement des affaires. (27) Rien n'est plus artificieux , répondit Idoménée , que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jeter indirectement quelque défiance dans mon esprit. Il ne disoit rien contre vous : mais je voyois diverses gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un , disoient-ils , est le fils du trompeur Ulysse ; l'autre est un homme caché et d'un esprit profond. Ils sont accoutumés à errer de royaume en royaume : qui sait s'ils n'ont point formé quelque dessein sur celui-ci ? Ces aventuriers racontent eux-mêmes qu'ils ont causé de grands troubles dans tous les pays où ils ont passé. Voici un état naissant et mal affermi : les moindres mouvemens pourroient le renverser.

Protésilas ne disoit rien ; mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger et l'excès de toutes ces réformes que vous me faisiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez , disoit-il , les peuples dans l'abondance , ils ne travailleront plus , ils deviendront fiers , indociles , et seront toujours prêts à se révolter : (28) il n'y a

(27) Rien n'est plus artificieux , etc. Louvois étoit très artificieux et très-adroit à jeter des soupçons dans l'esprit du roi contre toutes les personnes qui l'approchoient : il parvint enfin à en écarter tout le monde , et l'on ne pouvoit aborder au trône que par son moyen.

(28) Il n'y a que la faiblesse et la misère qui les rendent souples , etc. Ça toujours été la maxime des ministres de France depuis Richelieu , de charger le peuple français , pour l'empêcher de se révolter. Louis XIV s'est cru d'autant plus puissant , que ses sujets étoient faibles et plus misérables.

qu' la foiblesse et la misère qui les rendent souples , et qui les empêchent de résister à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre son ancienne autorité pour m'entraîner , et il la couvroit d'un prétexte de zèle pour mon service. En voulant soulager les peuples , me disoit-il , vous rabaissez la puissance royale , et par là vous faites au peuple même un tort irréparable ; car il a besoin qu'on le tienne bas pour son propre repos.

A tout cela je répondois que je saurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faisant aimer d'eux : en ne relâchant rien de mon autorité , quoique je les soulageasse ; en punissant avec fermeté tous les coupables ; enfin , en donnant aux enfans une bonne éducation , et à tout le peuple une exacte discipline pour le tenir dans une vie simple , sobre et laborieuse.

Eh quoi ! disois-je , ne peut-on pas soumettre un peuple sans le faire mourir de faim ? Quelle inhumanité ! quelle politique brutale ! Combien voyons-nous de peuples traités doucement , et très-soumis à leurs souverains ! Ce qui cause les révoltes , c'est l'ambition et l'inquiétude des grands d'un état quand on ne sait pas les tenir dans le devoir , et qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes : c'est la licence dans les autres ordres de l'état , si on néglige de la réprimer ; c'est la multitude des grands et des petits qui vivent dans la mollesse , dans le luxe et dans l'oisiveté ; c'est la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre , qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le temps de paix ; enfin , c'est le désespoir des peuples maltraités ; c'est la dureté , la hauteur des rois , et leur mollesse qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'état , pour prévenir les troubles. (29) Voilà Ce

(29) Voilà ce qui cause les révoltes. Il n'y a jamais eu en effet que le désespoir des peuples maltraités par la dureté des ministres , qui ait porté les Français à secouer un joug devenu trop pesant. Tant qu'il est supportable , ils le souffrent par l'affection naturelle qu'ils ont pour leur princes , qui les ont de bonne heure accoutumés à un joug modéré.

qui cause les révoltes, et non pas le pain qu'on laisse manger en paix au laboureur, après qu'il l'a gagné à la sueur de son visage.

Quand Protésilas a vu que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout opposé à sa conduite passée : il a commencé à suivre les maximes qu'il n'avoit pu détruire ; il a fait semblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-dessus. Il va au devant de tout ce que je pourrois souhaiter pour soulager les pauvres ; il est le premier à me représenter leurs besoins, et à crier contre les dépenses excessives. Vous savez même qu'il vous loue, qu'il vous témoigne de la confiance, et qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus si bien avec Protésilas ; il a songé à se rendre indépendant. Protésilas en est jaloux, et c'est en partie par leur différens que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor souriant, répondit ainsi à Idoménée : Quoi donc ! vous avez été foible, jusqu'à vous laisser tyranniser pendant tant d'années par deux traîtres, dont vous connoissez la trahison ? Ah ! vous ne savez pas, répondit Idoménée, ce que peuvent les hommes artificieux sur un roi foible et inappliqué, qui s'est livré à eux pour toutes ses affaires. D'ailleurs, je vous ai déjà dit que Protésilas entre maintenant dans toutes vos vues pour le bien public.

Mentor reprit ainsi le discours d'un air grave : Je ne vois que trop combien les méchans prévalent sur les bons auprès des rois : vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protésilas, et ils sont encore fermés pour laisser le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sachez que les méchans ne sont point des hommes incapables de faire le bien : ils le font indifféremment, de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition. Le mal ne leur coûte rien à faire, parce qu'aucun sentiment de bonté, ni aucun principe de vertu ne les retient.

Mais

Mais aussi ils font le bien sans peine, parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons, et pour tromper le reste des hommes. A proprement parler, ils ne sont pas capables de la vertu, lors même qu'ils paroissent la pratiquer; mais ils sont capables d'ajouter à tous les autres vices le plus horrible des vices, qui est l'hypocrisie. Tant que vous voudrez absolument faire le bien, Protésilas sera prêt à le faire avec vous, pour conserver l'autorité; mais si peu qu'il sente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, et pour reprendre en liberté son naturel trompeur et féroce. Pouvez-vous vivre avec honneur et en repos, pendant qu'un tel homme vous obsède à toute heure, et que vous savez le sage et fidelle Philoclès pauvre et déshonoré dans l'île de Samos?

Vous reconnoissez bien, ô Idoménée! que les hommes trompeurs et hardis qui sont présents, entraînent les princes foibles; mais vous devez ajouter que les princes ont encore un autre malheur, qui n'est pas moindre, c'est celui d'oublier facilement la vertu et les services d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les princes, est cause qu'il n'y en a aucun qui fasse une impression profonde sur eux: ils ne sont frappés que de celui qui est présent, et qui les flatte; tout le reste s'efface bientôt. Sur-tout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flatter, les contredit et les condamne dans leurs foiblesses. Faut-il s'étonner s'ils ne sont point aimés, (30) puisqu'ils n'aiment rien que leur grandeur et leurs plaisirs!

Après avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idoménée qu'il falloit au plutôt chasser Protésilas et Timocrate, pour rappeler Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le roi, c'est qu'il craignoit

(30) Louis XIV ne fut point aimé, parce qu'il rapportoit tout à lui-même, et qu'il crut que tous les autres hommes n'étoient nés que pour contribuer à sa grandeur et à ses plaisirs.

la sévérité de Philoclès. J'avoue, disoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime et que je l'estime. Je suis, depuis ma tendre jeunesse, accoutumé à des louanges, à des empressemens, à des complaisances que je ne saurois espérer de trouver dans cet homme. Dès que je faisais quelque chose qu'il n'approuvoit pas, son air triste me marquoit assez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi, ses manières étoient respectueuses et modérées, mais sèches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les princes gâtés par la flatterie, trouvent sec et austère tout ce qui est libre et ingénu ! Ils vont même jusqu'à s'imaginer qu'on n'est pas zélé pour leur service, et qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'âme servile, et qu'on n'est pas prêt à les flatter dans l'usage le plus injuste de leur puissance. Toute parole libre et généreuse leur paroît hautaine, critique et séditieuse. Ils deviennent si délicats, que tout ce qui n'est point flatterie, les blesse et les irrite. Mais allons plus loin. Je suppose que Philoclès est effectivement sec et austère : son austérité ne vaut-elle pas mieux que la flatterie pernicieuse de vos conseillers ? Où trouverez-vous un homme sans défauts ? Et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité, n'est-il pas celui que vous devez le moins craindre ? Que dis-je ! n'est-ce pas un défaut nécessaire pour corriger les vôtres, et pour vaincre le dégoût de la vérité où la flatterie vous a fait tomber ? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité, et qui vous aime mieux que vous ne savez vous aimer vous-même, qui vous dise la vérité malgré vous, qui force tous vos retranchemens : et cet homme nécessaire, c'est Philoclès. Souvenez-vous qu'un prince est trop heureux, quand il naît un seul homme sous son règne avec cette générosité, qui est le plus précieux trésor de l'état : et que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux,

est de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne, faute de savoir s'en servir. Pour les défauts des gens de bien, il faut les savoir connoître, et ne laisser pas de se servir d'eux. Redressez-les ; ne vous livrez jamais aveuglément à leur zèle indiscret : mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous savez la distinguer, et sur-tout gardez-vous bien d'être plus long-temps comme vous avez été jusqu'ici. Les princes gâtés, comme vous l'étiez, se contentant de mépriser les hommes corrompus, ne laissent pas de les employer avec confiance, et de les combler de bienfaits. D'un autre côté, ils se piquent de connoître aussi les hommes vertueux ; mais ils ne leur donnent que de vains éloges, n'osant ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits sur eux.

Alors Idoménée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, et à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le roi à perdre son favori ; car aussitôt qu'on est parvenu à rendre les favoris suspects et importuns à leurs maîtres, les princes, lassés et embarrassés, ne cherchent plus qu'à s'en défaire. Leur amitié s'évanouit ; les services sont oubliés : la chute des favoris ne leur coûte rien, pourvu qu'ils ne les voient plus.

Aussitôt le roi ordonna en secret à Hégésippe, qui étoit un des principaux officiers de sa maison, de prendre Protésilas et Timocrate, et de les conduire en sûreté dans l'île de Samos ; (f) de les y laisser, et de ramener Philoclès de ce lieu d'exil. Hégésippe, surpris de cet ordre, ne put s'empêcher de pleurer de joie. C'est maintenant, dit-il au roi, que vous allez charmer

(f) Samos est une île de l'Archipel, près de la côte de la Natolie, environ à deux lieues d'Ephèse. L'invention de la poterie de terre est due à cette île.

vos sujets. Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs et tous ceux de vos peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, et qu'à peine ose-t-on même gémir, tant leur tyrannie est cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Ensuite Hégésippe découvrit au roi un grand nombre de perfidies et d'inhumanités commises par ces deux hommes, dont le roi n'avoit jamais entendu parler, parce que personne n'osoit les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration secrète pour faire périr Mentor. Le roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hégésippe se hâta d'aller prendre Protésilas dans sa maison. Elle étoit moins grande, mais plus commode et plus riante que celle du roi; l'architecture étoit de meilleur goût: Protésilas l'avoit ornée avec une dépense tirée du sang des misérables. Il étoit alors dans un salon de marbre auprès de ses bains, couché négligemment sur un lit de pourpre avec une broderie d'or. Il paroissoit las et épuisé de ses travaux: ses yeux et ses sourcils montroient je ne sais quoi d'agité, de sombre et de farouche. Les plus grands de l'état étoient autour de lui rangés sur des tapis, composant leurs visages sur celui de Protésilas, dont ils observoient jusqu'au moindre clin-d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde se récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire.

Un des principaux de la troupe lui racontoit avec des exagérations ridicules, ce que Protésilas lui-même avoit fait pour le roi. Un autre lui assuroit que Jupiter ayant trompé sa mère, lui avoit donné la vie, et qu'il étoit fils du père des Dieux.

Un poète venoit lui chanter des vers, où il disoit que Protésilas instruit par les Muses, avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'esprit. Un autre poète encore plus lâche, et plus impu-

lent, l'appeloit dans ses vers l'inventeur des beaux-arts, et le père des peuples, qu'il rendoit heureux : il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance.

Protésilas (31) écoutoit toutes ces louanges d'un air sec, distrait et dédaigneux, comme un homme qui sait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, et qui fait trop de grâces de se laisser louer. Il y avoit un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Protésilas sourit : toute l'assemblée se mit à rire, quoique la plupart ne pussent point encore savoir ce qu'on avoit dit. Mais Protésilas reprenant bientôt son air sévère et hautain, chacun rentra dans la crainte et dans le silence. Plusieurs nobles cherchoient le moment où Protésilas pourroit se retourner vers eux, et les écouter : ils paroisoient émus et embarrassés ; c'est qu'ils avoient à lui demander des grâces : leurs postures suppliantes parloient pour eux : ils paroisoient aussi soumis qu'une mère aux pieds des autels, lorsqu'elle demande aux Dieux la guérison de son fils unique. Tous paroisoient contens, attendris, pleins d'admiration pour Protésilas, quoique tous eussent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans ce moment Hégésippe entre, saisit l'épée de Protésilas, et lui déclare, de la part du roi, qu'il va l'emmener dans l'île de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce favori tomba comme un rocher qui se détache du sommet d'une montagne escarpée. Le voilà qui se jette remblant aux pieds d'Hégésippe ; il pleure, il hésite, il bégaie, il tremble, il embrasse les genoux de cet homme, qu'il ne daignoit pas, une heure auparavant, honorer d'un de ses regards.

(31) *Protésilas écoutoit, etc.* Tout ce qui suit est une peinture naturelle du marquis de Louvois, de sa conduite envers les grands, et de la souplesse des courtisans qu'il faisoit trembler par ses manières hautaines et bizarres.

Tous ceux qui l'encensoient, le voyant perdu sans ressource, changèrent leurs flatteries en des insultes sans pitié.

Hégésippe ne voulut lui laisser le temps, (23) ni de faire ses derniers adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits secrets. Tout fut saisi et porté au roi. Timocrate fut arrêté dans le même temps, et sa surprise fut extrême; car il croyoit qu'étant brouillé avec Protésilas, il ne pouvoit être enveloppé dans sa ruine. Ils partent dans un vaisseau qu'on avoit préparé.

On arrive à Samos. Hégésippe y laisse ces deux malheureux; et, pour mettre le comble à leur malheur, il les laisse ensemble. Là, ils se reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, et qui sont cause de leur chute. Ils se trouvent sans espérance de revoir Salente, condamnés à vivre loin de leurs femmes et de leurs enfans; je ne dis pas, loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les laissoit dans une terre inconnue, où ils ne devoient plus avoir d'autre ressource pour vivre que leur travail; eux qui avoient passé tant d'années dans les délices et dans le faste. Semblables à deux bêtes farouches, ils étoient toujours prêts à se déchirer l'un l'autre.

Cependant Hégésippe demanda en quel lieu de l'île demuroit Philoclès. On lui dit qu'il demuroit assez loin de la ville sur une monta-

(32) *Ni de faire ses derniers adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits secrets.* Après avoir peint dans tout ce qui précède, le véritable caractère du marquis de Louvois, on applique ceci à la détention de M. Fouquet, arrêté en 1661, pour s'être rendu suspect dans l'administration des finances. Sa magnificence et son luxe en furent la cause. La description, qui est ci-devant, page 244, de la maison de Protésilas, convient parfaitement à celle de Vaux-le-Vicomte, où M. Fouquet fut arrêté. Il y avoit fait des dépenses immenses, qui acheverent de confirmer le roi dans ses soupçons. On se saisit de lui dans le temps qu'il y pensoit le moins, et il ne put emporter ses papiers, dans lesquels on trouva un projet qui fut une des principales causes de sa perte.

gne, où une grotte lui servoit de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet étranger. Depuis qu'il est dans cette île, lui disoit-on, il n'a offensé personne. Chacun est touché de sa patience, de son travail et de sa tranquillité. N'ayant rien, il paroît toujours content. Quoiqu'il soit ici loin des affaires, sans bien et sans autorité, il ne laisse pas d'obliger ceux qui le méritent, et il a mille industries pour faire plaisir à tous ses voisins.

Hégésippe s'avance vers cette grotte ; il la trouve vide et ouverte : car la pauvreté et la simplicité des mœurs de Philoclès faisoient qu'il n'avoit en sortant aucun besoin de fermer sa porte : une natte de jonc grossier lui servoit de lit. Rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit. Il se nourrissoit pendant l'été de fruits nouvellement cueillis, et en hiver de dattes et de figues sèches. Une claire fontaine, qui faisoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le désaltéroit. Il n'avoit dans sa grotte que les instrumens nécessaires à la sculpture, et quelques livres qu'il lisoit à certaines heures, non pour orner son esprit, ni pour contenter sa curiosité, mais pour s'instruire en se délassant de ses travaux, et pour apprendre à être bon. Pour la sculpture, il ne s'y appliquoit que pour exercer son corps, fuir l'oisiveté, et gagner sa vie, sans avoir besoin de personne.

Hégésippe, en entrant dans la grotte, admira les ouvrages qui étoient commencés. Il remarqua un Jupiter dont le visage serein étoit si plein de majesté, qu'on le reconnoissoit aisément pour le père des Dieux et des hommes. D'un autre côté paroissoit Mars avec une fierté rude et menaçante. Mais ce qui étoit de plus touchant, c'étoit une Minerve qui animoit les arts ; son visage étoit noble et doux ; sa taille grande et libre : elle étoit dans une action si vive, qu'on auroit pu croire qu'elle alloit marcher. Hégésippe ayant pris plaisir à voir les statues, sortit

de la grotte, et vit de loin sous un grand arbre, Philoclès qui lisoit sur le gazon. Il va vers lui; et Philoclès qui l'aperçoit, ne sait que croire. Nest-ce point là, dit-il en lui-même, Hégésippe avec qui j'ai si long-temps vécu en Crète? Mais quelle apparence qu'il vienne dans une île si éloignée! Ne seroit-ce point son ombre qui viendrait après sa mort des rives du Styx?

Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hégésippe arriva si proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le reconnoître et de l'embrasser. Est-ce donc vous, dit-il, mon cher et ancien ami? Quel hasard, quelle tempête vous a jeté sur ce rivage? Pourquoi avez-vous abandonné l'île de Crète? Est-ce une disgrâce semblable à la mienne qui vous arrache à notre patrie?

Hégésippe lui répondit: Ce n'est point une disgrâce; au contraire, c'est la faveur des Dieux qui m'amène ici. Aussitôt il lui raconta la longue tyrannie de Protésilas, ses intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avoient précipité Idoménée, la chute de ce prince, sa fuite sur les côtes de l'Hespérie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor et de Télémaque, les sages maximes dont Mentor avoit rempli l'esprit du roi, et la disgrâce des deux traîtres. Il ajouta qu'il les avoit menés à Samos pour y souffrir l'exil qu'ils avoient fait souffrir à Philoclès: et il finit en lui disant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le roi, qui connoissoit son innocence, vouloit lui confier ses affaires et le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grotte plus propre à cacher des bêtes sauvages qu'à être habitée par des hommes? j'y ai goûté, depuis tant d'années, plus de douceurs et de repos que dans les palais dorés de l'île de Crète. Les hommes ne me trompent plus; car je ne vois plus les hommes, et je n'entends plus leurs discours flatteurs et empoisonnés: je n'ai plus besoin d'eux; mes mains endurcies au travail, me

donnent facilement la nourriture simple qui m'est nécessaire : il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légère étoffe pour me couvrir. N'ayant plus de besoins, jouissant d'un calme profond et d'une douce liberté, dont la sagesse de mes livres m'apprend à faire un bon usage, qu'irois-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs et inconstans ? Non, non, mon cher Hégésippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protésilas s'est trahi lui-même, en voulant trahir le roi et me perdre : mais il ne m'a fait aucun mal, au contraire, il m'a fait le plus grand des biens ; il m'a délivré du tumulte et de la servitude des affaires : je lui dois ma chère solitude, et tous les plaisirs innocens que j'y goûte. Retournez, ô Hégésippe ! retournez vers le roi : aidez-lui à supporter les misères de sa grandeur, et faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fisse. Puisque ses yeux, si longtemps fermés à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme sage que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage, il ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a heureusement jeté, pour me remettre à la merci des vents. Oh ! que les rois sont à plaindre ! Oh ! que ceux qui les servent sont dignes de compassion ! S'ils sont méchans, combien font-ils souffrir les hommes, et quels tourmens leur sont préparés dans le noir Tartare ! S'ils sont bons, quelles difficultés n'ont-ils pas à vaincre ! quels pièges à éviter ! que de maux à souffrir ! Encore une fois, Hégésippe, laissez-moi dans mon heureuse pauvreté.

Pendant que Philoclès parloit ainsi avec beaucoup de véhémence, Hégésippe le regardoit avec étonnement. Il l'avoit vu autrefois en Crète, pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languissant, épuisé. C'est que son naturel ardent et austère le consumoit dans le travail : il ne pouvoit voir sans indignation le vice impu-

titude qu'on n'y trouve jamais ; ainsi ses emplois détruisoient sa santé délicate. Mais à Samos Hégésippe le voyoit gras et vigoureux ; malgré les ans , la jeunesse fleurie s'étoit renouvelée sur son visage ; une vie sobre , tranquille et laborieuse lui avoit fait comme un nouveau tempérament.

Vous êtes surpris de me voir si changé , dit alors Philoclès en souriant ; c'est ma solitude qui m'a donné cette fraîcheur et cette santé parfaite ; mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pu trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je quitte les vrais biens pour courir après les faux , et pour me replonger dans mes anciennes misères ? Ne suyez pas plus cruel que Protésilas ; du moins , ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hégésippe lui représenta , mais inutilement , tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc , lui disoit-il , insensible au plaisir de revoir vos proches et vos amis qui soupirent après votre retour , et que la seule espérance de vous embrasser comble de joie ? Mais vous , qui craignez les Dieux , et qui aimez votre devoir , comptez-vous pour rien de servir votre roi , de l'aider dans tout le bien qu'il veut faire , et de rendre tant de peuples heureux. Est-il permis de s'abandonner à une philosophie sauvage , de se préférer à tout le reste du genre humain , et d'aimer mieux son repos que le bonheur de ses concitoyens ? Au reste , on croira que c'est par ressentiment que vous ne voulez plus voir le roi. S'il vous a voulu faire du mal , c'est qu'il ne vous a point connu. Ce n'est pas le véritable , le bon , le juste Philoclès qu'il a voulu faire périr , c'étoit un homme bien différent qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît et qu'il ne vous prend plus pour un autre , il sent toute son ancienne amitié revivre dans son cœur. Il vous attend. Déjà il vous tend les bras pour vous embrasser. Dans son impatience , il compte les jours et les heures. Aurez-vous le cœur assez dur

pour être inexorable à votre roi et à tous vos plus tendres amis ?

Philoclès, qui avoit d'abord été attendri en reconnoissant Hégésippe, reprit son air austère en écoutant ce discours. Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain, et où toutes les vagues vont se briser en gémissant, il demouroit immobile, et les prières ni les raisons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans son cœur. Mais au moment où Hégésippe commençoit à désespérer de le vaincre, Philoclès ayant consulté les Dieux, il découvrit par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, et par divers autres présages, qu'il devoit suivre Hégésippe.

Alors il ne résista plus, il se prépara à partir ; mais ce ne fut pas sans regretter le désert où il avoit passé tant d'années. Hélas ! disoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grotte ! où le sommeil paisible venoit toutes les nuits me délasser des travaux du jour ! Ici les Parques (g) me faisoient, au milieu de ma pauvreté, des jours d'or et de soie. Il se prosterna en pleurant pour adorer la Naiade qui l'avoit si long-temps désaltéré par son onde claire, et les Nymphes qui habitoient dans toutes les montagnes voisines. Echo entendit ses regrets, et d'une triste voix les répéta à toutes les Divinités champêtres.

Ensuite Philoclès vint à la ville avec Hégésippe pour s'embarquer. Il crut que le malheureux Protésilas, plein de honte et de ressentiment, ne chercheroit point à le voir ; mais il se trompoit, car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, et ils sont toujours prêts à faire toutes sortes de bassesses. Philoclès se cachoit modestement, de peur d'être vu par ce misérable : il crai-

(g) Les poètes feignent qu'il y a trois Parques : Clotho, Lachesis et Atropos, filles d'Erebus et de la Nuit, qui président au destin et à la mort. Clotho garnit la quenouille, Lachesis file, Atropos coupe le fil ; c'est-à-dire, que la première preside à la naissance, la seconde au cours de la vie, et la troisième à la mort.

gnoit augmenter sa misère en lui montrant la prospérité d'un ennemi qu'on alloit élever sur ses ruines. Mais Protésilas cherchoit avec empressement Philoclès ; il vouloit lui faire pitié, et l'engager à demander au roi qu'il pût retourner à Salente. Philoclès étoit trop sincère pour lui promettre de travailler à le faire rappeler ; car il savoit mieux que personne, combien son retour eût été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compassion, tâcha de le consoler, l'exhorta à apaiser les Dieux par des mœurs pures, et par une grande patience dans ses maux. Comme il avoit appris que le roi avoit ôté à Protésilas tous ses biens injustement acquis, il lui promit deux choses, qu'il exécuta fidèlement dans la suite : l'une fut de prendre soin de sa femme et de ses enfans, qui étoient demeurés à Salente dans une affreuse pauvreté, exposés à l'indignation publique ; l'autre étoit d'envoyer à Protésilas dans cette île éloignée quelques secours d'argent pour adoucir sa misère.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hégésippe impatient se hâte de faire partir Philoclès. Protésilas les voit embarquer : ses yeux demeurent attachés et immobiles sur le rivage ; ils suivent le vaisseau qui fend les ondes, et que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus les voir, il en revoit encore l'image dans son esprit. Enfin, troublé, furieux, livré à son désespoir, il s'arrache les cheveux, se roule sur le sable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle en vain à son secours la cruelle mort, qui, sourde à ses prières, ne daigne point le délivrer de tant de maux, et qu'il n'a pas le courage de se donner lui-même.

Cependant le vaisseau favorisé de Neptune et des vents, arriva bientôt à Salente. On vint dire au roi qu'il entroit déjà dans le port. Aussitôt il courut avec Mentor au devant de Philoclès ; il l'embrassa tendrement, lui témoigna un sensible regret de l'avoir persécuté avec tant d'injustice.

Cet aveu , bien loin de paroître une foiblesse dans un roi , fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande ame , qui s'éleve au-dessus de ses propres fautes , en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joie de revoir l'homme de bien qui avoit aimé le peuple , et d'entendre le roi parler avec tant de sagesse et de bonté.

Philoclès , avec un air respectueux et modeste , recevoit les caresses du roi , et avoit impatience de se dérober aux acclamations du peuple. Il suivit le roi au palais. Bientôt Mentor et lui furent dans la même confiance que s'ils avoient passé leur vie ensemble , quoiqu'ils ne se fussent jamais vus : c'est que les Dieux , qui ont refusé aux méchans des yeux pour connoître les bons , ont donné aux bons de quoi se connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu , ne peuvent être ensemble , sans être unis par la vertu qu'ils aiment. Bientôt Philoclès demanda au roi de se retirer auprès de Salente dans une solitude , où il continua à vivre pauvrement , comme il avoit vécu à Samos. Le roi alloit avec Mentor le voir presque tous les jours dans son désert. C'est là qu'on examinoit les moyens d'affermir les loix , et de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choses qu'on examina , furent l'éducation des enfans , et la manière de vivre pendant la paix. Pour les enfans , Mentor disoit qu'ils appartiennent moins à leurs parens qu'à la république. Ils sont les enfans du peuple ; ils en sont l'espérance et la force. Il n'est pas temps de les corriger , quand ils se sont corrompus. C'est peu que de les exclure des emplois , lorsqu'on voit qu'ils s'en sont rendus indignes : il vaut bien mieux prévenir le mal , que d'être réduit à le punir. Le roi , ajoutoit-il , qui est le père de tout son peuple , est encore plus particulièrement le père de toute la jeunesse , qui est la fleur de toute la nation. C'est dans la fleur qu'il faut préparer les

fruits. Que le roi ne dédaigne donc pas de veiller et de faire veiller sur l'éducation que l'on donne aux enfans : qu'il tienne ferme pour faire observer les loix de Minos , qui ordonnent qu'on élève les enfans dans le mépris de la douleur et de la mort : qu'on mette l'honneur à fuir les délices et les richesses : que l'injustice , le mensonge , l'ingratitude et la mollesse passent pour des vices infâmes : qu'on leur apprenne dès leur plus tendre enfance , à chanter les louanges des héros qui ont fait des actions généreuses pour leur patrie , et qui ont fait éclater leur courage dans les combats : que le charme de la musique saisisse leurs ames , pour rendre leurs mœurs douces et pures : qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis , fidèles à leur alliés , équitables pour tous les hommes , même pour leurs plus cruels ennemis : qu'ils craignent moins la mort et les tourmens que le moindre reproche de leur consciences. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes , et qu'on les fasse entrer dans leur cœur par la douceur du chant , il y en aura peu qui ne s'enflamment de l'amour de la gloire et de la vertu.

Montor ajoutoit qu'il étoit capital d'établir des écoles publiques , pour accoutumer la jeunesse aux plus rudes exercices du corps , et pour éviter la mollesse et l'oisiveté qui corrompent les plus beaux naturels. Il vouloit une grande variété de jeux et de spectacles qui animassent tout le peuple , mais sur-tout qui exerçassent les corps , pour les rendre adroits , souples et vigoureux. Il ajoutoit des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il souhaitoit le plus pour les bonnes mœurs , c'est que les jeunes gens se mariassent de bonne heure , et que leurs parens , sans aucune vue d'intérêt , leur laissassent choisir des femmes agréables de corps et d'esprit , auxquelles ils pussent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainsi les moyens de conserver la jeunesse pure , innocente ,

laborieuse, docile et passionnée pour la gloire, Philoclès, qui aimoit la guerre, disoit à Mentor : En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, si vous les laissez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guerre, ni aucun besoin de s'éprouver sur la valeur. Par là vous affoiblirez insensiblement la nation, les courages s'amulliront, les délices corrompront les mœurs ; d'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre ; et pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuse servitude.

Mentor lui répondit : Les maux de la guerre sont encore plus horribles que vous ne pensez (33). La guerre épuise un état, et le met toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'est jamais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversemens de la fortune. Avec quelque supériorité de force qu'un s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire qui étoit déjà dans vos mains, et la transporte chez vos ennemis. Quand même on tiendroit dans son camp la victoire comme enchaînée, on se détruiroit soi-même en détruisant ses ennemis : on dépeuple son pays, on laisse les terres presque incultes : on trouble le commerce ; mais, ce qui est bien pis, on affoiblit les meilleures loix, et on laisse corrompre les mœurs. La jeunesse ne s'adonne plus aux lettres ; le pressant besoin fait qu'on souffre une liceoce pernicieuse dans les troupes ; la justice, la police, tout souffre de ce désordre. Un roi qui verse le sang de tant d'hommes, et qui

(33) *La guerre épuise un état, etc.* Tout ce qui suit est un détail des maux que les guerres presque continuelles du règne de Louis XIV ont causes à la France, qui étoit déjà réduite à l'état qu'on décrit ici, lorsque cet ouvrage fut mis entre les mains du duc de Bourgogne.

cause tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire ou pour étendre les bornes de son royaume, est indigne de la gloire qu'il cherche, et mérite de perdre ce qu'il possède, pour avoir voulu usurper ce qui ne lui appartenoit pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une nation en temps de paix. Vous avez déjà vu les exercices du corps que nous établissons, les prix qui exciteront l'émulation, les maximes de gloire et de vertu dont on remplira les ans des enfans presque dès le berceau par le chant des grandes actions des héros : ajoutez à ces secours celui d'une vie sobre et laborieuse. Mais ce n'est pas tout : aussitôt qu'un peuple allié de votre nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeunesse, sur-tout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, et qui seront les plus propres à profiter de l'expérience. Par là vous conserverez une haute réputation chez vos alliés; votre alliance sera recherchée; on craindra de la perdre : sans avoir la guerre chez vous et à vos dépens, vous aurez toujours une jeunesse aguerrie et intrépide. Quoiquo vous ayez la paix chez vous, vous ne laisserez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre; car le vrai moyen d'éloigner la guerre et de conserver une longue paix, c'est de cultiver les armes; c'est d'honorer les hommes qui excellent dans cette profession; c'est d'en avoir toujours qui s'y soient exercés dans les pays étrangers, qui connoissent les forces, la discipline et les manières de faire la guerre des peuples voisins; c'est d'être également incapable, et de faire la guerre par ambition, et de la craindre par mollesse. Alors étant toujours prêt à la faire pour la nécessité, on parvient à ne l'avoir presque jamais.

Pour les alliés, quand ils sont prêts à se faire la guerre les uns aux autres, c'est à vous à vous rendre médiateur. Par là vous acquérez une gloire plus solide et plus sûre que celle des con-

quérans; vous gagnez l'amour et l'estime des étrangers; ils ont tous besoin de vous; vous réglez sur eux par la confiance, comme vous réglez sur vos sujets par l'autorité: vous devenez le dépositaire des secrets, l'arbitre des traités, le maître des cœurs: votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignés. Votre nom est comme un parfum délicieux qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus reculés. En cet état, qu'un peuple voisin vous attaque contre les règles de la justice, il vous trouve aguerri, préparé; mais, ce qui est bien plus fort, il vous trouve aimé et secouru: tous vos voisins s'arment pour vous, et sont persuadés que votre conservation fait la sûreté publique. Voilà un rempart bien plus assuré que toutes les murailles des villes, et que toutes les places les mieux fortifiées: voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de rois qui sachent la chercher, et qui ne s'en éloignent point! Ils courent après une ombre trompeuse, et laissent derrière eux le vrai honneur, faute de le connoître.

Après que Mentor eut parlé ainsi, Philoclès étonné le regardoit; puis il jetoit les yeux sur le roi, et étoit charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueilloit au fond de son cœur toutes les paroles qui sortoient comme un fleuve de sagesse de la bouche de cet étranger.

Minerve, sous la figure de Mentor, établissoit ainsi dans Salente toutes les meilleures loix et les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le royaume d'Idoménée, que pour montrer à Télémaque quand il reviendrait, un exemple sensible de ce qu'un sage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, et pour donner à un bon roi une gloire durable.

SOMMAIRE DU LIVRE VII.

TÉLÉMAQUE au camp des alliés gagne l'inclination de Phylottète d'abord indisposé contre lui, à cause d'Ulysse son père. Phylottète lui raconte ses aventures, où il fait entrer les particularités de la mort d'Hercule, causée par la tunique empoisonnée que le Centaure Nessus avoit donnée à Déjanire. Il lui explique comment il obtint de ce héros ses flèches fatales, sans lesquelles la ville de Troie ne pouvoit être prise; comment il fut puni d'avoir trahi son secret, par tous les maux qu'il souffrit dans l'île de Lemnos; et comment Ulysse se servit de Néoptolème pour l'engager à aller au siège de Troie, où il fut guéri de sa blessure par le fils d'Esculape. Télémaque entre en différend avec Phalante pour des prisonniers qu'ils se disputent; il combat et vainc Hippias, qui, méprisant sa jeunesse, prend avec hauteur ces prisonniers pour son frère Phalante; mais, étant peu content de sa victoire, il gémit en secret de sa témérité et de sa faute qu'il voudroit réparer. Au même temps, Adraste, roi des Dauniens, étant informé que les rois alliés ne songent qu'à pacifier le différent de Télémaque et d'Hippias, va les attaquer à l'improviste. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux, pour transporter ses troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tue son frère Hippias, et Phalante lui-même est tout percé de ses coups. Télémaque s'étant revêtu de ses armes divines, court au secours de Phalante, renverse d'abord Iphiclès, fils d'Adraste, repousse l'ennemi victorieux, et remporteroit sur lui une victoire complète, si une tempête survenant ne faisoit finir le combat. Ensuite Télémaque fait emporter les blessés, prend soin d'eux, et principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obsèques de son frère Hippias, dont il lui va présenter les cendres qu'il a recueillies dans une urne d'or.

L I V R E V I I .

C EPENDANT Télémaque montrait son courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente, il s'appliqua à gagner l'affection des vieux capitaines, dont la réputation et l'expérience étoient au comble. Nestor, qui l'avoit déjà vu à Pylos, et qui avoit toujours aimé Ulysse, le traitoit comme si c'eût été son propre fils. Il lui donnoit des instructions qu'il appuyoit de divers exemples : il lui racontoit toutes les aventures de sa jeunesse, et tout ce qu'il avoit vu faire de plus remarquable aux héros de l'âge passé. La mémoire de ce sage vieillard qui avoit vécu trois âges d'hommes, étoit comme une histoire des anciens temps, gravée sur le marbre et sur l'airain.

Phyloctète n'eut pas d'abord la même inclination pour Télémaque que Nestor : la haine qu'il avoit nourrie si long-temps dans son cœur contre Ulysse, l'éloignoit de son fils, et il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il sembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme, pour le rendre égal aux héros qui avoient renversé la ville de Troie. Mais enfin la modération de Télémaque vainquit tous les ressentimens de Phyloctète : il ne put se défendre d'aimer cette vertu douce et modeste. Il prenoit souvent Télémaque, et lui disoit : Mon fils (car je ne crains plus de vous nommer ainsi), votre père et moi, je l'avoue, nous avons été long-temps ennemis l'un de l'autre. J'avoue même qu'après que nous eûmes fait tomber la superbe ville de Troie, mon cœur n'étoit point encore appaisé ; et quand je vous ai vu, j'ai senti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulysse. Je me le suis souvent reproché : mais enfin la vertu, quand elle est douce, simple, ingénue et modeste, surmonte tout. Ensuite

Phyloctète s'engagea insensiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans son cœur tant de haine contre Ulysse.

Il faut, dit-il, reprendre mon histoire de plus haut. Je suivis par-tout le grand Hercule, qui a délivré la terre de tant de monstres, et devant qui les autres héros n'étoient que comme sont les foibles roseaux auprès d'un grand chêne : ou comme les moindres oiseaux en présence de l'aigle. Ses malheurs et les miens vinrent d'une passion qui cause tous les désastres les plus affreux ; c'est l'amour. Hercule, qui avoit vaincu tant de monstres, ne pouvoit vaincre cette passion honteuse, et le cruel enfant Cupidon se jouoit de lui. Il ne pouvoit se ressouvenir, sans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié sa gloire jusqu'à flir (a) auprès d'Omphale, reine de Lydie, comme le plus lâche et le plus efféminé de tous les hommes, tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de sa vie avoit terni sa vertu, et presque effacé la gloire de tous ses travaux. Cependant, ô Dieux ! telle est la faiblesse et l'inconstance des hommes ! ils se promettent tout d'eux-mêmes, et ne résistent à rien. Hélas ! le grand Hercule retomba dans les pièges de l'amour qu'il avoit si souvent détesté : il aima Déjanire (b). Trop heureux s'il eût été constant dans cette passion pour une femme qui fut son épouse ! Mais bientôt la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les grâces étoient pein-

(a) *Après d'Omphale, reine de Lydie.* Hercule, après tant d'exploits glorieux, fut si possédé des charmes d'Omphale, qu'il changea pour elle sa massue en une quenouille, prit l'habit de fille, et mena la vie des filles-de-chambre de cette princesse.

(b) *Déjanire, fille d'Enée, roi d'Étolie, pour laquelle Hercule tua le Centaure Nessus d'un coup de flèche trempée dans le sang de l'Hydre.* Nessus, se voyant prêt de mourir, donna sa robe ensanglantée à Déjanire, et cette femme l'envoya à Hercule, qui, l'ayant mise, devint furieux et se brûla lui-même. Déjanire tua ensuite, d'un coup de la massue d'Hercule, son mari.





tes , ravit son cœur. Déjanire brûla de jalousie ; elle se ressouvint de cette fatale tunique que le Centaure Nessus lui avoit laissée en mourant , comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule , toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelqu'autre. Cette tunique , pleine du sang venimeux du centaure , renfermoit le poison des flèches dont ce monstre avoit été percé. Vous savez que les flèches d'Hercule , qui tua ce perfide Centaure , avoient été trempées dans le sang de l'Hydra de Lerne (c) , et que ce sang empoisonnoit ses flèches , en sorte que toutes les blessures qu'elles faisoient , étoient incurables.

Hercule s'étant revêtu de cette tunique , sentit bientôt le feu dévorant qui se glissoit jusques dans la moëlle de ses os. Il pousoit des cris horribles dont le mont Eta résonnoit , et faisoit retentir toutes les profondes vallées : la mer même en paroissoit émue : les taureaux les plus furieux , qui auroient mugit dans leurs combats , n'auroient pas fait un bruit aussi affreux. Le malheureux Lichas , qui lui avoit apporté de la part de Déjanire cette tunique , ayant osé s'approcher de lui , Hercule , dans le transport de sa douleur , le prit , le fit pirouetter comme un frondeur fait avec sa fronde tourner la pierre qu'il veut jeter loin de lui. Ainsi Lichas lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule , tomba dans les flots de la mer , où il fut changé tout-à-coup en un rocher , qui garde encore la figure humaine , et qui étant toujours battu par les vagues irritées , épouvante de loin les sages pilotes.

Après ce malheur de Lichas , je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule. Je songeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner sans peine , d'une main , les hauts sapins et les vieux chênes , qui depuis plusieurs siècles avoient méprisé les vents et les tem-

(c) Lerne étoit un marais dans le territoire d'Argos , célèbre par cette Hydra ou serpent à cent têtes qu'Hercule y défit.

les Dieux lui donnèrent pour épouse l'aimable Hébé (c), qui est la Déesse de la jeunesse, et qui versoit le nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganimède eût reçu cet honneur.

Pour moi, je trouvai une source inépuisable de douleurs dans ces flèches qu'il m'avoit données pour m'élever au-dessus des héros. Bientôt les rois ligués entreprirent de venger Ménélas de l'infame Paris qui avoit enlevé Hélène, et de renverser l'empire de Priam. L'oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point espérer de finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les flèches d'Hercule.

Ulysse votre père, qui étoit toujours le plus éclairé et le plus industrieux dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siège de Troie, et d'y apporter les flèches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déjà longtemps qu'Hercule ne paroissoit plus sur la terre. On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce héros. Les monstres et les scélérats recommençoient à paroître impunément. Les Grecs ne savoient que croire de lui. Les uns disoient qu'il étoit mort; d'autres soutenoient qu'il étoit allé jusques sous l'Ourse glacée (f) domter les Scythes. Mais Ulysse soutint qu'il étoit mort, et entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un temps où je ne pouvois encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide. Il eut une peine extrême à m'aborder; car je ne pouvois plus voir les hommes; je ne pouvois plus souffrir qu'on m'arrachât de ces déserts du mont Oeta (g), où j'avois vu périr mon ami.

(c) Hébé étoit fille de Junon sans père: elle se laissa tomber en versant à boire à Jupiter, qui se fit ainsi la suite servir par Ganimède.

(f) L'Ourse est une constellation proche du pôle arctique au Septentrion; elle est appelée glace, à cause de l'éloignement où elle est du soleil.

(g) Le mont Oeta est dans la Thessalie, entre le Parnasse et le Pindé, célèbre par le tombeau d'Hercule.

Je ne songeois qu'à me repeindre l'image de ce héros, et qu'à pleurer à la vue de ces tristes lieux. Mais la douce et puissante persuasion étoit sur les lèvres de votre père. Il parut presque aussi affligé que moi ; il versa des larmes ; il sut gagner insensiblement mon cœur, et attirer ma confiance ; il m'attendrit pour les rois grecs qui alloient combattre pour une juste cause, et qui ne pouvoient réussir sans moi. Il ne put néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais ; mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort, et il me pressoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ses cendres.

Hélas ! j'eus horreur de faire un parjure, en lui disant un secret que j'avois promis aux Dieux de ne jamais dire. J'eus la foiblesse d'é luder mon serment, n'osant le violer : les Dieux m'en ont puni. Je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule : ensuite j'allai joindre les rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je passois dans l'île de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes flèches pouvoient faire : me préparant à percer un daim qui s'élançoit dans un bois, je laissai tomber par mégarde la flèche de l'arc sur mon pied, et elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussitôt j'éprouvai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit souffertes ; je remplissois nuit et jour l'île de mes cris ; un sang noir et corrompu coulant de ma plaie, infectoit l'air, et répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité ; chacun conclut que c'étoit un supplice qui m'étoit envoyé par les justes Dieux.

Ulysse, qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Grèce, et la victoire, à toutes les raisons d'amitié ou de bienséance parti-



culière. On ne pouvoit plus sacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma plaie, son infection, et la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs par les conseils d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité et de la plus noire trahison. Hélas ! j'étois aveugle, et je ne voyois pas qu'il étoit juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irrités.

Je demeurai presque pendant tout le siège de Troie seul, sans secours, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette île déserte et sauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui se brisoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette solitude une caverne vide dans un rocher qui élevoit vers le ciel deux pointes semblables à deux têtes : de ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette caverno étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étois exposé nuit et jour. J'amassai quelques feuilles pour me coucher ; il ne me restoit pour tout bien qu'un pot de bois grossièrement travaillé, et quelques habits déchirés, dont j'enveloppois ma plaie pour arrêter le sang, et dont je me servois aussi pour la nettoyer. Là, abandonné des hommes, et livré à la colère des Dieux, je passois mon temps à percer de mes flèches les colombes et les autres oiseaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiseau pour ma nourriture, il falloît que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller amasser ma proie : ainsi mes mains me préparoient de quoi me nourrir.

Il est vrai que les Grecs en partant me laissèrent quelques provisions ; mais elles durèrent peu. J'allumois du feu avec des cailloux. Cette vie, toute affreuse qu'elle est, m'auroit paru douce loin des hommes ingrats et trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, et si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi !

disois-je , tirer un homme de sa patrie , comme le seul homme , qui puisse venger la Grèce , et puis l'abandonner dans cette île déserte pendant son sommeil ! car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise , et combien je versai de larmes à mon réveil , quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Hélas ! cherchant de tous côtés dans cette île sauvage et horrible , j'en n'y trouvai que la douleur.

En effet , il n'y a ni port , ni commerce , ni hospitalité , ni hommes qui y abordent volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jetés , et on n'y peut espérer de société que par des naufrages : encore même ceux qui venoient en ce lieu , n'osoient me prendre pour me ramener ; ils craignoient la colère des Dieux et celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la douleur , la faim ; je nourrissois une plaie qui me dévorait ; l'espérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup revenant de chercher des plantes médicinales pour ma plaie , j'aperçus dans mon antre un jeune homme beau et gracieux , mais fier et d'une taille de héros. Il me sembla que je voyois Achille , tant il en avoit les traits , les regards et la démarche : son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion et l'embarras. Il fut touché de voir avec quelle peine et quelle lenteur je me traînois ; les cris perçans et douloureux dont je faisais retentir les échos de tout le rivage , attendrirent son cœur.

O étranger ! lui disois-je d'assez loin , quel malheur t'a conduit dans cette île inhabitée ! Je reconnois l'habit grec , cet habit qui m'est encore si cher. Oh ! qu'il me tarde d'entendre ta voix , et de trouver sur tes lèvres cette langue que j'ai apprise dès l'enfance , et que je ne puis plus parler à personne depuis si long-temps dans cette solitude ! Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux ; tu dois en avoir pitié.

A peine Néoptolème m'eut dit, je suis Grec ; que je m'écriai : O douces paroles après tant d'années de silence et de douleur sans consolation ! O mon fils ! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux ! Il me répondit : Je suis de l'île de Scyros (h), j'y retourne : on dit que je suis fils d'Achille ; tu sais tout.

Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité. Je lui dis : O fils d'un père que j'ai tant aimé ! cher nourrisson de Lycomède (i), comment viens-tu donc ici ? d'où viens-tu ? Il me répondit qu'il venoit du siège de Troie. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la première expédition. Et toi, me dit-il, en étois-tu ? Alors je lui répondis : Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Phyloctète, ni ses malheurs. Hélas ! infortuné que je suis, mes persécuteurs m'insultent dans ma misère : la Grèce ignore que je souffre ; ma douleur augmente. Les Atrides (k) m'ont mis dans cet état : que les Dieux le leur rendent !

Ensuite je lui racontai de quelle manière les Grecs m'avoient abandonné. Aussitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il fit les siennes. Après la mort d'Achille, me dit-il... D'abord je l'interrompis, en lui disant : Quoi ! Achille est mort ? Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton père. Néoptolème me répondit : Vous me consolez en m'interrompant : qu'il m'est doux de voir Phyloctète pleurer mon père !

Néoptolème reprenant son discours, me dit : Après la mort d'Achille, Ulysse et Phénix me vin-

(h) Scyros, aujourd'hui Sciro, est une des îles de l'Archipel, à l'entrée du golfe de Zetton, à treize lieues de Negrepont vers le Nord.

(i) La mère d'Achille, pour l'empêcher d'aller au siège de Troie, le mit déguisé en fille à la cour du roi Lycomède, où il devint amoureux de Déidamie, de laquelle il eut Pyrrhus ou Néoptolème.

(k) Les Atrides sont fils d'Atrée, savoir, Agamemnon et Ménélaüs.

rent chercher , assurant qu'on ne pouvoit sans moi renverser la ville de Troie. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener ; car la douleur de la mort d'Achille , et le désir d'hériter de sa gloire dans cette célèbre guerre , m'engageoient assez à les suivre. J'arrive à Sigée (1) ; l'armée s'assemble autour de moi ; chacun jure qu'il revoit Achille : mais , hélas ! il n'étoit plus. Jeune et sans expérience , je croyois pouvoir tout espérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon père. Ils me répondent cruellement : Tu auras le reste de ce qui lui appartenoit ; mais , pour ses armes , elles sont destinées à Ulysse.

Aussitôt je me trouble , je pleure , je m'emporte ; mais Ulysse , sans s'émouvoir , me disoit : Jeune homme , tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long siège ; tu n'as pas mérité de te les armes , et tu parles déjà trop fièrement : jamais tu ne les auras. Dépouillé injustement par Ulysse , je m'en retourne dans l'île de Scyros , moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi , puisse être l'ami des Dieux ! O Phylactète ! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Néoptolème comment Ajax Télamonien n'avoit pas empêché cette injustice. Il est mort , me répondit-il. Il est mort ! m'écriai-je : et Ulysse ne meurt pas ! au contraire , il fleurit dans l'armée. Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque , fils du sage Nestor , et de Patrocle si chéri par Achille. Ils sont morts aussi , me dit-il. Aussi-tôt je m'écriai encore : Quoi , morts ! Hélas ! que me dis-tu ! Ainsi la cruelle guerre moissonne les bons , et épargne les méchants. Ulysse et donc en vie ? Thersite (m) l'est aussi sans doute ? Voilà ce que

(1) Sigée , aujourd'hui cap des Janissaires , est dans la Natolie , à l'entrée du golfe de Gallipoli , vis-à-vis la pointe de la Romanie. On y voit le village de Trojaki , qui veut dire Petite-Troie.

(m) Thersite étoit un des plus mal faits et des plus

sont les Dieux ; et nous les louerions encore !

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre père , Néoptolème continuoit à me tromper. Il ajouta ces tristes paroles : Loin de l'Armée grecque , où le mal prévaut sur le bien , je vais vivre content dans la sauvage île de Scyros. Adieu , je pars : que les Dieux vous guérissent !

Aussitôt je lui dis : O mon fils ! je te conjure par les mânes de ton père , par ta mère , par tout ce que tu as de plus cher sur la terre , de ne pas laisser seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge : mais il y auroit de la honte à m'abandonner. Jette-moi à la proue , à la poupe , dans la sentine même , par-tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon. Ne me laisse point en un désert où il n'y a aucun vestige d'homme : mène-moi dans ta patrie ou dans l'Éubée (n) , qui n'est pas loin du mont Œta , de Trachine , et des bords agréables du fleuve Sperchius : rends-moi à mon père. Hélas ! je crains qu'il ne soit mort ! Je lui avois mandé de m'envoyer un vaisseau. Ou il est mort , ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma misère , ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi , ô mon fils ! Souviens-toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prospérité , doit craindre d'en abuser , et secourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faisoit dire à Néoptolème. Il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O heureux jour ! ô aimable Néoptolème , digne de la gloire de ton père ! Chers compagnons de ce voyage , souffrez que je dise adieu à cette triste demeure. Voyez où j'ai vécu ; comprenez ce que j'ai souffert ; nul autre n'eût pu le souffrir : mais la nécessité m'avoit

Mânes de l'armée des Grecs , et si porté à contredire les plus sages et les plus habiles , qu'Achille , indigné de ses manières , le tua d'un coup de poing.

(n) Eubée , île de la mer Egée , aujourd'hui Négrepont.

instruit, et elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais savoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert, ne savent rien; ils ne connoissent ni les biens ni les maux; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc et mes flèches.

Néoptolème me pria de souffrir qu'il baisât ces armes si célèbres et consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis : Tu peux tout. C'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon père accablé de vieillesse, mes amis, moi-même; tu peux toucher ces armes et te vanter d'être le seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Aussitôt Néoptolème entre dans ma grotte pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me saisit, elle me trouble, je ne sais plus ce que je fais, je demande un glaive tranchant pour couper mon pied. Je m'écrie : O mort tant désirée ! que ne viens-tu ! O jeune homme ! brûle-moi tout-à-l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter ! O terre ! ô terre ! reçois un mourant qui ne peut plus se relever ! De ce transport de douleur, je tombe soudainement, selon ma coutume, dans un assoupissement profond : une grande sueur commença à me soulager, un sang noir et corrompu coula de ma plaie. Pendant mon sommeil il eût été facile à Néoptolème d'emporter mes armes, et de partir; mais il étoit fils d'Achille, et n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant, je reconnus son embarras : Il soupiroit comme un homme qui ne sait pas dissimuler, et qui agit contre son cœur. Me veux-tu donc surprendre, lui dis-je ? Qu'y a-t-il donc ? Il faut, me répondit-il, que vous me suiviez au siège de Troie. Je repris aussitôt : Ah ! qu'as-tu dit ? mon fils ! Rends-moi cet arc : je suis trahi ! ne m'arrache pas la vie. Hélas ! il ne répond rien ; il me regarde tranquillement ; rien ne le touche. O rivages ! ô promontoires de cette île ! ô bêtes féroces ! ô rochers escarpés ; c'est à vous

que je me plains ; car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre : vous êtes accoutumés à mes gémissemens. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille ! Il m'enlève l'arc sacré d'Hercule ; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi : il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. O ! s'il m'eût attaqué dans ma force ! Mais encore à présent ce n'est que par surprise. Que ferai-je ? Rends, mon fils, rends : sois semblable à ton père, semblable à toi-même. Que dis-tu ? Tu ne dis rien ! O rocher sauvage ! je reviens à toi, nu, misérable, abandonné, sans nourriture. Je mourrai seul dans cet antre : n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront : n'importe. Mais, mon fils, tu ne parois pas méchant ; quelque conseil te pousse : rends-moi mes armes, va-t-en.

Néoptolème, les larmes aux yeux, disoit tout bas : Plût aux Dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros ! Cependant je m'écrie : Ah ! que vois-je ? Nest-ce pas Ulysse ? Aussitôt j'entends sa voix, et il me répond : Oui, c'est moi. Si le sombre royaume de Pluton se fût entr'ouvert, et que j'eusse vu le noir Tartare que les Dieux même craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été saisi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : O terre de Lemnos ! je te prends à témoin ! O Soleil ! tu le vois, et tu le souffres ? Ulysse me répondit sans s'émouvoir : Jupiter le veut, et je l'exécute. Oses-tu, lui-disois-je, nommer Jupiter ? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, et qui souffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire. Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire que nous venons, c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troie, et vous ramener dans votre patrie. C'est vous, et non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Phyloctète.

Alors je dis à votre père tout ce que la fureur

pouvoit m'inspirer. Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disois-je, que ne m'y laisses-tu en paix ? Va chercher la gloire des combats et tous les plaisirs ; jouis de ton bonheur avec les Atrides ; laisse-moi ma misère et ma douleur. Pourquoi m'enlever ? je ne suis plus rien ; je suis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne saurois partir ; que mes cris et l'infection de ma plaie troubleroient les sacrifices ? O Ulysse, auteur de mes maux, que les Dieux puissent te... Mais les Dieux ne m'écoutent point ; au contraire, ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais ! O Dieux ! s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse ; alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlois ainsi, votre père tranquille me regardoit avec un air de compassion, comme un homme qui, loin d'être fâché, supporte et excuse le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois semblable à un rocher, qui sur le sommet d'une montagne se joue de la fureur des vents, et laisse épuiser leur rage, pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre père demeurant dans le silence, attendoit que ma colère fût épuisée ; car il savoit qu'il ne faut attaquer les passions des hommes, pour les réduire à la raison, que quand elles commencent à s'affoiblir par une espèce de lassitude. Ensuite, il me dit ces paroles : O Phylacte ! qu'avez-vous fait de votre raison et de votre courage ? Voici le moment de s'en servir. Si vous refusez de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous, adieu ; vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grèce et le destructeur de Troie. Demeurez à Lemnos ; ces armes que j'emporte me donneront une gloire qui vous étoit destinée. Néoptolème, partons : il est inutile de lui parler ; la compassion pour un seul homme ne doit pas nous faire abandonner le salut de la Grèce entière.

Alors je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits ; elle remplit les forêts de ses rugissemens ! O caverne , disois-je , jamais je ne te quitterai ; tu seras mon tombeau ! O séjour de ma douleur ! plus de nourriture , plus d'espérance ! Qui me donnera un glaive pour me percer ? O si les oiseaux de proie pouvoient m'enlever ! Je ne les percerai plus de mes flèches. O arc précieux ! arc consacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule ! s'il te reste encore quelque sentiment , n'es-tu pas indigné ? Cet arc n'est plus dans les mains de ton fidelle ami ; il est dans les mains impures et trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proie , bêtes farouches , ne fuyez plus cette caverne , mes mains n'ont plus de flèches. Misérable , je ne puis vous nuire , venez me dévorer , ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase !

Votre père ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader , jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes. Il fit signe à Néoptolème , qui me les rendit aussitôt. Alors je lui dis : Digne fils d'Achille , tu montres que tu l'es ; mais laisse-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une flèche contre votre père ; mais Néoptolème m'arrêta , en me disant : La colère vous trouble et vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulysse , il paroissoit aussi tranquille contre mes flèches que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité et de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu , dans ce premier transport , me servir de mes armes pour tuer celui qui me les avoit fait rendre. Mais comme mon ressentiment n'étoit pas encore apaisé , j'étois inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haïssois tant. Cependant Néoptolème me disoit : Sachez que le divin Hélénus , fils de Priam , étant sorti de la ville de Troie par l'ordre et par l'inspiration des Dieux , nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troie tombera ,

a-t-il dit ; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les flèches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il sera devant les murailles de Troie : les enfans d'Esculape (o) le guériront.

En ce moment je sentis mon cœur partagé ; j'étois touché de la naïveté de Néoptolème , et de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc. Mais je ne pouvois me résoudre à voir encore le jour : il falloit céder à Ulysse ; et une mauvaise honte me tenoit en suspens. Me verra-t-on , disois-je en moi-même , avec Ulysse et avec les Atrides ? Que croira-t-on de moi ?

Pendant que j'étois dans cette incertitude , tout-à-coup j'entends une voix plus qu'humaine : je vois Hercule dans un nuage éclatant ; il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes , son corps robuste et ses manières simples ; mais il avoit une hauteur et une majesté qui n'avoient jamais paru si grandes en lui , quand il domtoit les monstres. Il me dit : Tu entends , tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu sais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité. Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille , pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras : tu perceras de mes flèches Paris , auteur de tant de maux. Après la prise de Troie , tu enverras de riches dépouilles à Pœan , ton père , sur le mont Oeta : ces dépouilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire due à mes flèches. Et toi , ô fils d'Achille , je te déclare que tu ne peux vaincre sans Phyloctète , ni Phyloctète sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape à Troie pour guérir Phyloctète. Sur-tout , ô Grecs ! aimez et observez la religion ; le reste meurt , elle ne meurt jamais.

(o) Esculape , fils d'Apollon et de la Nymphé Coronis , étoit si savant en médecine , que les peuples en firent un Dieu. On l'adoroit sous la forme d'un serpent , particulièrement à Epidaure et à Pergame. M 6

Après avoir entendu ces paroles , je m'écriai : O heureux jour ! douce lumière , tu te montres enfin après tant d'années. Je t'obeis , je pars après avoir salué ces lieux. Adieu , cher antre. Adieu , Nymphes de ces prés humides ; je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu , rivages , où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu , promontoires , où Echo répéta tant de fois mes gémissemens. Adieu , douces fontaines qui me fûtes si amères. Adieu , ô terre de Lemnos ! laisse-moi partir heureusement , puisque je vais où m'appelle la volonté des Dieux et de mes amis.

Ainsi nous partîmes , nous arrivâmes au siège de Troie. Machaon et Podalire , par la divine science de leur père Esculape , me guérèrent , ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne souffre plus : j'ai retrouvé toute ma vigueur ; mais je suis un peu boiteux. Je fis tomber Paris comme un timide faon de biche , qu'un chasseur perce de ses traits. Bientôt Ilion fut réduite en cendres. Vous savez le reste. J'avois néanmoins encore je ne sais quelle aversion pour le sage Ulysse , par le souvenir de mes maux , et sa vertu ne pouvoit apaiser ce ressentiment ; mais la vue d'un fils qui lui ressemble , et que je ne puis m'empêcher d'aimer , m'attendrit le cœur pour le père même.

Pendant que Phyloctète avoit raconté ainsi ses aventures , Télémaque étoit demeuré comme suspendu et immobile : ses yeux étoient attachés sur ce grand homme qui parloit. Toutes les passions différentes qui avoient agité Hercule , Phyloctète , Ulysse , Néoptolème , paroissent tour-à-tour sur le visage naïf de Télémaque , à mesure qu'elles étoient représentées dans la suite de cette narration. Quelquefois il s'écrioit et interrompoit Phyloctète , sans y penser : quelquefois il paroissoit rêveur , comme un homme qui pense profondément à la suite des affaires. Quand Phyloctète dépeignoit l'embarras de Néop-

tolème qui ne savoit point dissimuler, Télémaque paroissoit dans le même embarras, et dans ce moment on l'auroit pris pour Néoptolème.

Cependant l'armée des alliés marchoit en bon ordre contre Adraste, roi des Dauniens, qui méprisoit les Dieux, et qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Télémaque trouva de grandes difficultés pour se ménager parmi tant de rois jaloux les uns des autres. Il falloit ne se rendre suspect à aucun, et se faire aimer de tous. (1) Son naturel étoit bon et sincère, mais peu caressant : il ne s'avisait guère de ce qui pouvoit faire plaisir aux autres : il n'étoit point attaché aux richesses ; mais il ne savoit point donner. Ainsi, avec un cœur noble, et porté au bien, il ne paroissoit ni obligeant, ni sensible à l'amitié, ni libéral, ni reconnoissant des soins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à distinguer le mérite. Il suivoit son goût sans réflexion. Sa mère Pénélope l'avoit nourri, malgré Mentor, dans une hauteur et dans une fierté qui ternissoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il se regardoit comme étant d'une autre nature que le reste des hommes. Les autres ne lui sembloient mis sur la terre par les Dieux que pour lui plaire, pour le servir, pour prévenir tous ses desirs, et pour rapporter tout à lui comme à une Divinité. Le bonheur de le servir étoit, selon lui, une assez haute récompense pour ceux qui le servoient. Il ne falloit jamais rien trouver d'impossible, quand il s'agissoit de le contenter, et les moindres retardemens irritoient son naturel ardent.

Ceux qui l'auroient vu ainsi dans son naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre chose que lui même ; qu'il n'étoit sensible qu'à sa gloire et à son plaisir. Mais cette indifférence pour les autres, et cette attention conti-

(1) *Son naturel, etc.* Tout ceci est un tableau achevé du naturel du roi dans sa jeunesse. Il n'y a pas un trait qui ne lui ressemble parfaitement. Les troubles même de sa minorité ne purent rien rabattre de sa fierté et de sa hauteur.

nuelle sur lui-même, ne venoient que du transport continuel où il étoit jeté par la violence de ses passions. Il avoit été flatté par sa mère dès le berceau, et il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naissent dans l'élévation. Les rigueurs de la fortune qu'il sentit dès sa première jeunesse, n'avoient pu modérer cette impétuosité et cette hauteur. Dépouvé de tout, abandonné, exposé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de sa fierté : elle se relevoit toujours comme la palme souple se relève sans cesse d'elle-même, quelque effort qu'on fasse pour l'abaisser.

Pendant que Télémaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroissent point, et ils diminuoient tous les jours. Semblable à un coursier fougueux qui bondit dans les vastes prairies, que ni les rochers escarpés, ni les précipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoît que la voix et la main d'un seul homme capable de le domter ; Télémaque, plein d'une noble ardeur, ne pouvoit être retenu que par le seul Mentor. Mais aussi un de ses regards l'arrêtoit tout-à-coup dans sa plus grande impétuosité : il entendoit d'abord ce que signifioit ce regard ; il rappeloit aussitôt dans son cœur tous les sentimens de vertu : la sagesse de Mentor rendoit en un moment son visage doux et serein. Neptune, quand il élève son trident, et qu'il menace les flots soulevés, n'apaise point plus soudainement les noirs tempêtes.

Quand Télémaque se trouva seul, toutes ses passions, suspendues comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leur cours : il ne put souffrir l'arrogance des Lacédémoniens et de Phalante qui étoit à leur tête. Cette colonie, qui étoit venue fonder Tarente, étoit composée de jeunes hommes nés pendant le siège de Troie, qui n'avoient eu aucune éducation. Leur naissance illégitime, le dérèglement de leurs mères, la licence dans laquelle ils avoient été élevés,

leur donnoient je ne sais quoi de farouche et de barbare. Ils ressembloient plutôt à une troupe de brigands qu'à une colonie grecque.

Phalante en toute occasion cherchoit à contredire Télémaque. Souvent il l'interrompoit dans les assemblées, méprisant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans expérience. Il en faisoit des railleries; le traitant de foible et d'efféminé; il faisoit remarquer aux chefs de l'armée ses moindres fautes; il tâchoit de semer par-tout la jalousie, et de rendre la fierté de Télémaque odieuse à tous les alliés.

Un jour Télémaque ayant fait sur les Dauniens quelques prisonniers, Phalante prétendit que ces captifs lui appartenoient, parce que c'étoit lui, disoit-il, qui, à la tête de ses Lacédémoniens, avoit défait cette troupe d'ennemis, et que Télémaque trouvant les Dauniens déjà vaincus et mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, et de les mener dans le camp. Télémaque soutenoit, au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, et qui avoit remporté la victoire sur les Dauniens. Ils allèrent tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des rois alliés. Télémaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante; ils se fussent battus sur-le-champ, si on ne les eût arrêtés.

Phalante avoit un frère nommé Hippias, célèbre dans toute l'armée par sa valeur, par sa force et par son adresse. Pollux (p), disoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux au ceste; Castor n'eût pu le surpasser pour conduire un cheval: il avoit presque la taille et la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit; car il étoit encore plus querelleur et plus brutal qu'il n'étoit fort et vaillant.

Hippias ayant vu avec quelle hauteur Téléma-

(p) Pollux, fils de Jupiter et de Leda, femme de Tindare, partagea l'immortalité avec Castor, étant alternativement une année dans le Ciel, et une année dans les Champs-Elysées.

que avoit menacé son frère, va à la hâte prendre les prisonniers pour les emmener à Tarante, sans attendre le jugement de l'assemblée. Télémaque, à qui on vint le dire en secret, sortit en frémissant de rage. Tel qu'un sanglier écumant qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé, on le voyoit errer dans le camp, cherchant des yeux son ennemi, et branlant le dard dont il vouloit le percer. Enfin, il le rencontre, et en le voyant, sa fureur redouble.

Ce n'étoit plus ce sage Télémaque instruit par Minerve sous la figure de Mentor; c'étoit un frénétique ou un lion furieux. Aussitôt il crie à Hippias : Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes ! Arrête, nous allons voir si tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarante : va, descends tout-à-l'heure sur les sombres rives du Styx. Il dit, et il lança son dard; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put mesurer son coup : le dard ne toucha point Hippias. Aussitôt Télémaque prend son épée, dont la garde étoit d'or, et que Laërte lui avoit donnée quand il partit d'Ithaque, comme un gage de sa tendresse. Laërte s'en étoit servi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, et elle avoit été teinte du sang de plusieurs fameux capitaines des Epirotes, dans une guerre où Laërte fut victorieux.

A peine Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hippias, qui vouloit profiter de l'avantage de sa force, se jeta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse. L'épée se rompt dans leurs mains; ils se saisissent et se serrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer : le feu brûle dans leurs yeux, ils se raccourcissent, ils s'allongent, ils se baissent, ils se relèvent, ils s'élancent, ils sont altérés de sang. Les voilà aux prises, pied contre pied, main contre main : ces deux corps entrelacés paroissent n'en faire qu'un. Mais Hippias, d'un âge plus avancé, sembloit devoir accabler Téléma-

que , dont la tendre jeunesse étoit moins nerveuse. Déjà Télémaque , hors d'haleine , sentoit ses genoux chanceler. Hippias le voyant ébranlé , redouble ses efforts. C'étoit fait du fils d'Ulysse : il alloit porter la peine de sa témérité et de son emportement , si Minerve , qui veilloit de loin sur lui , et qui ne le laissoit dans cette extrémité de péril que pour l'instruire , n'eût déterminé la victoire en sa faveur.

Elle ne quitta point le palais de Salento ; mais elle envoya Iris (q) , la prompte messagère des Dieux. Celle-ci volant d'une aile légère , fend les espaces immenses des airs , laissant après elle une longue trace de lumière que peignoit un nuage de mille diverses couleurs. Elle ne se reposa que sur les rivages de la mer où étoit campée l'armée innombrable des alliés. Elle voit de loin la querelle , l'ardeur et les efforts des deux combattans : elle frémit à la vue du danger où étoit le jeune Télémaque ; elle s'approche enveloppée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs subtiles. Dans le moment où Hippias sentant toute sa force , se crut victorieux , elle couvrit le jeune nourrisson de Minerve de l'égide que la sage Déesse lui avoit confiée. Aussitôt Télémaque , dont les forces étoient épuisées , commence à se ranimer. A mesure qu'il se ranime , Hippias se trouble ; il sent je ne sais quoi de divin qui l'étonne et qui l'accable. Télémaque le presse et l'attaque , tantôt dans une situation , tantôt dans une autre ; il l'ébranle , il ne lui laisse aucun moment pour se rassurer ; enfin , il le jette par terre et tombe sur lui. Un grand chêne du mont Ida , que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti , ne fait pas un plus horrible bruit en tombant : la terre en gémit ; tout ce qui l'environne en est ébranlé.

Cependant la sagesse étoit revenue avec la force au dedans de Télémaque. A peine Hippias

(q) Iris étoit fille de Thaumás et d'Electra , et messagère de Junon , qui étoit Déesse de la pluie.

que les troupes des Tarentins n'attaquassent les cent jeunes Crétois qui avoient suivi Télémaque dans cette guerre. Tout étoit dans le trouble par la faute du seul Télémaque ; et Télémaque, qui voyoit tant de maux présens et de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amère. Tous les princes étoient dans un extrême embarras : ils n'osoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Crétois de Télémaque et les Tarentins de Phalante ne combattissent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir au dedans du camp où ils étoient gardés de près. Nestor et Phylacte alloient et revenoient sans cesse, de la tente de Télémaque à celle de l'implacable Phalante qui ne respiroit que la vengeance. La douce éloquence de Nestor et l'autorité du grand Phylacte ne pouvoient modérer ce cœur farouche qui étoit encore sans cesse irrité par les discours pleins de rage de son frère Hippias. Télémaque étoit bien plus doux, mais il étoit abattu par une douleur que rien ne pouvoit consoler.

Pendant que les princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient consternées, tout le camp paroissoit comme une maison désolée qui vient de perdre un père de famille, l'appui de tous ses proches et la douce espérance de ses petits enfans.

Dans ce désordre et cette consternation de l'armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de hennissemens de chevaux, de cris d'hommes ; les uns vainqueurs et animés au carnage ; les autres, ou fuyans, ou mourans, ou blessés. Un tourbillon de poussière forme un épais nuage qui couvre le ciel, et qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la poussière se joint une fumée épaisse qui trouble l'air, et qui ôtoit la respiration. On entendoit un bruit sourd semblable à celui des tourbillons de flammes que le mont Etna vomit du fond de ses entrailles embrasées, lorsque Vulcain avec

ses Cyclopes y forgent des foudres pour le père des Dieux. L'épouvante saisit les cœurs.

Adraste vigilant et infatigable avoit surpris les alliés ; il leur avoit caché sa marche , et il étoit instruit de la leur. Il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne presque inaccessible , dont les alliés avoient saisi presque tous les passages. Tenant ces défilés , ils se croyoient en pleine sûreté , et prétendoient même pouvoir , par ces passages qu'ils occupoient , tomber sur l'ennemi derrière la montagne , quand quelques troupes qu'ils attendoient , leur seroient venues.

Adraste , qui répandoit l'argent à pleines mains pour savoir le secret de ses ennemis , avoit appris leur résolution ; car Nestor et Phylacte , ces deux capitaines , d'ailleurs si sages et si expérimentés , n'étoient pas assez secrets dans leurs entreprises. Nestor , dans le déclin de l'âge , se plaisoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque louange. Phylacte naturellement parloit moins , mais il étoit prompt ; pour peu qu'on excitât sa vivacité , on lui faisoit dire ce qu'il avoit résolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de son cœur pour en tirer les plus importans secrets. On n'avoit qu'à l'irriter ; alors fougueux et hors de lui-même , il éclatoit par des menaces ; il se vantoit d'avoir des moyens sûrs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ses moyens , il se hâtoit de les expliquer inconsidérément , et le secret le plus intime échappoit du fond de son cœur. Semblable à un vase précieux , mais fêlé , d'où s'écouloient toutes les liqueurs les plus délicieuses , le cœur de ce grand capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traîtres corrompus par l'argent d'Adraste , ne manquoient pas de se jouer de la foiblesse de ces deux rois. Ils flattoient sans cesse Nestor par de vaines louanges , ils lui rappeloient ses victoires passées , admiroient sa prévoyance , ne

se laissoient jamais de l'approuver. D'un autre côté, ils tendoient des pièges continuels à l'humeur impatiente de Phylacte; ils ne lui parloient que de difficultés, de contre-temps, de dangers, d'inconvéniens, de fautes irrémédiables. Aussitôt que ce naturel prompt étoit enflammé, sa sagesse l'abandonnoit, et il n'étoit plus le même homme.

Télémaque, malgré les défauts que nous avons vus, étoit bien plus prudent pour garder un secret. Il y étoit accoutumé par ses malheurs, et par la nécessité où il avoit été, dès son enfance, de se cacher aux amans de Pénélope. Il savoit taire un secret sans dire aucun mensonge; il n'avoit point même certain air réservé et mystérieux qu'ont d'ordinaire les gens secrets; il ne paroissoit point chargé du secret qu'il devoit garder: on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a son cœur sur ses lèvres. Mais en disant tout ce que l'on pouvoit dire sans conséquence, il savoit s'arrêter précisément et sans affectation, aux choses qui pouvoient donner quelque soupçon et entamer son secret. Par là son cœur étoit impénétrable et inaccessible; ses meilleurs amis même ne savoient que ce qu'il étoit utile de leur découvrir pour en tirer de sages conseils, et il n'y avoit que le seul Mentor pour lequel il n'avoit aucune réserve. Il se confioit à d'autres amis, mais à divers degrés, et à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié et leur sagesse.

Télémaque avoit souvent remarqué que les résolutions du conseil se répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Nestor et Phylacte: mais ces deux hommes si expérimentés ne firent pas assez d'attention à un avis si salutaire. La vieillesse n'a plus rien de souple: la longue habitude la tient comme enchaînée; elle n'a plus de ressource contre ses défauts. Semblable aux arbres, dont le tronc rude et noueux s'est durci par le nombre des années, et ne peut plus se

redresser , les hommes à un certain âge ne peuvent presque plus se plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux , et qui sont entrées jusques dans la moëlle de leurs os. Souvent ils les connoissent , mais trop tard ; ils gémissent en vain : la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope (r), nommé Eurymaque , flatteur insinuant , sachant s'accommoder à tous les goûts et à toutes les inclinations des princes ; inventif et industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre , rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on son avis ? il devinoit celui qui seroit le plus agréable. Il étoit plaisant , railleur contre les foibles , complaisant pour ceux qu'il craignoit , habile pour assaisonner une louange délicate , qui fût bien reçue des hommes les plus modestes. Il étoit grave avec les graves , enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée. Il ne lui coûtoit rien de prendre toutes sortes de formes. Les hommes sincères et vertueux , qui sont toujours les mêmes , et qui s'assujettissent aux règles de la vertu , ne sauroient jamais être aussi agréables aux princes , que ceux qui flattent leurs passions dominantes. Eurymaque savoit la guerre ; il étoit capable d'affaires ; c'étoit un aventurier qui s'étoit donné à Nestor , et qui avoit gagné sa confiance. Il tiroit du fond de son cœur , un peu vain et sensible aux louanges , tout ce qu'il en vouloit savoir.

Quoique Phyloctète ne se confiât point à lui , la colère et l'impatience faisoient en lui ce que la confiance faisoit dans Nestor. Eurymaque n'avoit qu'à le contredire ; en l'irritant , il découvroit tout. (2) Cet homme avoit reçu de grandes sommes d'Adraste pour lui mandortous

(r) Les Dolopes étoient des peuples de Thessalie , que Pelée , leur roi , envoya au siège de Troie , sous la conduite de Phénix.

(2) Cet homme avoit reçu de grandes sommes , etc. Louis

les desseins des alliés. Ce roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de transfuges qui devoient l'un après l'autre s'échapper du camp des alliés, et retourner au sien. A mesure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire s'avoir à Adraste, Eurymaque faisoit partir un de ces transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces transfuges ne portoient point de lettres. Si on les surprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurymaque suspect.

Cependant Adraste prévenoit toutes les entreprises des alliés. A peine une résolution étoit-elle prise dans le conseil, que les Dauniens faisoient précisément ce qui étoit nécessaire pour en empêcher le succès. Télémaque ne se lassoit point d'en chercher la cause, et d'exciter la défiance de Nestor, et de Phyloctète : mais son soin étoit inutile ; ils étoient aveuglés.

On avoit résolu dans le conseil d'attendre les troupes nombreuses qui devoient arriver, et on avoit fait avancer secrètement pendant la nuit cent vaisseaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte de la mer très-rude où elles devoient arriver, jusqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on se croyoit en sûreté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voisine, qui est une côte presque inaccessible de l'Apennin. L'armée étoit campée sur les bords du fleuve Galèse (s), assez près de la mer. Cette campagne délicieuse est abondante en pâturages et en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraste étoit derrière la montagne, et on comptoit qu'il ne pouvoit passer : mais comme il sut que les al-

XIV faisoit de même beaucoup de dépense, en espions, dont il étoit très-bien servi. Il en avoit dans toutes les cours et dans toutes les armées, et savoit par ce moyen tous les desseins des ennemis.

(s) Le Galèse est une rivière du royaume de Naples, qui a sa source près d'Orta en la terre d'Otrante, et qui, après avoir coulé vers le Couchant, entre dans le golfe de Tarente

liés

Nés étoient encore foibles, et qu'il leur venoit un grand secours : que les vaisseaux attendoient des troupes, qui devoient arriver ; et que l'armée étoit divisée par la querelle de Télémaque avec Phalante ; il se hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour et nuit sur le bord de la mer, et passa par des chemins qu'on avoit toujours cru absolument impraticables. Ainsi la hardiesse et le travail surmontent les plus grands obstacles ; ainsi il n'y a presque rien d'impossible à ceux qui savent oser et souffrir ; ainsi ceux qui s'endorment, comptant que les choses difficiles sont impossibles, méritent d'être surpris et accablés.

Adraste surprit au point du jour les cent vaisseaux qui appartenotent aux alliés. Comme ces vaisseaux étoient mal gardés, et qu'on ne se défioit de rien, il s'en saisit sans résistance, et s'en servit pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galèse ; puis il remonta très-prompement sur le bord du fleuve. Ceux qui étoient dans les postes avancés autour du camp vers la rivière, crurent que ces vaisseaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit : on poussa d'abord de grands cris de joie. Adraste et ses soldats descendirent avant qu'on pût les reconnoître. Ils tombent sur les alliés qui ne se défient de rien ; ils les trouvent dans un camp tout ouvert ; sans ordre, sans chef, sans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord, fut celui des Tarentins, où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrèrent avec tant de vigueur ; que cette jeunesse lacédémomienne étant surprise, ne put résister. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, et qu'ils s'embarrassent les uns les autres dans cette confusion, Adraste fait mettre le feu au camp. Aussitôt la flamme s'élève des pavillons, et monte jusqu'aux nues ; le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, et qui entraîne

par sa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moissons, les granges, les étables et les troupeaux. Le vent pousse impétueusement la flamme de pavillon en pavillon, et bientôt tout le camp est comme une vieille forêt, qu'une étincelle de feu a embrasée.

Phalante, qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remédier. Il comprend que toutes les troupes vont périr dans cet incendie, si on ne se hâte d'abandonner le camp : mais il comprend aussi combien le désordre de cette retraite est à craindre devant un ennemi victorieux. Il commence à faire sortir sa jeunesse lacédémonienne encore à demi-désarmée : mais Adraste ne les laisse point respirer. D'un côté une troupe d'archers adroits perce de flèches innombrables les soldats de Phalante ; de l'autre, des frondeurs jettent une grêle de grosses pierres. Adraste lui-même, l'épée à la main, marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrépides Dauniens, poursuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuient. Il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu ; il nage dans le sang ; il ne peut s'assouvir de carnage : les lions et les tigres n'égalent point sa furie, quand ils égorgent les bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent, et le courage les abandonne. La pâle Mort, conduite par une Furie infernale, dont la tête est hérissée de serpens, glace le sang de leurs veines ; leurs membres engourdis se roidissent, et leurs genoux chancelans leur ôtent même l'espérance de la fuite.

Phalante, à qui la honte et le désespoir donnent encore un reste de force et de vigueur, élève les mains et les yeux vers le ciel ; il voit tomber à ses pieds son frère Hippias sous les coups de la main foudroyante d'Adraste. Hippias, étendu par terre, se roule dans la poussière ; un sang noir et bouillonnant sort comme un ruisseau de la profonde blessure qui lui traverse le côté, ses yeux se ferment à la lumière, son âme furieuse s'enfuit avec tout son sang. Phalante lui-même, tout couvert du sang de

son frère, et ne pouvant le secourir, se voit enveloppé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverser; son bouclier est percé de mille traits, il est blessé en plusieurs endroits de son corps; il ne peut plus rallier ses troupes fugitives: les Dieux le voient, et ils n'en ont aucune pitié.

Jupiter, au milieu de toutes les Divinités célestes, regardoit du haut de l'Olympe ce carnage des alliés. En même temps il consultoit les immuables destinées, et voyoit tous les chefs dont la trame devoit ce jour-là être tranchée par le ciseau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir sur le visage de Jupiter, quelle seroit sa volonté. Mais le père des Dieux et des hommes leur dit d'une voix douce et majestueuse: Vous voyez en quelle extrémité sont réduits les alliés; vous voyez Adraste qui renverse tous ses ennemis; mais ce spectacle est bien trompeur; la gloire et la prospérité des méchants sont courtes; Adraste, impie et odieux par sa mauvaise foi, ne remportera point une entière victoire. Ce malheur n'arrive aux alliés que pour leur apprendre à se corriger, et à mieux garder le secret de leurs entreprises. Ici la sage Minerve prépare une nouvelle gloire à son jeune Télémaque, dont elle fait ses délices. Alors Jupiter cessa de parler. Tous les Dieux en silence continuoient à regarder le combat.

Cependant Nestor et Phylacte furent avertis qu'une partie du camp étoit déjà brûlée, que la flamme poussée par les vents, s'avançoit toujours, que leurs troupes étoient en désordre, et que Phalante ne pouvoit plus soutenir les efforts des ennemis. A peine ces funestes paroles frappent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, assemblent les capitaines, et ordonnent qu'on se hâte de sortir du camp pour éviter cet incendie.

Télémaque, qui étoit abattu et inconsolable, oublie sa douleur. Il prend ses armes, don précieux de la sage Minerve, qui paroissant sous la figure de Mentor, fit semblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente; mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du mont Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace, et brillantes comme les rayons du soleil. On y voyoit Neptune et Pallas qui disutoient entre eux à qui auroit la gloire de donner son nom à une ville naissante. Neptune de son trident frappoit la terre, et on en voyoit sortir un cheval fougueux : le feu sortoit de ses yeux et l'écume de sa bouche ; ses crins flottoient au gré du vent ; ses jambes souples et nerveuses se replioient avec vigueur et légèreté : il ne marchoit point, il sautoit à force de reins, mais avec tant de vitesse, qu'il ne laissoit aucune trace de ses pas : on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté, Minerve donnoit aux habitans de sa nouvelle ville, l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté. Le rameau auquel pendoit son fruit, représentoit la douce paix avec l'abondance, préférable aux troubles de la guerre, dont ce cheval étoit l'image. La Déesse demouroit victorieuse par ses dons simples et utiles, et la superbe Athènes portoit son nom.

L'on voyoit aussi Minerve assemblant autour d'elle tous les beaux-arts, qui étoient des enfans tendres et ailés. Ils se réfugioient autour d'elle, étant épouvantés des fureurs brutales de Mars qui ravage tout, comme les agneaux hélas se réfugient autour de leur mère, à la vue d'un loup affamé, qui, d'une gueule béante et enflammée, s'élance pour les dévorer. Minerve d'un visage dédaigneux et irrité, confondoit par l'excellence de ses ouvrages, la folle témérité d'Arachné (†) qui avoit osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries : on voyoit cette malheureuse, dont tous les membres exténués se défiguroient et se changeoient en araignée.

Auprès de cet endroit paroissoit encore Minerve qui, dans la guerre des Géans, servoit de conseil à Jupiter même, et soutenoit tous les autres Dieux étouffés. Elle étoit aussi représentée avec sa lance et son égide sur les bords du Zante (u) et du

(†) Arachné, fille d'Idomon du pays de Lydie, fut changée en araignée par Minerve, parce qu'elle croyoit mieux travailler en tapisserie que cette Déesse, à qui on en attribue l'invention.

(u) Le Zante, ou Scamandre, est une rivière de l'ancien royaume de Troie, qui tombe dans la mer Egée.

Simoïs (x), menant Ulysse par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, soutenant les efforts des plus vaillans capitaines troyens, et du redoutable Hector même; enân introduisant Ulysse dans cette fatale machine, qui devoit en une seule nuit renverser l'empire de Priam.

D'un autre côté, le bouclier représentoit Cérès dans les fertiles campagnes d'Enna, qui sont au milieu de la Sicile. On voyoit la Déesse qui rassembloit les peuples épars çà et là, cherchant leur nourriture par la chasse, ou cueillant les fruits sauvages qui tomboient des arbres. Elle monroit à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre, et de tirer de son sein fécond leur nourriture. Elle leur présentoit une charrue, et y faisoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charrue; puis on apercevoit les moissons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes: le moissonneur avec sa faux coupoit les doux fruits de la terre, et se payoit de toutes ses peines. Le fer, destiné ailleurs à tout détruire, ne paroissoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance et à faire naître tous les plaisirs. Les Nymphes couronnées de fleurs, dansoient ensemble dans une prairie, sur le bord d'une rivière auprès d'un bocage. Pan jouoit de la flûte, les Faunes et les Satyres solâtres sautoient dans un coin. Bacchus y paroissoit aussi couronné de lierre, appuyé d'une main sur son thyrsé, et tenant de l'autre une vigne ornée de pampres et de plusieurs grappes de raisin. C'étoit une beauté molle, avec je ne sais quoi de noble, de passionné et de languissant: il étoit tel qu'il parut à la malheureuse Ariane (y) lorsqu'il la trouva seule, abandonnée et abîmée dans la douleur sur un rivage inconnu. Enfin, on voyoit de toutes parts un peuple nombreux; des vieillards qui alloient porter dans les

(x) Le Simois est une rivière du même pays, qui se mêle avec le Scamandre, et qui tombe avec lui dans la mer Egée.

(y) Ariane, fille de Minos et de Pasiphée, donna à Thésée un fil pour se conduire dans le Labyrinthe sans s'égarer, et le suivit jusques dans l'île de Naxos, où cet ingrat l'abandonna à la merci des bêtes. Ce fut là où Bacchus la vit, et en fut charmé.

temples les prémices de leurs fruits ; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouses , lassés de travail de la journée ; les femmes alloient au devant d'eux , menant par la main leurs petits enfans qu'elles caressoient. On voyoit aussi des bergers qui paroissent chanter , et quelques-uns dansoient au son du chalumeau. Tout représentoit la paix , l'abondance et les délices : tout paroissoit riant et heureux. On voyoit même dans les pâturages les loups se jouer au milieu des moutons ; le lion et le tigre ayant quitté leur férocité , païssoient avec les tendres agneaux ; un petit berger les menoit ensemble sous sa houlette ; et cette aimable peinture rappeloit tous les charmes de l'âge d'or.

Télémaque , s'étant revêtu de ces armes divines , au lieu de prendre son bouclier ordinaire , prit la terrible égide que Minerve lui avoit envoyée , en la confiant à Iris , prompte messagère des Dieux. Iris lui avoit enlevé son bouclier sans qu'il s'en aperçût , et lui avoit donné en la place cette égide redoutable aux Dieux même.

En cet état , il court hors du camp pour en éviter les flammes : il appelle à lui d'une voix forte tous les chefs de l'armée , et cette voix ranime déjà tous les alliés éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toujours doux , toujours libre et tranquille , toujours appliqué à donner des ordres , comme pourroit faire un sage vieillard attentif à régler sa famille et à instruire ses enfans ; mais il est prompt et rapide dans l'exécution : semblable à un fleuve impétueux , qui non-seulement roule avec précipitation ses flots écumeux , mais qui entraîne encore dans sa course les plus pesans vaisseaux dont il est chargé.

Phylacte , Nestor , les chefs des Manduriens et des autres nations sentent dans le fils d'Ulysse je ne sais quelle autorité , à laquelle il faut que tous cèdent. L'expérience des vieillards leur manque , le conseil et la sagesse sont ôtés à tous les commandans , la jalousie même si naturelle aux hommes , s'éteint dans tous les cœurs ; tous se laissent , tous admirent

Télémaque, tous se rangent pour lui obéir, sans y faire de réflexion, et comme s'ils y eussent été accoutumés. Il s'avance et monte sur une colline, d'où il observe la disposition des ennemis : puis tout-à-coup il juge qu'il faut se hâter de les surprendre dans le désordre où ils se sont mis, en brûlant le camp des alliés. Il fait le tour en diligence, et tous les capitaines les plus expérimentés le suivent. Il attaque les Dauniens par derrière, dans un temps où ils croyoient l'armée des alliés enveloppée dans les flammes de l'embrasement. Cette surprise les trouble. Ils tombent sous la main de Télémaque, comme les feuilles dans les derniers jours de l'automne tombent des forêts, quand un fier aquilon ranimant l'hiver, fait gémir les troncs des vieux arbres, et en agite toutes les branches. La terre est couverte des hommes que Télémaque renverse. De son dard il perce le cœur d'Iphyclès, le plus jeune des enfans d'Adraste. Celui-ci osa se présenter contre lui au combat pour sauver la vie de son père qui pensa être surpris par Télémaque.

Le fils d'Ulysse et Iphyclès étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adresse et de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux chéris de leurs parens; mais Iphyclès étoit comme une fleur qui s'épanouit dans un champ, et qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moissonneur. Ensuite Télémaque renverse Euphorion, le plus célèbre de tous les Lydiens venus en Etrurie : enfin, son glaive perce Cléomènes, nouveau marié, qui avoit promis à son épouse de lui porter les riches dépouilles des ennemis, mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adraste frémit de rage en voyant la mort de son fils, celle de plusieurs capitaines, et la victoire qui échappe de ses mains. Phalante presque abattu à ses pieds, est comme une victime à demi-égorgée qui se dérobe au couteau sacré, et qui s'enfuit loin de l'autel. Il ne falloit plus à Adraste qu'un moment pour achever la perte du Lacédémonien.

Phalante, noyé dans son sang et dans celui des

soldats qui combattent avec lui, entendit les cris de Télémaque, qui s'avance pour le secourir. En ce moment la vie lui est rendue, un nuage qui couvroit déjà ses yeux, se dissipe. Les Dauniens sentant cette attaque imprévue, abandonnent Phalante, pour aller repousser un plus dangereux ennemi. Adraste est tel qu'un tigre, à qui des bergers assemblés arrachent la proie qu'il étoit prêt à dévorer. Télémaque le cherche dans la mêlée, et veut finir tout-à-coup la guerre en délivrant les alliés de leur implacable ennemi. Mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulysse une victoire si prompte et si facile. Minerve même vouloit qu'il eût à souffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouverner les hommes.

L'impie Adraste fut donc conservé par le père des Dieux, afin que Télémaque eût le temps d'acquiescer plus de gloire et plus de vertu. Un nuage épais que Jupiter assembla dans les airs, sauva les Dauniens : un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux. On auroit cru que les voûtes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouter sur les têtes des foibles mortels ; les éclairs lendoient la nue de l'un à l'autre pôle ; et dans le moment où ils éblouissoient les yeux par leurs feux perçans, on retomboit dans les affreuses ténèbres de la nuit. Une pluie abondante, qui tomba dans l'instant, servit encore à séparer les deux armées.

Adraste profita du secours des Dieux, sans être touché de leur pouvoir, et mérita par cette ingratitude d'être réservé à une plus cruelle vengeance. Il se hâta de faire passer ses troupes entre le camp à demi-brûlé, et un marais qui s'étendoit jusqu'à la rivière : il le fit avec tant d'industrie et de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de ressources et de présence d'esprit. Les alliés animés par Télémaque, vouloient le poursuivre ; mais à la faveur de cet orage, il leur échappa, comme un oiseau d'une aile légère échappe aux filets des chasseurs.

Les alliés ne songèrent plus qu'à rentrer dans leur camp, et à réparer leurs pertes. En y rentrant,

ils virent ce que la guerre a de plus lamentable : les malades et les blessés manquant de force pour se traîner hors des tentes , n'avoient pu se garantir du feu : ils paroisoient à demi-brûlés , poussant vers le Ciel , d'une voix plaintive et mourante , des cris douloureux. Le cœur de Télémaque en fut percé : il ne put retenir ses larmes ; il détourna plusieurs fois ses yeux , étant saisi d'horreur et de compassion : il ne pouvoit voir sans frémir , ces corps encore vivans et dévoués à une longue et cruelle mort ; ils paroisoient semblables à la chair des victimes qu'on a brûlées sur les autels , et dont l'odeur se répand de tous côtés.

Hélas ! s'écrioit Télémaque , voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle ! Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels ! Ils ont si peu de jours à vivre sur la terre ; ces jours sont si misérables ! Pourquoi précipiter une mort déjà si prochaine ? Pourquoi ajouter tant de désolations affreuses à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie si courte ? Les hommes sont tous frères , et ils s'entre-déchirent ; les bêtes farouches sont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions , ni les tigres aux tigres ; ils n'attaquent que les animaux d'espèce différente : l'homme seul , malgré sa raison , fait ce que les animaux sans raison ne firent jamais. Mais encore pourquoi ces guerres ? N'y a-t-il pas assez de terre dans l'univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver ? Combien y a-t-il de terres désertes ? Le genre humain ne sauroit les remplir. Quoi donc ! (3) une fausse gloire , un vain titre de conquérant , qu'un prince veut acquérir , allume la guerre dans des pays immenses ! Ainsi un seul homme , donné au monde par la colère des Dieux ,

(3) *Une fausse gloire , un vain titre de conquérant , etc.* Ce paragraphe renferme une triste peinture des maux dont Louis XIV a été la cause par les guerres cruelles que son ambition a allumées dans toute l'Europe. L'auteur répète souvent le mot de gloire , parce qu'en effet ce monarque n'a presque jamais allégué d'autre motif dans les guerres qu'il a déclarées à ses voisins.

en sacrifice brutalement tant d'autres à sa vanité. Il faut que tout périsse , que tout nage dans le sang , que tout soit dévoré par les flammes ; que tout ce qui échappe au fer et au feu , ne puisse échapper à la main encore plus cruelle , afin que cet homme qui se joue de la nature humaine entière , trouve dans cette destruction générale son plaisir et sa gloire. Quelle gloire monstrueuse ! Peut-on trop abhorrer et trop mépriser des hommes qui ont tellement oublié l'humanité ?

Non , non : bien loin d'être des demi-Dieux , ce ne sont pas même des hommes ; ils doivent être même en exécration dans tous les siècles dont ils ont cru être admirés. Oh ! que les rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent ! Elles doivent être justes : ce n'est pas assez , il faut qu'elles soient nécessaires pour le bien public. Le sang du peuple ne doit être versé que pour sauver ce même peuple dans les besoins extrêmes. Mais les conseils flatteurs , les fausses idées de gloire , les vaines jalousies , l'injuste avidité qui se couvre de beaux prétextes , enfin les engagemens insensés , entraînent presque toujours les rois dans des guerres qui les rendent malheureux , où ils hasardent tout sans nécessité , et où ils font autant de mal à leurs sujets qu'à leurs ennemis. Ainsi raisoûnoit Télémaque.

Mais il ne se contentoit pas de déplorer les maux de la guerre ; il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes secourir lui-même les malades et les mourans ; il leur donnoit de l'argent et des remèdes ; il les consoloit et les encourageoit par des discours pleins d'amitié , et envoyoit visiter ceux qu'il ne pouvoit visiter lui-même.

Parmi les Crétois qui étoient avec lui , il y avoit deux vieillards , dont l'un se nommoit Trauamphile , et l'autre Nosophuge. Trauamphile avoit été au siège de Troie avec Idonénée , et avoit appris des enfans d'Esculape l'art divin de guérir les plaies. Il répandoit dans les blessures les plus profondes et les plus envenimées , une liqueur odoriférante qui conser-

moit les chairs mortes et corrompues, sans avoir besoin de faire aucune incision, et qui formoit promptement de nouvelles chairs plus saines et plus belles que les premières.

Pour Nosophuge, il n'avoit jamais vu les enfans d'Esculape; mais il avoit eu, par le moyen de Mé-
rion (7), un livre sacré et mystérieux qu'Esculape avoit donné à ses enfans. D'ailleurs, Nosophuge étoit ami des Dieux; il avoit composé des hymnes en l'honneur des enfans de Latone (a); il offroit tous les jours le sacrifice d'une brebis blanche et sans tache à Apollon, par lequel il étoit souvent inspiré.

A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoissoit à ses yeux, à la couleur de son teint, à la conformation de son corps et à sa respiration, la cause de sa maladie. Tantôt il donnoit des remèdes qui faisoient suer, et il montrait par le succès des sueurs, combien la transpiration facilite ou diminue, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps; tantôt il donnoit pour les maux de langueur, certains breuvages qui fortifioient peu à peu les parties nobles, et qui rajeunissoient les hommes en adoucisant leur sang. Mais il assuroit que c'étoit faute de vertu et de courage, que les hommes avoient si souvent besoin de la médecine.

C'est une honte, disoit-il, pour les hommes, qu'ils aient tant de maladies; car les bonnes mœurs produisent la santé. Leur intempérance, disoit-il encore, change en poisons mortels les alimens destinés à conserver la vie. Les plaisirs pris sans modération, abrègent plus les jours des hommes, que les remèdes ne peuvent les prolonger. Les pauvres sont moins souvent malades, faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flattent trop le goût, et qui font manger au delà du besoin, empoisonnent au lieu de nourrir.

(7) Mé-
rion étoit le conducteur du char d'Idoménée et le chef de l'armée navale qu'il mena au siège de Troie; c'étoit un capitaine très-brave et très-expérimenté.

(a.) Latone étoit fille de Coeus: elle eut de Jupiter Apollon et Diane dans l'île d'Astérie.

Les remèdes sont eux-mêmes de véritables maux qui ruinent la nature, et dont il ne faut se servir que dans les pressans besoins. Le grand remède, qui est toujours innocent et toujours d'un usage utile, c'est la sobriété, c'est la tempérance dans tous les plaisirs, c'est la tranquillité de l'esprit, c'est l'exercice du corps. Par là on fait un sang doux et tempéré, et on dissipe toutes les humeurs superflues. Ainsi le sage Nosophuge étoit moins admirable par ses remèdes, que par le régime qu'il conseilloit pour prévenir les maux, et pour rendre les remèdes inutiles.

Ces deux hommes furent envoyés par Télémaque, pour visiter tous les malades de l'armée; ils en guérirent beaucoup par leurs remèdes, mais ils en guérirent bien davantage par le soin qu'ils prirent pour les faire servir à propos; car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un régime de sobriété exacte dans leur convalescence.

Tous les soldats touchés de ses secours rendoient grâces aux Dieux d'avoir envoyé Télémaque dans l'armée des alliés. Ce n'est pas un homme, disoient-ils, c'est sans doute quelque Divinité bienfaisante sous une figure humaine. Du moins, si c'est un homme, il ressemble moins au reste des hommes qu'aux Dieux; il n'est sur la terre que pour faire du bien; il est encore plus aimable par sa douceur et par sa bonté que par sa valeur. O! si nous pouvions l'avoir pour roi! mais les Dieux le réservent pour quelque peuple plus heureux qu'ils chérissent, et chez lequel ils veulent renouveler l'âge d'or.

Télémaque, pendant qu'il (4) alloit la nuit visiter les quartiers du camp par précaution contre les

(4) *Alloit la nuit visiter les quartiers, etc.* Le duc de Savoie a fait la même chose plus d'une fois: il alloit aussi *procurato* dans les cafés et autres lieux publics de Turin, pour entendre ce qu'on y disoit de lui, avec cette différence qu'il y entendoit souvent autre chose que des louanges. Mais on ne dit pas qu'il ait jamais fait punir personne pour cela.

ruses d'Adraste, entendoit ces louanges qui n'étoient point suspectes de flatterie comme celles que les flatteurs donnent souvent en face aux princes, supposant qu'il n'ont ni modestie, ni délicatesse, et qu'il n'y a qu'à les louer sans mesure, pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulysée ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai : il ne pouvoit souffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en secret loin de lui, et qu'il avoit véritablement méritées. Son cœur n'étoit pas insensible à celles-là ; il sentoit ce plaisir si doux et si pur, que les Dieux ont attaché à la seule vertu, et que les méchans, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir ni croire : mais il ne s'abandonnoit point à ce plaisir ; aussitôt revenoit en foule dans son esprit toutes les fautes qu'il avoit faites : il n'oublioit point sa hauteur naturelle, et son indifférence pour les hommes ; il avoit une honte secrète d'être né si dur, et de paroître si humain. Il renvoyoit à la sage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit, et qu'il ne croyoit pas mériter.

C'est vous, disoit-il, ô grande Déesse ! qui m'avez donné Mentor pour m'instruire, et pour corriger mon mauvais naturel ; c'est vous qui me donnez la sagesse de profiter de mes fautes pour me délier de moi-même ; c'est vous qui retenez mes passions impétueuses ; c'est vous qui me faites sentir le plaisir de soulager les malheureux : sans vous je serois haï, et digne de l'être ; sans vous je ferois des fautes irréparables ; je serois comme un enfant qui, ne sentant pas sa foiblesse, quitte sa mère, et tombe dès le premier pas.

Nestor et Phylactète étoient étonnés de voir Télémaque devenu si doux, si attentif à obliger les hommes, si officieux, si secourable, si ingénieux pour prévenir tous les besoins ; ils ne savoyent que croire ; ils ne reconnoissoient plus en lui le même homme. Ce qui les surprit davantage, fut le soin qu'il prit des funérailles d'Hippias : alla lui-même reliser son corps saignant et défiguré.

guré, de l'endroit où il étoit caché sous un monceau de corps morts ; il versa sur lui des larmes pieuses. Il dit : O grande ombre ! tu le sais maintenant combien j'ai estimé ta valeur. Il est vrai que ta fierté m'avoit irrité ; mais tes défauts venoient d'une jeunesse ardente. Je sais combien cet âge a besoin qu'on lui pardonne. Nous eussions dans la suite été sincèrement unis : j'avois tort de mon côté. O Dieu ! pourquoi me le ravir avant que j'aie pu le forcer de m'aimer ?

Ensuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriferantes ; puis on prépara par son ordre un bûcher. Les grands pins gémissant sous les coups des haches, tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfans de la terre, qui sembloient menacer le ciel ; les hauts peupliers ; les ormeaux dont les têtes sont si vertes et si ornées d'un épais feuillage ; les hêtres qui sont l'honneur des forêts, viennent tomber sur le bord du fleuve Galèse. Là s'élève, avec ordre, un bûcher qui ressemble à un bâtiment régulier ; la flamme commence à paroître, un tourbillon de fumée monte jusqu'au ciel.

Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent et lugubre, tenant leurs piques renversées et leurs yeux baissés : la douleur amère est peinte sur ces visages farouches, et les larmes coulent abondamment. Puis on voyoit venir Phérocide, vieillard moins abattu par le nombre des années, que par la douleur de survivre à Hippas, qu'il avoit élevé depuis son enfance. Il levoit vers le ciel ses mains et ses yeux noyés de larmes. Depuis la mort d'Hippas, il se refusoit toute nourriture : le doux sommeil n'avoit pu appesantir ses paupières, ni suspendre un moment sa cuisante peine ; il marchoit d'un pas tremblant, suivant la foule, et ne sachant où il alloit. Nulle parole ne sortoit de sa bouche, car son cœur étoit trop serré : c'étoit un silence de désespoir et d'abattement. Mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout-à-coup furieux, et il s'écria : O Hippas ! Hippas ! je ne te verrai

plus. Hippias n'est plus, et je vis encore ! ô mon cher Hippias ! C'est moi cruel, moi impitoyable, qui t'ai appris à mépriser la mort ! Je croyois que tes mains sermeroient mes yeux, et que tu recueillerois mon dernier soupir. O Dieux cruels ! vous prolongez ma vie pour ne faire voir la fin de celle d'Hippias ! O cher enfant que j'ai nourri et qui m'as coûté tant de soins, je ne te verrai plus ! mais je verrai ta mère qui mourra de tristesse en me reprochant ta mort ; je verrai ta jeune épouse frappant sa poitrine, arrachant ses cheveux, et j'en serai cause ! O chère ombre ! appelle-moi sur les rives du Styx ; la lumière m'est odieuse : c'est toi seul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias ! Hippias ! ô mon cher Hippias ! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Pendant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu, qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or et d'argent. La mort, qui avoit éteint ses yeux, n'avoit pu effacer toute sa beauté, et les grâces étoient encore à demi-peintes sur son visage pâle. On voyoit flotter autour de son cou plus blanc que la neige, mais penché sur l'épaule, ses longs cheveux noirs plus beaux que ceux d'Atys (b) ou de Ganyméde, qui alloient être réduits en cendres. On remarquoit dans le côté la blessure profonde par où tout son sang s'étoit écoulé, et qui l'avoit fait descendre dans le royaume sombre de Pluton.

Télémaque triste et abattu suivoit de près le corps, et lui jetoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le fils d'Ulysse ne put voir la flamme pénétrer les étoffes qui enveloppoient le corps, sans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias ! car je n'ose te nommer mon ami. Apaise-toi, ô ombre ! qui as mérité tant de gloire. Si je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur.

(b) Atys étoit un jeune homme de Phrygie, fort aimé de Cybèle, et qui présidoit aux sacrifices de cette Déesse, à condition de garder sa chasteté ; mais ayant violé son vœu, il s'emporta de fureur contre lui-même, et se fit tuer. Cybèle le changea ensuite en pin.

Tu es délivré des misères où nous sommes encore, et tu en es sorti par le chemin le plus glorieux. Hélas ! que je serois heureux de finir de même ! Que le Styx n'arrête point ton ombre ; que les Champs-Elysées lui soient ouverts ; que la Renommée conserve ton nom dans tous les siècles, et que tes cendres reposent en paix.

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de soupirs, que toute l'armée poussa un cri. On s'attendrissoit sur Hippias, dont on racontoit les grandes actions ; et la douleur de sa mort rappelant toutes ses bonnes qualités, faisoit oublier les défauts qu'une jeunesse impétueuse et une mauvaise éducation lui avoient donnés : mais on étoit encore plus touché des sentimens tendres de Télémaque. Est-ce donc là, disoit-on, ce jeune Grec si fier, si hautain, si dédaigneux, si intraitable ? Le voilà devenu doux, humain, tendre. Sans doute Minerve, qui a tant aimé son père, l'aime aussi : sans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puissent faire aux hommes, en lui donnant avec la sagesse un cœur sensible à l'amitié.

Le corps étoit déjà consumé par les flammes. Télémaque lui-même arrosa de liqueurs parfumées ses cendres encore fumantes ; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, et il porta cette urne à Phalante. Celui-ci étoit étendu, percé de diverses blessures, et dans son extrême faiblesse il entrevoyoit de près les portes sombres des Enfers.

Déjà Traumasphile et Nosophuge envoyés par le fils d'Ulysse, lui avoient donné tous les secours de leur art : ils rappeloient peu à peu son ame prête à s'envoler ; de nouveaux esprits le ranimoient insensiblement ; une force douce et pénétrante, un baume de vie s'insinuoit de veine en veine jusqu'au fond de son cœur : une chaleur agréable le doroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment la défaillance cessant, la douleur succéda : il commença à sentir la perte de son frère, qu'il n'avoit point été jusqu'alors en état de sentir. Hélas ! disoit-il, pourquoi prend-on de si grands soins de

me faire vivre ? Ne vaudroit-il pas mieux mourir et suivre mon cher Hippias ? Je l'ai vu périr tout auprès de moi. O Hippias ! la douceur de ma vie, mon frère, mon cher frère, tu n'es plus ! Je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embrasser, ni te dire mes peines, ni te consoler dans les tiennes ! O Dieux ennemis des hommes ! il n'y a plus d'Hippias pour moi ! Est-il possible ! mais n'est-ce point un songe ? Non, il n'est que trop vrai. O Hippias ! je t'ai perdu, je t'ai vu mourir ; et il faut que je vive encore autant qu'il sera nécessaire pour te venger : je veux immoler à tes mânes le cruel Adrasio teint de ton sang.

Pendant que Phalante parloit ainsi, les deux hommes divins tâchoient d'apaiser sa douleur, de peur qu'elle n'augmentât ses maux, et n'empêchât l'effet des remèdes. Tout-à-coup il aperçut Télémaque qui se présenteoit à lui. D'abord son cœur fut combattu par deux passions contraires : il conservoit un ressentiment de tout ce qui s'étoit passé entre Télémaque et Hippias ; la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce ressentiment encore plus vif. D'un autre côté, il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conservation de sa vie à Télémaque, qui l'avoit tiré sanglant et à demi-mort des mains d'Adraste. Mais quand il vit l'urne d'or où étoient renfermées les cendres si chères de son frère Hippias, il versa un torrent de larmes ; il embrassa d'abord Télémaque sans pouvoir lui parler, et lui dit enfin d'une voix languissante et entrecoupée de sanglots :

Digne fils d'Ulysse, votre vertu me force à vous aimer. Je vous dois ce reste de vie qui va s'éteindre, mais je vous dois quelque chose qui m'est bien plus cher : sans vous, le corps de mon frère auroit été la proie des vautours ; sans vous, son ombre privée de la sépulture, seroit malheureusement errante sur les rives du Styx, toujours repoussée par l'impitoyable Caron (c). Faut-il que je doive

(c) Caron ; fils d'Erebus et de la Nuit, bachelier de l'Enfer qui passe les âmes dans sa barque sur le fleuve du Styx et les autres fleuves de l'Enfer.

tant à un homme que j'ai tant haï ? O Dieux ! récompensez-le , et délivrez-moi d'une vie si malheureuse ! Pour vous , ô Télémaque , rendez-moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frère , afin que rien ne manque à votre gloire.

A ces paroles , Phalante demeura épuisé et abattu d'un excès de douleur. Télémaque se tint auprès de lui sans oser lui parler , et attendant qu'il reprît ses forces. Bientôt Phalante , revenant de cette défaillance , prit l'urne des mains de Télémaque , la baisa plusieurs fois , l'arrosa de ses larmes , et dit : O chères ! ô précieuses cendres ! quand est-ce que les miennes seront renfermées avec vous dans cette même urne ? O ombre d'Hippias ! je te suis dans les Enfers ; Télémaque nous vengera tous deux.

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour , par les soins des deux hommes qui avoient la science d'Esculape. Télémaque étoit sans cesse avec eux auprès du malade , pour les rendre plus attentifs à avancer sa guérison ; et toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il secouroit son plus grand ennemi , que la valeur et la sagesse qu'il avoit montrées en sauvant dans la bataille l'armée des alliés. En même temps Télémaque se monroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre : il dormoit peu , et son sommeil étoit souvent interrompu , ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit comme du jour , ou par la visite de tous les quartiers du camp , qu'il ne faisoit jamais deux fois de suite aux mêmes heures , pour mieux surprendre ceux qui n'étoient pas assez vigilans : il revenoit souvent dans sa tente couvert de sueur et de poussière. Sa nourriture étoit simple ; il vivoit comme les soldats , pour leur donner l'exemple de la sobriété et de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement , il jugea à propos d'arrêter les murmures des soldats , en souffrant lui-même volontairement les mêmes incommodités qu'eux. Son corps , loin de s'affoiblir dans une vie si pénible , se fortifioit et s'endurcissoit chaque jour : il commençoit à n'avoir plus

ces grâces si tendres, qui sont comme la fleur de la première jeunesse : son teint devenoit plus brun et moins délicat, ses membres moins mous et plus nerveux (5).

Cependant Adraste, dont les troupes avoient été considérablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derrière la montagne d'Aulon (d), pour attendre divers secours, et pour tâcher de surprendre encore une fois ses ennemis. Semblable à un lion affamé, qui ayant été repoussé d'une bergerie, s'en retourne dans les sombres forêts, et rentre dans sa caverne, où il aiguise ses dents et ses griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux.

(5) Toute cette peinture, du soin que Télémaque prenoit des soldats, de son attention à les soulager dans leurs besoins, de sa vigilance à les tenir dans une exacte discipline, de sa tendresse à partager toutes leurs incommodités, est un tableau du vicomte de Turenne, qui étoit appelé le père des soldats, et qui leur distribuoit le pain de sa table, plutôt que de leur voir souffrir la faim.

(d) Aulon; aujourd'hui Caulo, est une montagne de la Calabre ultérieure, vers le Cap de Stilo, sur laquelle est une ville du même nom, autrefois épiscopale et suffragante de Reggio.

Fin du septième Livre.

LIVRE VIII.

SOMMAIRE.

TÉLÉMAQUE, persuadé par divers songes que son père Ulysse n'est plus sur la terre, exécute son dessein de l'aller chercher dans les Enfers; il se dérobe du camp, étant suivi de deux Crétois, jusqu'à un temple près de la fameuse caverne d'Achéronia; il s'y enfonce au travers des ténèbres, arrive au bord du Styx, et Caron le reçoit dans sa barque; il va se présenter devant Pluton qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher son père; il traverse le Tartare où il voit les tourmens que souffrent les ingrats, les parjures, les impies, les hypocrites, et sur-tout les mauvais rois; il entre dans les Champs-Elysées, où il est reconnu par Arcésius, son bisaïeul, qui l'assure qu'Ulysse est vivant, qu'il le reverra à Ithaque, et qu'il y régnera après lui. Arcésius lui peint la félicité dont jouissent les hommes justes, sur-tout les bons rois, qui pendant leur vie ont servi les Dieux, et fait le bonheur des peuples qu'ils ont gouverné; il lui fait remarquer que les héros, qui ont seulement excellé dans l'art de faire la guerre, sont beaucoup moins heureux; il les lui montre dans un lieu séparé; il donne des instructions à Télémaque; puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des alliés.

TÉLÉMAQUE, ayant pris soin de mettre une exacte discipline dans tout le camp, ne songe plus qu'à exécuter un dessein qu'il avoit conçu, et qu'il cacha à tous les chefs de l'armée. Il y avoit déjà long-temps qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des songes qui lui représentoient son père Ulysse. Cette chère image revenoit toujours sur la

fin de la nuit, avant que l'aurore vint chasser du ciel, par ses feux naissans, les inconstantes étoiles, et de dessus la terre le doux sommeil suivi des songes voltigeans. Tantôt il croyoit voir Ulysse nu dans une île fortunée, sur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, et environné de Nymphes qui lui jetoient des habits pour se couvrir : tantôt il croyoit l'entendre parler dans un palais tout éclatant d'or et d'ivoire, où des hommes couronnés de fleurs, l'écoutoient avec plaisir et admiration. Souvent Ulysse lui apparoissoit tout-à-coup dans des festins où la joie étoit parmi les délices, et où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon et que les voix de toutes les Muses.

Télémaque en s'éveillant, s'attristoit de ces songes si agréables. O mon père ! ô mon cher père Ulysse ! s'écrioit-il, les songes les plus affreux me seroient plus doux ! Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déjà descendu dans le séjour des âmes bienheureuses, que les Dieux récompensent de leur vertu par une éternelle tranquillité. Je crois voir les Champs-Elysées. O qu'il est cruel de n'espérer plus ! Quoi donc, ô mon cher père ! je ne vous verrai jamais ! jamais je n'embrasserai celui qui m'aimoit tant, et que je cherche avec tant de peine ! jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où sortoit la sagesse ! jamais je ne baisera ces mains, ces chères mains, ces mains victorieuses qui ont abattu tant d'ennemis ! elles ne puniront point les insensés amans de Pénélope, et Ithaque ne se relèvera jamais de sa ruine !

O Dieux ennemis de mon père ! vous m'envoyez ces songes funestes pour arracher toute espérance de mon cœur : c'est m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je, hélas ! je ne suis que trop certain que mon père n'est plus. Je vais chercher son ombre jusques dans les Enfers. Thésée (a) y est bien descendu ; Tho-

(a) Thésée, fils d'Égée, roi d'Athènes, descendit aux Enfers avec Pirithoüs, pour enlever Proserpine. Il y fut en

sée, cet impie, qui vouloit outrager les Divinités infernales: et moi, j'y vais conduit par la piété. Hercule y descendit. Je ne suis pas Hercule; mais il est beau d'oser l'imiter. Orphée (b) a bien touché par le récit de ses malheurs le cœur de ce Dieu qu'on dépeint comme inexorable: il obtint de lui qu'Eurydice retourneroit parmi les vivans. Je suis plus digne de compassion qu'Orphée; car ma perte est plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille semblable à tant d'autres, avec le sage Ulysse admiré de toute la Grèce? Allons, mourons, s'il le faut: pourquoi craindre la mort, quand on souffre tant dans la vie? O Pluton! ô Proserpine! j'éprouverai bientôt si vous êtes aussi impitoyables qu'on le dit. O mon père! après avoir parcouru en vain les terres et les mers pour vous trouver, je vais voir si vous n'êtes point dans les sombres demeures des morts. Si les Dieux me refusent de vous posséder sur la terre, et de jouir de la lumière du soleil, peut-être ne me refuseront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le royaume de la Nuit.

En disant ces paroles, Télémaque arrosoit son lit de ses larmes. Aussitôt il se levoit, et cherchoit par la lumière à soulager la douleur cuisante que ses songes lui avoient causée; mais c'étoit une flèche qui avoit percé son cœur, et qu'il portoit par-tout avec lui. Dans cette peine il entreprit de descendre aux Enfers par un lieu célèbre, qui n'étoit pas éloigné du camp. On l'appeloit *Achérontia* (c), à cause qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuse de laquelle on descendoit sur les rives de l'Achéron, par lequel les Dieux même craignent de jurer. Chaîné par l'ordre de Pluton, jusqu'à ce qu'Hercule le vint délivrer.

(b) Orphée descendit aux Enfers pour enlever sa femme Eurydice: il l'en auroit retirée, s'il ne l'eût regardée trop tôt, contre le commandement de Proserpine.

(c) *Achérontis* étoit une ville de la Pouille, située sur une montagne à l'extrémité de l'Italie. Au pied de cette montagne est une caverne où le fleuve Achéron se précipite avec tant d'impétuosité, que les poètes ont appelé ce lieu une entrée de l'Enfer. C'est par là qu'Hercule y descendit, et qu'il en tira le Cerbère.

La ville étoit sur un rocher, posée comme un nid sur le haut d'un arbre. Au pied de ce rocher on trouvoit la caverne de laquelle les timides mortels n'osoient approcher. Les bergers avoient soin d'en détourner leurs troupeaux. La vapeur soufrée du marais stygien, qui s'exhaloit sans cesse par cette ouverture, empestoit l'air. Tout autour il ne croissoit ni herbes ni fleurs ; on n'y sentoit jamais les doux zéphirs, ni les grâces naissantes du printemps, ni les riches dons de l'automne : la terre aride y languissoit ; on y voyoit seulement quelques arbustes dépouillés et quelques cyprès funestes. Au loin même, tout à l'entour, Cérés refusoit aux laboureurs ses moissons dorées. Bacchus sembloit en vain y promettre ses doux fruits : les grappes de raisin se desséchoient au lieu de mûrir. Les Naiades tristes ne faisoient point couler une onde pure : leurs flots étoient toujours amers et troubles. Les oiseaux ne chantoient jamais dans cette terre hérissée de ronces et d'épines, et n'y trouvoient aucun bocage pour se retirer : ils alloient chanter leurs amours sous un ciel plus doux. Là on n'entendoit que le croassement des corbeaux et la voix lugubre des hiboux. L'herbe même y étoit amère, et les troupeaux qui la paissoient, ne sentoient point la douce joie qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la génisse, et le berger tout abattu oublioit sa musette et sa flûte.

De cette caverne sortoit de temps en temps une fumée noire et épaisse, qui faisoit une espèce de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoubloient alors leurs sacrifices pour apaiser les Divinités infernales ; mais souvent les hommes à la fleur de leur âge et dès leur plus tendre jeunesse, étoient les seules victimes que ces Divinités cruelles prenoient plaisir à immoler par une funeste contagion.

C'est là que Télémaque résolut de chercher le chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve qui veilloit sans cesse sur lui, et qui le couvroit de son égide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupi-

ter même, à la prière de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui descend chaque jour aux Enfers pour livrer à Caron un certain nombre de mois, de dire au roi des ombres qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son empire.

Télémaque se dérobe du camp pendant la nuit ; il marche à la clarté de la lune, et d'invoque cette puissante Divinité, qui étoit dans le ciel l'astre brillant de la nuit, et sur la terre la chaste Diane : est aux Enfers la redoutable Hécate : Cette Divinité écouta favorablement ses vœux, parce que son cœur étoit pur, et qu'il étoit conduit par l'ambour pieux qu'un fils doit à son père.

A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'empire souterrain mugir. La terre trembloit sous ses pas ; le ciel s'armit d'éclairset de feux qui sembloient tomber sur la terre. Le jeune fils d'Ulysse sentit son cœur ému, et tout son corps étoit couvert d'une sueur glacée ; mais son courage le soutint ; il leva les yeux et les mains au ciel : Grands Dieux ! s'écria-t-il, j'accepte ces présages que je crois heureux ; achevez votre ouvrage. Il dit, et redoublant ses pas, il se présenta hardiment.

Aussitôt la fumée épaisse, qui rendoit l'entrée de la caverne funeste à tous les animaux dès qu'ils en approchoient, se dissipa, l'odeur empoisonnée cessa pour un peu de temps. Télémaque entra seul ; car quel autre mortel eût osé le suivre ? Deux Crétots qui l'avoient accompagné jusqu'à une certaine distance de la caverne, et auxquels il avoit confié son dessein, demeurèrent tremblans et à demi-morts assez loin de là, dans un temple, faisant des vœux, et n'espérant plus de revoir Télémaque.

Cependant le fils d'Ulysse, l'épée à la main, s'enfonça dans ces ténèbres horribles. Bientôt il aperçoit une faible et sombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit sur la terre : il remarqua les ombres légères qui voltigent autour de lui ; il les écarta avec son épée ; ensuite il voit les tristes bords du fleuve marécageux, dont les eaux boueuses et dormantes ne font que tourner : il dé-

couvre



—

5

couvre sur ce rivage une foule innombrable de morts privés de la sépulture, qui se présentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu, dont la vieillesse éternelle est toujours triste et chagrine, mais pleine de vigueur, les menace, les repousse, et admet d'abord dans sa barque le jeune Grec. En entrant, Télémaque entend les gémissements d'une ombre qui ne pouvoit se consoler.

Quel est donc, lui dit-il, votre malheur ? Qui étiez-vous sur la terre ? J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharzan, roi de la superbe Babylone : tous les peuples de l'Orient trembloient au seul bruit de mon nom : je me faisois adorer par les Babyloniens dans un temple de marbre, où j'étois représenté par une statue d'or, devant laquelle on brûloit nuit et jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie : jamais personne n'osa me contredire sans être aussitôt puni. On inventoit chaque jour de nouveaux plaisirs pour me rendre la vie plus délicieuse. J'étois encore jeune et robuste. Hélas ! que de prospérités ne me restoit-il pas encore à goûter sur le trône ! Mais une femme que j'aimois, et qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait sentir que je n'étois pas Dieu ; elle m'a empoisonné : je ne suis plus rien.

On m'inhuma, avec pompe, mes cendres dans une urne d'or ; on pleura ; on s'arracha les cheveux ; on fit semblant de se jeter dans les flammes de mon bûcher pour mourir avec moi ; on va encore gémir au pied du superbe tombeau où l'on a mis mes cendres ; mais personne ne me regrette : ma mémoire est en horreur, même dans ma famille, et ici-bas je souffre déjà d'horribles tourmens.

Télémaque, touché de ce spectacle lui dit : Etiez-vous véritablement heureux pendant votre règne ? Sentiez-vous cette douce paix, sans laquelle le cœur demeure toujours serré et flétri au milieu des délices ? Non, lui répondit le Babylonien, je ne sais même ce que vous voulez dire. Les sages vantent cette paix comme l'unique bien ; pour moi, je ne l'ai jamais sentie ; mon cœur étoit sans cesse agité de désirs nouveaux, de crainte et d'espérance.

Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes passions ; j'avois soin d'entretenir cette ivresse pour la rendre continue : le moindre intervalle de raison tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai joui ; toute autre me paroît une fable et un songe. Voilà les biens que je regrette.

En parlant ainsi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche, qui a été amolli par les prospérités, et qui n'est point accoutumé à supporter constamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques esclaves, qu'on avoit fait mourir pour honorer ses funérailles. Mercure les avoit livrés à Caron avec leur roi, et leur avoit donné une puissance absolue sur ce roi qu'ils avoient servi sur la terre. Ces ombres d'esclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan : elles la tenoient enchaînée, et lui faisoient les plus cruelles indignités. L'un lui disoit : N'étions-nous pas hommes aussi-bien que toi ! Comment étois-tu assez insensé pour te croire un Dieu ? Et ne falloit-il pas te souvenir que tu étois de la race des autres hommes ? Un autre, pour l'insulter, lui disoit : Tu avois raison de ne vouloir pas qu'on te prit pour un homme ; car tu étois un monstre sans humanité. Un autre lui disoit : Hé bien ! où sont maintenant tes flatteurs ? Tu n'as plus rien à donner, malheureux ; tu ne peux plus faire aucun mal ; te voilà devenu esclave de tes esclaves mêmes. Les Dieux sont lents à faire justice ; mais enfin ils la font.

A ces dures paroles, Nabopharzan se jetoit le visage contre terre, arrachant ses cheveux dans un excès de rage et de désespoir. Mais Caron disoit aux esclaves : Tirez-le par sa chaîne ; relevez-le malgré lui : il n'aura pas même la consolation de cacher sa honte : il faut que toutes les ombres du Styx en soient témoins, pour justifier les Dieux qui ont souffert si longtemps que cet impie régât sur la terre. Co

n'est encore là, ô Babylonien ! que le commencement de tes douleurs : prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos , juge des Enfers.

Pendant ce discours du terrible Caron, la barque touchoit déjà le rivage de l'empire de Pluton : toutes les ombres accouroient pour considérer cet homme vivant , qui paroïssoit au milieu de ces morts dans la barque ; mais dans le moment où Télémaque mit pied à terre , elles s'enfuirent , semblables aux ombres de la nuit , que la moindre clarté du jour dissipe. Caron , montrant au jeune Grec un front moins ridé , et des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit : Mortel chéri des Dieux , puisqu'il t'est donné d'entrer dans le royaume de la Nuit , inaccessible aux autres vivans , hâte-toi d'aller où les Destins t'appellent ; va par ce chemin sombre au palais de Pluton , que tu trouveras sur son trône : il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'est défendu de te découvrir le secret.

Aussitôt Télémaque s'avance à grands pas : il voit de tous côtés voltiger des ombres plus nombreuses que les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer ; et , dans l'agitation de cette multitude infinie , il est saisi d'une horreur divine , en observant le profond silence de ces vastes lieux. Ses cheveux se dressent sur sa tête , quand il aborde le noir séjour de l'impitoyable Pluton : il sent ses genoux chancelans ; la voix lui manque , et c'est avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles : Vous voyez , ô terrible divinité ! le fils du malheureux Ulysse ; je viens vous demander si mon père est descendu dans votre Empire , ou s'il est encore errant sur la terre.

Pluton étoit sur son trône d'ébène ; son visage étoit pâle et sévère , ses yeux creux et étincelans , son front ridé et menaçant. La vue d'un homme vivant lui étoit odieuse , comme la lumière offense les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne sortir de leurs retraites

quo pendant la nuit. A son côté paroissoit Proserpine, qui attiroit seule ses regards; et qui sembloit un peu adoucir son cœur: elle jouissoit d'une beauté toujours nouvelle; mais elle paroissoit avoir joint à ses grâces divines je ne sais quoi de dur et de cruel de son époux.

Aux pieds du trône étoit la Mort pâle et dévorante, avec sa faux tranchante qu'elle aiguisoit sans cesse. Autour d'elle voloient les noirs soucis, les cruelles défiances, les vengeances toutes dégouttantes de sang et couvertes de plaies; les haines injustes; l'avarice qui se ronge elle-même; le désespoir qui se déchire de ses propres mains; l'ambition forcenée qui renverse tout; la trahison qui veut se repaître de sang, et qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits; l'envie qui verse son venin mortel autour d'elle, et qui se tourne en rage dans l'impuissance où elle est de nuire; l'impiété qui se creuse elle-même un abîme sans fond, où elle se précipite sans espérance; les spectres hideux, les fantômes qui représentent les morts pour épouvanter les vivans; les songes affreux; les insomnies aussi cruelles que les tristes songes: toutes ces images funestes environnoient le fier Pluton, et remplissoient le palais où il habite. Il répondit à Télémaque d'une voix sourde, qui fit mugir le fond de l'Érèbe (d):
 Jeune mortel, le destin t'a fait violer cet asile sacré des ombres; suis ta haute destinée. Je ne te dirai point où est ton père, il suffit que tu sois libre de le chercher. Puisqu'il a été roi sur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare, où les mauvais rois sont punis, et de l'autre les Champs-Elysées, où les bons rois sont récompensés. Mais tu ne peux aller d'ici dans les Champs-Elysées, qu'après avoir passé par le Tartare. Hâte-toi d'y aller, et de sortir de mon Empire.

(d) Érèbe, Dieu des Enfers, père de la Nuit, engendré du chaos et de l'obscurité, est souvent pris pour l'Enfer même par les poètes: c'est dans ce dernier sens qu'il faut l'entendre ici.

L'instant Télémaque semble voler dans ces espaces vides et immenses, tant il lui tarde de savoir s'il verra son père, et de s'éloigner de la présence horrible du tyran qui tient en crainte les vivans et les morts. Il aperçoit bientôt assez près de lui le noir Tartare (e) : il en sortoit une fumée noire et épaisse, dont l'odeur empestée donneroit la mort, si elle se répandoit dans la demeure des vivans. Cette fumée couvroit un fleuve de feu et des tourbillons de flammes, dont le bruit semblable à celui des torrens les plus impétueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faisoit que l'on ne pouvoit rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Télémaque, secrètement animé par Minerve, entra sans crainte dans ce gouffre. D'abord il aperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus basses conditions, et qui étoient punis pour avoir recherché les richesses par des fraudes, des trahisons et des cruautés. Il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui, faisant semblant d'aimer la religion, s'en étoient servis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, et pour se jouer des hommes crédules : ces hommes qui avoient abusé de la vertu même, quoiqu'elle soit le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus scélérats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs pères et leurs mères, les épouses qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs maris, les traîtres qui avoient livré leur patrie après avoir violé tous les sermens, souffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois juges des Enfers l'avoient ainsi voulu, et voici leur raison ; c'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchans comme le reste des impies, ils veulent encore passer pour bons, et font,

(e) Le Tartare est le lieu où les méchans sont tourmentés dans les Enfers.

par leur fausse vertu, que les hommes n'osent plus se fier à la véritable. Les Dieux, dont ils se sont joués, et qu'ils ont rendu méprisables aux hommes; prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leurs insultes.

Auprès de ceux-ci paroissent d'autres hommes que le vulgaire ne croit guère coupables, et que la vengeance divine poursuit impitoyablement: ce sont les ingrats, les menteurs, les flâteurs qui ont loué le vice; les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu; enfin, ceux qui ont jugé témérairement des choses sans les connoître à fond, et qui par là ont nui à la réputation des innocens.

Mais parmi toutes les ingratitude, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'est celle qui se commet envers les Dieux. Quoi donc! disoit Minos, on passe pour un monstre, quand on manque de reconnaissance pour son père ou pour son ami, de qui on a reçu quelque secours, et on fait gloire d'être ingrat envers les Dieux, de qui on tient la vie et tous les biens qu'elle renferme! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au père ou à la mère de qui on est né! Plus les crimes sont impunis et excusés sur la terre, plus ils sont, dans les Enfers, l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échappe.

Télémaque, voyant les trois juges qui étoient assis, et qui condamnoient un homme, osa leur demander quels étoient ses crimes. Aussitôt le condamné prenant la parole, s'écria: Je n'ai jamais fait aucun mal; j'ai mis tout mon plaisir à faire du bien; j'ai été magnifique, libéral, juste, compatissant; que peut-on donc me reprocher? Alors Minos lui dit: On ne te reproche rien à l'égard des hommes; mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux? Quelle est donc cette justice dont tu te vantes? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hom-

mes qui ne sont rien. Tu as été vertueux, mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, et non aux Dieux qui te l'avoient donnée; car tu voulois jouir du fruit de ta propre vertu, et te renfermer en toi-même. Tu as été ta Divinité; mais les Dieux qui ont tout fait, et qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent pas renoncer à leurs droits. Tu les as oubliés; ils t'oublieront; ils te livreront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi, et non pas à eux. Cherche donc maintenant, si tu le peux, ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais séparé des hommes auxquels tu as voulu plaire; te voilà seul avec toi-même, qui étois ton idole. Apprends qu'il n'y a point de véritable vertu, sans le respect et l'amour des Dieux à qui tout est dû. Ta fausse vertu, qui a long-temps ébloui les hommes faciles à tromper, va être confondue. Les hommes ne jugeant des vices et des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, sont aveugles et sur le bien et sur le mal: ici une lumière divine renverse tous leurs jugemens superficiels; elle condamne souvent ce qu'ils admirent, et justifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots, ce philosophe, comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit se supporter soi-même. La complaisance qu'il avoit eue autrefois à contempler sa modération, son courage et ses inclinations généreuses, se change en désespoir. La vue de son propre cœur, ennemi des Dieux, devient son supplice. Il se voit et ne peut cesser de se voir; il voit la vanité des jugemens des hommes, auxquels il a voulu plaire dans toutes ses actions. Il se fait une révolution universelle de tout ce qui est au dedans de lui, comme si on bouleversoit toutes ses entrailles; il ne se trouve plus le même; tout appui lui manque dans son cœur. Sa conscience, dont le témoignage lui avoit été si doux, s'élève contre lui, et lui reproche

amèrement l'égarément et l'illusion de toutes ses vertus, qui n'ont point eu le culte de la Divinité pour principe et pour fin : il est troublé, consterné, plein de honte, de remords et de désespoir. Les Furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur suffit de l'avoir livré à lui-même, et que son propre cœur venge assez les Dieux méprisés. Il cherche les lieux les plus sombres pour se cacher aux autres morts, ne pouvant se cacher à lui-même : il cherche les ténèbres, et ne peut pas les trouver ; une lumière importune le suit par-tout ; par-tout les rayons perçans de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de suivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la source de ses maux qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même : O insensé ! je n'ai donc connu ni les Dieux, ni les hommes, ni moi-même. Non, je n'ai rien connu, puisque je n'ai jamais aimé l'unique et véritable bien : tous mes pas ont été des égaremens ; ma sagesse n'étoit que folie, ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie et aveugle ; j'étois moi-même mon idole. Enfin, Télémaque aperçut les rois qui étoient condamnés pour avoir abusé de leur puissance. D'un côté une Furie vengeresse leur présentoit un miroir qui leur montrait toute la difformité de leurs vices. Là ils regardoient, et ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité grossière et avide des plus ridicules louanges, leur dureté pour les hommes, dont ils auroient dû faire la félicité ; leur insensibilité pour la vertu ; leur crainte d'entendre la vérité ; leur inclination pour les hommes lâches et flatteurs ; leur inapplication, leur mollesse, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faste, et leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples ; leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs concitoyens ; enfin, leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes et le déses-

poir de tant de malheureux. Ils se voient sans cesse dans ce miroir : ils se trouvent plus horribles et plus monstrueux que n'est la Chimère (f) vaincue par Bellérophon (g), ni l'Hydre de Lerne abattue par Hercule, ni Cerbère même, quoiqu'il vomisse de ses trois gueules béantes un sang noir et venimeux, qui est capable d'empester toute la race des mortels vivans sur la terre.

En même temps, d'un autre côté, une autre Furie leur répétoit avec insulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie, et leur présentoit un autre miroir où ils se voyoient tels que la flatterie les avoit dépeints : l'opposition de ces deux peintures si contraires, étoit le supplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces rois, étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchans sont plus craints que les bons, et qu'ils exigent sans pudeur les lâches flatteries des poètes et des orateurs de leur temps.

On les entend gémir dans ces profondes ténèbres, où ils ne peuvent voir que les insultes et les dérisions qu'ils ont à souffrir : ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde ; au lieu que sur la terre ils se jouoient de la vie des

(f) La Chimère est une montagne de Lycie, dont le sommet jette des flammes, et est habité par des lions : au milieu les chèvres y paissent, et au bas on y voit des serpens : d'où est venue la fable que c'est un monstre qui a la tête d'un lion, le corps d'une chèvre, et la queue d'un dragon, ou qui a trois têtes semblables à celles de ces animaux.

(g) Bellérophon, fils de Glaucus, roi de Corinthe, fut accusé par Sténobée d'avoir voulu la forcer, quoique ce fût elle qui l'eût sollicité à commettre un adultère. Proetus, roi d'Argos, mari de cette femme, ajouta foi trop légèrement à son accusation, et envoya Bellérophon à Iobates, roi de Lycie, pour l'exposer à la mer ; celui-ci le fit combattre contre la Chimère qu'il vainquit, étant monté sur le cheval Pégase.

hommes, et prétendoient que tout étoit fait pour les servir. Dans le Tartare, ils sont livrés à tous les caprices de certains esclaves, qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude : ils servent avec douleur, et il ne leur reste aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité : ils sont sous les coups de ces esclaves, devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume est sous les coups des marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du mont Etna.

Là Télémaque aperçut des visages pâles, hideux et consternés. C'est une tristesse noire qui rongé ces criminels : ils ont horreur d'eux-mêmes, et ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur, que de leur propre nature : ils n'ont point besoin d'autre châtiment de leurs fautes que leurs fautes mêmes : ils les voient sans cesse dans toute leur énormité ; elles se présentent à eux comme des spectres horribles ; elles les poursuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leurs corps. Dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment et toute connoissance en eux : ils demandent aux abîmes de les engoutir pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les persécute ; mais ils sont réservés à la vengeance qui distille sur eux goutte à goutte, et qui ne tarira jamais. La vérité, qu'ils ont craint de voir, fait leur supplice ; ils la voient, ils n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux ; sa vue les perce, les déchire, les avra che à eux-mêmes ; elle est comme la foudre : sans rien détruire au dehors, elle pénètre jusqu'au fond des entrailles. Semblable à un métal dans une fournaise ardente, l'ame est summe fondue par ce feu vengeur : il ne laisse aucune consistance, et il ne consume rien ; il

dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, et on ne peut mourir. On est arraché à soi-même ; on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un seul instant : on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même, et par une perte de toute espérance qui rend forcené.

Parmi ces objets qui faisoient dresser les cheveux de Télémaque sur sa tête, il vit plusieurs des anciens rois de Lydie, qui étoient punis pour avoir préféré les délices d'une vie molle au travail pour le soulagement des peuples, qui doit être inséparable de la royauté.

Ces rois se reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un disoit à l'autre qui avoit été son fils : Ne vous avois-je pas recommandé souvent, pendant ma vieillesse et avant ma mort, de réparer les maux que j'avois faits par ma négligence ? Ah ! malheureux père ! disoit le fils, c'est vous qui m'avez perdu ! C'est votre exemple qui m'a inspiré le faste, l'orgueil, la volupté et la dureté pour les hommes ! En vous voyant régner avec tant de mollesse, et entouré de lâches flatteurs, je me suis accoutumé à aimer la flatterie et les plaisirs. J'ai cru que le reste des hommes étoit à l'égard des rois (1), ce que les chevaux et les autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes, c'est-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de services et qu'ils donnent de commodités. Je l'ai cru ; c'est vous qui me l'avez fait croire ; et maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoutoient les plus affreuses malédictions, et paroissoient être animés de rage pour s'entre-déchirer.

Autour de ces rois voltigeoient encore,

(1) Ce que les chevaux et les autres bêtes de charge, etc. C'est précisément de cette expression que se servoit le cardinal Mazarin, pour inspirer au roi de ne point ménager les François. Il les comparoit à des mulets qui marchent mieux, plus ils sont chargés.

comme des hiboux dans la nuit, les cruels soupçons, les vaines alarmes, les défiances qui vengent les peuples de la dureté de leurs rois, la faim insatiable des richesses, la fausse gloire toujours tyrannique, et la mollesse lâche qui redouble tous les maux que l'on souffre, sans pouvoir jamais donner de solides plaisirs.

On voyoit plusieurs de ces rois sévèrement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits; mais pour avoir négligé le bien qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples, qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les lois, étoient imputés aux rois, qui ne doivent régner qu'afin que les lois régnent par leur ministère. On leur imputoit aussi tous les désordres qui viennent du faste, du luxe et de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent, et dans la tentation de violer les lois pour acquérir du bien. Sur-tout on traitoit rigoureusement les rois qui, au lieu d'être bons et vigilans pasteurs des peuples, n'avoient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorans.

Mais ce qui consterna davantage Télémaque, ce fut de voir dans cet abîme de ténèbres et de maux, un grand nombre de rois qui ayant passé sur la terre pour des rois assez bons, avoient été condamnés aux peines du Tartare, pour s'être laissé gouverner par des hommes méchans et artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laissé faire par leur autorité. La plupart de ces rois n'avoient été ni bons ni méchans, tant leur foiblesse avoit été grande; ils n'avoient jamais craint de ne pas connoître la vérité; ils n'avoient point eu le goût de la vertu, et n'avoient point mis leur plaisir à faire du bien.

Lorsque Télémaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé comme si l'on avoit ôté une montagne de dessus sa poitrine: il comprit par ce soulagement le malheur de ceux qui y

étoient renfermés, sans espérance d'en sortir jamais. Il étoit effrayé de voir combien les rois étoient plus rigoureusement tourmentés que les autres coupables. Quoi ! disoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de pièges, tant de difficultés de connoître la vérité pour se défendre contre les autres et contre soi-même ! enfin tant de tourmens horribles dans les Enfers, après avoir été si agité, si traversé dans une vie courte ! O insensé celui qui cherche à régner ! Heureux celui qui se borne à une condition privée et paisible, où la vertu lui est moins difficile !

En faisant ces réflexions, il se troublait au dedans de lui-même ; il frémit et tomba dans une consternation qui lui fit sentir quelque chose du désespoir de ces malheureux qu'il venoit de considérer. Mais à mesure qu'il s'éloignoit de ce triste séjour des ténèbres, de l'horreur et du désespoir, son courage commençoit peu à peu à renaître : il respiroit, et entrevoyoit déjà de loin la douce et pure lumière du séjour des héros.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons rois qui avoient jusqu'alors gouverné les hommes : ils étoient séparés du reste des justes. Comme les méchans princes souffroient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée ; aussi les bons rois jouissoient dans les Champs-Élysées d'un bonheur beaucoup plus grand que celui du reste des hommes qui avoient aimé la vertu sur la terre.

Télémaque s'avança vers ces rois qui étoient dans des bocages odoriférans, sur des gazons toujours renaissans et fleuris. Mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient ces beaux lieux, et y faisoient sentir une délicieuse fraîcheur : un nombre infini d'oiseaux faisoit résonner ces bocages de leur doux chant. On voyoit tout ensemble les fleurs du printemps, qui nais-

soient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne, qui pendoient des arbres. Là, jamais on ne ressentit les ardeurs de la Canicule (h); là, jamais les noirs Aquilons n'osèrent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie, qui mord d'une dent venimeuse; qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras; ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains desirs n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, et la nuit avec ses sombres voiles, y est inconnue. Une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière: elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais que les rayons du soleil ne pénétrant le plus pur cristal; elle n'éblouit jamais: au contraire, elle fortifie les yeux, et porte dans le fond de l'âme, je ne sais quelle sérénité: c'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris; elle sort d'eux, et elle y rentre; elle les pénètre, et s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie: ils sont plongés dans cet abîme de délices, comme les poissons dans la mer; ils ne veulent plus rien, ils ont tout sans rien avoir; car le goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur; tous leurs desirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre:

(h) La Canicule est un signe céleste qui se lève le sixième jour de Juillet, et qui fait un tour de six semaines, qu'on appelle jours caniculaires.

toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors. Ils sont tels que les Dieux qui, rassasiés de nectar et d'ambrosie, ne daigneroient pas se nourrir des viandes grossières qu'on leur présenteroit à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, les regrets, les remords, les craintes, les espérances mêmes, qui coûtent souvent autant de peine que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépit, n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seroient renversées de leurs fondemens posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourroient pas même être émus. Seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivans dans le monde ; mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leurs visages ; mais leur joie n'a rien de solâtre, ni d'indécent : c'est une joie douce, noble, pleine de majesté ; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte. Ils sont, sans interruption, à chaque moment dans le même saisissement de cœur, où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avoit cru mort ; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes : jamais elle ne languit un instant ; elle est toujours nouvelle pour eux ; ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble et l'aveuglement. Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent : ils foulent à leurs pieds les mol-

les délices et les vaines grandeurs de leur ancienne condition qu'ils déplorent : ils repassent avec plaisir ces tristes , mais courtes années , où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes , et contre le torrent des hommes corrompus , pour devenir bons : ils admirent le secours des Dieux qui les ont conduits , comme par la main , à la vertu , au milieu de tant de périls. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs , comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux ; ils voient , ils goûtent qu'ils sont heureux , et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des Dieux , et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix , une seule pensée , un seul cœur. Une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces ames unies.

Dans ce ravissement divin , les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels ; et cependant mille et mille siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble , non sur des trônes que la main des hommes peut renverser , mais en eux-mêmes , avec une puissance immuable ; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misérable. Ils ne portent plus ces vains diadèmes , dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis ; les Dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Télémaque , qui cherchoit son père , et qui avoit espéré de le trouver dans ces beaux lieux , fut si saisi de ce goût de paix et de félicité , qu'il eût voulu y trouver Ulysse , et qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels. C'est ici , disoit-il , que la véritable vie se trouve , et la nôtre n'est qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit , c'étoit d'avoir vu tant de rois punis dans





216 - 217 at all 21

le Tartare , et d'en voir si peu dans les Champs-Elysées. Il comprit qu'il y a peu de rois assez fermes et assez courageux pour résister à leur propre puissance ; et pour rejeter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions. Ainsi , les bons rois sont très-rare , et la plupart sont si méchans , que les Dieux ne seroient pas justes , si , après avoir souffert qu'ils aient abusé de leur puissance pendant la vie , ils ne les punissoient après leur mort.

Télémaque , ne voyant point son père Ulysse parmi tous ces rois , chercha du moins des yeux le divin Laërte son grand-père. Pendant qu'il le cherchoit inutilement , un vieillard vénérable et plein de majesté , s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressembloit point à celle des hommes que le poids des années accable sur la terre. On voyoit seulement qu'il avoit été vieux avant sa mort : c'étoit un mélange de tout ce que la vieillesse a de grave avec toutes les graces de la jeunesse , car les graces renaissent même dans les vieillards les plus caducs , au moment où ils sont introduits dans les Champs-Elysées. Cet homme s'avançoit avec empressement , et regardoit Télémaque avec complaisance , comme une personne qui lui étoit fort chère. Télémaque , qui ne le reconnoissoit point , étoit en peine et en suspens.

Je te pardonne , ô mon cher fils ! lui dit ce vieillard , de ne me point reconnoître. Je suis Arcésius (i) , père de Laërte. J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulysse , mon petit-fils , partit pour aller au siège de Troie. Alors , tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice. Dès-lors j'avois conçu de toi de grandes espérances : elles n'ont point été trompeuses , puisque je te vois descendu dans le royaume de Pluton pour chercher ton père , et que les Dieux te soutiennent dans cette entreprise. O heureux enfant ! les Dieux t'aiment et te préparent une gloire égale à celle de ton père. O

(i) Arcésius étoit fils de Jupiter : c'est pourquoi l'on appelle son fils , le divin Laërte.

Heureux moi-même de te revoir ! Cessa de chercher Ulysse en ces lieux, il vit encore ; il est réservé pour relever notre maison dans l'île d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lumière, et attend que son fils revienne lui fermer les yeux. Ainsi, les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le temps qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils ! mon cher fils, toi-même, qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose : tu te verras changé insensiblement ; les grâces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie s'évanouiront comme un beau songe ; il ne t'en restera qu'un triste souvenir : la vieillesse languissante, et ennemie des plaisirs, viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire terrer dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce temps te paroît éloigné. Hélas ! tu te trompes, mon fils : il se hâte, le voilà qui arrive. Ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi, et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'écroule dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent ; mais soutiens-toi dans le sentier rude et étroit de la vertu par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix. Tu reverras enfin bientôt ton père reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui. Mais hélas ! ô mon fils ! que la royauté est trompeuse ! Quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat et délices ; mais de près, tout est épineux. Un particulier peut sans déshonneur mener

une vie douce et obscure ; mais un roi ne peut , sans se déshonorer , préférer une vie douce et oisive aux fonctions pénibles du gouvernement : il se doit à tous les hommes qu'il gouverne , et il ne lui est jamais permis d'être à lui-même. Ses moindres fautes sont d'une conséquence infinie , parce qu'elles causent le malheur des peuples et quelquefois pendant plusieurs siècles. Il doit réprimer l'audace des méchans , soutenir l'innocence , dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal ; il faut qu'il fasse tout le bien possible dont l'Etat a besoin. Ce n'est pas assez de faire le bien par soi-même , il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient s'ils n'étoient retenus. Crains donc , mon fils , crains donc une condition si périlleuse : arme-toi de courage contre toi-même , contre les passions et contre les flatteurs.

En disant ces paroles , Arcésius paroissoit animé d'un feu divin , et monroit à Télémaque un visage plein de compassion pour les maux qui accompagnent la royauté. Quand elle est prise , disoit-il , pour se contenter soi-même , c'est une monstrueuse tyrannie ; quand elle est prise pour remplir ses devoirs et pour conduire un peuple innombrable , comme un père conduit ses enfans , c'est une servitude accablante , qui demande un courage et une patience héroïque. Aussi , est-il certain que ceux qui ont régné avec une sincère vertu , possèdent ici tout ce que la puissance des Dieux peut donner pour rendre une félicité complète.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte , ses paroles entroient jusqu'au fond du cœur de Télémaque : elles s'y gravoient , comme un habile ouvrier avec son burin grave sur l'airain les figures qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée postérité. Ces sages paroles étoient comme une flamme subtile qui pénéroit dans les entrailles du jeune Télémaque : il se sentoit ému et embrasé. Je ne sais quoi de divin sembloit fondre son cœur au dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même , le consumoit secrètement ; il ne pouvoit ni le conte-

nir, ni le supporter, ni résister à une si violente impression. C'étoit un sentiment vif et délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Ensuite Télémaque commença à respirer plus librement. Il reconnut dans le visage d'Arcésius une grande ressemblance avec Laërte : il croyoit même se ressouvenir confusément d'avoir vu en Ulysse, son père, des traits de cette même ressemblance, lorsqu'Ulysse partit pour le siège de Troie.

Ce ressouvenir attendrit son cœur ; des larmes douces et mêlées de joie coulèrent de ses yeux ; il voulut embrasser une personne si chère ; plusieurs fois il essaya inutilement : cette ombre vaine échappa à ses embrassemens, comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouir. Tantôt la bouche altérée de cet homme dormant poursuit une eau fugitive ; tantôt ses lèvres s'agitent pour former des paroles que sa langue engourdie ne peut proférer ; ses mains s'étendent avec effort, et ne prennent rien : ainsi Télémaque ne peut contenter sa tendresse ; il voit Arcésius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin, il lui demande qui sont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le sage vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leur siècle, la gloire et le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre de rois qui ont été dignes de l'être, et qui ont fait avec fidélité la fonction des Dieux sur la terre. Ces autres que tu vois assez près d'eux, mais séparés par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre : ce sont des héros, à la vérité ; mais la récompense de leur valeur et de leurs expéditions militaires, ne peut être comparée avec celle des rois sages, justes et bienfaisans.

Parmi ces héros, tu vois Thésée qui a le visage un peu triste : il a senti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuse, et il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à Neptune la mort cruelle de son fils Hippolyte (h). Heureux s'il

(h) Hippolyte, fils de Thésée et d'Hippolyte, fut accusé par sa belle-mère Phèdre, d'avoir voulu attenter à son

n'eût point été si prompt et si facile à irriter ! Tu vois aussi Achille appuyé sur sa lance (1), à cause de cette blessure qu'il reçut au talon de la main du lâche Paris, et qui finit sa vie. S'il eût été aussi sage, juste et modéré, qu'il étoit intrépide, les Dieux lui auroient accordé un long règne : mais ils ont eu pitié des (m) Phtiotés et des Dolopes, sur lesquels il devoit naturellement régner après Pélée : ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, plus facile à irriter que la mer la plus orageuse. Les Parques ont accourci le fil de ses jours, et il a été comme une fleur à peine éclosé, que le tranchant de la charrue coupe, et qui tombe avant la fin du jour où on l'avoit vu naître. Les Dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrens et des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes : ils ont fait servir Achille à abattre les murs de Troie, pour venger le parjure de Laomédon (n), et les injustes amours de Paris. Après avoir ainsi employé cet instrument de leurs vengeances, ils se sont apaisés, et ils ont refusé aux larmes de Thétys de laisser plus long-temps sur

honneur. Thésée la crut trop légèrement, et non content de bannir Hippolyte, il pria encore Neptune de venger ce prétendu crime : de sorte que ce jeune prince étant sur son chariot pour fuir l'indignation de son père, trouva au bord de la mer un monstre marin qui effraya tellement ses chevaux, qu'ils le renversèrent par terre, et le tuèrent à force de le traîner parmi les rochers.

(1) A cause de cette blessure, etc. Achille avoit été plongé trois fois par sa mère dans l'eau du Styx, qui l'avoit rendu invulnérable, excepté au talon, par où elle le tenoit.

(m) Les Phtiotés et les Dolopes étoient des peuples de Thessalie, dont Pélée étoit roi.

(n) Laomédon, fils et successeur d'Ilus, bâtit les murailles de Troie avec l'aide d'Apollon et de Neptune, à qui il promit, avec serment, une certaine récompense, qu'il leur refusa ensuite. Ils s'en vengèrent par divers maux : de sorte que, pour les apaiser, il fut obligé d'exposer sa fille Hézione à être dévorée des monstres marins. Hercule s'offrit de la délivrer, à condition que Laomédon lui donneroit les chevaux engendrés de semence divine qu'il avoit : ce qui lui fut néanmoins refusé par ce perfide, après qu'Hézione eut été sauvée du danger.

la terre ce jeune héros, qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverser les villes et les royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce visage farouche ? C'est Ajax, fils de Télamon, et cousin d'Achille. Tu n'ignores pas sans doute quelle fut sa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille, il prétendit qu'on ne pouvoit donner ses armes à nul autre qu'à lui : ton père ne crut pas les lui devoir céder : les Grecs jugèrent en faveur d'Ulysse. Ajax se tua de désespoir : l'indignation et la fureur sont encore peintes sur son visage. N'approche pas de lui, mon fils ; car il croiroit que tu voudrois lui insulter dans son malheur, et il est juste de te plaindre. Ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, et qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage, parce que nous lui sommes odieux ? Tu vois de cet autre côté Hector, qui eût été invincible, si le fils de Thétys n'eût point été au monde dans le même temps. Mais voilà Agamemnon qui passe, et qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clytemnestre. O mon fils, je frémis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La division des deux frères Atrée (o) et Thyeste a rempli cette maison d'horreur et de sang. Hélas ! combien un crime en attire d'autres ! Agamemnon, revenant à la tête des Grecs, du siège de Troie, n'a pas eu le temps de jouir en paix de la gloire qu'il avoit acquise : telle est la destinée de presque tous les conquérans. Tous ces hommes que tu vois, ont été redoutables dans la guerre ; mais ils n'ont point été aimables et vertueux : aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des Champs-Élysées.

Pour ceux-ci, ils ont régné avec justice, et ont aimé leurs peuples : ils sont les amis des Dieux, pendant qu'Achille et Agamemnon, pleins de leurs

(o) Atrée et Thyeste, fils de Pélops et d'Hippodamie, avoient une haine implacable l'un pour l'autre. Thyeste, qui ne pensoit qu'à chagriner Atrée, déshonora son lit, et se retira en lieu de sûreté. Atrée, qui avoit les enfans de Thyeste en son pouvoir, feignit d'avoir oublié tout le passé,

querelles et de leurs combats, conservent encore ici leurs peines et leurs défauts naturels ; pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, et qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes et vaines, ces rois justes étant purifiés par la lumière divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien à désirer pour leur bonheur : ils regardent avec compassion les inquiétudes des mortels ; et les plus grandes affaires qui agitent les hommes ambitieux, leur paroissent comme des jeux d'enfans : leurs cœurs sont rassasiés de la vérité et de la vertu qu'ils puisent dans la source : ils n'ont plus rien à souffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes ; plus de désirs, plus de besoins, plus de craintes, tout est fini pour eux, excepté leur joie qui ne peut finir.

Considère, mon fils, cet ancien roi Inachus, qui fonda le royaume d'Argos : tu le vois avec cette vieillesse si douce et si majestueuse : les fleurs naissent sous ses pas ; sa démarche légère ressemble au vol d'un oiseau : il tient dans sa main une lyre d'ivoire, et, dans un transport éternel, il chante les merveilles des Dieux. Il sort de son cœur et de sa bouche un parfum exquis : l'harmonie de sa lyre et de sa voix ravirait les hommes et les Dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs, et auquel il donna des lois.

De l'autre côté tu peux voir, entre ces myrthes, Cécrops, Egyptien, qui le premier régna dans Athènes, ville consacrée à la sage déesse dont elle porte le nom. Cécrops apportant les lois utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grèce la source des lettres et des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique, et les unit par les liens de la société. Il fut juste, humain, compatissant : il laissa les peuples dans l'abondance, et sa

et l'invita à un festin : celui-ci s'y trouva ; et après qu'on se fut levé de table, Atrée lui montra les têtes et les mains coupées de ses enfans, lui faisant entendre qu'il avoit mangé leur chair. Thyeste employa son fils naturel Egisthe pour se venger de son frère.

famille dans la médiocrité, ne voulant point que ses enfans eussent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre aussi dans cette petite vallée, Erichon (p) qui inventa l'usage de l'argent pour la monnaie : il le fit en vue de faciliter le commerce entre les îles de la Grèce ; mais il prévint l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez-vous, disoit-il à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles qui sont les véritables ; cultivez la terre pour avoir une grande abondance de blé, d'huile et de fruits ; ayez des troupeaux innombrables, qui vous nourrissent de leur lait, et qui vous couvrent de leur laine ; par là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous serez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux ; car la terre est inépuisable, et elle augmente sa fécondité à proportion du nombre des habitans qui ont soin de la cultiver : elle les paye tous libéralement de leurs peines ; au lieu qu'elle se rend avare et ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richesses qui satisfont aux vrais besoins de l'homme. Pour l'argent monnayé, il ne faut en faire aucun cas, qu'autant qu'il est nécessaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à soutenir au dehors, ou pour le commerce des marchandises nécessaires, qui manquent dans votre pays : encore seroit-il à souhaiter qu'on laissât tomber le commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe, la vanité et la mollesse.

Le sage Erichon disoit souvent : Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un présent funeste, en vous donnant l'invention de la monnaie ; je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faste ; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux, qui ne vont qu'à amollir et à corrompre les cœurs ; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuse simplicité qui

(p) Erichon, quatrième roi d'Athènes, né de la Terre et de la semence de Vulcain, inventa aussi l'usage des ébriots.
fait

fait tout le repos et toute la sûreté de la vie; qu'enfin elle vous fera mépriser l'agriculture, qui est le fondement de la vie humaine et la source de tous les vrais biens: mais les Dieux me sont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin, quand Erichon aperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, il se retira de douleur sur une montagne sauvage, où il vécut pauvre et éloigné des hommes jusqu'à une extrême vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des villes.

Peu de temps après lui, on vit paroître dans la Grèce le fameux Triptolème (q) à qui Cérés avoit enseigné l'art de cultiver les terres, et de les couvrir tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que les hommes ne connussent déjà le blé, et la manière de le multiplier en le semant; mais ils ignoroient la perfection du labourage, et Triptolème, envoyé par Cérés, vint, la charrue en main, offrir les dons de la déesse à tous les peuples qui auroient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle, et pour s'adonner à un travail assidu. Bientôt Triptolème apprit aux Grecs à fendre la terre, et à la fertiliser en déchirant son sein: bientôt les moissonneurs ardens et infatigables firent tomber sous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épis qui couvroient les campagnes. Les peuples, même sauvages et farouches, qui couroient épars çà et là dans les forêts d'Epire et d'Etolie pour se nourrir de glands, adoucirent leurs mœurs, et se soumirent à des lois, quand ils eurent appris à faire croître des moissons, et à se nourrir de pain. Triptolème fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a de ne devoir ses richesses qu'à son travail, et à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode et heureuse. Cette abondance si simple et si innocente, qui

(q) Triptolème étoit fils de Célée (d'autres disent d'Elésius) roi d'Elésius. Son père ayant reçu honorablement Cérés, qui cherchoit sa fille Proserpine, ravie par Pluton, cette Déesse, en reconnaissance, enseigna à Triptolème l'art de cultiver les blés.

est attachée à l'agriculture, les fit souvenir des sages conseils d'Érichon ; ils méprisèrent l'argent et toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaisirs dangereux, et qui les détournent du travail où ils trouveroient tous les biens réels, avec des mœurs pures, dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile et bien cultivé, est le vrai plaisir d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses pères ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurés fermes dans ces maximes si propres à les rendre puissans, libres, heureux et dignes de l'être par une solide vertu. Mais, hélas ! ils commencent à admirer les fausses richesses ; ils négligent peu à peu les vraies, et ils dégénèrent de cette merveilleuse simplicité. O ! mon fils ! tu régneras un jour : alors souviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de soulager ceux qui s'y appliquent, et de ne point souffrir que les hommes vivent ni oisifs, ni occupés à des arts qui entretiennent le luxe et la mollesse. Ces deux hommes qui ont été si sages sur la terre, sont ici chéris des Dieux. Remarque, mon fils, que leur gloire surpasse autant celle d'Achille et des autres héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printemps est au-dessus de l'hiver glacé, et que la lumière du soleil est plus éclatante que celle de la lune.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, il aperçut que Télémaque avoit toujours les yeux arrêtés du côté d'un petit bois de laurier et d'un ruisseau bordé de violettes, de roses, de lis et de plusieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs ressembloient à celles d'Iris, quand elle descend du ciel sur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand roi Sésostris que Télémaque reconnut dans ce beau lieu : il étoit mille fois plus majestueux qu'il ne l'avoit jamais été sur son trône d'Égypte ; des rayons d'une lumière douce sortoient de ses yeux, et ceux de Télémaque en étoient éblouis. À le voir, on eût cru

qu'il étoit enivré de nectar, tant l'esprit divin l'avoit mis dans un transport au-dessus de la raison humaine, pour récompenser ses vertus.

Télémaque dit à Arsésius : Je reconnois, ô mon père ! Sésostris, ce sage roi d'Égypte, que j'ai vu il n'y a pas long-temps. Le voilà, répondit Arcésius ; et tu vois par son exemple combien les Dieux sont magnifiques à récompenser les bons rois : mais il faut que tu saches que toute cette félicité n'est rien en comparaison de celle qui lui étoit destinée, si une trop grande prospérité ne lui eût fait oublier, dans ses guerres, les règles de la modération et de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil et l'insolence des Tyriens, l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le désir d'en faire d'autres ; il se laissa séduire par la vaine gloire des conquérans ; il subjuga, ou pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie. A son retour en Égypte, il trouva que son frère s'étoit emparé de la royauté, et avoit altéré, par un gouvernement injuste, les meilleures lois du pays. Ainsi, ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enivré de sa propre gloire. (2) Il fit atteler à son char les plus superbes d'entre les rois qu'il avoit vaincus. Dans la suite il reconnut sa faute, et eut honte d'avoir été si inhumain : tel fut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les conquérans font contre leurs États et contre eux-mêmes, en voulant usurper ceux de leurs voisins : voilà ce qui fit décheoir un roi, d'ailleurs si juste et si bienfaisant ; et c'est ce qui diminue la gloire que les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils ! dont la blessure paroît si éclatante ? C'est un roi de Carie, nommé Dioclides, qui se dévoua pour son peuple dans une bataille, parce que l'oracle avoit dit que

(2) Il fit atteler, etc. L'on reprend ici la vanité ridicule de Louis XIV, qui souffrit qu'on enchaînât aux pieds de sa statue, dans la place des Victoires de Paris, quatre des principales nations de l'Europe. Ce monument fut érigé en 1686.

dans la guerre des Cariens et des Lyciens, la nation dont le roi périroit, seroit victorieuse. Considère cet autre; c'est un sage législateur, qui, ayant donné à sa nation des lois propres à les rendre bons et heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ses lois pendant son absence: après quoi il partit, s'exila lui-même de sa patrie, et mourut pauvre dans une terre étrangère, pour obliger son peuple, par ce serment, à garder à jamais des lois si utiles. Cet autre que tu vois, est Eundésyme, roi des Pyliens, et un des ancêtres du sage Nestor. Dans une peste qui ravageoit la terre, et qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Achéron, il demanda aux Dieux d'apaiser leur colère, en payant par sa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les Dieux l'exaucèrent, et lui firent trouver ici la vraie royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres. Ce vieillard que tu vois couronné de fleurs, est le fameux Bélus: il régna en Egypte, et il épousa Anchinoë, fille du dieu Nilus, qui cache la source de ses eaux, et qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations. Il eut deux fils: Danaüs, dont tu sais l'histoire, et Egyptus qui donna son nom à ce beau royaume. Bélus secroyoit plus riche par l'abondance où il mettoit son peuple, et par l'amour de ses sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pu leur imposer. Ces hommes que tu crois morts, vivent, mon fils, et c'est la vie qu'on traîne misérablement sur la terre, qui n'est qu'une mort: les noms seulement sont changés. Plaise aux Dieux de te rendre assez bon pour mériter cette vie heureuse que rien ne peut plus ni finir ni troubler! Hâte-toi, il est temps d'aller chercher ton père. Avant que de le trouver, hélas! que tu verras répandre de sang! Mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Hespérie! Souviens-toi des conseils du sage Mentor; pourvu que tu les suives, ton nom sera grand parmi tous les peuples et dans tous les siècles. Il dit, et aussitôt il conduisit Télémaque vers la porte d'ivoire, par où l'on peut sortir du ténébreux Empire de Pluton. Télémaque, les larmes aux yeux, le quitta sans pou-

voir l'embrasser ; et sortant de ces sombres lieux , il retourna en diligence vers le camp des alliés , après avoir rejoint sur le chemin les deux jeunes Crétois qui l'avoient accompagné jusqu'auprès de la caverne , et qui n'espéroient plus de le revoir.

SOMMAIRE DU LIVRE IX.

DANS une assemblée des chefs , Télémaque fait prévaloir son avis , pour ne pas surprendre Venuse laissée , par les deux partis , en dépôt aux Lucaniens ; il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux transfuges , dont l'un , nommé Acante , avoit entrepris de l'empoisonner ; l'autre , nommé Dioscore , offroit aux alliés la tête d'Adraste. Dans le combat qui s'engage ensuite , Télémaque porte la mort par-tout où il va pour trouver Adraste ; et ce roi , qui le cherche aussi , rencontre et tue Pisistrate , fils de Nestor. Phylacte survient , et , dans le temps où il va percer Adraste , il est blessé lui-même , et obligé de se retirer du combat. Télémaque court aux cris de ses alliés , dont Adraste fait un carnage horrible ; il combat cet ennemi , et lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste relevé veut surprendre Télémaque ; celui-ci le saisit une seconde fois , et lui ôte la vie. Adraste étant mort , les Dauniens tendent les mains aux alliés ; en signe de paix , et leur demandent un roi de leur nation. Nestor , inconsolable d'avoir perdu son fils , s'absente de l'assemblée des chefs , où plusieurs opinent qu'il faut partager le pays des vaincus , et céder à Télémaque le territoire d'Arpi. Bien loin d'accepter cette offre , Télémaque fait voir que l'intérêt commun des alliés est de choisir Polydamas pour roi des Dauniens , et de leur laisser leurs terres ; il persuade ensuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Diomède survenu fortuitement. Les troubles étant ainsi finis , tous se séparent pour s'en retourner chacun dans son pays.

LIVRE IX.

Cependant les chefs de l'armée s'assemblèrent pour délibérer s'il falloit s'emparer de Vénuse (a). C'étoit une ville forte, qu'Adraste avoit autrefois usurpée sur ses voisins les Apuliens-Peucètes. Ceux-ci étoient entrés contre lui dans la ligue, pour demander justice sur cette invasion. Adraste, pour les apaiser, avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens; mais il avoit corrompu par argent, la garnison lucanienne et celui qui la commandoit: de manière que les Lucaniens avoient moins d'autorité effective que lui dans Vénuse; et les Apuliens, qui avoient consenti que la garnison lucanienne gardât Vénuse, avoient été trompés dans cette négociation.

Un citoyen de Vénuse, nommé Démophante, avoit offert secrètement aux alliés de leur livrer, la nuit, une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraste avoit mis toutes ses provisions de guerre et de bouche dans un château voisin de Vénuse, qui ne pouvoit se défendre si Vénuse étoit prise. Phyloctète et Nestor avoient déjà opiné qu'il falloit profiter d'une si heureuse occasion. Tous les chefs, entraînés par leur autorité, et éblouis par l'utilité d'une si facile entreprise, applaudissoient à ce sentiment; mais Télémaque, à son retour, fit ses derniers efforts pour les en détourner. Je n'ignore pas, leur dit-il, que si jamais un homme a mérité d'être surpris et trompé, c'est Adraste, lui qui a si souvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'on surprenant Vénuse, vous ne ferez que vous mettre en possession d'une ville qui vous appartient, puisqu'elle est aux Apuliens qui sont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec

(a) Vénuse, aujourd'hui Vénose, est une petite ville épiscopale du royaume de Naples, dans la Basilicate, au Nord de Cirenna, dont elle est suffragane, et éloignée de cinq lieues.

d'autant plus d'apparence de raison, qu'Adraste, qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le commandant et la garnison, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin, je comprends comme vous, que si vous preniez Vénuse, vous seriez dès le lendemain maîtres du château où sont tous les préparatifs de guerre qu'Adraste y a assemblés, et qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr, que de vaincre par de tels moyens ? Faut-il repousser la fraude par la fraude ? Sera-t-il dit que tant de rois ligués pour punir l'impie Adraste de ses tromperies, seront trompeurs comme lui ? S'il nous est permis de faire comme Adraste, il n'est pas coupable, et nous avons tort de le vouloir punir. Quoi ! l'Hespérie entière, soutenue de tant de colonies grecques et des héros revenus du siège de Troie, n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie et les parjures d'Adraste, que la perfidie et le parjure ? Vous avez juré, par les choses les plus sacrées, que vous laisseriez Vénuse en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garnison lucanienne, dites-vous, est corrompue par l'argent d'Adraste ; je le crois comme vous : mais cette garnison est toujours à la solde des Lucaniens ; elle n'a point refusé de leur obéir : elle a gardé, au moins en apparence, la neutralité ; Adraste ni les siens ne sont jamais entrés dans Vénuse ; le traité subsiste ; votre serment n'est point oublié des dieux (1). Ne gardera-t-on les paroles données, que quand on manquera de prétextes plausibles pour les violer ? Ne sera-t-on fidèle et religieux pour les sermens, que quand on n'aura rien à gagner en violant sa foi ? Si l'amour de la vertu et la crainte des dieux ne vous touchent plus, au moins soyez touchés de votre réputation et de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet exemple pernicieux, de manquer de parole et de violer votre serment pour terminer une guerre, quelles

(1) *Ne gardera-t-on les paroles données, etc.* Ceci est un reproche tacite de l'inadélité de Louis XIV dans le violement de tant de traités qu'il a enfreints, toutes les fois qu'il l'a pu faire, sous quelques prétextes plausibles, et qu'il y a trouvé quelque chose à gagner.

guerres n'excitez-vous point par cette conduite impie? (2) Quel voisin ne sera pas contraint de craindre tout de vous, et de vous détester? Qui pourra désormais, dans les nécessités les plus pressantes, se fier à vous? Quelle sûreté pourrez-vous donner, quand vous voudrez être sincères, qu'il vous importera de persuader à vos voisins votre sincérité. Sera-ce un traité solennel? Vous en aurez foulé aux pieds. (3) Sera-ce un serment? Eh! ne saura-t-on pas que vous comptez les dieux pour rien, quand vous espérez tirer du parjure quelque avantage? La paix n'aura donc pas plus de sûreté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous, sera reçu comme une guerre ou feinte, ou déclarée. Vous serez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voisins. Toutes les affaires qui demandent de la réputation, de la probité et de la confiance, vous deviendront impossibles: vous n'auriez plus de ressources pour faire croire ce que vous promettrez. Voici, ajouta Télémaque, un intérêt encore plus pressant qui doit vous frapper, s'il vous reste quelque sentiment de probité, et quelque prévoyance sur vos intérêts: c'est qu'une conduite si trompeuse attaque par le dedans toute votre ligue, et va la ruiner; votre parjure va faire triompher Adraste.

A ces paroles, toute l'assemblée émue lui demanda comment il osoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruiner?

Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, si une fois vous rompez l'unique lien de la société et de la confiance qui est la bonne foi? (4) Après que vous aurez posé pour

(2) *Quel voisin ne sera pas contraint, etc.* C'est par la même raison que tous les voisins de Louis XIV furent toujours en défiance, et qu'ils firent contre lui de puissantes ligues pour se garantir de sa mauvaise foi.

(3) *Sera-ce un serment?* Louis XIV n'étoit pas plus délicat sur la religion du serment: il n'y en eut jamais de plus solennel que celui par lequel il promit de maintenir l'édit de Nantes, et il n'y en a point qu'il ait violé si ouvertement.

(4) *Après que vous aurez posé pour maxime, etc.* Ça été la

maxime, qu'on peut violer les règles de la probité et de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra se fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole et à le tromper ? Où en serez-vous ? Quel est celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de son voisin par les siens ? Que devient une ligue de tant de peuples, lorsqu'ils sont convenus entre eux, par une délibération commune, qu'il est permis de surprendre son voisin, et de violer la foi donnée ? Quelle sera votre défiance mutuelle, votre division, votre ardeur à vous détruire les uns les autres ! Adraste n'aura plus besoin de vous attaquer ; vous vous déchirez assez vous-mêmes ; vous justifierez ses perfidies. O rois sages et magnanimes ! ô vous qui commandez avec tant d'expérience sur des peuples innombrables ! ne dédaignez pas d'écouter les conseils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuses extrémités où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous préserver par votre vigilance et par les efforts de votre vertu ; car le vrai courage ne se laisse jamais abattre. Mais si vous aviez une fois rompu la barrière de l'honneur et de la bonne foi, cette perte est irréparable ; vous ne pourriez plus ni rétablir la confiance nécessaire au succès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriser. Que craignez-vous ? n'avez-vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper ? Votre vertu, jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit-elle pas ? Combattons, mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre si indignement. Adraste, l'impie Adraste est dans nos mains, pourvu que nous ayons horreur d'imiter sa lâcheté et sa mauvaise foi.

Lorsque Télémaque acheva ce discours, il sentit maxime des Jésuites confesseurs de Louis XIV, et c'est encore celle de toute l'Eglise romaine, qu'on peut violer les règles de la probité pour un grand intérêt ; ou, ce qui est la même chose, qu'on peut manquer de foi aux hérétiques pour l'intérêt de la religion. De quels maux cette sacrée maxime n'a-t-elle pas été la cause !

que la douce persuasion avoit coulé de ses lèvres, et avoit passé jusqu'au fond des cœurs : il remarqua un profond silence dans l'assemblée ; chacun pensoit, non à lui, ni aux grâces de ses paroles, mais à la force de la vérité qui se faisoit sentir dans la suite de son raisonnement : l'étonnement étoit peint sur les visages. Enfin, on entendit un murmure sourd, qui se répandoit peu à peu dans l'assemblée : les uns regardoient les autres, et n'osoient parler les premiers ; on attendoit que les chefs de l'armée se déclarassent, et chacun avoit de la peine à retenir ses sentimens. Enfin, le grave Nestor prononça ces paroles :

Digne fils d'Ulysse, les dieux qui vous ont fait parler, et Minerve, qui a tant de fois inspiré votre père, a mis dans votre cœur le conseil sage et généreux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeunesse ; je ne considère que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu : sans elle les plus grands avantages sont de vraies pertes ; sans elle on s'attire bientôt la vengeance de ses ennemis, la défiance de ses alliés, l'horreur de tous les gens de bien, et la juste colère des dieux. Laissons donc Vénuse entre les mains des Lucaniens, et ne songeons plus qu'à vaincreAdraste par notre courage.

Il dit : et toute l'assemblée applaudit à ses sages paroles : mais en applaudissant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulysse, et on croyoit voir reluire en lui la sagesse de Minerve qui l'inspiroit.

Il s'éleva bientôt une autre question dans le conseil des rois, où il n'acquiesça pas moins de gloire. Adraste, toujours cruel et perfide, envoya dans le camp un transfuge, nommé Acante, qui devoit empoisonner les plus illustres chefs de l'armée : sur-tout (5) il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télémaque, qui étoit déjà la

(5) Il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir, etc. Il n'y a dans le règne de Louis XIV que trop d'exemples de pareils desseins contre la vie du roi Guillaume, qui étoit alors la terreur des Français. Plusieurs de ces conspirations ont été découvertes, et toutes ont échoué à la honte de ceux qui avoient osé les former.

terreur des Dauhiens. Télémaque, qui avoit trop de courage et de candeur pour être enclin à la défiance, reçut sans peine avec amitié ce malheureux qui avoit vu Ulysse en Sicile, et qui lui racontoit les aventures de ce héros. Il le nourrissoit et tâchoit de le consoler dans son malheur; car Acante se plaignoit d'avoir été trompé et traité indignement par Adraste: mais c'étoit nourrir et réchauffer dans son sein une vipère venimeuse, toute prête à faire une blessure mortelle. On surprit un autre transfuge nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraste, pour lui apprendre l'état du camp des alliés, et pour lui assurer qu'il empoisonneroit le lendemain les principaux rois avec Télémaque, dans un festin que celui-ci devoit leur donner. Arion pris, avoua sa trahison: on soupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis; mais Acante, profondément dissimulé et intrépide, se défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Plusieurs des rois furent d'avis qu'il falloit, dans le doute, sacrifier Acante à la sûreté publique. Il faut, disoient-ils, le faire mourir: la vie d'un seul homme n'est rien, quand il s'agit d'assurer celle de tant de rois. Qu'importe qu'un innocent périsse, quand il s'agit de conserver ceux qui représentent les dieux au milieu des hommes!

Quelle maxime inhumaine! quelle politique barbare, répondit Télémaque. Quoi! vous êtes si prodigues du sang humain! O vous! qui êtes établis les pasteurs des hommes, et qui ne commandez sur eux, que pour les conserver, comme un pasteur conserve son troupeau: vous êtes donc des loups cruels, et non pas des pasteurs; du moins vous n'êtes pasteurs que pour tondre et pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous, on est coupable dès qu'on est accusé; un soupçon mérite la mort: les innocens sont à la merci des envieux et des calomniateurs; et à mesure que la défiance tyrannique croitra dans vos cœurs, il faudra aussi égorger plus de victimes.

Télémaque disoit ces paroles avec une autorité et une véhémence qui entraînoient les cœurs, et qui couvroient de honte les auteurs d'un si lâche conseil. Ensuite se radoucissant, il leur dit : Pour moi, je n'aime pas assez la vie pour vivre à ce prix-là. J'aime mieux qu'Acante soit méchant que si je l'étois, et qu'il m'arrache la vie par une trahison, que si je le faisois moi-même périr injustement dans le doute. Mais écoutez, ô vous ! qui étant établis rois, c'est-à-dire, juges des peuples, devez savoir juger les hommes avec justice, prudence et modération, laissez-moi interroger Acante en votre présence.

Aussitôt il interroge cet homme sur son commerce avec Arion ; il le presse sur une infinité de circonstances ; il fait semblant plusieurs fois de le renvoyer à Adraste, comme un transfuge digne d'être puni, pour observer s'il avoit peur d'être ainsi renvoyé ou non : mais le visage et la voix d'Acante demeurèrent tranquilles. Enfin, ne pouvant tirer la vérité du fond de son cœur, il lui dit : Donnez-moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adraste. A cette demande de son anneau, Acante pâlit, il fut embarrassé. Télémaque, dont les yeux étoient toujours attachés sur lui, l'aperçut ; il prit cet anneau : Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraste par les mains d'un Lucanien, nommé Politrope, que vous connoissez, et qui paroîtra y aller secrètement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voie votre intelligence avec Adraste, on vous fera périr impitoyablement par les tourmens les plus cruels ; si au contraire vous avouez dès à présent votre faute, on vous la pardonne, et on se contentera de vous envoyer dans une île de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout ; et Télémaque obtint des rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promise. On l'envoya dans une des îles Echinades (b), où il vécut en paix.

Peu de temps après, un Daunien d'une naissance

(b) Les îles Echinades, aujourd'hui Cossulaires, sont situées à l'embouchure du fleuve Achéloüs, vis-à-vis de l'Acarnanie, dans l'Épire.

obscur, mais d'un esprit violent et hardi, nommé Dioscore, vint la nuit dans le camp des alliés, leur offrir d'égorger dans sa tente le roi Adraste. Il le pouvoit ; car on est maître de la vie des autres, quand on ne compte plus pour rien la sienne. Cet homme ne respiroit que la vengeance, (6) parce qu'Adraste lui avoit enlevé sa femme qu'il aimoit éperdument, et qui étoit égale en beauté à Vénus même. Il avoit des intelligences secrètes pour entrer la nuit dans la tente du roi, et pour être favorisé dans cette entreprise par plusieurs capitaines dauniens ; mais il croyoit avoir besoin que les rois alliés attaquassent en même temps le camp d'Adraste, afin que dans ce trouble il pût plus facilement se sauver, et enlever sa femme. Il étoit content de périr, s'il pouvoit l'enlever après avoir tué le roi.

Aussitôt que Dioscore eut expliqué aux rois son dessein, tout le monde se tourna vers Télémaque, comme pour lui demander une décision. Les dieux, répondit-il, qui nous ont préservés des traîtres, nous défendent de nous en servir. Quand même nous n'aurions pas assez de vertu pour détester la trahison, notre seul intérêt suffiroit pour la rejeter. Dès que nous l'aurons autorisée par notre exemple, nous mériterons qu'elle se tourne contre nous. Dès ce moment, qui d'entre nous sera en sûreté ? Adraste pourra bien éviter le coup qui le menace, et le faire retomber sur les rois alliés : la guerre ne sera plus une guerre, la sagesse et la vertu ne seront d'aucun usage : on ne verra plus que perfidie, trahison et assassinats. Nous en ressentirons nous-mêmes les funestes suites, et nous les mériterons, puisque nous aurons autorisé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraste. J'avoue que ce rois le mérite pas ; mais toute l'Hespérie et toute la Grèce, qui ont les yeux sur nous, méritent que

(6) Parce qu'Adraste lui avoit enlevé sa femme. Voilà l'enlèvement de la marquise de Montespan, que l'auteur déguise ici sous des circonstances différentes, pour ne pas trop marquer cet endroit odieux de la vie du roi.

nous tenions cette conduite pour en être estimés. Nous nous devons à nous-mêmes enfin, nous devons aux dieux justes cette horreur de la perfidie.

Aussitôt on envoya Dioscore à Adraste, qui frémit du péril où il avoit été, et qui ne pouvoit assez s'étonner de la générosité de ses ennemis; car les méchans ne peuvent comprendre la pure vertu. Adraste admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, et n'osoit le louer. (7) Cette action noble des alliés rappeloit un honteux souvenir de toutes les tromperies et de toutes ses cruautés. Il cherchoit à rabaisser la générosité de ses ennemis, et étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie; mais les hommes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout ce qui pourroit les toucher.

Adraste, qui vit que la réputation des alliés augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit pressé de faire contre eux quelque action éclatante. Comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage sur eux par les armes, et il se hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au Soleil les portes de l'Orient dans un chemin semé de roses, que le jeune Télémaque, prévenant par ses soins la vigilance des plus vieux capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux sommeil, et mit en mouvement tous les officiers. Son casque couvert de crins flottans, brilloit déjà sur sa tête, et sa cuirasse sur son dos éblouissoit les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de Vulcain avoit, outre sa beauté naturelle, l'éclat de l'égide, qui y étoit cachée: il tenoit sa lance d'une main, de l'autre il montrait les divers postes qu'il falloit occuper. Minerve avoit mis dans ses yeux un feu divin, et sur

(7) Cette action noble des alliés rappeloit un honteux souvenir, etc. Dans toutes les guerres que Louis XIV a eues contre les alliés, on voit assez d'exemples de gouverneurs de place corrompus, de transfuges envoyés dans le camp des ennemis, de projets d'assassinats et d'empoisonnemens; mais on ne trouve point que les alliés aient commis de leur part rien de semblable. Plus Louis XIV s'est cru toutes voies permises, et plus les alliés se sont piqués de droiture et de générosité.

son visage une majesté fière qui promettoit déjà la victoire. Il marchoit, et tous les rois, oubliant leur âge et leur dignité, se sentoient entraînés par une force supérieure qui leur faisoit suivre ses pas. La foible jalousie ne peut plus entrer dans les cœurs : tout cède à celui que Minerve conduit invisiblement par la main. Son action n'avoit plus rien d'impétueux ni de précipité : il étoit doux, tranquille, patient, toujours prêt à écouter les autres, et à profiter de leurs conseils ; mais actif, prévoyant, attentif aux besoins les plus éloignés, arrangeant toutes les choses à propos, ne s'embarassant de rien, et n'embarassant point les autres, excusant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultés, ne demandant jamais rien de trop à personne, inspirant par-tout la liberté et la confiance. Donnoit-il un ordre : c'étoit dans les termes les plus simples et les plus clairs. Il le répétoit pour mieux instruire celui qui devoit l'exécuter. Il voyoit dans ses yeux s'il l'avoit bien compris : il lui faisoit ensuite expliquer familièrement comment il avoit compris ses paroles, et le principal but de son entreprise. Quand il avoit ainsi éprouvé le bon sens de celui qu'il envoyoit, et qu'il l'avoit fait entrer dans ses vues, il ne le faisoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'estime et de confiance pour l'encourager. Ainsi, tous ceux qu'il envoyoit, étoient pleins d'ardeur pour lui plaire et pour réussir ; mais ils n'étoient point gênés par la crainte qu'il leur imputeroit le mauvais succès ; car il excusoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaise volonté.

L'horizon paroissoit rouge et enflammé par les premiers rayons du soleil, et la mer étoit pleine des feux du jour naissant. Toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux et de chariots en mouvement : c'étoit un bruit confus, semblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite au fond de ses abîmes les noires tempêtes. Ainsi, Mars commençoit, par le bruit des armes et par l'appareil frémissant de la guerre, à semer la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit pleine de

piques hérissées, semblables aux épis qui couvrent les sillons fertiles dans le temps des moissons. Déjà s'élevoit un nuage de poussière, qui déroboit peu à peu aux yeux des hommes la terre et le ciel. La confusion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable mort, s'avançoient.

A peine les premiers traits étoient jetés, que Télémaque, levant les yeux et les mains vers le ciel, prononça ces paroles : O Jupiter, père des dieux et des hommes, vous voyez de notre côté la justice et la paix que nous n'avons point eu honte de rechercher. C'est à regret que nous combattons : nous voudrions épargner le sang des hommes ; nous ne haïssons point cet ennemi même, quoiqu'il soit oruel, perfide et sacrilège. Voyez et décidez entre lui et nous. S'il faut mourir, nos vies sont dans vos mains : s'il faut délivrer l'Hespérie et abattre le tyran, ce sera votre puissance et la sagesse de Minerve, votre fille, qui nous donneront la victoire. La gloire vous en sera due : c'est vous qui, la balance en main, réglez le sort des combats. Nous combattons pour vous, et puisque vous êtes juste, Adraste est plus votre ennemi que le nôtre. Si votre cause est victorieuse, avant la fin du jour le sang d'une hécatombe (c) entière ruissèlera sur vos autels.

Il dit, et à l'instant il pousse ses coursiers fougueux et écumanans dans les rangs les plus pressés des ennemis. Il rencontra d'abord Périandre, Locrien, convert de la peau d'un lion qu'il avoit tué dans la Cilicie, pendant qu'il y avoit voyagé. Il étoit armé comme Hercule, d'une massue énorme ; sa taille et sa force le rendoient semblable aux géans. Dès qu'il vit Télémaque, il méprisa sa jeunesse et la beauté de son visage. C'est bien à toi, dit-il, jeune efféminé à nous disputer la gloire des combats ! Va, enfant, va parmi les ombres chercher ton père ! En disant ces paroles, il leva sa massue noueuse, pesante, armée de pointes de fer : elle paroît comme un mât de navire : chacun craint le coup de sa chute : elle menace la tête du fils d'Ulysse ; mais il se détourne du coup,

(c) Une hécatombe étoit un sacrifice de cent bœufs.

et s'élança sur Périandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La massue, en tombant, brisa la roue d'un char auprès de celui de Télémaque. Cependant le Grec perça d'un trait Périandre à la gorge. Le sang qui coule à gros bouillons de sa large plaie, étouffe sa voix. Ses chevaux fougueux ne sentant plus sa main défaillante, et les rênes flottant sur leur cou, l'emportent çà et là. Il tombe de dessus son char, les yeux fermés à la lumière, et la pâle mort étant déjà pointée sur son visage défiguré. Télémaque eut pitié de lui, il donna aussitôt son corps à ses domestiques, et garda, comme une marque de sa victoire, sa peau de lion avec sa massue.

Ensuite il chercheAdraste dans la mêlée; mais en le cherchant, il précipite dans les Enfers une foule de combattans: Hylée, qui avoit attelé à son char deux coursiers semblables à ceux du Soleil, et nourris dans les vastes prairies qu'arrose l'Aufide (d); Démoléon, qui dans la Sicile avoit autrefois presque égalé Erix dans les combats du coste; Crator, qui avoit été hôte et ami d'Hercule, lorsque ce fils de Jupiter, passant par l'Hespérie, y ôta la vie à l'infame Cacus (e); Ménécrate, qui ressembloit, disoit-on, à Pollux dans la lutte; Hippocoon, Salapien, qui imitoit l'adresse et la bonne grâce de Castor pour mener un cheval; le fameux chasseur Eurimède, toujours teint du sang des ours et des sangliers qu'il tuoit sur les sommets couverts de neige du froid Appennin, qui avoit été, disoit-on, si cher à Diane, qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des flèches; Nicostrate, vainqueur d'un géant, qui vomissoit le feu dans les rochers du

(d) L'Aufide, aujourd'hui *Ofanto*, est une rivière du royaume de Naples, qui naît aux montagnes de l'Appennin, dans la principauté ultérieure, sépare la Capitanate de la Basilicate, et va se décharger dans le golfe de Venise. Ce fut près de cette rivière que se donna la fameuse bataille de Cannes.

(e) Cacus, fils de Vulcain, étoit un berger et un voleur, qui se retiroit près du mont Aventin, et qui déroba les bœufs d'Hercule, en les emmenant à reculons dans sa caverne. Les poètes feignent qu'il avoit trois bouches, et qu'il jetoit du feu et des flammes, quand il vouloit.

mont Gargan (f) ; Eléanthe, qui devoit épouser la jeune Phloé, fille du fleuve Liris (g). Elle avoit été promise par son père à celui qui la délivreroit d'un serpent ailé, qui étoit né sur le bord du fleuve, et qui devoit la dévorer dans peu de jours, suivant la prédiction d'un oracle. Ce jeune homme, par un excès d'amour, se dévoua pour tuer le monstre. Il réussit, mais il ne put goûter le fruit de sa victoire : et pendant que Phloé se préparant à un doux hyménée, attendoit impatiemment Eléanthe, elle apprit qu'il avoit suivi Adraste dans les combats, et que la Parque avoit cruellement tranché ses jours. Elle remplit de ses gémissemens les bois et les montagnes qui sont auprès du fleuve ; elle noya ses yeux de larmes, arracha ses beaux cheveux ; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, et accusa le Ciel d'injustice. Comme elle ne cessoit de pleurer nuit et jour, les dieux, touchés de ses regrets et par les prières du fleuve, mirent fin à sa douleur. A force de verser des larmes, elle fut tout-à-coup changée en fontaine, qui coulant dans le sein du fleuve, va joindre ses eaux à celles du dieu son père ; mais l'eau de cette fontaine est encore amère ; l'herbe du rivage ne fleurit jamais ; et on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès sur ses tristes bords.

Cependant Adraste, qui apprit que Télémaque répandoit de tous côtés la terreur, le cherchoit avec empressement. Il espéroit de vaincre facilement le fils d'Ulysse dans un âge encore si tendre, et il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adresse et d'une audace extraordinaires, auxquels il avoit promis de grandes récompenses, s'ils pouvoient dans le combat, faire périr Télémaque, de quelque

(f) Le mont Gargan, ou le mont Saint-Ange, est une montagne du royaume de Naples; on la prend quelquefois pour celle sur laquelle est bâtie la ville nommée *Monte di Santo-Angelo*, et autrefois pour toute la presqu'île de la Capitanate, qui est entre le golfe de Manfredonia et celui de Rodi.

(g) Le fleuve Liris, aujourd'hui Gatiglian, prend sa source dans l'Abruzze ultérieure, au couchant du lac Celano, passe au travers de la terre de Labour, et va se décharger dans le golfe de Gajete.

manière que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce moment du combat, sans doute ces trente hommes environnant le char de Télémaque, pendant qu'Adraste l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine de le tuer ; mais Minerve les fit égarer.

Adraste crut voir et entendre Télémaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pied d'une colline, où il y avoit une foule de combattans. Il court, il vole, il veut se rassasier de sang ; mais au lieu de Télémaque, il trouve le vieux Nestor, qui d'une main tremblante jetoit au hasard quelques traits inutiles. Adraste, dans sa fureur, veut le percer ; mais une troupe de Pyliens se jette autour de Nestor.

Alors une nuée de traits obscurcit l'air et couvrit tous les combattans : on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans, et le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée : la terre gémissoit sous un monceau de corps morts ; des ruisseaux de sang couloient de toutes parts. Bellone et Mars avec les Furies infernales, vêtues de robes toutes dégouttantes de sang, repaissoient leurs yeux cruels de ce spectacle, et renouveloient sans cesse la rage dans les cœurs. Ces divinités ennemies des hommes repousoient loin des deux partis la pitié généreuse, la valeur modérée, la douce humanité : ce n'étoit plus, dans cet amas confus d'hommes acharnés les uns sur les autres, que massacre, vengeance, désespoir et fureur brutale. La sage et invincible Pallas elle-même l'ayant vu, frémit, et recula d'horreur.

Cependant Phylacte marchant à pas lents, et tenant dans ses mains les flèches d'Hercule, s'avançoit au secours de Nestor. Adraste n'ayant pu atteindre ce divin vieillard, avoit lancé ses traits sur plusieurs Pyliens, auxquels il avoit fait mordre la poussière. Déjà il avoit abattu Eurilas si léger à la course, qu'à peine il imprimoit la trace de ses pas dans le sable, et qu'il devançoit, dans son pays, les plus rapides flots de l'Eurotas (h) et de l'Alphée (i). A

(h) L'Eurotas, aujourd'hui Basilipotaurus et Iris, est une grande rivière de la Morée, qui se décharge dans le golfe de Colochide.

(i) L'Alphée est une grande rivière de la Turquie en

ses pieds étoient tombés Entiphron , plus beau qu'Hylas (k), aussi ardent chasseur qu'Hyppolite ; Pterélas, qui avoit suivi Nestor au siège de Troie, et qu'Achille même avoit aimé à cause de son courage et de sa force ; Aristogiton, qui s'étant baigné dans les ondes du fleuve Achéloüs (l), avoit reçu secrètement de ce dieu la vertu de prendre toutes sortes de formes. En effet, il étoit si souple et si prompt dans tous ses mouvemens, qu'il échappoit aux mains les plus fortes : mais Adraste, d'un coup de lance, le rendit immobile, et son ame s'enfuit d'abord avec son sang.

Nestor, qui voyoit tomber ses plus vaillans capitaines sous la main du cruel Adraste, comme les épis dorés pendant la moisson tombent sous la faux tranchante d'un infatigable moissonneur, oublioit le danger où il s'exposoit inutilement. Sa sagesse l'avoit quitté : il ne songeoit plus qu'à suivre des yeux Pisistrate, son fils, qui de son côté soutenoit avec ardeur le combat, pour éloigner le péril de son père ; mais le moment fatal étoit venu, où Pisistrate devoit faire sentir à Nestor combien on est souvent malheureux d'avoir trop vécu.

Pisistrate porta un coup de lance si violent contre Adraste, que le Daunien devoit succomber ; mais il l'évita, et pendant que Pisistrate, ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit sa lance, Adraste le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencèrent à sortir avec un ruisseau de sang ; son teint se flétrit comme une fleur que la main d'une nymphe a cueillie dans les prés ; ses yeux étoient déjà presque éteints et sa voix défaillante. Alcée, son gouverneur, qui étoit auprès

Europe, qui traverse la Morée, et se décharge dans le golfe de l'Arcadie.

(k) Hylas, jeune garçon très-beau, fils de Thyodamas, aimé d'Hercule, et ravi par les Nymphes, dit la Fable, en voulant reprendre sa cruche qu'il avoit laissé tomber à l'eau. Mais la vérité est qu'il s'y laisse tomber lui-même, et que sa mort donna lieu au bruit de son prétendu enlèvement.

(l) Achéloüs, fleuve de l'Acarnanie dans l'Épire, qu'il sépare de la Natolie ; il prend sa source au mont Pindus.

de lui, le soutint, comme il alloit tomber, et n'eut le temps que de le mener entre les bras de son père. Là, il voulut parler et donner les dernières marques de sa tendresse, mais en ouvrant la bouche il expira.

Pendant que Phylacte répanoit tout autour de lui le carnage et l'horreur, pour repousser les efforts d'Adraste, Nestor tenoit serré entre ses bras le corps de son fils : il remplissoit l'air de ses cris, et ne pouvait souffrir la lumière. Malheureux, disoit-il, d'avoir été père et d'avoir vécu si longtemps ! Hélas, cruelles destinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie ou à la chasse du sanglier de Calydon (m), ou au voyage de Colchos (n), ou au premier siège de Troie ! je serois mort avec gloire et sans amertume ! Maintenant je traîne une vieillesse douloureuse, méprisée et impuissante ; je ne vis plus que pour les maux ; je n'ai plus de sentiment que pour la tristesse. O mon fils ! ô mon cher fils Pisistrate ! quand je perdis ton frère Antiloque, je t'avois pour me consoler ; je ne t'ai plus ; rien ne me consolera ; tout est fini pour moi. L'espérance, seul adoucissement des peines des hommes, n'est plus un bien qui me regarde. Antiloque ! Pisistrate ! ô mes chers enfans ! je crois que c'est aujourd'hui que je vous perds tous deux. La mort de l'un r'ouvre la plaie que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus ! Qui fermera mes yeux ? qui recueillera mes cendres ? O cher Pisistrate ! tu es mort comme ton frère, en homme de courage ; il n'y a que moi qui ne puis mourir.

En disant ces paroles, il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il tenoit ; mais on arrêta sa main, et on lui arracha le corps de son fils ; et comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans sa tente, où ayant un peu repris ses forces, il voulut retourner au combat ; mais on le retint malgré lui.

(m) Calydon, ancienne ville d'Étolie, aujourd'hui Aitou dans la Livadie, étoit désolée par un sanglier affreux que Méléagre entreprit de dompter, mais dont il ne put venir à bout sans le secours de Thésée.

(n) Le voyage de Colchos fut entrepris pour aller à la conquête de la toison d'or.

Cependant Adraste et Phyloctète se cherchoient; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un lion et d'un léopard, qui cherchent à se déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arrose le Caïstre (o). Les menaces, la fureur guerrière et la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches : ils portent une mort certaine par-tout où ils lancent leurs traits. Tous les combattans les regardent avec effroi. Déjà ils se voient l'un l'autre, et Phyloctète tient en main une de ces flèches terribles qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains, et dont les blessures sont irrémédiables. Mais Mars, qui favorisoit le cruel et intrépide Adraste, ne put souffrir qu'il périt sitôt : il vouloit, pour lui prolonger les horreurs de la guerre, multiplier le carnage. Adraste étoit encore dû à la justice des dieux pour punir les hommes, et pour verser leur sang.

Dans le moment où Phyloctète veut l'attaquer, il est blessé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque, jeune Lucanien, plus beau que le fameux Nirée (p), dont la beauté ne cédoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au siège de Troie. A peine Phyloctète eut reçu le coup, qu'il tira la flèche contre Amphimaque : elle lui perça le cœur. Aussitôt ses beaux yeux noirs s'éteignirent, et furent couverts des ténèbres de la mort. Sa bouche, plus vermeille que les roses dont l'aurore naissante sème l'horizon, se flétrit; une pâleur affreuse ternit ses joues; ce visage si tendre et si délicat tout-à-coup se défigura. Phyloctète lui-même en eut pitié. Tous les combattans gémirent en voyant ce jeune homme tomber dans son sang, où il se rouloit, et ses cheveux aussi beaux que ceux d'Apollon, traînés dans la poussière.

Phyloctète, ayant vaincu Amphimaque, fut contraint de se retirer du combat : il perdoit son sang

(o) Le Caïstre, aujourd'hui Chlais, est une rivière de Natolie en Asie, qui coule entre le Sarabat et le Madre, près de la ville d'Ephèse, du côté du Nord.

(p) Nirée étoit un roi de Naxos, maintenant Nicosie, qui étoit fort beau, mais extrêmement lâche.

et ses forces; son ancienne blessure même, dans l'effort du combat, sembloit prête à se r'ouvrir et à renouveler ses douleurs; car les enfans d'Esculape, avec leur science divine, n'avoient pu le guérir entièrement. Le voilà prêt à tomber sur un monceau de corps sanglans qui l'environnent. Achidamas, le plus fier et le plus adroit de tous les Œbaliens (q), qu'il avoit menés avec lui pour fonder Pétilie, l'enlève du combat dans le moment où Adraste l'auroit sans peine abattu à ses pieds. Adraste ne trouve plus rien qui ose lui résister ni retarder la victoire. Tout tombe, tout s'enfuit: c'est un torrent qui, ayant surmonté ses bords, entraîne par ses vagues furieuses les moissons, les troupeaux, les bergers et les villages.

Télémaque entendit de loin les cris des vainqueurs, et il vit le désordre des siens qui fuyoient devant Adraste, comme une troupe de cerfs timides traverse les vastes campagnes, les bois, les montagnes et les fleuves mêmes les plus rapides, quand ils sont poursuivis par des chasseurs. Télémaque gémit; l'indignation paroît dans ses yeux, et il quitte les lieux où il avoit combattu longtemps avec tant de danger et de gloire. Il court pour soutenir les siens; il s'avance tout couvert du sang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus sur la poussière. De loin il pousse un cri qui se fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne sais quoi de terrible dans sa voix, dont les montagnes voisines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement sa cruelle voix, quand il appelle les Furies infernales, la guerre et la mort. Le cri de Télémaque porte le courage et l'audace dans le cœur des siens: il glace d'épouvante les ennemis. Adraste même a honte de se sentir troublé. Je ne sais combien de funestes présages le font frémir, et ce qui l'anime, est plutôt un désespoir qu'une valeur tranquille. Trois fois ses genoux tremblans

(q) Les Œbaliens étoient des peuples d'Italie, voisins de Tarente.

commencèrent à se dérober sous lui, trois fois il recula sans songer à ce qu'il faisoit. Une pâleur de défaillance et une sueur froide se répandoient dans tous ses membres ; sa voix enrouée et hésitante ne pouvoit achever aucune parole ; ses yeux pleins d'un feu sombre et étincelant , paroissoient sortir de sa tête : on le voyoit, comme Oreste, agité par les Furies, tous ses mouvements étoient convulsifs. Alors il commença à croire qu'il y a des dieux ; il s'imaginait les voir irrités, et entendre une voix sourde, qui sort du fond de l'abîme pour l'appeler dans le noir Tartare. Tout lui fait sentir une main céleste et invisible, suspendue sur sa tête, qui alloit s'appesantir pour le frapper. L'espérance étoit éteinte au fond de son cœur ; son audace se dissipoit comme la lumière du jour disparoit quand le soleil se couche dans le sein des ondes, et que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit.

L'impie Adraste trop long-temps souffert sur la terre, si les hommes n'eussent eu besoin d'un tel châtiment ; l'impie Adraste touchait enfin à sa dernière heure. Il court en forcené au devant de son inévitable destin ; l'horreur, les cuisans remords, la consternation, la fureur, la rage, le désespoir marchent avec lui. A peine voit-il Télémaque qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre, et les tourbillons de flammes qui sortent du noir Phlégéton (r) prêts à le dévorer. Il s'écrie, et sa bouche demeure ouverte, sans qu'il puisse prononcer aucune parole : tel qu'un homme dormant, qui dans un songe affreux, ouvre la bouche et fait des efforts pour parler ; mais la parole lui manque toujours, et il la cherche en vain. D'une main tremblante et précipitée Adraste lance son dard contre Télémaque. Celui-ci, intrépide comme l'ami des dieux, se couvre de son bouclier : il semble que la victoire le couvre de ses ailes, il tient déjà une couronne suspendue au-dessus de sa tête : le courage doux et paisible reloit dans ses yeux ; on le prendroit pour

(r) Le Phlégéton est un fleuve des Enfers qui roule des feux ardents, et dont les flots sont tout de flammes.

Minerve même, tant il paroît sage et mesuré au milieu des plus grands périls. Le dard lancé par Adraste, est repoussé par le bouclier. Alors Adraste se hâte de tirer son épée, pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour. Télémaque, voyant Adraste l'épée à la main, se hâte de la mettre aussi, et laisse son dard inutile.

Quand on les vit ainsi tous deux combattre de près, tous les autres combattans en silence mirent bas les armes pour les regarder attentivement, et on attendit de leur combat la destinée de toute la guerre. Les deux glaives brillans comme les éclairs d'où partent les foudras, se croisent plusieurs fois et portent des coups inutiles sur les armes polies, qui en retentissent. Les deux combattans s'allongent, se replient, s'abaissent, se relèvent tout-à-coup, et enfin se saisissent. Le lierre, en naissant au pied d'un ormeau, ne serre pas plus étroitement le tronc dur et noueux par ses rameaux entrelacés jusques aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattans se serrent l'un l'autre. Adraste n'avoit encore rien perdu de sa force : Télémaque n'avoit pas encore toute la sienne. Adraste fait plusieurs efforts pour surprendre son ennemi et pour l'ébranler : il tâche de saisir l'épée du jeune Grec, mais en vain ; dans le moment où il la cherche, Télémaque l'enlève de terre, et le renverse sur le sable. Alors cet impie, qui avoit toujours méprisé les Dieux, montre une lâche crainte de la mort : il a honte de demander la vie, et il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la désire ; il tâche d'émuouvoir la compassion de Télémaque. Fils d'Ulysse, lui dit-il, enfin c'est maintenant que je connois les justes Dieux, ils me punissent comme je l'ai mérité : il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité : je la vois, elle me condamne : mais qu'un roi malheureux vous fasse souvenir de votre père qui est loin d'Ithaque, et qu'il touche votre cœur.

Télémaque qui, le tenant sous ses genoux, avoit le glaive déjà levé pour lui percer la gorge.

répondit aussitôt : Je n'ai voulu que la victoire et la paix des nations que je suis venu secourir : je n'aime point à répandre le sang. Vivez donc, Adraste ; mais vivez pour réparer vos fautes : rendez tout ce que vous avez usurpé ; rétablissez le calme et la justice sur la côte de la grande Hespérie, que vous avez souillée par tant de massacres et de trahisons : vivez et devenez un autre homme. Apprenez par votre chute que les Dieux sont justes, que les méchants sont malheureux, qu'ils se trompent en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité et dans le mensonge ; qu'enfin rien n'est si doux ni si heureux que la simple et constante vertu. Donnez-nous pour otage votre fils Ménétrodore, avec douze des principaux de votre nation.

A ces paroles, Télémaque laisse relever Adraste, et lui tend la main sans se défier de sa mauvaise foi. Mais aussitôt Adraste lui lance un second dard fort court qu'il tenoit caché. Le dard étoit si aigu et lancé avec tant d'adresse, qu'il eût percé les armes de Télémaque, si elles n'eussent été divines. En même temps Adraste se jette derrière un arbre, pour éviter la poursuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie : Dauniena, vous le voyez, la victoire est à nous ; l'impie ne se sauve que par la trahison. Celui qui ne craint point les Dieux, craint la mort : au contraire, celui qui les craint, ne craint qu'eux. En disant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, et fait signe aux siens, qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide. Adraste craint d'être surpris, fait semblant de retourner sur ses pas, et veut renverser les Crétois qui se présentent à son passage ; mais tout-à-coup Télémaque, prompt comme la foudre que la main du père des Dieux lance du haut Olympe sur les têtes coupables, vient fondre sur son ennemi : il le saisit d'une main victorieuse, il le renverse, comme un cruel aquilon abat les tendres moissons qui dorent la campagne : il ne l'écoute plus, quoique l'impie ose encore une fois essayer d'abuser de la bonté de son cœur ; il lui enfonce son glaive, et le précipite

dans les flammes du noir Tartare, digne châti-
ment de ses crimes.

A peine Adraste fut mort, que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite et la perte de leur chef, se réjouirent de leur délivrance; ils tendirent les mains aux alliés en signe de paix et de réconciliation. Métrodore, fils d'Adraste, que son père avoit nourri dans des maximes de dissimulation, d'injustice et d'inhumanité, s'enfuit lâchement; mais un esclave, complice de ses infamies et de ses cruautés, qu'il avoit affranchi et comblé de biens, et auquel il se confia dans sa fuite, ne songea qu'à le trahir pour son propre intérêt; il le tua par derrière pendant qu'il fuyoit, lui coupa la tête, et la porta dans le camp des alliés, espérant une grande récompense d'un crime qui finissoit la guerre. Mais on eut horreur de ce scélérat, et on le fit mourir.

Télémaque, ayant vu la tête de Métrodore qui étoit un jeune homme d'une merveilleuse beauté et d'un naturel excellent, que les plaisirs et les mauvais exemples avoient corrompu, ne put retenir ses larmes. Hélas! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poison de la prospérité pour un jeune prince: plus il a d'élevation et de vivacité, plus il s'éloigne de tous les soutimens de vertu! Et maintenant je serois peut-être de même, si les malheurs où je suis né, grâces aux Dieux, et les instructions de Mentor ne m'avoient appris à me modérer.

Les Dauniens assemblés demandèrent, comme l'unique condition de paix, qu'on leur permît de faire un roi de leur nation, qui pût effacer par ses vertus l'opprobre dont l'impie Adraste avoit couvert la royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le tyran: ils venoient en foible baiser la main de Télémaque, qui avoit été trempée dans le sang de ce monstre, et leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainsi tomba en un moment, sans aucune ressource, cette puissance qui menaçoit toutes les autres dans l'Hespérie, et qui faisoit trembler tant de peuples. Semblables à ces terrains qui paroissent fermes et immobiles, mais que l'on sappe

peu à peu par dessous : long-temps on se moque du foible travail qui en attaque les fondemens ; rien ne paroît affoibli ; tout est uni , rien ne s'ébranle : cependant tous les soutiens sont détruits peu à peu jusqu'au moment où tout-à-coup le terrain s'abaisse et ouvre un abîme (8). Ainsi une puissance injuste et trompeuse , quelque prospérité qu'elle se procure par ses violences , creuse elle-même un précipice sous ses pieds. La fraude et l'inhumanité sapent peu à peu tous les plus solides fondemens de l'autorité légitime. On l'admire , on la craint , on tremble devant elle jusqu'au moment où elle n'est déjà plus : elle tombe de son propre poids , et rien ne peut la relever , parce qu'elle a détruit de ses propres mains les vrais soutiens de la bonne foi et de la justice , qui attirent l'amour et la confiance.

Les chefs de l'année s'assemblerent dès le lendemain pour accorder un roi aux Dauniens. On prenoit plaisir à voir les deux camps confondus par une amitié si inespérée , et les deux armées qui n'en faisoient plus qu'une. Le sage Nestor ne peut se trouver dans ce conseil , parce que la douleur jointe à la vieillesse , avoit flétri son cœur , comme la pluie abat et fait languir , le soir , une fleur qui étoit , le matin , pendant la naissance de l'aurore , la gloire et l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir ; loin d'eux s'enfuyoit le doux sommeil qui charme les plus cuisantes peines ; l'espérance , qui est la vie du cœur de l'homme , étoit éteinte en lui ; toute nourriture étoit amère à cet infortuné vieillard ; la lumière même lui étoit odieuse : son ame ne demandoit plus qu'à quitter son corps , et qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'empire de Pluton. Tous ses amis lui parloient en vain ; son cœur en défaillance étoit dégoûté de toute amitié , comme un malade est dégoûté des meilleurs alimens. A

(8) Ainsi une puissance injuste et trompeuse , etc. C'est ainsi que les prospérités de Louis XIV , au lieu d'assurer un véritable bonheur à son royaume , ont creusé peu à peu le précipice où nous le voyons tombé aujourd'hui.

tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondoit que par des gémissemens et des sanglots. De temps en temps on l'entendoit dire : O Pisistrate , Pisistrate , Pisistrate , mon fils , tu m'appelles ! je te suis. Pisistrate , tu me rendras la mort douce. O mon cher fils ! je ne désire plus pour tout bien que de te revoir sur les rives du Styx. Puis il passoit des heures entières sans prononcer aucune parole , mais gémissant , levant vers le ciel les mains et les yeux noyés de larmes.

Cependant les princes assemblés attendoient Télémaque , qui étoit auprès du corps de Pisistrate. Il répandoit sur son corps des fleurs à pleines mains : il y ajoutoit des parfums exquis , et versoit des larmes amères. O mon cher compagnon ! lui disoit-il , je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos , et de t'avoir suivi à Sparte , de t'avoir retrouvé sur les bords de la grande Hespérie : je te dois mille et mille soins : je t'aimois ; tu m'aimois aussi. J'ai connu ta valeur , elle auroit surpassé celle de plusieurs Grecs fameux. Hélas ! elle t'a fait mourir avec gloire ; mais elle a dérobé au monde une vertu naissante qui eût égalé celle de ton père : oui , ta sagesse et ton éloquence dans un âge mûr auroient été semblables à celles de ce vieillard , l'admiration de toute la Grèce. Tu avois déjà cette douce insinuation , à laquelle on ne pouvoit résister quand tu parlois ; ces manières naïves de raconter ; cette sage modération qui est un charme pour apaiser les esprits irrités ; cette autorité qui vient de la prudence et de la force des bons conseils. Quand tu parlois , tous prêtoient l'oreille , tous étoient prévenus , tous avoient envie de trouver que tu avois raison. Ta parole simple et sans faste couloit dans les cœurs comme la rosée sur l'herbe naissante. Hélas ! tant de biens que nous possédions il y a quelques heures , nous sont enlevés pour jamais : Pisistrate , que j'embrassai hier , n'est plus ; il ne nous en reste qu'un douloureux souvenir. Au moins , si tu avois fermé les yeux de Nestor , et non pas que nous eussions fermé les tiens , il ne verroit pas tout ce

qu'il voit, il ne seroit pas le plus-malheureux de tous les pécs.

Après ces paroles, Télémaque fit laver la plaie sanglante qui étoit dans le côté de Pisistrate : il le fit étendre sur un lit de pourpre où, la tête penchée avec la pâleur de la mort, il ressembloit à un jeune arbre qui, ayant couvert la terre de son ombre, et poussé vers le ciel ses rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la cognée d'un bûcheron : il ne tient plus à sa racine, ni à la terre, mère féconde qui nourrit ses tiges dans son sein ; il languit, sa verdure s'efface, il ne peut plus se soutenir, il tombe : ses rameaux qui cachotent le ciel, traînent sur la poussière, flétris et détachés : il n'est plus qu'un tronc abattu et dépouillé de toutes ses grâces. Ainsi Pisistrate en proie à la mort, étoit déjà emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bûcher fatal. Déjà la flamme montoit vers le ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baissés et pleins de larmes, leurs armes renversées, le conduisoient lentement. Le corps est bientôt brûlé : les cendres sont mises dans une urne d'or ; et Télémaque, qui prend soin de tout, confie cette urne comme un grand trésor à Callimaque qui avoit été le gouverneur de Pisistrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres, tristes mais précieux restes de celui que vous avez aimé : gardez-les pour son père. Mais attendez à les lui donner quand il aura assez de force pour les demander : ce qui irrite la douleur dans un temps, l'adoucit en un autre.

Ensuite Télémaque entra dans l'assemblée des rois ligués, où, dès qu'on l'aperçut, chacun garda le silence pour l'écouter : il en rougit, et on ne pouvoit le faire parler. Les louanges qu'on lui donna, par des acclamations publiques sur tout ce qu'il venoit de faire, augmentèrent sa honte ; il auroit voulu pouvoir se cacher : ce fut la première fois qu'il parut embarrassé et incertain. Enfin, il demanda comme une grâce, qu'on ne lui donnât plus aucune louange. Ce n'est pas, dit-il, que je ne les aime, sur-tout quand elles sont données par de si bons juges de la vertu ; mais c'est que je crains de

Les aimer trop : elles corrompent les hommes, elles les remplissent d'eux-mêmes, elles les rendent vains et présomptueux ; il faut les mériter et les fuir : les meilleures louanges ressemblent aux fausses. Les plus méchans de tous les hommes, qui sont les tyrans, sont ceux qui se font le plus louer par les flatteurs. Quel plaisir y a-t-il à être loué comme eux ! Les bonnes louanges sont celles que vous me donnerez en mon absence, si je suis assez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire aussi que je veux être modeste, et craindre la vanité. Epargnez-moi donc, si vous m'estimez, et ne me louez pas comme un homme amoureux de louanges.

Après avoir parlé ainsi, Télémaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever jusqu'au ciel ; et par un air d'indifférence il arrêta bientôt les éloges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le louant : mais l'admiration augmenta, tout le monde sachant la tendresse qu'il avoit témoignée à Pisistrate, et les soins qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de son cœur, que de tous les prodiges de sagesse et de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il est sage, il est vaillant, se disoient-ils en secret les uns aux autres ; il est l'ami des dieux et le vrai héros de notre âge ; il est au-dessus de l'humanité : mais tout cela n'est que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il est humain, il est bon, il est ami fidelle et tendre, il est compatissant, libéral, bienfaisant, et tout entier à ceux qu'il doit aimer : il est les délices de ceux qui vivent avec lui ; il s'est défait de sa hauteur, de son indifférence et de sa fierté. Voilà ce qui touche les cœurs ; voilà ce qui nous attendrit pour lui, et nous rend sensibles à toutes ses vertus : voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui.

A peine ces discours furent-ils finis, qu'on se hâta de parler de la nécessité de donner un roi aux

Danniens. La plupart des princes qui étoient dans le conseil, opinoient qu'il falloit partager entre eux ce pays comme une terre conquise. On offroit à Télémaque pour sa part la fertile contrée d'Arpi (s), qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérès, les doux présens de Bacchus, et les fruits toujours verts de l'olivier consacré à Minerve. Cette terre, lui disoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque, avec ses cabanes, et les rochers affreux de Dulichie (t) et les bois sauvages de Zacynthe. Ne cherchez plus ni votre père, qui doit être péri dans les flots au promontoire de Capharée, par la vengeance de Nauplius (u) et par la colère de Neptune; ni votre mère, que ses amans possèdent depuis votre départ; ni votre patrie, dont la terre n'est point favorisée du Ciel, comme celle que nous vous offrons.

Il écoutoit patiemment ces discours; mais les rochers de Thrace et de Thessalie ne sont pas plus sourds ni plus insensibles aux plaintes des amans désespérés, que Télémaque l'étoit à toutes ces offres. Pour moi, répondit-il, je ne suis touché, ni des richesses, ni des délices. Qu'importe de posséder une plus grande étendue de terres, et de commander à un plus grand nombre d'hommes? On n'en a que plus d'embarras et moins de liberté. La vie est assez pleine de malheurs pour les hommes les plus sages et les plus modérés; sans y ajou-

(s) Arpi étoit une région de la Pouille-Daunienne, dont la ville capitale se nommoit Argirippa, et Arpos Aippium. On en voit encore les ruines entre Lucera et Manfredonia dans la Capitanate.

(t) Dulichie, aujourd'hui Thiaki, est une petite île de la mer de Grèce, dans le Golfe de Pâtra, au Levant de l'île de Céphalonie.

(u) Nauplius, roi d'Eubée, irrité de ce que les chefs de l'armée des Grecs avoient injustement condamné à mort son fils Palamede, par les artifices d'Ulysse, mit des feux sur le mont Capharée, aujourd'hui cap de Figera, sur l'île d'Eubée qui regarde l'Hellespont, pour y attirer la flotte des Grecs, et la faire briser contre les rochers; mais il échoua dans son dessein, parce qu'Ulysse et Diomède prirent une autre route.

tor encore la peine de gouverner les autres hommes indociles, inquiets, injustes, trompeurs et ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de soi-même, n'y regardant que sa propre autorité, ses plaisirs et sa gloire, on est impie, on est tyran, on est le fléau du genre humain. Quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que selon les vraies règles, pour leur propre bien, on est moins leur maître que leur tuteur : on n'en a que la peine qui est infinie, et on est bien éloigné de vouloir étendre plus loin son autorité. Le berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups, en exposant sa vie, qui veille nuit et jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point envie d'augmenter le nombre de ses moutons, et d'enlever ceux du voisin : ce seroit augmenter sa peine. Quoique je n'aie jamais gouverné, ajoutoit Télémaque, j'ai appris par les lois et par les hommes sages qui les ont faites, combien il est pénible de conduire les villes et les royaumes. Je suis donc content de ma pauvre Ithaque, quoiqu'elle soit petite et pauvre : j'aurai assez de gloire, pourvu que j'y règne avec justice, piété et courage; encore même n'y régnerai-je que trop tôt. Plaise aux dieux que mon père, échappé à la fureur des vagues, y puisse régner jusqu'à la plus extrême vieillesse, et que je puisse apprendre long-temps sous lui comment il faut vaincre ses passions, pour savoir modérer celles de tout un peuple!

Ensuite Télémaque dit : Écoutez, ô princes assemblés ici ! ce que je crois devoir vous dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux Dauniens un roi juste, il les conduira avec justice, il leur apprendra combien il est utile de conserver la bonne foi, et de n'usurper jamais le bien de ses voisins : c'est ce qu'ils n'ont jamais pu comprendre sous l'impie Adraste. Tandis qu'ils seront conduits par un roi sage et modéré, vous n'aurez rien à craindre d'eux ; ils vous devront ce bon roi que vous leur aurez donné ; ils vous devront la paix et la prospérité dont ils jouiront. Ces peuples, loin de vous attaquer

vous béniront sans cesse, et le roi et le peuple seront l'ouvrage de vos mains. Si (9) au contraire vous voulez partager leur pays entre vous, voici les malheurs que je vous prédis. Ce peuple, poussé au désespoir, recommencera la guerre; il combattra justement pour sa liberté, et les dieux ennemis de la tyrannie combattront avec lui. Si les dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous serez confondus, et vos prospérités se dissiperont comme la fumée. Le conseil et la sagesse seront ôtés à vos chefs, le courage à vos armées, et l'abondance à vos terres. Vous vous flatterez, vous serez téméraires dans vos entreprises; vous ferez faire les gens de bien, qui voudront dire la vérité; vous tomberez tout-à-coup, et l'on dira de vous: Sont-ce donc là ces peuples si florissans qui devoient faire la loi à toute la terre: et maintenant ils fuient devant leurs ennemis, ils sont le jouet des nations qui les foulent aux pieds! Voilà ce que les dieux ont fait; voilà ce que méritent les peuples injustes, superbes et inhumains.

De plus, considérez que si vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réunissez contre vous tous les peuples voisins. Votre ligue formée pour défendre la liberté commune de l'Hespérie contre l'usurpateur Adraste, deviendra odieuse; et c'est vous-mêmes que tous les peuples accuseront avec raison de vouloir usurper la tyrannie universelle. Mais je suppose que vous soyez victorieux, et des Dauniens, et de tous les autres peuples, cette victoire vous détruira: voici comment.

Considérez que cette entreprise vous désunira tous: comme elle n'est point fondée sur la justice, vous n'aurez point de règle pour borner entre vous les prétentions de chacun; chacun voudra que sa part de la conquête soit proportionnée à sa puissance; nul d'entre vous n'aura assez d'autorité parmi les autres pour faire ce partage paisiblement: voilà la source d'une guerre dont vos petits-enfans ne ver-

(9) *Si vous voulez partager leur pays, etc.* C'est ainsi que le prince de Condé et le vicomte de Turenne parloient au roi qui vouloit garder toutes ses conquêtes de l'année 1704, et les partager avec le roi d'Angleterre. Mais le

ront pas la fin (10). Ne vaut-il pas mieux être juste et modéré, que de suivre son ambition avec tant de péril et au travers de tant de malheurs inévitables ! La paix profonde, les plaisirs doux et innocens qui l'accompagnent, l'heureuse abondance, l'amitié de ses voisins, la gloire qui est inséparable de la justice, l'autorité qu'on acquiert en se rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne sont-ce pas des biens plus désirables que la folle vanité d'une conquête injuste ! O princes ! ô rois ! vous voyez que je vous parle sans intérêt : écoutez donc celui qui vous aime assez pour vous contredire et vous déplaire en vous représentant la vérité.

Pendant que Télémaque parloit ainsi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vue en nul autre, et que tous les princes étonnés et en suspens, admiraient la sagesse de ses conseils, on entendit un bruit confus qui se répandit dans tout le camp, et qui vint jusqu'au lieu où se tenoit l'assemblée. Un étranger, dit-on, est venu aborder sur ces côtes, avec une troupe d'hommes armés. Cet inconnu est d'une haute mine ; tout paroît héroïque en lui : on voit aisément qu'il a long-temps souffert, et que son grand courage l'a mis au-dessus de toutes ses souffrances. D'abord les peuples du pays, qui gardent les côtes, ont voulu le repousser comme un ennemi qui vient faire une irruption : mais après avoir tiré son épée avec un air intrépide, il a déclaré qu'il sauroit se défendre si on l'attaquoit ; mais qu'il ne demandoit que la paix et l'hospitalité. Aussitôt il a présenté un rameau d'olivier comme suppliant. On l'a écouté :

conseil contraire de Louvois ayant prévalu, tout ce qui est prédit ici n'a pas manqué d'arriver. Les Hollandois ont combattu pour leur liberté ; le Ciel s'est mêlé de leurs affaires, lorsqu'il a retardé le flot qui devoit amener les Anglois au Texel, et les prospérités de la France se sont dissipées comme la fumée.

(10) Ne vaut-il pas mieux être juste et modéré, etc. Si le roi eût usé de plus de modération envers les Hollandois, lorsqu'ils lui envoyèrent leurs ambassadeurs à son camp près d'Utrecht, il n'auroit pas été obligé d'abandonner toutes ses conquêtes.

il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent cette côte de l'Hespérie; et on l'amène ici pour le faire parler aux rois assemblés.

A peine ce discours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majesté qui surprit toute l'assemblée. On auroit cru facilement que c'étoit le dieu Mars quand il rassemble sur les montagnes de la Thrace ses troupes sanguinaires. Il commença à parler ainsi :

O vous, pasteurs des peuples, qui êtes sans doute assemblés ici ou pour défendre la patrie contre ses ennemis, ou pour faire fleurir les plus justes lois, écoutez un homme que la fortune a persécuté. Fassez les dieux que vous n'éprouviez jamais de semblables malheurs! Je suis Diomède, roi d'Étolie, qui blessai Vénus au siège de Troie. La vengeance de cette Déesse me poursuit dans tout l'Univers. Neptune, qui ne peut rien refuser à la divine fille de la mer, m'a livré à la rage des vents et des flots, qui ont brisé plusieurs fois mes vaisseaux contre les écueils. L'inexorable Vénus m'a ôté toute espérance de revoir mon royaume, ma famille, et cette douce lumière du pays où j'ai commencé de voir le jour en naissant. Non, je ne verrai jamais ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens, après tant de naufrages, chercher sur ces rives inconnues un peu de repos et une retraite assurée. Si vous craignez les dieux, et sur-tout Jupiter, qui a soin des étrangers; si vous êtes sensibles à la compassion, ne me refusez pas dans ces vastes pays quelque coin de terre infertile, quelques déserts, quelques sables, ou quelques rochers escarpés, pour y fonder, avec mes compagnons, une ville qui soit du moins une triste image de notre patrie perdue. Nous ne demandons qu'un peu d'espace qui vous soit inutile : nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance; vos ennemis seront les nôtres; nous entrerons dans tous vos intérêts : nous ne demandons que la liberté de vivre selon nos lois.

Pendant que Diomède parloit ainsi, Télémaque ayant les yeux attachés sur lui, montra sur son visage toutes les différentes passions. Quand Dio-

mède commença à parler de ses longs malheurs, il espéra que cet homme si majestueux seroit son père. Aussitôt qu'il eut déclaré qu'il étoit Diomède, le visage de Télémaque se flétrit comme une belle fleur que les noirs Aquilons viennent de ternir de leur souffle cruel. Ensuite les paroles de Diomède, qui se plaignoit de la longue colère d'une Divinité, l'attendrirent par le souvenir des mêmes disgrâces souffertes par son père et par lui : des larmes mêlées de douleur et de joie, coulèrent sur ses joues, et il se jeta tout-à-coup sur Diomède pour l'embrasser.

Je suis, dit-il, le fils d'Ulysse que vous avez connu, et qui ne vous fut pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhésus. Les Dieux l'ont traité sans pitié comme vous. Si les oracles de l'Érèbe ne sont pas trompeurs, il vit encore ; mais hélas ! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher : je ne puis revoir maintenant ni Ithaque, ni lui. Jugez par mes malheurs de la compassion que j'ai pour les autres. L'avantage qu'il y a à être malheureux, c'est que l'on sait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne sois ici qu'étranger, je puis, ô grand Diomède ! (car malgré les misères qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été assez mal élevé pour ignorer quelle est votre gloire dans les combats ;) je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs après Achille ! vous procurer quelque secours. Ces princes que vous voyez sont humains ; ils savent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide sans l'humanité. Le malheur ajoute un nouveau lustre à la gloire des grands hommes : il leur manque quelque chose, tandis qu'ils n'ont jamais été malheureux ; il manque dans leur vie des exemples de patience et de fermeté. La vertu souffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laissez-nous donc le soin de vous consoler, puisque les Dieux vous mènent à nous : c'est un présent qu'ils nous font, et nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Diomède étonné le regarda.

doit fixement, et sentoit son cœur tout ému. Ils s'embrassoient comme s'ils avoient été long-temps liés d'une amitié étroite. O digne fils du sage Ulyse ! disoit Diomède, je reconnois en vous la douceur de son visage, la grâce de ses discours, la force de son éloquence, la noblesse de ses sentimens, et la sagesse de ses pensées.

Cependant Phylacte embrasse le grand fils de Tydée : ils se racontent leurs tristes aventures. Ensuite Phylacte lui dit : Sans doute vous serez bien aise de revoir le sage Nestor : il vient de perdre Pisistrate, le dernier de ses enfans ; il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le mène vers le tombeau. Venez le consoler : un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soulager son cœur.

Ils allèrent aussitôt dans la tente de Nestor, qui reconnut à peine Diomède, tant la tristesse abattoit son esprit et ses sens. D'abord Diomède pleura avec lui, et leur entrevue fut pour le vieillard un redoublement de douleur ; mais peu à peu la présence de cet ami apaisa son cœur. On reconnut aisément que ses maux étoient un peu suspendus par le plaisir de raconter ce qu'il avoit souffert, et d'entendre à son tour ce qui étoit arrivé à Diomède.

Pendant qu'il s'entretenoient, les rois assemblés avec Télémaque examinoient ce qu'ils devoient faire. Télémaque leur conseilloit de donner à Diomède le pays d'Arpi (x), et de choisir pour roi des Danniens, Polydamas, qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux capitaine, qu'Adraste, par jalousie, n'avoit jamais voulu employer, de peur que l'on attribuât à cet homme habile le succès dont il espéroit d'avoir seul toute la gloire. Polydamas l'avoit souvent averti en particulier, qu'il exposoit trop sa vie et le salut de son Etat dans cette guerre contre tant de nations conjurées : il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite et plus modérée avec ses voisins. Mais les

(x) Le pays d'Arpi est le même que celui d'Arpos, dont il a été parlé ci-devant.

hommes qui haïssent la vérité, haïssent aussi les gens qui ont la hardiesse de la dire : ils ne sont touchés ni de leur sincérité, ni de leur zèle, ni de leur désintéressement. Une prospérité trompeuse endurcissoit le cœur d'Adraste contre les plus salutaires conseils : en ne les suivant pas, il triomphoit tous les jours de ses ennemis. La hauteur, la mauvaise foi, la violence mettoient toujours la victoire dans son parti. Tous les malheurs dont Polydamas l'avoit si long-temps menacé, n'arrivoient point. Adraste se moquoit d'une sagesse timide, qui prévoit toujours des inconvéniens. Polydamas lui étoit insupportable : il l'éloigna de toutes les charges, il le laissa languir dans la solitude et dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette disgrâce ; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandes fortunes : il devint sage à ses dépens ; il se réjouit d'avoir été malheureux ; il apprit peu à peu à souffrir, à vivre de peu, à se nourrir tranquillement de la vérité, et à cultiver en lui les vertus secrètes qui sont encore plus estimables que les éclatantes, enfin à se passer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan, dans un désert où un rocher en demi-voûte lui servoit de toit. Un ruisseau qui tomboit de la montagne, apaisoit sa soif ; quelques arbres lui donnoient leurs fruits : il avoit deux esclaves qui cultivoient un petit champ ; il travailloit lui-même avec eux de ses propres mains. La terre le payoit de ses peines avec usure, et ne le laissoit manquer de rien. Il avoit non-seulement des fruits et des légumes en abondance, mais encore toutes sortes de fleurs odoriférantes. Là ; il déplorait le malheur des peuples que l'ambition insensée d'un roi entraîne à leur perte. Là il attendoit chaque jour que les Dieux justes, quoique patients, fissent tomber Adraste. Plus sa prospérité croissoit, plus il croyoit voir de près sa chute inévitable ; car l'imprudence heureuse dans ses fautes, et (11) la puis-

(11) L'imprudence heureuse dans ses fautes, et la puissance

sance montée jusqu'au dernier excès d'autorité absolue, sont les avant-coureurs du renversement des rois et des royaumes. Quand il apprit la défaite et la mort d'Adraste, il ne témoigna aucune joie, ni de l'avoir prévue, ni d'être délivré de ce tyran; il gémit seulement par la crainte de voir les Dauniens dans la servitude.

Voilà l'homme que Télémaque proposa pour le faire régner. Il y avoit déjà quelque temps qu'il connoissoit son courage et sa vertu; car Télémaque, selon le conseil de Mentor, ne cessoit de s'informer par-tout des qualités bonnes et mauvaises de toutes les personnes qui étoient dans quelque emploi considérable, non-seulement dans les nations alliées qui servoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal soin étoit de découvrir et d'examiner par-tout les hommes qui avoient quelque talent ou une vertu particulière.

Les princes alliés eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la royauté. Nous avons éprouvé, disoient-ils, combien un roi des Dauniens, quand il aime la guerre, et qu'il sait la faire, est redoutable à ses voisins. Polydamas est un grand capitaine, et il peut nous jeter dans de grands périls. Mais Télémaque leur répondit: (12) Polydamas, il est vrai, sait la guerre; mais il aime la paix: et voilà les deux choses qu'il faut souhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers et les difficultés de la guerre, est bien plus

montée jusqu'au dernier excès d'autorité absolue, sont les avant-coureurs du renversement des rois et des royaumes. Jamais cette maxime ne s'est mieux vérifiée qu'en la personne de Louis XIV. Ce qui sembloit devoir affermir pour jamais sa puissance, l'a précipitée tout-à-coup par un étrange renversement

(12) *Polydamas sait la guerre, mais il aime la paix, etc. C'est le prince de Conti, élu roi de Pologne en 1697. Louis XIV l'éloigna de toutes les charges, et le laissa languir dans la solitude, comme il est dit plus haut de Polydamas, parce qu'il avoit refusé d'épouser une fille naturelle du roi, et qu'il avoit fait des railleries de ce monarque pendant le voyage qu'il fit en Hongrie, n'étant encore que prince de la Roche-sur-Yon.*

capable de l'éviter; qu'un autre qui n'en a aucune expérience : il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille ; il a condamné les entreprises d'Adraste ; il en a prévu les suites funestes. Un prince foible et ignorant est plus à craindre pour vous qu'un homme qui connoitra et qui décidera tout par lui-même. Le prince foible, ignorant et sans expérience, ne verra que par les yeux d'un favori passionné, ou d'un ministre flatteur, inquiet et ambitieux : ainsi ce prince aveuglé s'engagera à la guerre sans la vouloir faire. Vous ne pourrez jamais vous assurer de lui ; car il ne pourra jamais être sûr de lui-même : il vous manquera de parole ; il vous réduira bientôt à cette extrémité qu'il faudra ou que vous le fassiez périr, ou qu'il vous accable. N'est-il pas plus utile, plus sûr, et en même temps plus juste et plus noble, de répondre fidèlement à la confiance des Dauniens, et de leur donner un roi digne de commander ?

Toute l'assemblée fut persuadée par ce discours. On alla proposer Polydamas aux Dauniens qui attendoient une réponse avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent : Nous connoissons bien maintenant que les princes alliés veulent agir de bonne foi avec nous, et faire une paix éternelle, puisqu'ils veulent nous donner pour roi un homme si vertueux et si capable de nous gouverner. Si on nous eût proposé un homme lâche, efféminé et mal instruit, nous aurions cru qu'on ne cherchoit qu'à nous abattre, et qu'à corrompre la forme de notre gouvernement ; nous aurions conservé en secret un vif ressentiment d'une conduite si dure et si artificieuse : mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur. Les alliés sans doute n'attendent rien de nous que de juste et de noble, puisqu'ils nous accordent un roi qui est incapable de rien faire contre la liberté et contre la gloire de notre nation. Aussi pouvons-nous protester à la face des justes Dieux, que les fleuves remonteront vers leurs sources avant que nous cessions d'aimer des rois si bienfaisans. Puissent nos derniers neveux se ressouvenir du bienfait que

nous recevons aujourd'hui, et renouveler de génération en génération la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Hespérie!

Télémaque leur proposa ensuite de donner à Diomède les campagnes d'Arpi, pour y fonder une colonie. Ce nouveau peuple, leur disoit-il, vous devra son établissement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer; que la terre est trop vaste pour eux; qu'il faut bien avoir des voisins, et qu'il vaut mieux en avoir qui vous soient obligés de leur établissement. Soyez touchés du malheur d'un roi qui ne peut retourner dans son pays. Polydamas et Diomède étant unis ensemble par les liens de la justice et de la vertu, qui sont les seuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, et vous rendront redoutables à tous les peuples voisins qui penseroient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens! que nous avons donné à votre terre un roi capable d'en élever la gloire jusqu'au ciel. Donnez aussi, puisque nous vous le demandons, une terre qui vous est inutile, à un roi qui est digne de toutes sortes de secours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuser à Télémaque, puisque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour roi. Aussitôt ils partirent pour l'aller chercher dans son désert, et pour le faire régner sur eux. Avant que de partir, ils donnèrent les fertiles plaines d'Arpi à Diomède, pour y fonder un nouveau royaume. Les alliés en furent ravis, parce que cette colonie des Grecs pourroit secourir puissamment le parti des alliés, si jamais les Dauniens vouloient renouveler les usurpations dont Adraste avoit donné le mauvais exemple. Tous les princes ne songèrent plus qu'à se séparer. Télémaque, les larmes aux yeux, partit avec sa troupe, après avoir embrassé tendrement le vaillant Diomède, le sage et inconsolable Nestor, et le fameux Phylacte, digne héritier des flèches d'Hercule.

L I V R E X.

S O M M A I R E.

TÉLÉMAQUE, arrivant à Salente, est surpris de voir la campagne si bien cultivée, et de trouver si peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les raisons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un Etat de fleurir, et lui propose pour modèle la conduite et le gouvernement d'Idoménée. Télémaque ouvre ensuite son cœur à Mentor sur son inclination d'épouser Antiops, fille de ce Roi. Mentor en loue avec lui les bonnes qualités; l'assure que les Dieux la lui destinent; mais que présentement il ne doit songer qu'à partir pour Ithaque, et qu'à délivrer Pénélope des poursuites de ses prétendans. Idoménée, craignant le départ de ses deux Hôtes, propose à Mentor plusieurs affaires embarrassantes, l'assurant qu'il ne pourra les régler sans son secours. Mentor lui explique comment il doit se comporter, et tient ferme pour ramener Télémaque. Idoménée essaie encore de les retenir, en excitant la passion de ce dernier pour Antiops: il les engage dans une partie de chasse, où il veut que sa fille se trouve. Elle y seroit déchirée par un sanglier, sans Télémaque qui la sauve. Il sent ensuite beaucoup de répugnance à la quitter et prendre congé du Roi son père; mais étant encouragé par Mentor, il surmonte sa peine, et s'embarque pour sa patrie. Pendant leur navigation, Télémaque se fait expliquer par Mentor plusieurs difficultés sur la manière de bien gouverner les peuples; entr'autres celle de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, et n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige de relâcher dans une île où Ulysse venoit d'aborder. Télémaque l'y voit et lui parle sans le reconnoître; mais, après l'avoir vu embarquer, il sent un trouble

secret dont il ne peut concevoir la cause. Mentor la lui explique, le console, l'assure qu'il rejoindra bientôt son père, et éprouve sa piété et sa patience, en retardant son départ pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin, la Déesse cachée sous la figure de Mentor, reprend sa forme et se fait connoître; elle donne à Télémaque ses dernières instructions, et disparaît. Après quoi Télémaque arrive à Ithaque, et retrouve Ulysse son père chez le fidelle Eumée.

LE jeune fils d'Ulysse brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente, et de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il espéroit que son père seroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir la campagne des environs, qu'il avoit laissée presque inculte et déserte, cultivée comme un jardin, et pleine d'ouvriers diligens : il reconut l'ouvrage de la sagesse de Mentor. Ensuite entrant dans la ville, il remarqua qu'il y avoit moins d'artisans pour les délices de la vie, et beaucoup moins de magnificence. Télémaque en fut choqué : car il aimoit naturellement toutes les choses qui ont de l'éclat et de la politesse ; mais d'autres pensées occupèrent alors son esprit. Il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor. Aussitôt son cœur fut ému de joie et de tendresse. Malgré tous les succès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adraste, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui ; et à mesure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor pour voir s'il n'avoit rien à se reprocher.

D'abord Idoménée embrassa Télémaque comme son propre fils. Ensuite Télémaque se jeta au cou de Mentor, et l'arrosa de ses larmes. Mentor lui dit : Je suis content de vous ; vous avez fait de grandes fautes, mais elles ont servi à vous connoître et à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ses fautes que de ses belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, et inspirent une présomption dangereuse : les fautes font rentrer l'homme en lui-même, et lui rendent la sagesse

qu'il avoit perdue dans les bons succès. Ce qui vous reste à faire, c'est de louer les Dieux, et de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes choses; mais, avouez la vérité, ce n'est guère vous par qui elles ont été faites. N'est-il pas vrai qu'elles vous sont venues comme quelque chose d'étranger qui étoit mis en vous? N'étiez-vous pas capable de les gâter, et par votre promptitude, et par votre imprudence? Ne sentiez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au-dessus de vous-même, pour faire par vous ce que vous avez fait? Elle a tenu tous vos défauts en suspens, comme Neptune, quand il apaise les tempêtes et suspend les flots irrités.

Pendant qu'Idoménée interrogeoit avec curiosité les Crétois qui étoient revenus de la guerre, Télémaque écoutoit les sages conseils de Mentor; ensuite il regardoit de tous côtés avec étonnement, et lui disoit: Voici un changement dont je ne comprends pas bien la raison. Est-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit par-tout avant mon départ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuses; les habits sont simples; les bâtimens qu'on y fait sont moins vastes et moins ornés; les arts languissent; la ville est devenue une solitude.

Mentor lui répondit en souriant: Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville? Oui, reprit Télémaque, j'ai vu par-tout le labourage en honneur, et les champs défrichés. Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une ville superbe en or et en argent, avec une campagne négligée et stérile, ou une campagne cultivée et fertile, avec une ville médiocre et modeste dans ses mœurs? Une grande ville fort peuplée d'artisans occupés à amollir les mœurs par les délices de la vie, quand elle est entourée d'un royaume pauvre et mal cultivé, ressemble à un monstre dont la tête est d'une grosseur énorme, et dont tout le corps, exténué et privé de nourriture, n'a aucune proportion avec

cette tête. C'est le nombre du peuple et l'abondance des alimens qui forment la vraie force et la vraie richesse d'un royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable et infatigable dans le travail, et qui remplit toute l'étendue de son pays : tout son pays n'est plus qu'une ville ; Salente n'en est que le centre. Nous avons transporté de la ville dans la campagne les hommes qui manquoient à la campagne, et qui étoient superflus dans la ville. De plus, nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples se multiplient, plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail. Cette multiplication si douce et si paisible augmente plus son royaume qu'une conquête. On n'a rejeté de cette ville que les arts superflus, qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais besoins, et qui corrompent les riches, en les jetant dans le faste et dans la mollesse ; mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux-arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainsi Idoménée est beaucoup plus puissant qu'il ne l'étoit, quand vous admiriez sa magnificence. Cet éclat éblouissant cacheoit une foiblesse et une misère qui eussent bientôt renversé son Empire. Maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, et il les nourrit plus facilement. Ces hommes accoutumés au travail, à la peine et au mépris de la vie, par l'amour des bonnes lois, sont tous prêts à combattre, pour défendre les terres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet état que vous croyez déchu, sera la merveille de l'Hespérie. Souvenez-vous, ô Télémaque ! qu'il y a deux choses pernicieuses dans le gouvernement des peuples, auxquelles on n'apporte presque jamais aucun remède. La première est une autorité injuste et trop violente dans les rois ; la seconde est le luxe qui corrompt les mœurs. Quand les rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres lois que leurs volontés absolues, et qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions, ils peuvent tout ; mais à force de tout pouvoir, ils sapent les fondemens de leur puis-

sance, ils n'ont plus de règles certaines, ni de maximes de gouvernement. Chacun à l'envi les flatte : ils n'ont plus de peuples; il ne leur reste que des esclaves, dont le nombre diminue chaque jour, Qui leur dira la vérité? Qui donnera des bornes au torrent? Tout cède; les sages s'enfuient, se cachent et gémissent. Il n'y a qu'une révolution soudaine et violente qui puisse ramener cette puissance débordée dans son cours naturel: souvent même le coup qui pourroit la modérer, l'abat sans ressource. Rien ne menace tant d'une chute funeste, qu'une autorité qu'on pousse trop loin: elle est semblable à un arc trop tendu, et qui se rompt enfin: tout-à-coup, si on ne le relâche; mais qui est-ce qui osera le relâcher? Idoménée étoit gâté jusqu'au fond du cœur par cette autorité si flatteuse: il avoit été renversé de son trône; mais il n'avoit pas été détrompé. Il a fallu que les Dieux nous aient envoyés ici pour le désabuser de cette puissance aveugle et outrée, qui ne convient pas à des hommes; encore a-t-il fallu des espèces de miracles pour lui ouvrir les yeux.

L'autre mal presque incurable est le luxe. Comme la trop grande autorité empoisonne les rois, le luxe empoisonne toute une nation. On dit que ce luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des riches; comme si les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement, en multipliant les fruits de la terre, sans amollir les riches par des raffinemens de volupté.

Toute une nation s'accoutume à regarder comme des nécessités de la vie des choses superflues: ce sont tous les jours de nouvelles nécessités qu'on invente, et on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connoissoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts, et politesse de la nation. Ce vice, qui en attire une infinité d'autres, est loué comme une vertu (1). Il répand sa contagion jusqu'aux derniers de la lie du peuple.

(1) *Le luxe répand sa contagion jusqu'aux derniers de la lie du peuple, etc.* Voilà l'état de la France dépeint dans ce qui précède et dans ce qui suit. On a vu la campagne déserte, pendant que Paris étoit dans la magnificence. Toute la nation s'est ruinée pour vouloir imiter les grands

Les proches parens du roi veulent imiter sa magnificence; les grands, celle des parens du roi; les gens médiocres veulent égaler les grands: car qui est-ce qui se fait justice? Les petits veulent passer pour médiocres. Tout le monde fait plus qu'il ne peut, les uns par faste et pour se prévaloir de leurs richesses; les autres, par mauvaise honte et pour cacher leur pauvreté. Ceux mêmes qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre, ne le sont pas assez pour oser lever la tête les premiers, et pour donner des exemples contraires. Toute une nation se ruine, toutes les conditions se confondent. La passion d'acquérir du bien, pour soutenir une vaine dépense, corrompt les âmes les plus pures. Il n'est plus question que d'être riche: la pauvreté est une infamie. Soyez savant, habile, vertueux; instruisez les hommes, gagnez des batailles, sauvez la patrie, sacrifiez tous vos intérêts; vous êtes méprisé, si vos talens ne sont relevés par le faste. Ceux mêmes qui n'ont pas de bien, veulent paroître en avoir; ils dépensent comme s'ils en avoient. On emprunte, on trompe, ou use de mille artifices indignes pour parvenir. Mais qui remédiera à ces maux? Il faut changer le goût et les habitudes de toute une nation; il faut lui donner de nouvelles lois. Qui pourra l'entreprendre, si ce n'est un roi philosophe, qui sache, par l'exemple de sa propre modération, faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, et encourager les sages qui seront bien aises d'être autorisés dans une honnête frugalité?

Télémaque, écoutant ce discours, étoit comme un homme qui revient d'un profond sommeil: il sentoit la vérité de ces paroles, et elles se gravoyent dans son cœur, comme un savant sculpteur imprime les traits qu'il veut sur le marbre, en sorte qu'il lui donne de la tendresse, de la vie et du mouvement. Télémaque ne répondit rien, mais

amollis par l'exemple du roi; et ce luxe général, joint aux énormes dépenses de guerre, a plongé tout le royaume dans la misère où est à présent.

repassant

qu'il venoit d'entendre, il parcourait des yeux les choses qu'on avoit changées dans la ville. Ensuite il disoit à Mentor :

Vous avez fait d'Idoménée le plus sage de tous les rois ; jene le connois plus , ni lui ni son peuple. J'avoue même que ce que vous avez fait ici est infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter. Le hasard et la force ont beaucoup de part au succès de la guerre. Il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos soldats ; mais tout votre ouvrage vient d'une seule tête : il a fallu que vous ayez travaillé seul contre un roi et contre tout son peuple , pour les corriger. Les succès de la guerre sont toujours funestes et odieux : ici tout est l'ouvrage d'une sagesse céleste ; tout est doux , tout est pur , tout est aimable , tout marque une autorité qui est au-dessus de l'homme. Quand les hommes veulent de la gloire , que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien ? O qu'ils s'entendent mal engloire , d'en espérer une solide , en ravageant la terre et en répandant les sangs humains !

Mentor montra sur son visage une joie sensible de voir Télémaque si désabusé des victoires et des conquêtes , dans un âge où il étoit si naturel qu'il fût enivré de la gloire qu'il avoit acquise.

Ensuite Mentor ajouta : Il est vrai que tout ce que vous voyez ici est bon et louable ; mais sachez qu'on pourroit faire des choses encore meilleures. Idoménée modère ses passions , et s'applique à gouverner son peuple ; mais il ne laisse pas de faire encore bien des fautes qui sont les suites malheureuses de ses fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal , le mal semble encore les poursuivre ; longtemps il leur reste de mauvaises habitudes , un naturel affoibli , des erreurs invétérées , et des préventions presque incurables. Heureux ceux qui ne se sont jamais égarés ! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les dieux , ô Télémaque vous demanderont plus qu'à Idoménée , parce que vous avez connu la vérité dès votre jeunesse , et que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grande prospérité.

livré aux séductions d'une trop grande prospérité.

Idoménée, continuoit Mentor, est sage et éclairé ; mais il s'applique trop au détail , et ne médite pas assez le gros de ses affaires , pour former des plans. L'habileté d'un roi , qui est au-dessus des hommes , ne consiste pas à faire tout par lui-même (2) : c'est une vanité grossière que d'espérer d'en venir à bout , ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable. Un roi doit gouverner en choisissant et en conduisant ceux qui gouvernent sous lui. Il ne faut pas qu'il fasse le détail ; car c'est faire la fonction de ceux qui ont à travailler sous lui ; il doit seulement s'en faire rendre compte , et en savoir assez pour entrer dans ce compte avec discernement. C'est merveilleusement gouverner , que de choisir et d'appliquer , selon leurs talens , les gens qui gouvernent. Le suprême et le parfait gouvernement consiste à gouverner ceux qui gouvernent. Il faut les observer , les éprouver , les modérer , les corriger , les animer , les élever , les abaisser , les changer de place , et les tenir toujours dans la main. Vouloir examiner tout par soi-même , c'est défiance , c'est petitesse , c'est se livrer à une jalousie pour les détails qui consomment le temps et la liberté d'esprit nécessaires pour les grandes choses. Pour former de grands desseins , il faut avoir l'esprit libre et reposé , il faut penser à son aise dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuses. Un esprit épuisé par le détail est comme la lie du vin , qui n'a plus ni de force , ni de délicatesse (3). Ceux qui gouvernent par le détail sont toujours déterminés par le présent , sans étendre

(2) C'est une vanité grossière , etc. Louis XIV eut cette vanité ; il voulut persuader au monde qu'il faisoit tout par lui-même après la mort du cardinal Mazarin. Il est vrai qu'il travailloit avec Louvois et Colbert ; mais ces deux ministres lui donnoient le plan des affaires tout dressé , et il avoit tout l'honneur du travail sans en avoir la peine. Il étoit excellent pour travailler en second , appliqué , exact , infatigable , capable de bien exécuter , mais très-peu de penser.

(3) Ceux qui gouvernent par le détail sont toujours déterminés par le présent , etc. C'est précisément ce que fit

leur vue sur un avenir éloigné. Ils sont toujours entraînés par l'affaire du jour où ils sont ; et cette affaire étant seule à les occuper , elle les frappe trop , elle rétrécit leur esprit ; car on ne juge sagement des affaires , que quand on les compare toutes ensemble , et qu'on les place toutes dans un certain ordre , afin qu'elles aient de la suite et de la proportion. Manquer à suivre cette règle dans le gouvernement , c'est ressembler à un musicien qui se contenteroit de trouver des sons harmonieux , et qui ne se mettroit point en peine de les unir et de les accorder pour en composer une musique douce et touchante. C'est ressembler aussi à un architecte qui croit avoir tout fait , pourvu qu'il assemble de grandes colonnes et beaucoup de pierres bien taillées , sans penser à l'ordre et à la proportion des ornemens de son édifice. Dans le temps qu'il fait un salon , il ne prévoit pas qu'il faudra faire un escalier convenable ; quand il travaille au corps du bâtiment , il ne songe ni à la cour ni au portail : son ouvrage n'est qu'un assemblage confus de parties magnifiques , qui ne sont point faites les unes pour les autres : cet ouvrage , loin de lui faire honneur , est un monument qui éternisera sa honte ; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas su penser avec ~~avec~~ étendue , pour concevoir à-la-fois le dessein général de tout son ouvrage. C'est un caractère d'esprit court et subalterne (4). Quand on est né avec un génie borné au détail , on n'est propre qu'à exécuter sous autrui. N'en doutez pas , ô mon cher Télémaque ! le gouvernement d'un

Louis XIV. Il voulut entrer dans tous les détails , et rien ne le détermina que le présent ; pourvu qu'on lui fournit de l'argent comptant pour les dépenses d'une campagne , il ne s'embarassoit pas des suites , ni des moyens ruineux employés pour avoir cet argent.

(4) Quand on est né avec ce génie borné au détail , on n'est propre qu'à exécuter sous autrui. C'est la raison pour laquelle Louis XIV n'a jamais rien fait par lui-même ; tout son bonheur est venu d'avoir eu de bons ministres ; non qu'il ne fut peut-être né avec de meilleures dispositions , mais parce qu'elles furent bornées par l'éducation , qui est une seconde naissance. Il ne fut jamais que subalterne.

royaume demande une certaine harmonie comme la musique , et de justes proportions comme l'architecture.

Si vous voulez que je me serve encore de la comparaison de ces arts , je vous ferai entendre comment les hommes qui gouvernent par le détail , sont médiocres. Celui qui dans un concert ne chante que certaines choses , quoiqu'il les chante parfaitement , n'est qu'un chanteur : celui qui conduit tout le concert , et qui en règle à-la-fois toutes les parties , est le seul maître de musique. Tout de même , celui qui taille les colonnes , ou qui élève un côté du bâtiment , n'est qu'un maçon ; mais celui qui a pensé tout l'édifice , et qui en a toutes les proportions dans sa tête , est le seul architecte. Ainsi ceux qui travaillent , qui expédient , et qui font le plus d'affaires , sont ceux qui gouvernent le moins ; ils ne sont que les ouvriers subalternes. Le vrai génie qui conduit l'Etat est celui qui , ne faisant rien , fait tout faire , qui pense , qui , invente , qui pénètre dans l'avenir , qui retourne dans le passé , qui proportionne , qui prépare de loin , qui se roidit sans cesse pour lutter contre la fortune , comme un nageur contre le torrent de l'eau , qui est attentif nuit et jour pour ne laisser rien au hasard.

Croyez-vous , Télémaque , qu'un grand peintre travaille assidument depuis le matin jusqu'au soir , pour expédier plus promptement ses ouvrages ? Non , cette gêne et ce travail serviles éteindraient tout le feu de son imagination ; il ne travailleroit plus de génie : il faut que tout se fasse irrégulièrement et par saillies , suivant que son goût le mène , et que son esprit l'excite. Croyez-vous qu'il passe son temps à broyer des couleurs , et à préparer des pinceaux ? Non , c'est l'occupation de ses élèves : il se réserve le soin de penser ; il ne songe qu'à faire des traits hardis , qui donnent de la noblesse , de la vie et de la passion à ses figures ; il a dans sa tête les pensées et les sentimens des héros qu'il veut représenter ; il se transporte dans les siècles et dans toutes les circonstances où ils

ont été. A cette espèce d'enthousiasme il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne ; que tout soit vrai, correct et proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous , Télémaque , qu'il faille moins d'élevation de génie et d'efforts de pensées pour faire un grand roi , que pour faire un bon peintre ? Concluez donc que l'occupation d'un roi doit être de penser , de former de grands projets , et de choisir des hommes propres à exécuter sous lui.

Télémaque lui répondit : Il me semble que je comprends tout ce que vous me dites ; mais , si les choses alloient ainsi , un roi seroit souvent trompé , n'entrant point par lui-même dans le détail. C'est vous-même qui vous trompez , repartit Mentor. Ce qui empêche qu'on ne soit trompé , c'est la connoissance générale du gouvernement. Les gens qui n'ont point de principes dans les affaires , et qui n'ont point de vrai discernement des esprits , vont toujours comme à tâtons ; c'est un hasard quand ils ne se trompent pas ; ils ne savent pas même précisément ce qu'ils cherchent , ni à quoi ils doivent tendre ; ils ne savent que se défier , et se défient plutôt des honnêtes gens qui les contredisent , que des trompeurs qui les flattent. Au contraire , ceux qui ont des principes pour le gouvernement , et qui se connoissent en hommes , savent ce qu'ils doivent chercher en eux , et les moyens d'y parvenir. Ils reconnoissent , du moins en gros , si les gens dont ils se servent sont des instrumens propres à leurs dessein , et s'ils entrent dans leurs vues pour tendre au but qu'ils se proposent. D'ailleurs , comme ils ne se jettent pas dans les détails accablans , ils ont l'esprit plus libre pour envisager d'une seule vue le gros de l'ouvrage , et pour observer s'il avance vers la fin principale ; s'ils sont trompés , du moins , ils ne le sont guère dans l'essentiel. Ils sont , outre cela , au-dessus des petites jalousies qui marquent un esprit borné et une ame basse ; ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires , puisqu'il faut s'y servir des hommes qui sont si souvent

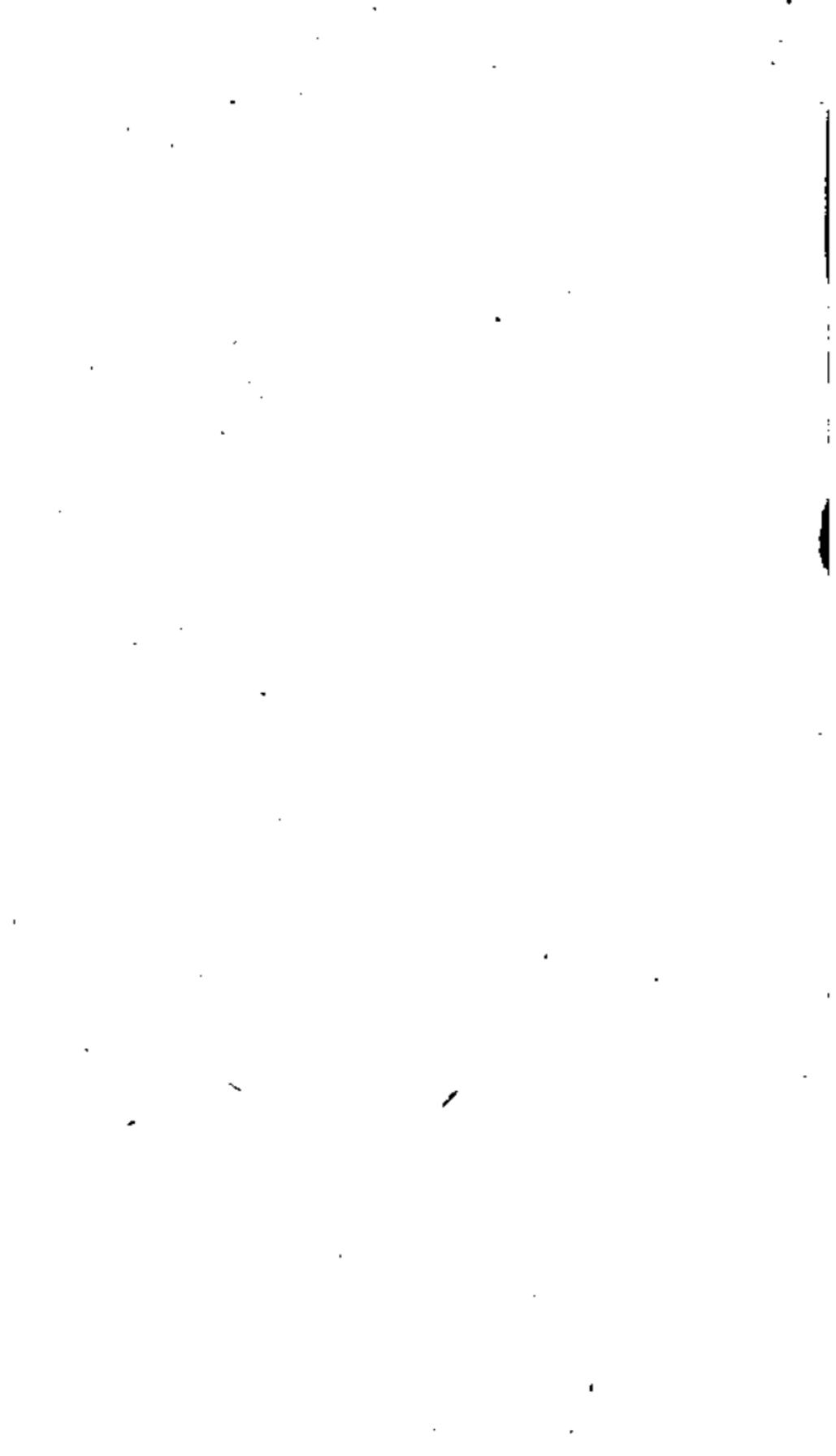
trompeurs. On perd plus dans l'irrésolution où jette la défiance, qu'on ne perdrait à se laisser un peu tromper. On est trop heureux, quand on n'est trompé que dans les choses médiocres : les grandes ne laissent pas de s'achever, et c'est la seule chose dont un grand homme doit être en peine. Il faut réprimer sévèrement la tromperie, quand on la découvre, mais il faut compter sur quelque tromperie, si on ne veut point être véritablement trompé. Un artisan dans sa boutique voit tout de ses propres yeux, et fait tout de ses propres mains : mais un roi dans un grand Etat ne peut tout faire ni tout voir ; il ne doit faire que les choses que nul autre ne peut faire sous lui ; il ne doit voir que ce qui entre dans la décision des choses importantes.

Enfin, Mentor dit à Télémaque : Les Dieux vous aiment et vous préparent un règne plein de sagesse. Tout ce que vous voyez ici est moins fait pour la gloire d'Idoménée, que pour votre instruction ; tous les sages établissemens que vous admirez dans Salente, ne sont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, (5) si vous répondez par vos vertus à votre haute destinée. Il est temps que nous songions à partir d'ici : Idoménée tient un vaisseau prêt pour notre retour.

Aussitôt Télémaque ouvrit son cœur à son ami, mais avec quelque peine, sur un attachement qui lui faisoit regretter Salente. Vous me blâmerez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je passe ; mais mon cœur me feroit de continuel reproches, si je vous cachois que j'aime Antiope, fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'est pas une passion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'île de Calypso. J'ai bien reconnu la profondeur de la plaie que l'amour m'avoit faite auprès d'Encharis ; je ne puis encore prononcer son nom sans être troublé ;

(5) Si vous répondez par vos vertus à votre haute destinée. C'est ainsi que M. de Fénelon parloit à son élève, destiné à remplir le trône du roi son aïeul. Toutes ces instructions, tous ces exemples ne tendoient qu'à former en lui un bon roi.





le temps et l'absence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeste m'apprend à me défier de moi-même ; mais pour Antiope , ce que je ressens n'a rien de semblable : ce n'est point amour passionné ; c'est goût , c'est estime, c'est persuasion. Que je serois heureux , si je passois ma vie avec elle ! Si jamais les dieux me rendent mon père , et qu'ils me permettent de choisir une femme , Antiope sera mon épouse. Ce qui me touche en elle , c'est son silence , sa modestie , sa retraite , son travail assidu , son industrie pour les ouvrages de laine et de broderie , son application à conduire toute la maison de son père depuis que sa mère est morte , son mépris des vaines parures , l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de sa beauté. Quand Idoménée lui ordonne de mener les danses des jeunes Crétoises au son des flûtes , on la prendroit pour la riante Vénus , tant elle est accompagnée de grâces. Quand il la mène avec lui à la chasse dans les forêts , elle paroît majestueuse et adroite à tirer de l'arc , comme Diane au milieu de ses nymphes : elle seule ne le fait pas , et tout le monde l'admire. Quand elle entre dans le temple des dieux , et qu'elle porte sur sa tête les choses sacrées dans des corbeilles , on croiroit qu'elle est elle-même la divinité qui habite dans le temple. Avec quelle crainte et quelle religion l'avons-nous vu offrir des sacrifices , et détourner la colère des Cieux , quand il a fallu expier quelque faute , ou détourner quelque funeste présage ! Enfin , quand on la voit avec une troupe de filles , tenant en sa main une aiguille d'or , on croiroit que c'est Minerve même qui a pris sur la terre une forme humaine , et qui inspire aux hommes les beaux-arts. Elle anime les autres à travailler ; elle leur adoucit le travail et l'ennui par les charmes de sa voix , lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des dieux : elle surpasse la plus exquise peinture par la délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle ! Il n'aura à craindre que de la perdre et de lui survivre.

Je prends ici, mon cher Mentor, les dieux à témoins que je suis prêt à partir. J'aimerai Antiope tant que je vivrai ; mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit posséder, je passerois le reste de mes jours avec tristesse et amertume ; mais enfin, je la quitterai, quoique je sache que l'absence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler, ni parler à son père de mon amour : car je ne dois en parler qu'à vous seul, jusqu'à ce qu'Ulysse, remonté sur son trône, m'ait déclaré qu'il y consent. Vous pouvez reconnoître par là, mon cher Mentor, combien cet attachement est différent de la passion dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit : O Télémaque ! je conviens de cette différence. Antiope est douce, simple, sage ; ses mains ne méprisent point le travail ; elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout, elle sait se taire et agir de suite sans empressement ; elle est à toute heure occupée ; elle ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos : le bon ordre de la maison de son père est sa gloire ; elle en est plus ornée que de sa beauté. Quoiqu'elle ait soin de tout, et qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner (choses qui font haïr presque toutes les femmes), elle s'est rendue aimable à toute la maison : c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni légèreté, ni humeur, comme dans les autres femmes. D'un seul regard elle se fait entendre, et on craint de lui déplaire ; elle donne des ordres précis ; elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter ; elle reprend avec bonté, et en reprenant elle encourage. Le cœur de son père se repose sur elle, comme un voyageur abattu par les ardeurs du soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Télémaque ; Antiope est un trésor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées : son esprit, non plus que son corps, ne se pare jamais de vains ornemens ; son imagination, quoique vive, est retenue ; elle ne parle que pour la nécessité ; et si elle ouvre la

bouche , la douce persuasion et les grâces naïves coulent de ses lèvres. Dès qu'elle parle tout le monde se tait , et elle en rougit : peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire , quand elle s'aperçoit qu'on l'écoute si attentivement (6). A peine l'avons-nous entendu parler.

Vous souvenez-vous , ô Télémaque ! d'un jour que son père la fit venir ? Elle parut les yeux baissés , couverte d'un grand voile , et elle ne parla que pour modérer la colère d'Idoménée , qui vouloit faire punir rigoureusement un de ses esclaves. D'abord elle entra dans sa peine ; puis elle le calma ; enfin , elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuser ce malheureux ; et sans faire sentir au roi qu'il s'étoit trop emporté , elle lui inspira des sentimens de justice et de compassion. Thétys , quand elle flatte le vieux Nérée , n'apaise pas avec plus de douceur les flots irrités : ainsi Antiope , sans chercher à prendre aucune autorité , et sans se prévaloir de ses charmes , maniera un jour le cœur de son époux , comme elle touche maintenant sa lyre , quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois , Télémaque , votre amour pour elle est juste ; les Dieux vous la destinent. Vous l'aimez d'un amour raisonnable ; il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous loue de n'avoir pas voulu lui découvrir vos sentimens ; mais sachez que si vous eussiez pris quelques détours pour lui apprendre vos desseins , elle les auroit rejetés , et auroit cessé de vous estimer. Elle ne se promettra jamais à personne ; elle se laissera donner par son père ; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux , qui remplisse toutes les bienséances. Avez-vous observé comme moi ,

(6) *A peine l'avons-nous entendu parler.* Tout ce portrait convient à Marie-Thérèse d'Autriche , infante d'Espagne , destinée à être l'épouse de Louis XIV. C'est ainsi qu'en parla le maréchal de Grammont au retour de son ambassade pour la demander au nom du roi ; et il dit entre autres choses , qu'à peine l'avoit-il entendu parler. La suite a justifié ce caractère : la reine étoit une princesse très-bonne et très-virtueuse.

qu'elle se montre encore moins , et qu'elle baisse plus les yeux depuis votre retour ? Elle sait tout ce qui vous est arrivé d'heureux dans la guerre ; elle n'ignore ni votre naissance , ni vos aventures , ni tout ce que les Dieux ont mis en vous : c'est ce qui la rend si molle et si réservée. Allons , Télémaque , allons vers Ithaque : il ne me reste plus qu'à vous faire trouver votre père , et qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouse digne de l'âge d'or. Fût-elle bergère dans la froide Algide , au lieu qu'elle est fille d'un roi de Salente , vous seriez trop heureux de la posséder.

Idoménée , qui craignoit le départ de Télémaque et de Mentor , ne songeoit qu'à les retarder. Il représenta à Mentor qu'il ne pouvoit régler sans lui un différend qui s'étoit élevé entre Diophante , prêtre de Jupiter-Conservateur , et Héliodore , prêtre d'Apollon , sur les présages qu'on tire du vol des oiseaux et des entrailles des victimes. Pourquoi , lui dit Mentor , vous mêleriez-vous des choses sacrées (7) ? Laissez-en la décision aux Etruriens , qui ont la tradition des plus anciens oracles , et qui sont inspirés pour être les interprètes des Dieux. Employez seulement votre autorité à étouffer ces disputes dès leur naissance. Ne montrez ni partialité , ni prévention ; contentez-vous d'appuyer la décision quand elle sera faite. Souvenez-vous qu'un roi doit être soumis à la religion , et qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler. La religion vient des Dieux ; elle est au-dessus des rois. (8) Si les rois se mêlent de la religion , au lieu de la protéger , ils la mettront en servitude. Les

(7) Pourquoi vous mêleriez-vous des choses sacrées ! Voici qui confirme ce que l'on a dit ci-devant , qu'Idoménée est la figure de Charles I et de Jacques II , rois d'Angleterre. L'affaire de la liturgie et de l'épiscopat , dont le premier voulut être l'arbitre , et les changemens que le second vouloit introduire dans la religion et dans le gouvernement , furent ce qui les renversa du trône.

(8) Si les rois se mêlent de la religion , au lieu de la protéger , ils la mettront en servitude. C'est ce qui est arrivé en France : la religion réformée y a été mise en servitude par une autorité usurpée injustement , jusqu'à ce qu'elle ait été bannie ensuite par une proscription encore plus injuste.

rois sont si puissans, et les autres hommes sont si foibles, que (9) tout sera en péril d'être altéré au gré des rois, si on les fait entrer dans des questions qui regardent les choses sacrées. Laissez donc en pleine liberté la décision aux amis des Dieux, et bornez-vous à réprimer ceux qui n'obéiront pas à leur jugement, quand il aura été prononcé.

Ensuite Idoménée se plaint de l'embaras où il étoit sur un grand nombre de procès entre divers particuliers qu'on le pressoit de juger. Décidez, lui répondit Mentor, toutes les questions nouvelles, qui vont à établir des maximes générales de jurisprudence, et à interpréter les Loix; mais ne vous chargez jamais de juger les causes particulières: elles viendroient toutes en foule vous assiéger, vous seriez l'unique juge de votre peuple; tous les autres juges qui sont sous vous, deviendroient inutiles; vous seriez accablé, et les petites affaires vous déroberaient aux grandes, sans que vous pussiez suffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jeter dans cet embaras. Renvoyez les affaires des particuliers aux juges ordinaires; ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous soulager; vous ferez alors les véritables fonctions de roi.

On me presse encore, disoit Idoménée, de faire certains mariages. Les personnes d'une naissance distinguée, qui m'ont suivi dans toutes les guerres, et qui ont perdu de très-grands biens en me servant, voudroient trouver une espèce de récompense (10) en épousant certaines filles riches. Je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établissemens.

(9) *Tout sera en péril, etc.* C'est ce qui a mis l'Angleterre en troubles, et ce qui a commencé de breuiller la France dès le temps de M. de Fénelon, tant à l'occasion de son livre des *Maximes des Saints*, qu'à l'occasion des cinq propositions.

(10) *En épousant certaines filles riches, etc.* On blâme ici quantité de mariages forcés que le roi a fait faire par son autorité, ou pour récompenser ses officiers, ou pour placer certaines filles qui ne lui avoient pas déplu avant leur mariage.

Il est vrai , répondit Mentor , qu'il ne vous en coûteroit qu'un mot ; mais ce mot lui-même vous coûteroit trop cher. Voudriez-vous ôter aux pères et aux mères la liberté et la consolation de choisir leurs gendres , et par conséquent leurs héritiers ? Ce seroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux esclavage. Vous vous rendriez responsable de tous les malheurs domestiques de vos citoyens. Les mariages ont assez d'épines , sans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des serviteurs fidèles à récompenser , donnez-leur des terres incultes ; ajoutez-y des rangs et des honneurs proportionnés à leur condition et à leurs services ; ajoutez-y , s'il le faut , quelque argent pris par vos épargnes sur les fonds destinés à votre dépense ; mais ne payez jamais vos dettes en sacrifiant les filles riches , malgré leurs parens.

Idoménée passa bientôt de cette question à une autre. Les Sibarites (a) , disoit-il , se plaignent de ce que nous avons usurpé des terres qui leur appartiennent (11) , et de ce que nous les avons données comme des champs à défricher aux étrangers que nous avons attirés depuis peu ici. Céderai-je à ces peuples ? Si je le fais , chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions sur nous.

Il n'est pas juste , répondit Mentor , de croire les Sibarites dans leur propre cause ; mais il n'est pas juste aussi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons-nous donc , repartit Idoménée ? Il ne faut

(a) Les Sibarites étoient les peuples de l'ancienne Sibari , ville de la grande Grèce en Italie , qui étoit si puissante , qu'elle avoit sous sa domination vingt-cinq autres villes avec leurs dépendances. Cette ville fut ruinée par les Crotoniates , et l'on en voit encore les ruines sous le nom de *Sibari Ruinata* dans la Calabre citérieure.

(11) Les Sibarites se plaignent de ce que nous avons usurpé des terres qui leur appartiennent , etc. Ceci regarde encore les réunions faites en vertu des chambres de Brisach et de Metz , mais particulièrement l'invasion de plusieurs places que le roi prit aux Pays-Bas en 1681 en pleine paix. Les Espagnols s'en plaignirent : le roi vouloit retenir Alost ou avoir Luxembourg : il prit le roi d'Angleterre pour arbitre , et attaqua néanmoins Luxembourg peu après.

croire , poursuit Mentor , aucune des deux parties ; mais il faut prendre pour arbitre un peuple voisin qui ne soit suspect d'aucun côté. Tels sont les Sipentins : ils n'ont aucun intérêt contraire au vôtre. Mais suis-je obligé , répondit Idémunée , à croire quelque arbitre ? Ne suis-je pas roi ? Un souverain est-il obligé de se soumettre à des étrangers sur l'étendue de sa domination ?

Mentor reprit ainsi le discours : Puisque vous voulez tenir ferme , il faut que vous jugiez que votre droit est bon. D'un autre côté , les Sibarites ne relâchent rien : ils soutiennent que leur droit est certain. Dans cette opposition de sentimens , il faut qu'un arbitre , choisi par les parties , vous accorde , ou que le sort des armes décide : il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une république où il n'y eût ni magistrats , ni juges , et où chaque famille se crût en droit de se faire justice à elle-même par violence sur toutes ses prétentions contre ses voisins , vous déploreriez le malheur d'une telle nation , et vous auriez horreur de cet affreux désordre , où toutes les familles s'armeraient les unes contre les autres. Croyez-vous que les Dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier , qui est la république universelle , si chaque peuple , qui n'y est que comme une grande famille , se croit en plein droit de se faire , par violence , justice à soi-même sur toutes ses prétentions contre les autres peuples voisins ? Un particulier , qui possède un champ comme l'héritage de ses ancêtres , ne peut s'y maintenir que par l'autorité des lois et par le jugement du magistrat. Il seroit très-sévèrement puni comme un séditieux , s'il vouloit conserver par la force ce que la justice lui a donné. (12) Croyez-vous que les rois puissent employer d'abord la violence ;

(12) Croyez-vous que les rois , etc. Le roi employa d'abord la violence pour soutenir les prétentions de la reine en 1667 sur les Pays-Bas. Il les envoya à la vérité déclarer à Madrid ; mais ses armées furent aussitôt en campagne , et la plupart des places furent conquises avant qu'on fût en état de s'y opposer.

pour soutenir leurs prétentions, sans avoir tenté toutes les voies de douceur et d'humanité? La justice n'est-elle pas encore plus sacrée et plus inviolable pour les rois, par rapport à des pays entiers, que pour les familles, par rapport à quelques champs labourés? Sera-t-on injuste et ravisseur, quand on ne prend que quelques arpens de terre? Sera-t-on juste, sera-t-on héros, quand on prend des provinces? Si l'on se prévient, si l'on se flatte, si l'on s'aveugle dans les petits intérêts des particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre de se flatter et de s'aveugler sur les grands intérêts d'Etat? Se croira-t-on soi-même dans une matière où l'on a tant de raison de se défier de soi? Ne craindra-t-on point de se tromper dans des cas où l'erreur d'un seul homme a des conséquences affreuses? L'erreur d'un roi qui se flatte sur ses prétentions, cause souvent des ravages, des famines, des massacres, des pertes, des dépravations de mœurs, dont les effets funestes s'étendent jusques dans les siècles les plus reculés. Un roi qui assemble toujours tant de flatteurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flatté en ces occasions? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre son équité, sa bonne foi, sa modération (13), il publie les solides raisons sur lesquelles sa cause est fondée. L'arbitre choisi est un médiateur amiable, et non un juge de rigueur. On ne se soumet pas aveuglément à ses décisions; mais on a pour lui une grande déférence: il ne prononce pas une sentence en juge souverain; mais il fait des propositions, et, par ses conseils, on sacrifie quelque chose pour conserver la paix. Si la guerre vient malgré tous les soins qu'un roi prend pour conserver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de sa con-

(13) Le roi publia les raisons sur lesquelles ses prétentions étoient fondées; mais, loin de s'en rapporter à un arbitre, il les appuya du droit canon: et si des avocats payés par Louvois travaillèrent pour la forme à les établir, ce ne fut que pour leur donner gain de cause, sans seulement nuire les parties.

science, l'estime de ses voisins, et la juste protection des Dieux. Idoménée, touché de ce discours, consentit que les Sipertins fussent médiateurs entre lui et les Sibarites.

Alors le roi, voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappoient, essaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Télémaque aimoit Antiope, et il espéra de le prendre par cette passion. Dans cette vue, il la fit chanter plusieurs fois pendant des festins. Elle le fit pour ne pas désobéir à son père; mais avec tant de modestie et de tristesse, qu'on voyoit bien la peine qu'elle souffroit en obéissant. Idoménée alla jusqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée sur les Dauniens et sur Adraste; mais elle ne put se résoudre à chanter les louanges de Télémaque: elle s'en défendit avec respect, et son père n'osa la contraindre. Sa voix douce et touchante pénétoit le cœur du jeune fils d'Ulysse, il étoit tout ému. Idoménée, qui avoit les yeux attachés sur lui, jouissoit du plaisir de remarquer son trouble; mais Télémaque ne faisoit pas semblant d'apercevoir le dessein du roi: il ne pouvoit, en ces occasions, s'empêcher d'être fort touché; mais la raison étoit en lui au-dessus du sentiment, et ce n'étoit plus ce même Télémaque qu'une passion tyrannique avoit autrefois captivé dans l'île de Calypso. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond silence: dès qu'elle avoit fini, il se hâtoit de tourner la conversation sur quelque autre matière.

Le roi ne pouvant, par cette voie, réussir dans son dessein, prit enfin la résolution de faire une grande chasse, dont il voulut donner le plaisir à sa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller; mais il fallut exécuter l'ordre de son père. Elle monte un cheval écumant, fougueux, semblable à ceux que Castor domptoit pour les combats; elle le conduit sans peine. Une troupe de jeunes filles la suit avec ardeur: elle paroît au milieu d'elles comme Diane dans les forêts. Le roi la voit et il ne peut se lasser de la voir; en la voyant, il oublie tous

ses malheurs passés. Télémaque la voit aussi ; il est encore plus touché de la modestie d'Antiope , que de son adresse et de toutes ses grâces.

Les chiens poursuivoient un sanglier d'une grandeur énorme , et furieux comme celui de Calydon. Ses longues soies étoient dures et hérissées comme des dards ; ses yeux étincelans étoient pleins de sang et de feu ; son souffle se faisoit entendre de loin , comme le bruit sourd des vents séditieux , quand Eole les rappelle dans son antre , pour apaiser les tempêtes ; ses défenses longues et crochues , comme la faux tranchante des moissonneurs , coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui osoient en approcher , étoient déchirés. Les plus hardis chasseurs , en le poursuivant , craignoient de l'atteindre. Antiope , légère à la course comme les vents , ne craint point de l'attaquer de près ; elle lui lance un trait qui le perce au-dessus de l'épaule. Le sang de l'animal faroucho ruisselle , et le rend plus furieux : il se tourne vers celle qui l'a blessé. Aussitôt le cheval d'Antiope , malgré sa fierté , frémit et recule. Le sanglier monstrueux s'élançe contre lui , semblable aux pesantes machines qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le coursier chancelle et est abattu. (14) Antiope se voit par terre , hors d'état d'éviter le coup fatal de la défense du sanglier animé contre elle. Mais Télémaque attentif au danger d'Antiope , étoit déjà descendu de cheval : plus prompt que les éclairs , il sa jette entre le cheval abattu et le sanglier qui revient pour venger son sang : il tient dans ses mains un long dard , et l'enfonce presque tout entier dans le flanc de l'horrible animal , qui tombe plein de rage.

A l'instant Télémaque en coupe la hure , qui fait encore peur quand on la voit de près et qui étonne tous les chasseurs. Il la présente à Antiope : elle en rougit ; elle consulte des yeux son père ,

(14) *Antiope se voit par terre , etc.* Ceci regarde une partie de chasse où Louis XIV mena madame de la Vallière en Amazons , et où elle fit une chute dont le Roi fut fort affligé.

qui, après avoir été saisi de frayeur, est transporté de joie de la voir hors du péril, et lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant, elle dit à Télémaque : Je reçois de vous avec reconnaissance un autre don plus grand, car je vous dois la vie.

A peine eut-elle parlé, qu'elle craignit d'en avoir trop dit. Elle baissa les yeux; et Télémaque, qui vit son embarras, n'osa lui dire que ces paroles : Heureux le fils d'Ulysse, d'avoir conservé une vie si précieuse ! Mais plus heureux encore, s'ils pouvoit passer la sienne auprès de vous ! Antiope, sans lui répondre, reentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoménée auroit dès ce moment promis sa fille à Télémaque; mais il espéra d'enflammer davantage sa passion, en le laissant dans l'incertitude, et crut même le retenir encore à Salente par le désir d'assurer son mariage. Idoménée raisoïnoit ainsi en lui-même; mais les dieux se jouent de la sagesse des hommes. Ce qui doit retenir Télémaque, fut précisément ce qui le pressa de partir : ce qu'il commençoit à sentir, le mit dans une juste défiance de lui-même. Mentor redoubla ses soins pour lui inspirer un désir impatient de s'en retourner à Ithaque : il pressa Idoménée de le laisser partir.

Le vaisseau étoit déjà prêt; ainsi Mentor, qui régloit tous les momens de la vie de Télémaque pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu, qu'autant qu'il le falloït pour exercer sa vertu, et pour lui faire acquérir de l'expérience.

Mentor avoit ou soin de faire préparer le vaisseau dès l'arrivée de Télémaque; mais Idoménée, qui avoit beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle et dans une désolation à faire pitié, lorsqu'il vit que ses deux hôtes, dont il avoit tant tiré de secours, alloient l'abandonner. Il se renfermoit dans les lieux les plus secrets de sa maison. Là, il soulageoit son cœur en poussant des gémissemens et en versant des larmes. Il oublioit le besoin de se nourrir; le sommeil

n'adoucissoit plus ses cuisantes peines : il se desséchoit , il se consumoit par ses inquiétudes. Semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ses rameaux épais , et dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliés où la sève coule pour sa nourriture ; cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé , que la terre féconde se plaît à nourrir dans son sein , et que la hache du laboureur a toujours respecté , ne laisse pas de languir , sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal ; il se flétrit ; il se dépouille de ses feuilles qui sont sa gloire ; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte et des branches sèches. Tel parut Idoménée dans sa douleur.

Télémaque attendri n'osoit lui parler : il craignoit le jour du départ, il cherchoit des prétextes pour le retarder : il seroit demeuré long-temps dans cette incertitude , si Mentor ne lui eût dit : Je suis bien aise de vous voir si changé. Vous étiez né dur et hautain ; votre cœur ne se laissoit toucher que de vos commodités et de vos intérêts ; mais vous êtes enfin devenu homme , et vous commencez , par l'expérience de vos maux , à compatir à ceux des autres. Sans cette compassion , on n'a ni bonté , ni vertu , ni capacité pour gouverner les hommes ; mais il ne faut pas la pousser trop loin , ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idoménée pour le faire consentir à votre départ ; et je vous épargnerois l'embarras d'une conversation si fâcheuse ; mais je ne veux point que la mauvaise honte et la timidité dominant votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage à la fermeté avec une amitié tendre et sensible ; il faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité , il faut entrer dans leurs peines , quand on ne peut éviter de leur en faire , et adoucir , le plus qu'on peut , le coup qu'il est impossible de leur épargner entièrement. C'est pour chercher cet adoucissement , répondit Télémaque , que j'aimerois mieux qu'Idoménée apprit notre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit aussitôt : Vous vous trompez , mon cher Télémaque. Vous êtes né comme les en-

fans des rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout se fasse à la mode, et que toute la nature obéisse à leurs volontés; mais qui n'ont pas la force de résister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils ne craignent, par bonté, de les affliger; mais c'est pour leur propre commodité: ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes et mécontents. Les peines et les misères des hommes ne les touchent point, pourvu qu'elles ne soient pas sous leurs yeux; s'ils en entendent parler, ce discours les importune et les attriste. Pour leur plaire, il faut toujours leur dire que tout va bien; et pendant qu'ils sont dans les plaisirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puisse interrompre leur joie. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, résister aux prétentions et aux passions injustes d'un homme importun, ils en donneront toujours la commission à une autre personne, plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté dans ces occasions. Ils se laisseroient plutôt arracher les grâces les plus injustes; ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de savoir décider contre le sentiment de ceux avec qui ils ont affaire tous les jours. Cette foiblesse qu'on sent en eux, fait que chacun ne songe qu'à s'en prévaloir: on les presse, on les importune, on les accable, et on réussit en les accablant. D'abord on les flatte et on les encense pour s'insinuer; mais dès qu'on est dans leur confiance, et qu'on est auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les mène loin, on leur impose le joug: ils en gémissent; ils veulent souvent le secouer; mais ils le portent toute leur vie.

(15) Ils sont jaloux de ne point paroître gouvernés, et ils le sont toujours: ils ne peuvent même se passer de l'être; car ils sont semblables à ces foibles tiges de vignes, qui n'ayant par elles-

(15) Ils sont jaloux de ne point paroître gouvernés, et ils le sont toujours. Telle fut encore la conduite de Louis XIV. Il ne vouloit pas qu'il fût dit que ses ministres le gouvernoient, et personne ne fut jamais plus gouverné que lui.

mêmes aucun soutien, rampent toujours autour du tronc de quelque arbre.

J'en souffrirai point, ô Télémaque ! que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbécille pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre jusqu'à n'oser parler à Idoménée, vous ne serez plus touché de ses peines, dès que vous serez sorti de Salente : ce n'est point sa douleur qui vous attendrit, c'est sa présence qui vous embarrasse. Allez parler vous-même à Idoménée : apprenez, dans cette occasion, à être tendre et ferme tout ensemble. Montrez-lui votre douleur de le quitter, mais montrez-lui aussi, d'un ton décisif, la nécessité de votre départ.

Télémaque n'osoit ni résister à Mentor, ni aller trouver Idoménée : il étoit honteux de sa crainte, et n'avoit pas le courage de la surmonter; il hésitoit, il faisoit deux pas, et revenoit incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raison de différer ; mais le seul regard de Mentor lui ôtoit la parole, et faisoit disparaître tous ses beaux prétextes. Est-ce donc là, disoit Mentor en souriant, ce vainqueur des Dauniens, ce libérateur de la grande Hespérie, et ce fils du sage Ulysse, qui doit être, après lui, l'oracle de la Grèce ! Il n'ose dire à Idoménée qu'il ne peut plus retarder son retour dans sa patrie pour revoir son père ! O peuples d'Ithaque ! combien seriez-vous malheureux un jour, si vous aviez un roi que la mauvaise honte domine, et qui sacrifie les plus grands intérêts à ses foiblesses sur les plus petites choses. Voyez, Télémaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combats et le courage dans les affaires. Vous n'avez point craint les armes d'Adraste, et vous craignez la tristesse d'Idoménée ! Voilà ce qui déshonore les princes qui ont fait les plus grandes actions : après avoir paru des héros dans la guerre, ils se montrent les derniers des hommes dans les actions communes où d'autres se soutiennent avec vigueur.

Télémaque, sentant la vérité de ses paroles, et

piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écouter lui-même. Mais à peine commença-t-il à paroître dans le lieu où Idoménée étoit assis, les yeux baissés, languissans et abattus de tristesse, qu'ils se craignirent l'un l'autre. Ils n'osoient se regarder; ils s'entendoient sans se rien dire, et chacun craignoit que l'autre ne rompît le silence; ils se mirent tous deux à pleurer. Enfin Idoménée, pressé d'un excès de douleur, s'écria: A quoi sert de rechercher la vertu, si elle récompense si mal ceux qui l'aiment? Après m'avoir montré ma foiblesse, on m'abandonne. Hé bien, je vais retomber dans tous mes malheurs. Qu'on ne me parle plus de bien gouverner: non, je ne puis le faire; je suis las des hommes. Ou voulez-vous aller, Télémaque? Votre père n'est plus: vous le chercherez inutilement. Ithaque est en proie à vos ennemis; ils vous feront périr si vous y retournez: quelqu'un d'entre eux aura épousé votre mère. Demeurez ici, vous serez mon gendre et mon héritier; vous régnerez après moi; pendant ma vie même, vous aurez ici un pouvoir absolu; ma confiance en vous sera sans bornes. Que si vous êtes insensible à tous ces avantages, du moins laissez-moi Mentor qui est toute ma ressource. Parlez, répondez-moi; n'endurcissez point votre cœur; ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi! vous ne dites rien? Ah! je comprends combien les dieux me sont cruels; je le sens encore plus rigoureusement qu'en Crète, lorsque je perçai mon propre fils.

Enfin Télémaque lui répondit d'une voix troublée et timide: Je ne suis point à moi; les destinées me rappellent dans ma patrie. Mentor, qui a la sagesse des dieux, m'ordonne, en leur nom, de partir. Que voulez-vous que je fasse? renoncerais-je à mon père, à ma mère, à ma patrie qui me doit être encore plus chère qu'eux? Etant né pour être roi, je ne suis pas destiné à une vie douce et tranquille, ni à suivre mes inclinations. Votre royaume est plus riche et plus puissant que celui de mon père; mais je dois préférer ce que les dieux me destinent à ce que

à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux , si j'avois Antiope pour épouse , sans espérance de votre royaume ; mais pour m'en rendre digne , il faut que j'aïlle où mes devoirs m'appellent , et que ce soit mon père qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Ithaque ? N'est-ce pas sur cette promesse que j'ai combattu pour vous contre Adraste avec les alliés ? Il est temps que je songe à réparer mes malheurs domestiques. Les dieux qui m'ont donné à Mentor , ont aussi donné Mentor au fils d'Ulysse pour lui faire remplir ses destinées. Voulez-vous que je perde Mentor après avoir perdu tout le reste ? Je n'ai plus ni bien , ni retraite , ni père , ni mère , ni patrie assurée : il ne me reste qu'un homme sage et vertueux , qui est le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même si je puis y renoncer , et consentir qu'il m'abandonne ! Non , je mourrois plutôt. Arrachez-moi la vie ; la vie n'est rien : mais ne m'arrachez pas Mentor.

A mesure que Télémaque parloit , sa voix devenoit plus forte , et sa timidité disparoissoit. Idoménée ne savoit que répondre , et ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse lui disoit. Lorsqu'il ne pouvoit plus parler , du moins il tâchoit par ses regards et par ses gestes , de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître Mentor , qui lui dit ces graves paroles :

Ne vous affligez point : nous vous quittons ; mais la sagesse qui préside aux conseils des dieux , demeurera sur vous. Croyez seulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyés ici pour sauver votre royaume , et pour vous ramener de vos égaremens. Philoclès , que nous vous avons rendu , vous servira fidèlement. La crainte des dieux , le goût de la vertu , l'amour des peuples , la compassion pour les misérables , seront toujours dans son cœur. Écoutez-le , servez-vous de lui avec confiance et sans jalousie. Le plus grand service que vous puissiez en tirer , est de l'obliger à vous dire tous vos défauts sans adoucissement.

Voilà en quoi consiste le plus grand courage d'un bon roi, que de chercher de vrais amis qui lui fassent remarquer ses fautes. Pourvu que vous ayez ce courage, notre absence ne vous nuira point, et vous vivrez heureux; mais si la flatterie, qui se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à votre cœur pour vous mettre en défiance contre les conseils désintéressés, vous êtes perdu. Ne vous laissez point abattre à la douleur; mais efforcez-vous de suivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous soulager et pour n'abuser jamais de votre confiance; je puis vous répondre de lui: les dieux vous l'ont donné comme ils m'ont donné à Télémaque. Chacun doit suivre courageusement sa destinée: il est inutile de s'affliger. Si jamais vous avez besoin de mon secours, après que j'aurai rendu Télémaque à son père et à son pays, je reviendrai vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaisir plus sensible! Je ne cherche ni bien, ni autorité sur la terre: je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la justice et la vertu. Pourrai-je jamais oublier la confiance et l'amitié que vous m'avez témoignées?

A ces mots, Idoménée fut tout-à-coup changé: il sentit son cœur apaisé, comme Neptune de son trident apaise les flots en courroux et les plus noires tempêtes: il restoit seulement en lui une douleur douce et paisible; c'étoit plutôt une tristesse et un sentiment tendre qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'espérance du secours des dieux, commencèrent à renaître au dedans de lui.

Hé bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, et ne point se décourager! Du moins souvenez-vous d'Idoménée, quand vous serez arrivé à Ithaque, où votre sagesse vous comblera de prospérité. N'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, et que vous y avez laissé un roi malheureux qui n'espère qu'en vous seul. Allez, digne fils d'Ulysse, je ne vous retiens plus: je n'ai garde de résister aux dieux, qui m'avoient prêté un si grand

trésor. Allez aussi, Mentor, le plus grand et le plus sage de tous les hommes, (si toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vu en vous, et si vous n'êtes point une divinité sous une forme empruntée, pour instruire les hommes foibles et ignorans,) allez conduisez le fils d'Ulysse, plus heureux de vous avoir, que d'être le vainqueur d'Adraste. Allez tous deux : je n'ose plus parler. Pardonnez mes soupirs : allez, vivez, soyez heureux ensemble. Il ne me reste plus au monde que le souvenir de vous avoir possédés ici. O beaux jours ! trop heureux jours ! jours dont je n'ai pas connu le prix ! jours trop rapidement écoulés ! vous ne reviendrez jamais ! jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voient.

Mentor prit ce moment pour le départ. Il embrassa Philoclès, qui l'arrosa de ses larmes, sans pouvoir parler. Télémaque voulut prendre Mentor par la main pour se retirer de celle d'Idoménée ; mais Idoménée prenant le chemin du port, se mit entre Mentor et Télémaque ; il les regardoit, il gémissoit, commençoit des paroles entrecoupées, et n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus sur le rivage couvert de matelots ; on tend les cordages ; on déploie les voiles : la vent favorable se lève. Télémaque et Mentor, les larmes aux yeux, prennent congé du roi, qui les tient long-temps serrés entre ses bras, et qui les suit des yeux aussi loin qu'il le peut.

Déjà les voiles s'enflent, on lève les ancres, la terre semble s'enfuir. Le pilote expérimenté aperçoit de loin les montagnes de Leucate (b), dont la tête se cache dans un tourbillon de frimats glacés, et les monts Acrocéirauniens (c) qui montrent encore un front orgueilleux au ciel, après avoir été si souvent écrasés par la foudre.

Pendant cette navigation, Télémaque disoit à Mentor : Je crois maintenant concevoir les maiximes

(b) Leucate est un prémontoire de l'Épire.

(c) Les monts Acrocéirauniens sont ceux de la Chimère dont on a déjà parlé, aussi dans l'Épire.

du gouvernement que vous m'avez expliquées, D'abord elles me paroissent comme un songe, mais peu à peu elles se démêlent dans mon esprit, et s'y présentent clairement, comme tous les objets paroissent sombres le matin aux premières lueurs de l'aurore, mais qui ensuite semblent sortir comme du chaos quand la lumière qui croit insensiblement, les distingue et leur rend, pour ainsi dire, leurs figures et leurs couleurs naturelles. Je suis très-persuadé que le point essentiel du gouvernement est de bien discerner les différens caractères d'esprits, pour les choisir et les appliquer selon leurs talens; mais il me reste à savoir comment on peut se connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit : Il faut étudier les hommes pour les connoître; et pour les connoître, il en faut voir et traiter avec eux. Les rois doivent converser avec leurs sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables de plus hautes fonctions. Comment est-ce, mon cher Télémaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux? C'est à force d'en voir, et de remarquer leurs défauts et leurs perfections avec des gens expérimentés. Tout de même, parlez souvent des bonnes et des mauvaises qualités des hommes avec d'autres hommes sages et vertueux, qui aient long-temps étudié leurs caractères, vous apprendrez insensiblement comme ils sont faits, et ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est-ce qui vous a appris à connoître les bons et les mauvais poètes? C'est la fréquente lecture, et la réflexion avec des gens qui avoient le goût de la poésie. Qui est-ce qui vous a acquis le discernement sur la musique? C'est la même application à observer les bons musiciens. Comment peut-on espérer de bien gouverner les hommes, si on ne les connoît pas? Et comment les connoitra-t-on, si l'on ne vit pas avec eux? Ce n'est pas vivre avec eux, que de les voir en public, où l'on ne dit de part et d'autre que des choses indifférentes et pré-

parées avec art. Il est question de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur tous les ressorts secrets qui y sont, de les tâter de tous côtés, et de les sonder pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer par savoir ce qu'ils doivent être; il faut savoir ce que c'est que le vrai et solide mérite, pour discerner ceux qui en ont d'avec ceux qui n'en ont pas. L'on ne cesse de parler de vertu et de mérite, sans savoir ce que c'est précisément que le mérite et la vertu. Ce ne sont que de beaux noms, que des termes vagues pour la plupart des hommes, qui se font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de justice, de raison et de vertu, pour connoître ceux qui sont raisonnables et vertueux; il faut savoir les maximes d'un bon et sage gouvernement, pour connoître les hommes qui les ont, et ceux qui s'en éloignent par une fausse subtilité: en un mot, pour mesurer plusieurs corps, il faut avoir une mesure fixe; pour juger des esprits, il faut avoir tout de même des principes constans, auxquels tous nos jugemens se réduisent. Il faut savoir précisément quel est le but de la vie humaine, et quelle fin on doit se proposer en gouvernant les hommes. Ce but unique et essentiel est de ne vouloir jamais l'autorité et la grandeur pour soi; car cette recherche ambitieuse n'iroit qu'à satisfaire un orgueil tyrannique; mais on doit se sacrifier dans les peines infinies du gouvernement, pour rendre les hommes bons et heureux: autrement on marche à tâtons et au hasard pendant toute la vie; on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de pilote, qui ne consulte point les astres, et à qui toutes les côtes voisines sont inconnues; il ne peut que faire naufrage.

Souvent les princes, faute de savoir en quoi consiste la vraie vertu, ne savent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes. La vraie vertu a pour eux quelque chose d'àpre: elle leur paroît trop austère et indépendante; elle les effraie et les aigrit; ils se tournent vers la flatterie. Dès-lors ils

ne peuvent plus trouver ni de sincérité ni de vertu; dès-lors ils courent après un vain fantôme de fausse gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu sur la terre: car les bons connoissent bien les méchans; mais les méchans ne connoissent point les bons, et ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels princes ne savent que se défier de tout le monde également: ils se cachent, ils se renferment; ils sont jaloux sur les moindres choses; ils craignent les hommes, et se font craindre d'eux; ils fuient la lumière; ils n'osent paroître dans leur naturel. Quoiqu'ils ne veulent pas être connus, ils ne laissent pas de l'être; car la curiosité maligne de leurs sujets pénètre et devine tout; mais ils ne connoissent personne: les gens intéressés qui les obsèdent, sont ravis de les voir inaccessibles. Un roi inaccessible aux hommes, l'est aussi à la vérité. (16). On noircit par d'infâmes rapports, et on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces sortes de rois passent leur vie dans une grandeur sauvage et farouche, où craignant sans cesse d'être trompés, ils le sont toujours inévitablement, et méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs passions et tous leurs préjugés: les bons mêmes ont leurs défauts et leurs préventions. De plus, on est à la merci des rapporteurs; nation basse et maligne, qui se nourrit de venin, qui empoisonne les choses innocentes, qui grossit les petites, qui invente le mal plutôt que de cesser de nuire, qui se joue pour son intérêt de la défiance et de l'indigne curiosité d'un prince foible et ombrageux (17).

(16) *Un roi inaccessible aux hommes, l'est aussi à la vérité.* Louis XIV se communiquoit très-peu; toutes les fois qu'il donnoit des audiences, tout y étoit concerté. Le temps où on le voyoit le plus, c'étoit à son lever; mais on ne l'entretenoit que de ce qui pouvoit lui plaire. Il étoit sérieux même dans le particulier: ce qui empêchoit les courtisans de prendre en sa présence aucune liberté.

(17) Le roi étoit fort ombrageux; ce qui faisoit qu'il

Connoissez donc, ô mon cher Télémaque ! connoissez les hommes ; examinez-les ; faites-les parler les uns sur les autres ; éprouvez-les peu à peu ; ne vous livrez à aucun ; profitez de vos expériences , lorsque vous aurez été trompé dans vos jugemens , car vous serez trompé quelquefois : apprenez par là à ne juger promptement de personne, ni en bien ni en mal. Les méchans sont trop profonds pour ne pas surprendre les bons par leurs déguisemens ; mais vos erreurs passées vous instruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens et de la vertu dans un homme , servez-vous-en avec confiance ; car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture ; ils aiment mieux de l'estime et de la confiance que des trésors : mais ne les gênez pas en leur donnant un pouvoir sans bornes. Tel eût été toujours vertueux , qui ne l'est plus , parce que son maître lui a donné trop d'autorité et de richesses. Quelque est assez aimé des Dieux pour trouver dans tout un royaume (18) deux ou trois vrais amis d'une sagesse et d'une bonté constantes , trouve bientôt par eux d'autres personnes qui leur ressemblent , pour remplir les places inférieures. Par les bons auxquels on se confie , on apprend ce qu'on ne peut pas discerner par soi-même dans les autres sujets.

Mais faut-il , disoit Télémaque , se servir des méchans quand ils sont habiles , comme je l'ai vu dire tant de fois ? On est souvent , répondit Mentor , dans la nécessité de s'en servir. Dans une nation agitée et en désordre , on trouve souvent des gens injustes et artificieux qui sont déjà en autorité ; ils ont des emplois importans qu'on ne peut

ne se laisser approcher que de très-peu de personnes. Il n'eut jamais de favoris , mais il se laissoit aisément prévenir. Il étoit superstitieux , et cette foiblesse fit qu'on abusa souvent de sa crédulité.

(18) Le roi n'eut point d'amis ; il avoit trop de hauteur et de réserve : il n'eut que de lâches flatteurs qui l'empoisonnerent dès l'enfance par leur encens. Autant il étoit sensible à l'amour , autant il étoit peu à l'amitié qui naît de la communication et de la confiance.

leur ôter; ils ont acquis la confiance de certaines personnes puissantes qu'on a besoin de ménager: il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes scélérats, parce qu'on les craint, et qu'ils peuvent tout bouleverser. Il faut bien s'en servir pour un temps; mais il faut aussi avoir en vue de les rendre peu à peu inutiles. Pour la vraie et intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais; car ils peuvent en abuser, et vous tenir ensuite malgré vous par votre secret; chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations passagères; traitez-les bien; engagez-les par leurs passions mêmes à vous être fidèles; car vous ne les tiendrez que par là: mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus secrètes. Ayez toujours un ressort prêt pour les remuer à votre gré; mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur (19), ni de vos affaires. Quand votre état devient paisible, réglé, conduit par des hommes sages et droits dont vous êtes sûr, peu à peu les méchans, dont vous étiez contraint de vous servir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas cesser de les bien traiter; car il n'est jamais permis d'être ingrat, même pour les méchans: mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il est nécessaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité: il faut néanmoins relever peu à peu l'autorité, et réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement; si on les laissoit faire. Après tout, c'est un mal que le bien se fasse par les méchans; et quoique ce mal soit souvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu à peu à le faire cesser. Un prince sage, qui ne voudra que le bon ordre et la justice, parviendra avec le temps à se passer des hommes corrompus

(19) *Ne leur donnez jamais la clef de votre cœur.* C'est ce que Louis XIV eut très-bien pratiquer, moins à la vérité par prudence, que par habitude à la dissimulation. Il étoit impénétrable; et comme il parloit toujours laconiquement, on ne pouvoit guère savoir ce qu'il pensoit. Il ne s'ouvroit pas même à ses maîtresses; il eut la gloire de n'en être pas possédé.

et trompeurs ; il en trouvera assez de bons qui auront une habileté suffisante.

Mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets dans une nation ; il est nécessaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Télémaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor. L'application que vous avez à chercher les hommes habiles et vertueux pour les élever, excite et anime tous ceux qui ont du talent et du courage ; chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languissent dans une oisiveté obscure, et qui deviendroient de grands hommes, si l'émulation et l'espérance du succès les animoient au travail ? Combien y a-t-il d'hommes que la misère et l'impuissance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par le crime ! Si donc vous attachez les récompenses et les honneurs au génie et à la vertu, combien de sujets se formeront d'eux-mêmes ! mais combien en formerez-vous, en les faisant monter de degré en degré, depuis les derniers emplois jusqu'aux premiers ? Vous exercerez leurs talens, vous éprouverez l'étendue de leur esprit, et la sincérité de leur vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places, auront été nourris sous vos yeux dans les inférieures ; vous les aurez suivis toute votre vie de degré en degré : vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la suite de leurs actions.

Pendant que Mentor raisonnoit ainsi avec Télémaque, ils aperçurent un vaisseau phéacien (d) qui avoit relâché dans une petite île déserte et sauvage, bordée de rochers affreux. En même temps les vents se turent ; les doux zéphirs mêmes semblèrent retenir leur haleine ; toute la mer devint unie comme une glace ; les voiles abattues ne pouvoient plus animer le vaisseau ; l'effort des rameurs déjà fatigués étoit inutile. Il fallut aborder en cette île qui étoit plutôt un écueil qu'une terre propre à

(d) Phéacien, c'est-à-dire de Corcyre, aujourd'hui Corfou, île de la mer Ionienne, sur les côtes de l'Épire, dont elle n'est séparée que par un canal d'une à deux lieues de largeur.

être habitée par des hommes. En un autre temps moins calme, on n'auroit pu y aborder sans un grand péril. Ces Phéaciens, qui attendoient le vent, ne paroissent pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Télémaque s'avance vers eux sur ces rivages escarpés. Aussitôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vu Ulysse, roi d'Ithaque, dans la maison du roi Alcinoüs (e).

Celui auquel il s'étoit adressé par hasard, n'étoit pas Phéacien; c'étoit un étranger inconnu, qui avoit un air majestueux, mais triste et abattu; il paroissoit rêveur, et à peine écouta-t-il d'abord la question de Télémaque. Mais enfin il lui répondit: Ulysse, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le roi Alcinoüs, comme en un lieu où l'on craint Jupiter, et où l'on exerce l'hospitalité; mais il n'y est plus, et vous l'y chercheriez inutilement; il est parti pour revoir Ithaque, si les Dieux apaisés souffrent enfin qu'il puisse jamais saluer ses Dieux pénates.

A peine cet étranger eut prononcé tristement ces paroles, qu'il se jeta dans un petit bois épais, sur le haut d'un rocher d'où il regardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, et paroissant affligé de ne pouvoir partir. Télémaque le regardoit fixement: plus il le regardoit, plus il étoit ému et étonné. Cet inconnu, disoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, et qui est plein d'amertume. (20) Je plains les malheureux depuis que je le suis, et je sens que mon cœur s'intéresse pour cet homme, sans savoir pourquoi. Il m'a assez mal reçu. A peine a-t-il daigné m'écouter et me répondre. Je

(e) Alcinoüs étoit roi des Phéaciens, qui reçut Ulysse après son naufrage.

(20) *Je plains les malheureux depuis que je le suis.* Autant Louis XIV plaignoit peu les malheureux, parce qu'il étoit trop accoutumé aux prospérités, autant le duc de Bourgogne, son petit-fils, étoit compatissant et plein de sensibilité pour les misérables.

ne puis cesser néanmoins de souhaiter la fin de ses maux.

Mentor souriant, répondit: Voilà à quoi servent les malheurs de la vie; ils rendent les princes modérés et sensibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prospérités, ils se croient des Dieux: (21) ils veulent que les montagnes s'aplanissent pour les contenter; ils comptent pour rien les hommes; ils veulent se jouer de la nature entière. Quand ils entendent parler de souffrances, ils ne savent ce que c'est, c'est un songe pour eux; ils n'ont jamais vu la distance du bien et du mal. L'infortune seule peut leur donner de l'humanité, et changer leur cœur de rocher en un cœur humain; alors ils sentent qu'ils sont hommes, et qu'ils doivent ménager les autres hommes qui leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il est comme vous errant sur ce rivage, combien devrez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Ithaque, lorsque vous le verrez un jour souffrir! Ce peuple que les Dieux vous auront confié, comme on confie un troupeau à un berger, sera peut-être malheureux par votre ambition, ou par votre faste, ou par votre imprudence; car les peuples ne souffrent que par les fautes des rois qui devraient veiller pour les empêcher de souffrir.

Pendant que Mentor parloit ainsi, Télémaque étoit plongé dans la tristesse et dans le chagrin, et il lui répondit enfin avec un peu d'émotion: Si toutes ces choses sont vraies, l'état d'un roi est bien malheureux; il est l'esclave de tous ceux auxquels il paroît commander; il n'est pas tant fait pour leur commander, qu'il est fait pour eux; il se doit tout entier à eux; il est chargé de tous leurs besoins; il est l'homme de tout le peuple et de

(21) Ils veulent que les montagnes s'aplanissent pour les contenter, etc. C'est ce que fit Louis XIV: il fit couper une montagne pour conduite des eaux à Versailles. Il ne trouva rien d'impossible pour contenter sa somptuosité, et se joua de la nature entière, pour faire de Versailles un séjour délicieux.

acun en particulier ; il faut qu'il s'accommode à ses foiblesses, qu'il les corrige en père, qu'il les rende sages et heureux. L'autorité, qu'il paroît avoir, n'est pas la sienne : il ne peut rien faire ni pour sa gloire, ni pour son plaisir : son autorité est celle des lois ; il faut qu'il leur obéisse pour en donner l'exemple à ses sujets. A proprement parler, n'est que le défenseur des lois pour les faire respecter ; il faut qu'il veille et qu'il travaille pour les maintenir ; il est l'homme le moins libre et le moins tranquille de son royaume : c'est un esclave qui sacrifie son repos et sa liberté pour la liberté et la félicité publique.

Il est vrai, répondit Mentor, que le roi n'est autre que pour avoir soin de son peuple, comme un berger de son troupeau, ou comme un père de famille. Mais trouvez-vous, mon cher Télémaque, qu'il soit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens ? Il corrige les méchans par des punitions, encourage les bons par des récompenses ; il représente les Dieux en conduisant ainsi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas assez de gloire à faire garder les lois ? Celle de se mettre au-dessus des lois, est une gloire fautive, qui n'inspire que de la terreur et du mépris. S'il est méchant, il ne peut être que malheureux ; car il ne sauroit trouver aucune paix dans ses passions et dans sa vanité. S'il est bon, il doit goûter le plus pur et le plus solide de tous les plaisirs, à travailler pour la vertu, et à attendre des Dieux une éternelle récompense.

Télémaque, agité au dedans par une peine secrète, sembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli, et qu'il les eût lui-même enseignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit, contre ses véritables sentimens, un esprit de contradiction et de subtilité, pour rejeter les vérités que Mentor lui expliquoit : il opposoit à ces raisons l'ingratitude des hommes. Quoi ! disoit-il, prendre tant de peine pour se faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais, et pour faire du bien à des méchans, qui se

serviront de vos bienfaits pour vous nuire ?

Mentor lui répondit patiemment : il faut compter sur l'ingratitude des hommes , et ne laisser pas de leur faire du bien. Il faut les servir , moins pour l'amour d'eux , que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'est jamais perdu : si les hommes l'oublient , les Dieux s'en souviennent , et les récompensent. De plus , si la multitude est ingrate , il y a toujours des hommes vertueux qui sont touchés de votre vertu. La multitude même , quoique chargeante et capricieuse , ne laisse pas de faire tôt ou tard une espèce de justice à la véritable vertu. Mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes , ne travaillez pas uniquement à les rendre puissans , riches , redoutables par les armes , heureux par les plaisirs : cette gloire , cette abondance et ces délices les corrompent ; ils n'en seront que plus méchans , et par conséquent plus ingrats. C'est leur faire un présent funeste ; c'est leur offrir un poison délicieux. Mais appliquez-vous à redresser leurs mœurs , à leur inspirer la justice , la sincérité , la crainte des Dieux , l'humanité , la fidélité , la modération , le désintéressement. En les rendant bons , vous les empêcherez d'être ingrats ; vous leur donnerez le véritable bien , qui est la vertu ; si elle est solide , elle les attachera toujours à celui qui la leur aura inspirée. Ainsi , en leur donnant les véritables biens , vous ferez du bien à vous-même , et vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes soient ingrats pour des princes qui ne les ont jamais portés qu'à l'injustice , qu'à l'ambition sans bornes , qu'à la jalousie contre leurs voisins ; qu'à l'inhumanité , qu'à la hauteur , qu'à la mauvaise foi ? Le prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Mais si au contraire il travailloit par ses exemples et par son autorité à les rendre bons , il trouveroit le fruit de son travail dans leur vertu , ou du moins il trouveroit dans la sienne et dans l'amitié des Dieux de quoi se consoler de tous les mécomptes.

A peine ce discours fut-il achevé, que Télémaque s'avança avec empressement vers les Phéaciens, dont le vaisseau étoit arrêté sur le rivage. Il s'adressa à un vieillard d'entre eux pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, et s'ils n'avoient point vu Ulysse. Le vieillard répondit : Nous venons de notre île, qui est celle des Phéaciens ; nous allons chercher des marchandises vers l'Épire. Ulysse, comme on vous l'a déjà dit, a passé dans notre patrie ; mais il en est parti.

Quel est, ajouta aussitôt Télémaque, cet homme si triste, qui cherche les lieux les plus déserts en attendant que votre vaisseau parte ? C'est, répondit le vieillard, un étranger qui nous est inconnu ; mais on dit qu'il se nomme Cléomènes ; qu'il est né en Phrygie ; qu'un oracle avoit prédit à sa mère avant sa naissance, qu'il seroit roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans sa patrie, et que s'il y demouroit, la colère des Dieux se feroit sentir aux Phrygiens par une cruelle peste.

Dès qu'il fut né, ses parens le donnèrent à des matelots, qui le portèrent dans l'île de Lesbos (f).

Il y fut nourri en secret, aux dépens de sa patrie, qui avoit un si grand intérêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuste, agréable et adroit à tous les exercices du corps ; il s'appliqua même, avec beaucoup de goût et de génie, aux sciences et aux beaux-arts ; mais on ne put le souffrir dans aucun pays.

La prédiction faite sur lui devint célèbre ; on le reconnut bientôt par-tout où il alla : par-tout les rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs diadèmes. Ainsi il est errant depuis sa jeunesse, et il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui soit libre de s'arrêter. Il a souvent passé chez des peuples fort éloignés du sien ; mais à peine est-il arrivé dans une ville qu'on y découvre sa naissance, et l'oracle qui le regarde. Il a beau se cacher, et choisir en

(f) Lesbos, aujourd'hui Mételin, est une île de l'Archipel, à deux lieues de la côte de la Natolie, entre Smyrne et le détroit de Gallipoli

chaque lieu quelque genre de vie obscure : ses talens éclatent, dit-on, toujours malgré lui, et pour la guerre, et pour les lettres, et pour les affaires les plus importantes. Il se présente toujours en chaque pays quelque occasion imprévue qui l'entraîne, et qui le fait connoître au public. C'est son mérite qui fait son malheur ; il le fait craindre et l'exclut de tous les pays où il veut habiter. Sa destinée est d'être estimé, aimé, admiré par-tout, mais rejeté de toutes les terres connues.

Il n'est plus jeune, et cependant il n'a pu encore trouver aucune côte ni de l'Asie, ni de la Grèce, où l'on ait voulu le laisser vivre en quelque repos. Il paroît sans ambition, et il ne cherche aucune fortune. Il se trouveroit trop heureux, que l'oracle ne lui eût jamais promis la royauté. Il ne lui reste aucune espérance de revoir jamais sa patrie, car il sait qu'il ne pourroit porter que le deuil et les larmes dans toutes les familles. La royauté même, pour laquelle il souffre, ne lui paroît point désirable : il court malgré lui après elle, par une triste fatalité, de royaume en royaume, et elle semble fuir devant lui, pour se jouer de ce malheureux jusqu'à sa vieillesse : funeste présent des Dieux, qui trouble tous ses plus beaux jours, et qui ne lui cause que des peines dans l'âge où l'homme infirme n'a plus besoin que de repos !

Il s'en va, dit-il, vers la Thrace, chercher quelques peuples sauvages et sans lois, qu'il puisse assembler, policer et gouverner pendant quelques années : après quoi l'oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les royaumes les plus florissans. Il compte alors de se retirer dans un village de Carie, où il s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime passionnément. C'est un homme sage et modéré, qui craint les Dieux, qui connoît bien les hommes, et qui sait vivre en paix avec eux sans les estimer. Voilà ce qu'on raconte de cet étranger dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette conversation, Télémaque tournoit souvent les yeux vers la mer, qui commençoit à

être agitée ; le vent soulevoit les flots, qui venoient battre les rochers, les blanchissant de leur écume. Dans ce moment le vieillard dit à Télémaque : Il faut que je parte ; mes compagnons ne peuvent m'attendre. En disant ces mots, il court au rivage, on s'embarque ; on n'entend que des cris confus sur le rivage par l'ardeur des mariniers impatiens de partir.

Cet inconnu avoit erré quelque temps au milieu de l'île, montant sur le sommet de tous les rochers, et considérant de là l'espace immense des mers avec une tristesse profonde. Télémaque ne l'avoit point perdu de vue, et il ne cessoit d'observer ses pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, destiné aux plus grandes choses, et servant de jouet à une rigoureuse fortune, loin de sa patrie. Au moins, disoit-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque ; mais ce Cléomènes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui, adoucissoit les peines de Télémaque.

Enfin, cet homme voyant son vaisseau prêt, étoit descendu de ces rochers escarpés, avec autant de vitesse et d'agilité qu'Apollon, dans les forêts de Lycie, ayant noué ses cheveux blonds, passe au travers des précipices pour aller percer de ses flèches les cerfs et les sangliers. Déjà cet inconnu est dans le vaisseau, qui fend l'onde amère, et qui s'éloigne de la terre. Alors une impression secrète de douleur saisit le cœur de Télémaque. Il s'afflige sans savoir pourquoi ; les larmes coulent de ses yeux, et rien ne lui est si doux que de pleurer.

En même temps il aperçoit sur le rivage tous les mariniers de Salente, couchés sur l'herbe, et profondément endormis. Ils étoient las et abattus : le doux sommeil s'étoit insinué dans leurs membres, et tous les humides pavots de la nuit avoient été répandus sur eux en plein jour par la puissance de Minerve. Télémaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins, pendant que les Phocéiens avoient été si attentifs et si diligens à

profiter du vent favorable ; mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau phéacien prêt à disparaître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller. Un étonnement et un trouble secret tiennent ses yeux attachés vers ce vaisseau déjà parti, dont il ne voit plus que les voiles qui blanchissent un peu dans l'onde azurée. Il n'écoute pas même Mentor qui lui parle, et il est tout hors de lui-même dans un transport semblable à celui des Ménades (g) lorsqu'elles tiennent le thyrses en main, et qu'elles font retentir de leurs cris insensés les rives de l'Hébre (h) et les montagnes de Rhodope et d'Ismare (i).

Enfin, il revient un peu de cette espèce d'enchantement ; ses larmes recommencent à couler de ses yeux, et alors Mentor lui dit : Je ne m'étonne point, mon cher Télémaque, de vous voir pleurer ; la cause de votre douleur, qui vous est inconnue, ne l'est pas à Mentor : c'est la nature qui parle et qui se fait sentir ; c'est elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu, qui vous a donné une si vive émotion, est le grand Ulysse. Ce qu'un vieillard phéacien vous a raconté de lui, sous le nom de Cléomènes, n'est qu'une fiction pour cacher plus sûrement le retour de votre père dans son royaume. Il s'en va droit à Ithaque : déjà il est bien près du port, et il revoit enfin ces lieux si long-temps désirés. Vos yeux l'ont vu, comme on vous l'avoit prédit autrefois ; mais sans le connoître. Bientôt vous le verrez, vous le connoîtrez, et il vous connoitra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre votre reconnoissance hors d'Ithaque. Son cœur n'a point été moins ému que le vôtre ; il est trop sage pour se découvrir à nul mortel dans un lieu où il pourroit être exposé à des trahisons et aux insultes des cruels amans de Pénélope.

(g) Les Ménades, ou Bacchantes, étoient des prêtresses de Bacchus.

(h) L'Hébre est un fleuve de Thrace, appelé aujourd'hui Mariza.

(i) Rhodope et Ismare sont aussi dans la Thrace.

Ulysse, votre père, est le plus sage de tous les hommes : son cœur est comme un puits profond, on ne sauroit y puiser son secret. Il aime la vérité ; et ne dit jamais rien qui la blesse ; mais il ne la dit que pour le besoin ; et la sagesse, comme un sceau, tient toujours ses lèvres fermées à toutes paroles inutiles. Combien a-t-il été ému en vous parlant ! Combien s'est-il fait violence pour ne se point découvrir ! Que n'a-t-il pas souffert en vous voyant ! Voilà ce qui le rendoit triste et abattu.

Pendant ce discours, Télémaque attendri et troublé, ne pouvoit retenir un torrent de larmes : les sanglots l'empêchèrent même long-temps de répondre. Enfin, il s'écria : Hélas ! mon cher Mentor, je sentoisi bien dans cet inconnu je ne sais quoi qui m'attiroit à lui, et qui remuoit toutes mes entrailles ; mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant son départ, que c'étoit Ulysse, puisque vous le connoissiez ? Pourquoi l'avez-vous laissé partir sans lui parler, et sans faire semblant de le connoître ? Quel est donc ce mystère ? Serai-je toujours malheureux ? Les Dieux irrités veulent-ils me tenir comme Tantale altéré, qu'une eau trompeuse amuse, s'enfuyant de ses lèvres arides ! Ulysse ! Ulysse ! m'avez-vous échappé pour jamais ! Peut-être ne le verrai-je plus ! Peut-être que les amans de Pénélope le feront tomber dans les embûches qu'ils me préparoient ! Au moins si je le suivois, je mourrois avec lui. O Ulysse ! ô Ulysse ! si la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écueil, car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie, je tremble de peur que vous n'arriviez à Ithaque avec un sort aussi funeste qu'Agamemnon (1) à Mycènes. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur ? Maintenant je l'embrasserois ; je serois déjà avec lui dans le port d'Ithaque ; nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

(1) Agamemnon, roi de Mycènes, étant revenu de la prière de Troie chargé de lauriers, fut tué dans sa maison par Egisthe, aidé de Clytemnestre, sa propre femme, qui l'avoit déshonoré pendant son absence.

Mentor lui répondit en souriant : Voyez , mon cher Télémaque , comment les hommes sont faits. Vous voilà tout désolé , parce que vous avez vu votre père sans le reconnoître. Que n'eussiez-vous pas donné hier , pour être assuré qu'il n'étoit pas mort ! Aujourd'hui vous en êtes assuré par vos propres yeux , et cette assurance qui devoit vous combler de joie , vous laisse dans l'amertume. Ainsi le cœur malade des mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le plus désiré , dès qu'il le possède , et il est ingénieux pour se tourmenter sur ce qu'il ne possède pas encore. C'est pour exercer votre patience que les Dieux vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez ce temps comme perdu. Sachez que c'est le plus utile de votre vie ; car il vous exerce dans la plus nécessaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient pour devenir maître de soi et des autres : l'impatience , qui paroît une force et une vigueur de l'ame , n'est qu'une foiblesse et une impuissance de souffrir la peine. Celui qui ne sait pas attendre et souffrir , est comme celui qui ne sait pas se taire sur un secret : l'un et l'autre manquent de fermeté pour se retenir , comme un homme qui court dans un chariot , et qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter , quand il le faut , ses coursiers fongueux : ils n'obéissent plus au frein , ils se précipitent ; et l'homme foible , auquel ils échappent , est brisé par sa chute. Ainsi l'homme impatient est entraîné par ses desirs indomtés et farouches dans un abîme de malheurs : plus sa puissance est grande , plus son impatience lui est funeste. Il n'attend rien , il ne se donne le temps de rien mesurer , il force toutes choses pour se contenter ; il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il soit mûr ; il brise les portes plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre ; il veut moissonner quand le sage laboureur sème : tout ce qu'il fait à la hâte et à contre-temps , est mal fait , et ne peut avoir de durée non plus que ses desirs volages. Tels sont les projets insensés d'un homme qui croit pouvoir tout , et qui se livre





à ses desirs impatiens pour abuser de sa puissance. C'est pour vous apprendre à être patient, mon cher Télémaque, que les Dieux exercent tant votre patience, et semblent se jouer de vous dans la vie errante, où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous espérez, se montrent à vous, et s'enfuient comme un songe léger que le réveil fait disparaître, pour vous apprendre que les choses mêmes qu'on croit tenir dans ses mains, échappent dans l'instant. Les plus sages leçons d'Ulysse ne vous seront pas aussi utiles que sa longue absence et les peines que vous souffrez en le cherchant.

Ensuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une dernière épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit, avec ardeur, presser les matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout-à-coup, et l'engagea à faire sur le rivage un grand sacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dresse deux autels de gazon; l'encens fume, le sang des victimes coule. Télémaque pousse des soupirs tendres vers le ciel, et reconnoît la puissante protection de la Déesse.

A peine le sacrifice est-il achevé, qu'il suit Mentor dans les routes sombres d'un petit bois voisin. Là il aperçoit tout-à-coup que le visage de son ami prend une nouvelle forme: les rides de son front s'effacent, comme les ombres disparaissent, quand l'Aurore, de ses doigts de rose, ouvre les portes de l'Orient, et enflamme tout l'horizon; ses yeux creux et austères se changent en des yeux bleus d'une couleur céleste, et pleins d'une flamme divine; sa barbe grise et négligée disparaît; des traits nobles et fiers, mêlés de douceur et de grâces, se montrent aux yeux de Télémaque ébloui. Il reconnoît un visage de femme, avec un teint plus uni qu'une fleur tendre et nouvellement éclosé au soleil: on y voit la blancheur des lys mêlés de roses naissantes. Sur ce visage fleuri, une éternelle jeunesse, avec une majesté simple et négligée:

une odeur d'ambrosie se répand de ses cheveux flottans ; ses habits éclatent comme les vives couleurs dont le soleil en se levant peint les sombres voûtes du ciel et les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touche pas du pied à terre ; elle coule légèrement dans l'air comme un oiseau le fend de ses ailes ; elle tient de sa puissante main une lance brillante , capable de faire trembler les villes et les nations les plus guerrières ; Mars même en seroit effrayé. Sa voix est douce et modérée , mais forte , et insinuante ; toutes ses paroles sont des traits de feu qui percent le cœur de Télémaque , et qui lui font ressentir je ne sais quelle douleur délicieuse : sur son casque paroît l'oiseau triste d'Athènes (1), et sur sa poitrine brille la redoutable égide. A ces marques Télémaque reconnoît Minerve.

O Déesse ! dit-il , c'est donc vous-même qui avez daigné conduire le fils d'Ulysse pour l'amour de son père ! Il voulut en dire davantage ; mais la voix lui manqua : ses lèvres s'efforçoient en vain d'exprimer les pensées qui sortoient avec impétuosité du fond du cœur. La Divinité présente l'accabloit , et il étoit comme un homme qui dans un songe est oppressé jusqu'à perdre la respiration , et qui , par l'agitation pénible de ses lèvres , ne peut former aucune voix.

Enfin , Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulysse , écoutez-moi pour la dernière fois. Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous. Je vous ai mené par la main au travers des naufrages , des terres inconnues , des guerres sanglantes , et de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré par des expériences sensibles les vraies et les fausses maximes par lesquelles on peut régner. Vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs ; car quel est l'homme qui peut gouverner sagement , s'il n'a jamais souffert , et s'il n'a jamais

(1) L'oiseau triste d'Athènes est le hibou , dont les Athéniens regardoient le vol comme un presage de la victoire , parce que cet oiseau étoit consacré à Minerve , leur Déesse.

profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité ? Vous avez rempli, comme votre père, les terres et les mers de vos tristes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas. Il ne vous reste plus qu'un court et facile trajet jusqu'à Ithaque où il arrive dans ce moment. Combattez avec lui, et obéissez-lui comme le moindre de ses sujets ; donnez-en l'exemple aux autres. Il vous donnera pour épouse Antiope, et vous serez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la sagesse et la vertu. Lorsque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveler l'âge d'or : écoutez tout le monde, croyez peu de gens ; gardez-vous bien de vous croire trop vous-même : craignez de vous tromper ; mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres que vous avez été trompé. Aimez les peuples ; n'oubliez rien pour en être aimé : la crainte est nécessaire quand l'amour manque ; mais il faut toujours l'employer à regret, comme les remèdes violens et les plus dangereux. Considérez toujours de loin toutes les suites de ce que vous voulez entreprendre ; prévoyez les plus terribles inconvéniens, et sachez que le vrai courage consiste à envisager tous les périls, et à les mépriser quand ils deviennent nécessaires. Celui qui ne veut pas les voir, n'a pas assez de courage pour en supporter tranquillement la vue : celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, et qui tente les autres sans s'émouvoir, est le seul sage et magnanime. Fuyez la mollesse, le faste, la profusion ; mettez votre gloire dans la simplicité : que vos vertus et vos bonnes actions soient les ornemens de votre personne et de votre palais ; qu'elles soient la garde qui vous environne, et que tout le monde apprenne de vous en quoi consiste le vrai bonheur. N'oubliez jamais que les rois ne règnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples. Les biens qu'ils font, s'étendent jusques dans les siècles les plus éloignés : les maux qu'ils font se multiplient de génération en génération, jusqu'à la

postérité la plus reculée. Un mauvais règne fait quelquefois la calamité de plusieurs siècles. Sur-tout, soyez en garde contre votre humeur : c'est un ennemi que vous porterez par-tout avec vous jusqu'à la mort ; il entrera dans vos conseils et vous trahira si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes ; elle donne des inclinations et des aversions d'enfant, au préjudice des plus grands intérêts : elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons ; elle obscurcit tous les talens, rabaisse le courage, rend un homme inégal, foible, vil et insupportable. Défiez-vous de cet ennemi. Craignez les Dieux, ô Télémaque ! cette crainte est le plus grand trésor du cœur de l'homme. Avec elle vous viendront la sagesse, la justice, la paix, la joie, les plaisirs purs, la vraie liberté, la douce abondance et la gloire sans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulysse ! mais ma sagesse ne vous quittera point, pourvu que vous sentiez toujours que vous ne pouvez rien sans elle. Il est temps que vous appreniez à marcher tout seul. Je ne me suis séparée de vous en Egypte et à Salente, que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on sèvre les enfans, lorsqu'il est temps de leur ôter le lait, pour leur donner des alimens solides.

A peine la Déesse eut achevé ce discours, qu'elle s'éleva dans les airs, et s'enveloppa d'un nuage d'or et d'azur, où elle disparut. Télémaque soupirant, étonné et hors de lui-même, se prosterna à terre, levant les mains au ciel ; puis il alla éveiller ses compagnons, se hâta de partir, arriva à Ithaque, et reconnut son père chez le fidelle Eumée (m).

(m) *Eumée*. Homère donne à ce fidelle serviteur le nom d'*Eumènes* : c'était l'intendant des troupeaux d'Ulysse, qui avoit soin de ses autres pasteurs, et chez qui Ulysse alla d'abord à son arrivée en Ithaque.

O D E.

I.

MONTAGNES *, de qui l'audace
 Va porter jusques aux Cieux
 Un front d'éternelle glace ;
 Soutien du séjour des Dieux ,
 Dessus vos têtes chéries
 Je cueille au-dessus des nues
 Toutes les fleurs du Printemps.
 A mes pieds , contre la terre ,
 J'entends gronder le tonnerre ,
 Et tomber mille torrens.

I I.

— Semblables aux monts de Thrace ,
 Qu'un Géant audacieux
 Sur les autres monts entasse
 Pour escalader les Cieux ,
 Vos sommets sont des campagnes
 Qui portent d'autres montagnes ;
 Et s'élevant par degrés ,
 De leurs orgueilleuses têtes
 Vont affronter les tempêtes
 De tous les vents conjurés.

I I I.

Dès que la vermeille Aurore
 De ses feux étincelans

* Montagnes d'Auvergne , où il étoit d'ors.

Toutes ces montagnes d'or ,
 Les tendres agneaux bêlans
 Errent dans les pâturages ;
 Bientôt les sombres bocages ,
 Plantés le long des ruisseaux ,
 Et que les Zéphyr agitent ,
 Bergers et troupeaux invitent
 A dormir au bruit des eaux.

I V.

Mais dans ce rude paysage ,
 Où tout est capricieux
 Et d'une beauté sauvage ,
 Rien ne rappelle à mes yeux
 Les bords que mon fleuve arrose ;
 Fleuve où jamais le vent n'ose
 Les moindres flots soulever ,
 Où le Ciel serein nous donne
 Le Printemps après l'Automne ,
 Sans laisser place à l'Hiver.

V.

Solitude * , où la rivière
 Ne se entendre autre bruit
 Que celui d'une onde claire ,
 Qui tombe , écume et s'enfuit ;
 Où deux îles fortunées ,
 De rameaux verts couronnées ,
 Font pour le charme des yeux
 Tout ce que le cœur désire ;
 Que ne puis-je sur ma lyre
 Te chanter du chant des Dieux !

V I.

De Zéphyr la douce haleine

* Carcenac, petite abbaye sur la Dordogne, qu'il avoit alors.

Qui reverdit nos buissons ,
Fait sur le dos de la plaine
Flotter les jaunes moissons
Dont Cérès remplit nos granges ;
Bacchus lui-même aux vendanges
Vient empourprer le raisin ,
Et du penchant des collines ,
Sur les campagnes voisines
Verse des fleuves de vin.

V I I.

Je vois au bout des campagnes
Pleines de sillons dorés ,
S'enfuir vallons et montagnes
Dans les lointains azurés ,
Dont la bizarre figure
Est un jeu de la nature.
Sur les rives du canal ,
Comme en un miroir fidelle ;
L'horizon se renouvelle ,
Et se peint dans ce cristal.

V I I I.

Avec les fruits de l'Automne
Sont les parfums du Printemps ,
Et la vigne se couronne
De mille festons pendans.
Ce fleuve aimant les prairies ,
Qui dans les îles fleuries
Ornent ses canaux divers ,
Par des eaux ici dormantes ,
Là , rapides et bruyantes ,
En baigne les tapis verts.

I X.

Dansant sur les violettes,
 Le berger mêle sa voix
 Avec le son des musettes,
 Des flûtes et des hautbois.
 Oiseaux, par votre ramage,
 Tous soucis, dans ce bocage,
 De tout cœur sont effacés ;
 Colombes et tourterelles,
 Tendres, plaintives, fidelles,
 Vous seules y gémissiez.

X.

Une herbe tendre et fleurie
 M'offre des lits de gazon ;
 Une douce rêverie
 Tient mes sens et ma raison :
 A ces charmes je me livre,
 De ce nectar je m'enivre,
 Et les Dieux en sont jaloux.
 De la Cour flatteurs mensonges
 Vous ressemblez à mes songes,
 Trompeurs comme eux, mais moins doux.

X I.

A l'abri des noirs orages
 Qui vont foudroyer les Grands,
 Je trouve sous ces feuillages
 Un asile en tous les temps :
 Là, pour commencer à vivre,
 Je puis seul et sans livre
 La profonde vérité ;
 Puis la fable avec l'histoire
 Viennent peindre à ma mémoire
 L'ingénue antiquité.

X I I.

Des Grecs je vois le plus sage *,
 Jouet d'un indigne sort,
 Tranquille dans son naufrage,
 Et circonspect dans le port.
 Vainqueur des vents en furie,
 Pour sa sauvage Patrie,
 Bravant les flots nuit et jour.
 O combien de mon bocage,
 Le calme, le frais, l'ombrage
 Méritent mieux mon amour !

X I I I.

Je goûte loin des alarmes,
 Des Muses l'heureux loisir :
 Rien n'expose au bruit des armes
 Mon silence et mon plaisir.
 Mon cœur, content de ma lyre,
 A nul autre honneur n'aspire
 Qu'à chanter un si doux bien.
 Loin, loin, trompeuse fortune,
 Et toi, faveur importune,
 Le monde entier ne m'est rien.

X I V.

En quelque climat que j'erre,
 Plus que tous les autres lieux,
 Cet heureux coin de la terre
 Me plaît et rit à mes yeux.
 Là, pour couronner ma vie,
 La main d'une Parqu^{amie}

* Olyssa

Filera mes plus beaux jours ;
Là reposera ma cendre ;
Là Tircis ** viendra répandre
Les pleurs dus à nos amours.

** M. l'abbé de Langeron.

F I N.

AVERTISSEMENT

DU

LIBRAIRE.

*A*PRÈS les *Aventures de Télémaque* on ne peut rien lire de plus tendre, ni de mieux touché que celles d'*Aristonoüs*. Il semble que la nature elle-même ait dicté ces deux charmans Ouvrages; et, comme le même esprit et la même simplicité y règnent également partout, on sera sans doute bien aise de les trouver joints ensemble, quoiqu'ils ne soient pas de la même main, comme plusieurs personnes de bon goût me l'ont assuré. On donne communément l'avantage à *Télémaque*; et il le faut avouer, cet Ouvrage est incomparable. L'Auteur d'*Aristonoüs* a pris l'idée, le style et la morale du premier; ainsi, s'il n'a pas la gloire de l'invention, il a du moins l'avantage d'avoir trouvé le secret d'imiter un homme qui paroissoit inimitable.

T 2



LES AVENTURES D'ARISTONOÛS.

SOPHRONIME ayant perdu les biens de ses ancêtres par des naufrages et par d'autres malheurs, s'en consolait par sa vertu dans l'île de Délos. Là il chantoit sur une lyre d'or les merveilles du Dieu qu'on y adore ; il cultivoit les Muses, dont il étoit aimé ; il recherchoit curieusement tous les secrets de la nature, le cours des astres et des cieux, l'ordre des élémens, la structure de l'univers qu'il mesuroit de son compas, la vertu des plantes, la conformation des animaux ; mais sur-tout il s'étudioit lui-même, et s'appliquoit à orner son ame par la vertu ; ainsi la fortune, en voulant l'abattre, l'avoit élevé à la véritable gloire qui est celle de la sagesse.

Pendant qu'il vivoit heureux sans bien dans cette retraite, il aperçoit un jour sur le rivage de la mer un vieillard vénérable qui lui étoit inconnu : c'étoit un étranger qui venoit d'aborder dans l'île. Ce vieillard admiroit les bords de la mer, dans laquelle il savoit que cette île avoit été autrefois flottante ; il considéroit cette côte où s'élevoient au-dessus des sables et des rochers, de petites collines toujours couvertes d'un gazon naissant et fleuri : il ne pouvoit assez regarder les fontaines pures et les ruisseaux rapides qui arrosoient cette délicieuse campagne ; il s'avançoit vers les bocages sacrés qui environnoient le temple du Dieu ; il étoit étonné de voir cette verdure que les aquilons n'o-

sent jamais ternir, et il considéroit déjà le temple d'un marbre de Paros, plus blanc que la neige, environné de hautes colonnes de jaspe. Sophronime n'étoit pas moins attentif à considérer ce vieillard : sa barbe blanche tomboit sur sa poitrine, son visage ridé n'avoit rien de difforme ; il étoit encore exempt des injures d'une vieillesse caduque ; ses yeux moutroient une douce vivacité ; sa taille étoit haute et majestueuse, mais un peu courbée, et un bâton d'ivoire le soutenoit. O étranger, lui dit Sophronime, que cherchez-vous dans cette île, qui paroît vous être inconnue ? Si c'est le temple du Dieu, vous le voyez de loin, et je m'offre de vous y conduire ; car je crains les Dieux, et j'ai appris ce que Jupiter veut qu'on fasse pour secourir les étrangers.

J'accepte, répondit ce vieillard, l'offre que vous me faites avec tant de marques de bonté ; je prie les Dieux de récompenser votre amour pour les étrangers : allons vers le temple. Dans le chemin il conta à Sophronime le sujet de son voyage : Je m'appelle, dit-il, Aristonoüs, natif de Clazomène, ville d'Ionie, située sur cette côte agréable, qui s'avance dans la mer, et semble s'aller joindre à l'île de Chio, fortunée patrie d'Homère : je naquis de parens pauvres, quoique nobles ; mon père nommé Polystrate, qui étoit déjà chargé d'une nombreuse famille, ne voulut point m'élever ; il me fit exposer par un de ses amis de Téoa. Une vieille femme d'Erythrée, qui avoit du bien auprès du lieu où l'on m'exposa, me nourrit de lait de chèvre dans sa maison ; mais comme elle étoit pauvre, dès que je fus en âge de servir, elle me vendit à un marchand d'esclaves, qui me mena dans la Lycie. Ce marchand me revendit à Patare à un homme riche et vertueux, nommé Alcine, et Alcine eut soin de moi dans ma jeunesse : je lui parus docile, modéré, sincère, affectionné et appliqué à toutes les choses honnêtes dont on voulut m'instruire ; il me dévoua aux arts qu'Apollon favorise ; il me fit apprendre la musique, les exercices du corps, et sur-tout l'art de guérir les

plais des hommes. J'acquis bientôt une assez grande réputation dans cet art qui est si nécessaire ; et Apollon, qui m'inspira, me découvrit des secrets merveilleux. Alcine qui m'aimoit de plus en plus, et qui étoit ravi de voir le succès de ses soins pour moi, m'affranchit et m'envoya à Polycrate, tyran de Samos, qui dans son incroyable félicité craignoit toujours que la fortune, après l'avoir si long-temps flatté, ne le trahit cruellement. Il aimoit la vie qui étoit pour lui pleine de délices ; il craignoit de la perdre, et vouloit prévenir les moindres apparences des maux : aussi il étoit toujours environné des hommes les plus célèbres dans la médecine. Polycrate fut ravi que je voulusse passer ma vie auprès de lui. Pour m'y attacher, il me donna de grandes richesses, et me combla d'honneurs. Je demurai long-temps à Samos, où je ne pouvois assez m'étonner de voir que la fortune semblât prendre plaisir de le servir selon tous ses désirs ; il suffisoit qu'il entreprit une guerre, la victoire suivoit de près ; il n'avoit qu'à vouloir les choses les plus difficiles, elles se faisoient d'abord comme d'elles-mêmes ; ses richesses immenses se multiplioient tous les jours ; tous ses ennemis étoient abattus à ses pieds ; sa santé, loin de diminuer devenoit plus forte et plus égale ; il y avoit déjà quarante ans que ce tyran, tranquille et heureux, tenoit la fortune comme enchaînée, sans qu'elle osât jamais le démentir en rien, ni lui causer le moindre mécompte dans tous ses desseins. Une prospérité si inouïe parmi les hommes me faisoit peur pour lui : je l'aimois sincèrement, et je ne pus m'empêcher de lui découvrir ma crainte ; elle fit impression dans son cœur : car encore qu'il fût amolli par les délices, et énergueilli de sa puissance, il ne laissoit pas d'avoir quelques sentimens d'humanité, quand on le faisoit ressouvenir des Dieux et de l'inconstance des choses humaines. Il souffrit que je lui disse la vérité, et il fut si touché de ma crainte pour lui, qu'enfin il résolut d'interrompre le cours de ses prospérités par une perte qu'il vouloit se préparer lui-même. Je vois bien, me dit-il, qu'il n'y a point d'homme

qui ne doit en sa vie éprouver quelque disgrâce de la fortune; plus on a été épargné d'elle, plus on a à craindre quelque révolution affreuse: moi, qu'elle a comblé de biens pendant tant d'années, je dois attendre des maux extrêmes, si je ne détourne ce qui semble me menacer; je veux donc me hâter de prévenir les trahisons de cette fortune flatteuse. En disant ces paroles, il tira de son doigt son anneau, qui étoit d'un très-grand prix, et qu'il aimoit fort; il le jeta en ma présence du haut d'une tour dans la mer, espérant par cette perte d'avoir satisfait à la nécessité de subir, du moins une fois en sa vie, les rigueurs de la fortune, mais c'étoit un aveuglement causé par sa prospérité: les maux qu'on choisit, et qu'on se fait soi-même, ne sont plus des maux; nous ne sommes affligés que par les peines forcées et imprévues dont les Dieux nous frappent. Polycrate ne savoit pas que le vrai moyen de prévenir la fortune, étoit de se détacher par sagesse et par modération de tous les biens fragiles qu'elle donne. La fortune à laquelle il voulut sacrifier son anneau, n'accepta point ce sacrifice; et Polycrate, malgré lui, parut plus heureux que jamais. Un poisson avoit avalé l'anneau, le poisson avoit été pris, et porté chez Polycrate, préparé pour être servi à sa table; et l'anneau trouvé par un cuisinier dans le ventre du poisson, fut rendu au tyran, qui pâlit à la vue d'une fortune si opiniâtre à le favoriser: mais le temps s'approchoit où ses prospérités se devoient changer tout-à-coup en des adversités affreuses. Le grand roi de Perse, Darius, fils d'Hystaspes, entreprit la guerre contre les Grecs; il subjuga bientôt toutes les colonies grecques de la côte d'Asie, et des îles voisines qui sont dans la mer Egée; Samos fut prise, le tyran fut vaincu, et Oronte, qui commandoit pour le grand roi, ayant fait dresser une haute croix, y fit attacher le tyran: ainsi cet homme qui avoit joui d'une si prodigieuse prospérité, et qui n'avoit pu même éprouver le malheur qu'il avoit cherché, périt tout-à-coup par le plus cruel et le plus infâme de tous les supplices. Ainsi rien ne me-

nance tant les hommes de quelque grand malheur, qu'une trop grande prospérité. Cette fortune qui se joue cruellement des hommes les plus élevés, tire aussi de la poussière ceux qui étoient les plus malheureux; elle avoit précipité Polycrate du haut de la roue, et elle m'avoit fait sortir de la plus misérable de toutes les conditions, pour me donner de grands biens. Les Perses ne me les ôtèrent point; au contraire, ils firent grand cas de ma science pour guérir les hommes, et de la modération avec laquelle j'avois vécu pendant que j'étois en faveur auprès du tyran: ceux qui avoient abusé de sa confiance et de son autorité furent punis de divers supplices. Comme je n'avois jamais fait de mal à personne, et que j'avois au contraire fait tout le bien que j'avois pu faire, je demurai le seul que les victorieux épargnèrent, et qu'ils traitèrent honorablement: chacun s'en réjouit, car j'étois aimé, et j'avois joui de la prospérité sans envie, parce que je n'avois jamais montré ni dureté, ni orgueil, ni avidité, ni injustice. Je passai encore à Samos quelques années assez tranquillement; mais je sentis enfin un violent désir de revoir la Lycie, où j'avois passé si doucement mon enfance, j'espérois d'y trouver Alcine qui m'avoit nourri, et qui étoit le premier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce pays, j'appris qu'Alcine étoit mort après avoir perdu ses biens, et souffert avec beaucoup de constance les malheurs de sa vieillesse. J'allai répandre des fleurs et des larmes sur ses cendres: je mis une inscription honorable sur son tombeau, et je demandai ce qu'étoient devenus ses enfans. On me dit que le seul qui étoit resté, nommé Orciloque, ne pouvant se résoudre à paroître sans biens dans sa patrie, où son père avoit eu tant d'éclat, s'étoit embarqué sur un vaisseau étranger, pour aller mener une vie obscure dans quelque île écartée de la mer. On ajouta que cet Orciloque avoit fait naufrage peu de temps après vers l'île de Carpathie, et qu'ainsi il ne restoit plus rien de la famille de mon bienfaiteur Alcine. Aussitôt je songeai à acheter la maison

où il avoit demeuré, avec les champs fertiles qu'il possédoit autour, j'étois bien aise de revoir ces lieux qui me rappeloient le doux souvenir d'un âge si agréable, et d'un si bon maître : il me sembloit que j'étois encore dans cette fleur de mes premières années où j'avois servi Alcime. A peine eus-je acheté de ses créanciers les biens de la succession, que je fus obligé d'aller à Clazomène : mon père Polystrate et ma mère Philide étoient morts ; j'avois plusieurs frères qui vivoient mal ensemble. Aussitôt que je fus arrivé à Clazomène, je me présentai à eux avec un habit simple, comme un homme dépourvu de biens, en leur montrant les marques avec lesquelles vous savez qu'on a soin d'exposer les enfans. Ils furent étonnés de voir ainsi augmenter le nombre des héritiers de Polystrate, qui devoient partager sa petite succession ; ils voulurent même me contester ma naissance, et ils refusèrent devant les juges de me reconnoître. Pour punir leur inhumanité, je déclarai que je consentois à être comme un étranger pour eux ; je demandai qu'ils fussent exclus pour jamais d'être mes héritiers ; les juges l'ordonnèrent, et alors je montrai les richesses que j'avois apportées dans mon vaisseau ; je leur découvris que j'étois cet Aristonous qui avoit acquis tant de trésors auprès de Polycrate, tyran de Samos, et que je ne m'étois jamais marié.

Mes frères se repentirent de m'avoir traité si injustement ; et dans le désir de pouvoir être un jour mes héritiers, ils firent les derniers efforts, mais inutilement, pour s'insinuer dans mon amitié : leur division fut cause que les biens de notre père furent vendus, je les achetai, et ils eurent la douleur de voir tout le bien de notre père passer entre les mains de celui à qui ils n'avoient pas voulu en donner la moindre partie ; ainsi ils tombèrent tous dans une affreuse pauvreté. Mais après qu'ils eurent assez senti leur faute, je voulus leur montrer mon bon naturel : je leur pardonnai, je les reçus dans ma maison ; je leur donnai à chacun de quoi gagner du bien dans le commerce de la mer ; je les réunis tous :

eux et leurs enfans demeurèrent ensemble paisiblement chez moi ; je devins le père commun de toutes ces différentes familles : par leur union et par leur application au travail, ils amassèrent bientôt des richesses considérables. Cependant la vieillesse, comme vous le voyez, est venue frapper à ma porte ; elle a blanchi mes cheveux et ridé mon visage ; elle m'avertit que je ne jouirai pas long-temps d'une si parfaite prospérité. Avant que de mourir, j'ai voulu voir encore une dernière fois cette terre qui m'est chère, et qui me touche plus que ma patrie même, cette Lycie où j'ai appris à être bon et sage, sous la conduite du vertueux Alcine. En repassant en mer, j'ai trouvé un marchand d'une des îles Cyclades, qui m'a assuré qu'il restoit encore à Délos un fils d'Orciloque, qui imitoit la sagesse et la vertu de son grand-père Alcine. Aussitôt j'ai quitté la route de Lycie, et je me suis hâté de venir chercher, sous les auspices d'Apollon, dans son île, ce précieux reste d'une famille à qui je dois tout. Il me reste peu de temps à vivre : la Parque ennemie de ce doux repos que les Dieux accordent si rarement aux mortels, se hâtera de trancher mes jours : mais je serai content de mourir, pourvu que mes yeux, avant que de se fermer à la lumière, aient vu le petit-fils de mon maître. Parlez maintenant, ô vous qui habitez avec lui dans cette île, le connoissez-vous ? Pouvez-vous me dire où je le trouverai ? Si vous me le faites voir, puissent les Dieux en récompense vous faire voir sur vos genoux les enfans de vos enfans jusqu'à la cinquième génération ! Puissent les Dieux conserver toute votre maison dans la paix et dans l'abondance pour fruit de votre vertu ! Pendant qu'Aristonoüs parloit ainsi, Sophronime versoit des larmes mêlées de joie et de douleur. Enfin il se jette, sans pouvoir parler, au cou du vieillard, il l'embrasse, il le serre, et il pousse avec peine ces paroles entrecoupées de soupirs :

Je suis, ô mon père, celui que vous cherchez : vous voyez Sophronime, petit-fils de votre ami Alcine ; c'est moi, et je ne puis douter en vous

écoutant, que les Dieux ne vous aient envoyé ici pour adoucir mes maux. La reconnoissance qui sembloit perdue sur la terre, se trouve en vous seul : j'avois oui dire dans mon enfance qu'un homme célèbre et riche, établi à Samos, avoit été nourri chez mon grand-père : mais comme Oricloque mon père, qui est mort jeune, me laissa au berceau, je n'ai su ces choses que confusément : je n'ai osé aller à Samos dans l'incertitude, et j'ai mieux aimé demeurer dans cette île, me consolant dans mes malheurs par le mépris des vaines richesses et par le doux emploi de cultiver les Muses, dans la maison sacrée d'Apollon : la sagesse qui accoutume les hommes à se contenter de peu, et à être tranquilles, m'a tenu lieu jusqu'ici de tous les autres biens.

En achevant ces paroles, Sophronime se voyant arrivé au temple, proposa à Aristonous d'y faire sa prière et ses offrandes : ils firent aux Dieux un sacrifice de deux brebis plus blanches que la neige, et d'un taureau qui avoit un croissant sur le front entre les deux cornes : ensuite ils chantèrent des vers en l'honneur du Dieu qui éclaire l'univers, qui règle les saisons, qui préside aux Sciences, et qui aime le chœur des neuf Muses. Au sortir du temple, Sophronime et Aristonous passèrent le reste du jour à se raconter leurs aventures. Sophronime reçut chez lui le vieillard avec la tendresse et le respect qu'il auroit témoigné à Alcine même, s'il eût été encore vivant : le lendemain ils partirent ensemble, et firent voile vers la Lycie. Aristonous mena Sophronime dans une fertile campagne, sur le bord d'un autre fleuve, dans les ondes duquel Apollon, au retour de la chasse, couvert de poussière, a tant de fois plongé son corps et lavé ses beaux cheveux blonds. Ils trouvèrent le long de ce fleuve des peupliers et des saules, dont la verdure tendre et naissante cachoit les nids d'un nombre infini d'oiseaux qui chantoient nuit et jour : le fleuve tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit et d'écume, brisoit ses flots dans un canal plein de petits cailloux ; toute la plaine étoit couverte de moissons dorées ;

les collines qui s'élevoient en amphithéâtre étoient chargées de ceps de vigne et d'arbres à fruits. Là, toute la nature étoit riante et gracieuse, le ciel étoit doux et serein, et la terre toujours prête à tirer de son sein de nouvelles richesses pour payer les peines du laboureur. En s'avancant le long du fleuve, Sophronime aperçut une maison simple et médiocre, mais d'une architecture agréable avec de justes proportions : il n'y trouva ni marbre, ni or, ni argent, ni ivoire, ni meubles de pourpre ; tout y étoit propre et plein d'agrémens et de commodités, sans magnificence ; une fontaine couloit au milieu de la cour, et formoit un petit canal le long d'un tapis vert. Les jardins n'étoient point vastes : on y voyoit des fruits et des plantes utiles pour la nourriture des hommes : aux deux côtés du jardin paroissoient deux bocages, dont les arbres étoient presque aussi anciens que la terre leur mère, et dont les rameaux épais faisoient une ombre impénétrable aux rayons du soleil. Ils entrèrent dans un salon, où ils firent un doux repas de mets que la nature fournissoit dans les jardins, et on n'y voyoit rien de ce que la délicatesse des hommes va chercher si loin et si chèrement dans les villes ; c'étoit du lait aussi doux que celui qu'Apollon avoit le soin de traire, pendant qu'il étoit berger chez le roi Admette ; c'étoit du miel plus exquis que celui des abeilles d'Hybla en Sicile, ou du mont Hymette dans l'Attique ; il y avoit des légumes du jardin et des fruits qu'on venoit de cueillir ; un vin plus délicieux que le nectar, couloit des grands vases dans des coupes ciselées. Pendant ce repas frugal, mais doux et tranquille, Aristonous ne voulut point se mettre à table : d'abord il fit ce qu'il put, sous divers prétextes, pour cacher sa modestie ; mais enfin, comme Sophronime voulut le presser, il déclara qu'il ne se résoudroit jamais à manger avec le petit-fils d'Alcine, qu'il avoit si long-temps servi à la même table. Voilà, lui disoit-il, où le sage vieillard avoit accoutumé de manger ; voilà où il conversoit avec ses amis ; voilà où il jouoit à divers jeux ; voilà où il se promenoit

Misant Homère et Hésiode ; voici où il se reposoit à nuit. En rappelant ces circonstances , son cœur s'attendrissoit , et les larmes couloient de ses yeux. Après le repas , il mena Sophronime voir la belle prairie où erroient ses grands troupeaux mugissans sur le bord du fleuve ; puis ils aperçurent les troupeaux de moutons qui revenoient des gras pâturages ; les brebis bêlantes et pleines de lait y étoient suivies de leurs petits agneaux bondissans : on voyoit par-tout des ouvriers empressés , qui aimoient le travail pour l'intérêt de leur maître doux et humain , qui se faisoit aimer d'eux , et leur adoucissoit les peines de l'esclavage.

Aristonoûs ayant montré à Sophronime cette maison , ces esclaves , ces troupeaux et ces terres devenues si fertiles par une soigneuse culture , lui dit ces paroles : Je suis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine de vos ancêtres : me voilà content , puisque je vous mets en possession du lieu où j'ai servi si long-temps Alcine : jouissez en paix de ce qui étoit à lui ; vivez heureux , et préparez-vous de loin par votre vigilance une fin plus douce que la sienne. En même temps il lui fait une donation de ces biens avec toutes les solennités prescrites par les loix , et il déclare qu'il exclut de sa succession ses héritiers naturels , si jamais ils sont assez ingrats pour contester la donation qu'il a faite au petit-fils d'Alcine son bienfaiteur. Mais ce n'est pas assez pour contenter son cœur ; Aristonoûs , avant que de donner sa maison , l'orne toute entière de meubles neufs , simples et modestes , à la vérité , mais propres et agréables ; il remplit les greniers des riches présens de Cérés , et le cellier d'un vin de Chio , digne d'être servi par la main de Gany-mède à la table du grand Jupiter : il y met aussi du vin parménien , avec une abondante provision de miel d'Hymette et d'Hybla , et d'huile d'Attique , presque aussi douce que le miel même ; enfin , il y ajoute d'innombrables toisons d'une laine fine et blanche comme la neige , riches dépouilles des tendres brebis qui paissent sur les montagnes d'Arca-

die et dans les gras pâturages de Sicile. C'est en cet état qu'il donne sa maison à Sophronime, il lui donne encore cinquante talens Euboïques ; et réserve à ses parens les biens qu'il possède dans la Péninsule de Clazomène, aux environs de Smyrne, de Lebède et de Colophom, qui étoient d'un très-grand prix. La donation étant faite, Aristonous se rembarqua sur son vaisseau pour retourner dans l'Ionie. Sophronime étonné et attendri par des bienfaits si magnifiques, l'accompagne jusqu'au vaisseau, les larmes aux yeux, le nommant toujours son père, et le serrant entre ses bras. Aristonous arriva bientôt chez lui, par une heureuse navigation : aucun de ses parens n'osa se plaindre de ce qu'il venoit de donner à Sophronime. J'ai laissé, leur disoit-il, pour dernière volonté dans mon testament, cet ordre, que tous mes biens seront vendus et distribués aux pauvres d'Ionie, si jamais aucun de vous s'oppose au don que je viens de faire au petit-fils d'Alcine. Ce sage vieillard vivoit en paix, et jouissoit des biens que les Dieux avoient accordés à sa vertu : chaque année, malgré sa vieillesse, il faisoit un voyage en Lycie pour revoir Sophronime, et pour aller faire un sacrifice sur le tombeau d'Alcine, qu'il avoit enrichi des plus beaux ornemens de l'architecture et de la sculpture : il avoit ordonné que ses propres cendres, après sa mort, seroient portées dans le même tombeau, afin qu'elles reposassent avec celles de son cher maître. Chaque année au printemps, Sophronime impatient de le revoir, avoit sans cesse les yeux tournés vers le rivage de la mer, pour tâcher de découvrir le vaisseau d'Aristonous qui arrivoit dans cette saison : chaque année il avoit le plaisir de voir venir de loin au travers des ondes amères ce vaisseau qui lui étoit si cher ; et la venue de ce vaisseau lui étoit infiniment plus douce que toutes les graces de la nature renaissante au printemps après les rigeurs de l'affreux hiver.

Une année il ne voyoit point venir comme les autres ce vaisseau tant désiré : il soupiroit amère-

ment : la tristesse et la crainte étoient peintes sur son visage ; le doux sommeil fuyoit loin de ses yeux ; nul mets exquis ne lui sembloit doux ; il étoit inquiet , alarmé du moindre bruit ; toujours tourné vers le port , il demandoit à tous momens si on n'avoit point vu quelque vaisseau venu d'Ionie : il en vit un ; mais hélas ! Aristonoüs n'y étoit pas ; il ne portoit que ses cendres dans une urne d'argent. Amphiclès , ancien ami du mort , à peu près du même âge , fidelle exécuteur de ses dernières volontés , apportoit tristement cette urne. Quand il aborda Sophronime , la parole leur manqua à tous deux , et ils ne s'exprimoient que par leurs sanglots. Sophronime , ayant baisé l'urne , et l'ayant arrosée de ses larmes , parla ainsi : O vieillard ! vous avez fait le bonheur de ma vie , et vous me causez maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs ; je ne vous verrai plus : la mort me seroit douce , pour vous voir et pour vous servir dans les Champs-Élysées , où votre ombre jouit de la bienheureuse paix que les Dieux justes réservent à la vertu ; vous avez ramené en nos jours la justice , la piété et la reconnoissance sur la terre ; vous avez montré , dans un siècle de fer , la bonté et l'innocence de l'âge d'or : les Dieux , avant que de vous couronner dans le séjour des Justes , vous ont accordé ici-bas une vieillesse heureuse , agréable et longue ; mais hélas ! ce qui devoit toujours durer , n'est jamais assez long : je ne sens plus aucun plaisir à en jouir sans vous. O chère ombre ! quand est-ce que je vous suivrai ? Précieuses cendres , si vous pouvez sentir encore quelque chose , vous ressentirez sans doute le plaisir d'être mêlées à celles d'Alcine ; les miennes s'y mêleront aussi un jour : en attendant , toute ma consolation sera de conserver ces restes de ce que j'ai le plus aimé. O Aristonoüs ! non , vous ne mourrez point , et vous vivrez toujours dans le fond de mon cœur : plutôt que de vous oublier , que d'oublier jamais cet homme qui m'a tant aimé , qui aimoit tout.

occupées de profonds sou-

pirs, Sophronime mit l'urne dans le tombeau d'Alcine; il immola plusieurs victimes, dont le sang inonda les autels de gazon qui environnoient le tombeau; il répandit des libations abondantes de vin et de lait, il brûla des parfums venus du fond de l'Orient, et il s'éleva un nuage odoriférant au milieu des airs. Sophronime établit à jamais pour toutes les années dans la même saison, des jeux funèbres en l'honneur d'Alcine et d'Aristonŏus : on y venoit de la Carie, heureuse et fertile contrée; des bords enchantés du Méandre, qui se joue par tant de détours, et qui semble quitter à regret le pays qu'il arrosoit; des rives toujours vertes du Caïstre; des bords du Pactole, qui roule sous ses flots un sable doré; de la Pamphilie que Cérés, Pomone et Flore ornent à l'envi; enfin des vastes plaines de la Cilicie, arrosée comme un jardin par les torrens qui tombent du mont Taurus toujours couvert de neige. Pendant cette fête si solennelle, les jeunes garçons et les jeunes filles vêtues de robes trainantes de lin, plus blanches que les lis, chantoient des hymnes en l'honneur d'Alcine et d'Aristonŏus; car on ne pouvoit louer l'un sans l'autre, ni séparer deux hommes si étroitement unis, même après leur mort.

Ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'est que dès le premier jour, pendant que Sophronime faisoit des libations de vin et de lait, un myrte d'une verdure et d'une odeur exquise naquit au milieu du tombeau, et éleva tout-à-coup sa tête touffue pour couvrir les deux urnes de ses rameaux et de son ombre. Chacun s'écria qu'Aristonŏus en récompense de sa vertu avoit été changé par les Dieux en un arbre si beau. Sophronime prit soin de l'arroser lui-même, et de l'honorer comme une Divinité. Cet arbre, loin de vieillir, se renouvelle de dix en dix ans, et les Dieux ont voulu faire un tel miracle, que la vertu qui s'est ainsi conservée dans la mémoire des hommes, n'ait point venir comme les autres : il soupiroit amère-